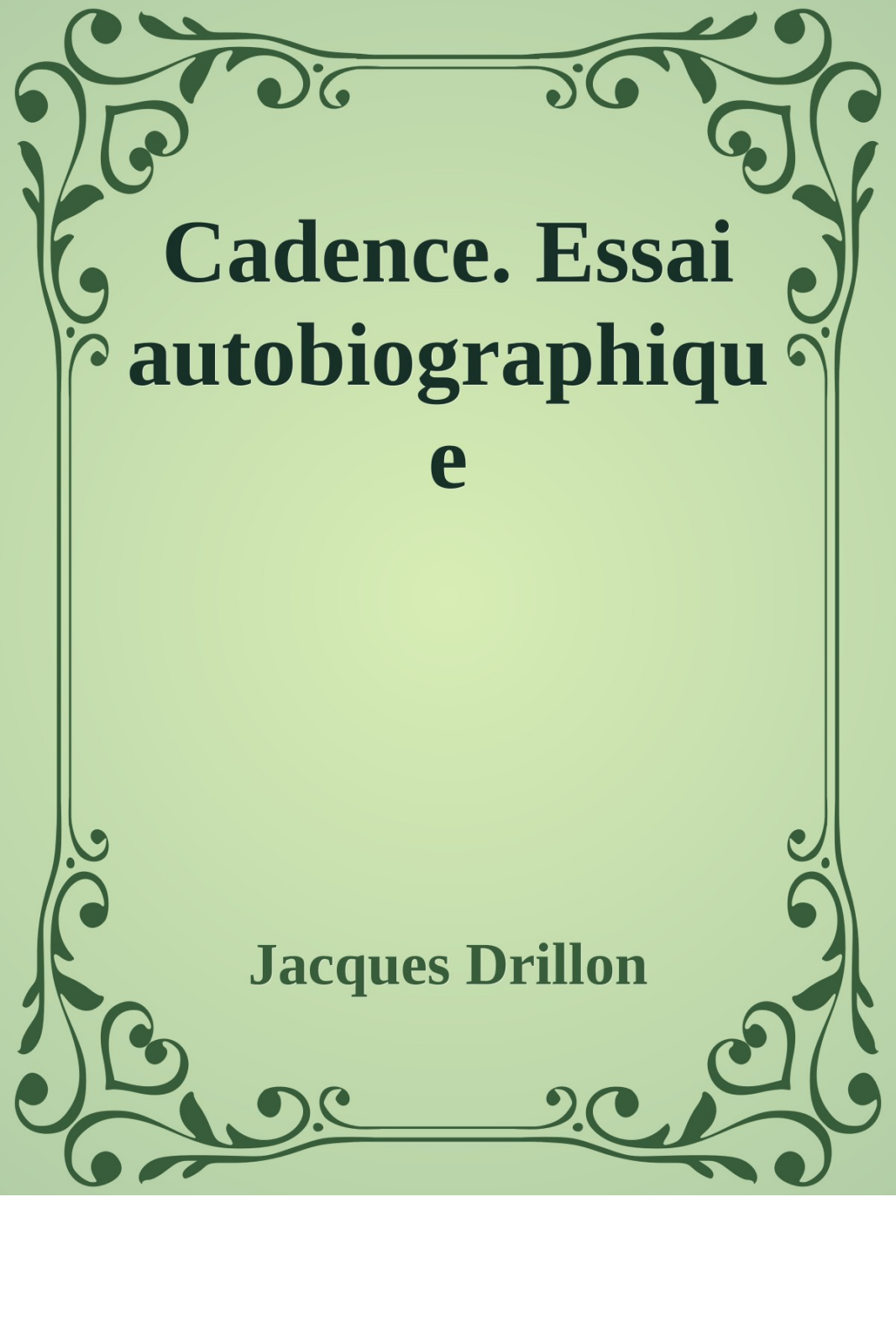


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the entire page.

Cadence. Essai autobiographiqu e

Jacques Drillon

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JACQUES DRILLON

CADENCE

essai autobiographique



GALLIMARD

JACQUES DRILLON

CADENCE

essai autobiographique



GALLIMARD

JACQUES DRILLON

CADENCE

essai autobiographique

nrf

GALLIMARD

« Je veux plus changer. »

L.-F. C.

CADENCE : n. f. (musique)

– Une cadence marque l’instant final d’une phrase ou d’une pièce entière. Elle ferme ce qui était ouvert. Elle peut être comparée à un point, des points de suspension, un point d’exclamation ou d’interrogation. Dans sa plus simple expression (dominante-tonique), elle peut être répétée, comme si la chose ne voulait pas se terminer, ou se terminait plusieurs fois, ce qui revient au même, à la manière de ces artistes qui multiplient leurs tournées d’adieu.

– Une cadence peut aussi désigner un passage, placé presque toujours en fin de mouvement et laissé à la liberté de l’interprète. Elle est annoncée par un certain type d’accord. Cette cadence peut être préécrite par le compositeur lui-même, par l’interprète, ou véritablement improvisée par lui. Sa forme est libre, souvent fantasque, parfois tout à fait folle ; elle permet au musicien de reprendre les thèmes qu’il a énoncés, révérence ou vengeance, dans l’ordre ou non de leur apparition, de les distordre, de les combiner. Fréquemment, sa construction ne consent pas, ou ne parvient pas, à plier sous la contrainte chronologique, bousculée par le recours à l’association, au tissage capricieux des thèmes traités.

[25 juin] Jamais je n'ai voulu être un autre plus violemment que pendant mon enfance. Tout ce qui n'était pas moi me semblait désirable et supérieur, comme un malade jalouse l'infirmière qui, penchée sur lui, sent encore le savon du matin : les êtres, plus forts, plus heureux, mais aussi les objets, les animaux, les arbres, les lieux – et jusqu'à certaines heures, qui exerçaient sur moi une puissance que je leur enviais. J'aurais voulu être le soir, pour plonger les êtres et toute la Terre dans l'angoisse et l'affliction ; le matin, pour illuminer les champs couverts de givre d'une lumière oblique. J'aurais voulu être le chat qui se lovait sur les genoux de mon père devant la cheminée, et n'avait jamais besoin de se trouver une occupation. J'aurais voulu être une rue, pour n'avoir pas à me déplacer, un cahier neuf, aux angles propres et carrés, un professeur qui savait tout, une fille, pour avoir des seins que j'aurais pu caresser jour et nuit. Au lieu de quoi je n'étais que moi-même, un petit garçon éloigné du monde comme un vieil ermite, un petit garçon désertique et impatient.

Toujours facile et joyeux, m'a dit ma mère plus tard, qui se contentait de ce qu'elle voyait. Ajoutant qu'elle avait failli mourir à ma naissance, sans que je sache si elle m'en voulait ou si, au contraire, elle m'en gardait une tendresse particulière. Je suis obligé de pencher aujourd'hui pour cette dernière hypothèse, mais je le fais sans plaisir particulier, et sans m'en sentir soulagé. Qu'elle ait ignoré mes larmes de tout-petit, mon désarroi, dépasse mon entendement, et m'empêche de placer très haut le souvenir ému qu'elle paraissait avoir gardé de la césarienne opposée à mon refus de voir le jour, et qui nous avait « sauvés », elle et moi. Tout facile et joyeux que j'aie paru, je suis né lassé de moi-même.

C'était le 25 juin de l'année 1954, un vendredi, quelques jours après le suicide d'Alan Turing, l'inventeur de l'ordinateur, mort d'avoir

croqué une pomme empoisonnée, une *apple*. Maurice Trintignant vient de gagner les 24 Heures du Mans, et Fangio le Grand Prix de Belgique, Mendès France a parlé à la radio. Il fait très frais à Paris, où l'on ne parvient pas à sortir d'un printemps glacial. Il gèlera en Normandie et en Champagne jusqu'au début de juillet.

[*Mère I*] Ma mère a toujours privilégié une certaine partie d'un être, au détriment de tout le reste. Ce n'est pas qu'elle ait évalué un homme sur ses apparences – elle savait bien que l'être et le paraître, c'est tout un. Mais elle isolait, à la manière des chimistes, tel ou tel composant qui lui importait, et négligeait les autres. Seules comptaient pour elle la situation sociale, la fortune, l'origine – et tout à l'avenant : elle jugeait ainsi les lieux géographiques, aussi bien que les événements historiques ou les personnes. Si je lui disais que je venais de tomber amoureux, elle ne me demandait pas comment *elle* s'appelait, ni si *elle* était jolie, ou charmante, que sais-je : son âge, la couleur de ses yeux... Elle demandait : « *Que fait son père ?* »

[*Mère 1.1 Milieu*] Grand respect pour les polytechniciens, les normaliens, les agrégés et les docteurs. Si possible « *majors* » de leur promotion. De mon meilleur ami de l'époque, Y*, elle disait : « *Il n'est pas du même milieu que nous.* » C'était une donnée scientifique, une vérité zoologique, comparable à celle qu'établissait Buffon lorsqu'il montre que les trois quarts des hommes meurent de chagrin. (Lorsque nous jouions au jeu de la vérité, Y* et moi, il me confiait, sans savoir qu'il répondait à ma mère : « *Je déteste ton côté Drillon.* »)

Elle avait une estime particulière pour les diplomates. Elle avait failli en épouser un, et rêvait qu'un de ses fils appartienne un jour au « *Quai d'Orsay* », nom qu'elle prononçait avec gourmandise : c'était Paris, c'était une métonymie, c'était la gloire. Promesse de grands dîners, de robes du soir et d'argent. (Quand elle achetait un fromage cher qui ne sentait rien, elle disait, pour en justifier le prix : « *Que c'est fin !* »)

[*Mère 1.2 Prier*] La religion catholique était la clef de voûte de son système. Elle se couvrait la tête de sa mantille avec une grande retenue, même si la mantille était de ravissante dentelle noire, et laissait voir son casque de cheveux soigneusement permanentés – car, au plus profond de la dèche, elle n'a jamais sacrifié ses rendez-vous chez le coiffeur. Elle s'agenouillait avec humilité, croisait ses mains avec détermination, et priait avec une conviction qui ne laissait pas de doute. Elle ne

s'agenouillait pas dans le but de croire, comme recommande Pascal, mais parce que, s'agenouillant, elle s'imaginait croire. Plus fortement elle serrait ses mains croisées, jusqu'à blanchir ses phalanges et ses jointures, plus forte était sa foi. Voilà le signe qu'elle envoyait aux autres et à soi-même. Elle raisonnait comme un médecin qui, constatant que votre cancer vous fait perdre du poids, soignerait votre maladie en doublant le nombre de vos repas. Elle ne cherchait pas à être crue, mais seulement à paraître sincère. Il fallait s'en contenter. Elle savait que la poudre aux yeux qu'elle jetait serait identifiée par les autres comme de la poudre aux yeux ; elle n'en demandait pas plus à sa morale : elle n'avait d'ailleurs rien d'autre à donner, pas de trésor caché derrière les apparences. Elle n'était qu'ostentation, jusqu'au plus secret d'elle-même.

[*Mère 1.3 Indulgence*] Elle se méfiait des mystiques, des grandes délirantes dont les extases ressemblaient à des orgasmes spontanés, et dont les écrits étaient « *assommants* ». Trop de tragique chez les mystiques. Va pour le drame : c'est une invention bourgeoise ; mais la tragédie est l'apanage des princes et des pauvres. Elle n'aurait pas voulu non plus être une sainte. Une personne digne d'admiration était avant tout « *pondérée* ». En revanche, les images pieuses, dont elle faisait un usage affolant, gonflaient son missel d'une manière qui me fait encore sourire, au double de sa taille normale. L'une d'entre elles représentait le colonel Bastien-Thiry en grand uniforme. Pourquoi lui ? Parce qu'il était une sorte de martyr : formé à « Ginette » (par les jésuites de Sainte-Geneviève), polytechnicien, colonel, catholique, fusillé ! Tout pour lui plaire. Qu'il ait tenté d'assassiner de Gaulle lui était parfaitement indifférent ; d'ailleurs saint Thomas d'Aquin (nom que j'aurais écrit en un seul mot, quand j'étais petit, Sintomadakin, tant je l'ai entendu prononcer sans le comprendre) autorise le tyrannicide ; et Bastien-Thiry avait été absous de son acte par son confesseur, dès avant que de le commettre. Un morceau de papier blanc, glissé à une autre page, portait ces mots, qu'elle avait écrits de sa main, comme une devise, à l'encre bleu marine : « *Ma mère, c'était ma mère ! Victor Hugo.* » Phrase dont je n'ai pas trouvé trace, et qui était ambiguë, surtout en son point d'exclamation ; et je lui ai donné un sens bien différent selon les époques de ma vie.

[*Mère 1.4 Protestant*] Elle ne déplorait pas vraiment le massacre de la Saint-Barthélemy, car les protestants n'avaient eu que ce qu'ils

méritaient, et Dieu reconnaîtra les siens s'il est encore là, mais elle en savait certains, expliquant : « *C'est un protestant convaincu.* » La conviction est rédemptrice, du moins celle des protestants. Les musulmans n'existaient pas ; et les juifs, mon dieu, c'était les juifs, comme ma mère c'était ma mère : de pauvres gens, que leur origine, leur religion et pour tout dire leur juiverie condamnaient pour l'éternité. Avec le temps, car elle avait commencé par me dire : « *Tu te rends compte, ils possédaient des rues entières de Berlin ! On ne pouvait pas laisser faire ça* », son racisme est devenu compassionnel. D'un juif qui portait « *la carte de Jérusalem sur le visage* », elle disait tristement : « *Regarde-le, comme il est marqué, le pauvre homme !* » Pour elle, un bon juif (qu'il faut se garder de confondre avec un « *bon juif* », en italique, qui provoquait l'attendrissement, comme un « *brave homme* ») était un juif qui tentait avec toute son énergie de ne plus être juif : conversion, changement de nom, assimilation complète. On ne pouvait pas se revendiquer juif, ce qui aurait rendu doublement coupable, mais on pouvait, à l'extrême rigueur, regretter amèrement d'en être un. À cette compassion se mêlait du mépris, de la défiance, et un peu de répugnance : elle n'allait qu'à reculons chez sa pharmacienne, qui s'appelait Lang, et préférait m'y envoyer à sa place. (Cette dame n'était pas seulement juive : elle avait une balafre sur la joue, jusque sur la lèvre, comme dans *L'homme qui rit*, et il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'une juive soit aussi laide.)

[*Mère 1.5 Livres*] Elle était bien élevée, avait lu beaucoup de livres dans sa jeunesse, sur le bénéfice desquels elle se reposait. Je l'ai beaucoup entendue parler de Tolstoï (et du Journal de sa femme Sonia), du *Gattopardo*, comme elle disait (c'était avant que Lampedusa évoque des migrants échoués), de Pascal, qu'elle avait lu dans l'édition Brunschvicg, dont elle orthographiait le nom sans faire de faute, et de Proust. J'ignore si elle l'avait entièrement lu. Je pense que non : elle ne faisait jamais allusion qu'à *Swann*. Avait-elle lu la biographie de Maurois, parue après la guerre (Maurois dont par ailleurs il était souvent question chez nous, comme dans toutes les familles bourgeoises de l'époque : on n'imagine pas aujourd'hui ce que pouvait être sa célébrité, qui égalait largement celle de Gide) ? Je l'ignore ; mais j'ai vu sur sa table de chevet, pendant des années, les deux volumes blancs de la biographie de Painter, celui qui s'échine à trouver dans la vie réelle les modèles des personnages de la *Recherche*. Le grand plaisir de ma

mère était de disputer si le personnage de Mme de Guermantes était bien composé à 65 % de la comtesse Greffulhe, ou bien s'il convenait, pour ne paraître pas inculte, de hausser ce chiffre jusqu'à 70. Elle allait à certain « Cercle de lecture », dont je ne sais plus rien, si ce n'est qu'elle y retrouvait les autres femmes d'ingénieur, bien-pensantes et peu penseuses, dont elle disait le plus grand mal, mais au milieu desquelles elle évoluait sans broncher. Elle fut abonnée aussi à une « bibliothèque tournante » nommée Bibliothèque orange : je crois que ces dames lisaient deux livres par mois, recouverts de papier cristal coloré, qu'elles se passaient l'une à l'autre. Mais les dernières traces de sa culture l'autorisaient à juger déplorable le choix des ouvrages, opéré dans les nouveautés plus ou moins féminines : Albertine Sarrazin, Benoîte Groult, Edmonde Charles-Roux, ces choses-là. Elle devait juger qu'elle méritait mieux ; à défaut d'écraser les autres par sa supériorité naturelle, elle se plaçait en première place du groupe, *prima inter pares*, de roturières, hélas. Pour le reste, elle se contentait de la chronique d'André Frossard dans le *Figaro*, des critiques de Jean-Jacques Gautier, de la chronique de Thierry Maulnier et des articles d'académiciens – parmi eux Louis Leprince-Ringuet, dont le nom quasi royal et le passé de polytechnicien étaient garants de talent, d'intelligence et de respectabilité.

Les « *bonnes-mères-de-l'Assomption-de-Colmar* », comme elle disait d'une traite, lui avaient fait lire Fénelon et Diderot, Verlaine et Platon. Par-dessus le marché, elles lui avaient appris le latin. Le vocabulaire était à savoir par cœur ; pour ce qui est de la grammaire, leur méthode était simple : ces jeunes filles devaient apprendre les exemples cités par la *Grammaire latine* de Petitmangin. Ma mère les avait tous en tête. (J'apprendrai plus tard que Racine avait appris le latin dans une grammaire en octosyllabes français, et qu'il les savait comme on sait une chanson.) Les exemples lui revenaient automatiquement, quand, adolescent, je lui demandais son aide pour traduire une phrase résistante de Cicéron ou de Tacite. Si c'était Tacite, elle commençait par dire : « *Les historiens sont toujours difficiles* », lisait le passage rétif en se tenant le front, avec à la bouche une horrible moue de cul-de-poule (qu'elle avait aussi en cousant, et plus généralement dans toute activité exigeant de la concentration), et se rappelait l'exemple de Petitmangin, qu'elle récitait aussitôt. La traduction suivait.

Elle avait une bonne orthographe, et ne commettait en parlant que

les fautes ordinaires, plus une : elle disait « *j'ai du mal de* » au lieu de « à ». Habitude lorraine. (Dans ses prières, ses lectures, elle faisait plus de liaisons qu'il ne convient, par désir de soumission. Elle prononçait « *j'ai recours-z-à vous* » ou « *de part-t-et d'autre* », comme elle baissait la tête à l'église ou appelait son notaire « *maître* » avec onction et rosissement de plaisir.) La Lorraine n'est pas un très bon terreau pour qui veut pousser en français. (D'autant que l'Allemagne y a laissé des traces. Les billes d'acier, on les appelait des « *chiques en chtahl* », les grosses, les calots, étaient des « *chtuks* », les lunettes des « *briles* », et éclabousser se disait « *chpritzer*¹ ».) Il y régnait à la fois la négligence et la surcorrection : on y mettait doublement au féminin le démonstratif « celui-là » : « *celle-latte* » ; ou l'on plaçait un *t* imaginaire à la fin de « pourri » : « *J'ai jeté une pomme pourrite*. » Ce médecin de Metz, docte docteur, ne disait-il pas « *lorseque* » au lieu de « lorsque », par contagion avec « parce que », mais surtout pour ne pas avoir l'air d'avaler grossièrement une voyelle ? J'ai reçu récemment une lettre, qui me disait : « *Je voudrais vous dire toute ma reconnaissance. Mais pourrai-je le faire-je ?* » Après l'ère du soupçon, voici l'ère du scrupule.

◆ [souvenir-tableau]

Je viens d'une école libre, et je suis en train de passer mon examen d'entrée en sixième, seul dans une classe d'un collège inconnu. Dans la dictée, j'hésite sur une orthographe : aquilin ou aquilain ? Je choisis la première. On me demande ensuite ce que l'adjectif signifie. J'hésite encore : droit ou courbé ? J'écris : « *En bec d'aigle* », parce que l'expression me plaît, et que j'aimerais bien l'avoir, le nez en bec d'aigle. À la sortie, ma mère m'attend dans la voiture. Je lui dis que tout s'est bien passé, mais que j'ai calé sur l'orthographe et le sens du mot aquilin.

« *Qu'as-tu mis ?*

— *Aquilin.*

— *C'est bien. Et comment l'as-tu défini ? Droit ou en bec d'aigle ?*

— *En bec d'aigle.* »

Elle rit, et me dit : « *Cette fois, tu es tombé du mauvais côté ! Cela veut dire : très droit.* » Je suis désespéré, et je crains d'avoir raté mon examen.

Pendant des années, j'ai donc cru qu'« aquilin » voulait dire « droit ». Un jour j'ai appris que c'était le contraire². Ma mère m'apparaît soudain toute petite, et déloyale. ◆

Par la suite, sans rien perdre de ses bonnes habitudes grammaticales et orthographiques, elle a presque cessé de lire, comme tout le monde. Les préjugés et les habitudes ont pris la place des livres. La chose « culturelle » n'est pas un vernis, ni même un vernis qui se craquelle : plutôt une couche supplémentaire, au-dessus de l'inconscient et du conscient, car des échanges plus ou moins durables peuvent s'opérer entre les différentes couches. Dans la plupart des cas, la couche culturelle se fait de moins en moins dense, de moins en moins active, comme s'assèche l'épiderme des vieillards. Les livres perdent le peu de prestige qu'ils avaient. Ils ne sont plus des références, des preuves. (Les catholiques rechignent à lire la Bible.) Ce qui est dessous remonte alors à la surface, envahit les tissus dynamiques : la lutte pour la survie, pour le territoire, le pouvoir, la possession. La partie bestiale de l'être humain, archaïque, reprend un empire qu'elle avait abdiqué pendant quelque temps, jugulée par l'autorité civilisatrice. C'est ce qui explique qu'après plusieurs milliers d'années, la barbarie soit toujours présente, et que l'homme donne l'impression de n'avoir pas avancé d'un pouce – malgré Shakespeare, Beethoven, Kant, Freud, Marx et les autres, qui eux-mêmes n'ont fait aucun progrès par rapport à leurs prédécesseurs : *« La sagesse n'a pas fait un seul pas au-delà d'Épicure, et bien souvent elle est demeurée à mille pas en deçà de lui »*, écrit Nietzsche dans un fragment posthume. Depuis le temps qu'on cherche à démocratiser la « culture » (à défaut de pouvoir démocratiser l'art), elle devrait avoir imprégné toute la population ; mais non : il reste toujours plus facile de préférer le pain et les jeux aux quatuors de Haydn. La poussée des instincts primitifs est irrépressible. Elle l'est d'autant plus dans les contextes de haute civilisation : c'est en Allemagne qu'est né le nazisme, et au ^{xx}e siècle, non pas chez les Mongols du ^{xii}e. Car la haute civilisation est telle qu'une nation peut recycler en quelque sorte son patrimoine pour le mettre au service de l'entreprise la plus bestiale. Elle y puise une force supplémentaire, faite d'orgueil et d'intolérance : on ne brûle des livres que dans les pays où existent des bibliothèques... Elle y trouve aussi de quoi donner de l'épaisseur, de la profondeur, à ce simulacre de doctrine que fut le nazisme – quitte à falsifier le patrimoine lui-même, pour en faire un outil de propagande (c'est ainsi que le finale de la Neuvième symphonie de Beethoven fut détourné au profit de régimes ou d'événements divers : le nazisme, qui en fit son emblème,

l'apartheid en Rhodésie, qui en fit son hymne national, la chute du mur de Berlin, où elle célébra la liberté retrouvée³, ou l'Union européenne, qui en fit son hymne, elle aussi). Non seulement, tout en jouant à Hambourg des Debussy délicats, Walter Giesecking pouvait entendre les cris provenant des trains à destination de Dachau (« Ce qu'a vu le vent d'ouest » est justement le titre d'un prélude de Debussy – il en a vu de belles, le vent d'ouest⁴), mais Schubert, et Wagner, et Beethoven, étaient joués jusque dans l'enceinte des camps de la mort, et par les déportés eux-mêmes, comme une preuve insolente et ironique, comme la justification contre nature de l'inhumanité exemplaire de ce qui se passait là.

Dans le cas de ma mère, les forces en présence étaient trop inégales pour qu'on puisse espérer une victoire, fût-elle temporaire, de la beauté, de la noblesse et de la générosité. Celle de la mesquinerie, de la ladrerie, entretenues par la pression sociale, était inévitable. Peut-être aurait-elle voulu être une autre, elle aussi : penser autrement, mieux juger. Mais ce n'était qu'une volonté de surface. Le fond était étriqué, et pétrifié. Ma mère n'avait aucune des ressources nécessaires pour aller là-contre : elle était trop pauvre pour lutter.

◆ [souvenir-tableau]

Lorsque je soutiens ma thèse de doctorat, très tardivement, elle est présente. Elle tient un paquet devant elle. Un cadeau qu'elle a préparé, et qu'elle m'a déjà tendu inopportunément à deux reprises, trop impatiente pour attendre que la soutenance soit achevée. Une fois qu'elle sait pouvoir le faire, puisque nous avons des gobelets de jus d'orange dans les mains et que les membres du jury répondent aux questions des uns et des autres en grignotant des cacahuètes, elle me le donne très solennellement. C'est une édition en trois tomes de la *Divine comédie* (de chez Jean de Bonnot, les « beaux livres » pour médecins et avocats).

Elle ne l'a pas achetée : c'est mon père qui la lui a offerte pour son anniversaire. Elle l'avait à peine regardée, à l'époque, préférant en rire sous cape : « *La traduction est exécration, ton pauvre père n'y connaît rien.* »

Elle a voulu me faire un cadeau, parce qu'elle y était contrainte par une sorte de cérémonie ; elle n'a trouvé qu'à reconvertir ce livre qu'elle jugeait mauvais, et qu'elle n'avait même pas acheté ; elle a pensé que moi non plus je n'y connaissais rien.

J'ai dû la remercier comme on rit jaune, avec une grimace ; et je me demande aujourd'hui si je ne ferais pas mieux que de la revendre, avec tous les autres cadeaux recyclés qu'elle avait coutume de faire (notamment des petits flacons de toute sorte, qu'elle distribuait autour d'elle à Noël ou pour les anniversaires : je me demande d'où elle tirait son inépuisable collection de petits flacons). ♦

[Mère 2] Ma mère était prénommée Anne-Marie. Ses amies de jeunesse l'appelaient Nanny (elle signait ainsi lorsqu'elle leur écrivait) ; ses enfants l'appelaient Maman, ses beaux-enfants Mamina, son mari Tibou, ses neveux Na, ses petits-enfants et arrière-petits-enfants Mina. Ainsi elle eut un nom pour chaque génération, pour chaque branche familiale, mais aucun qui fût le sien.

Elle était d'origine italienne, avait étudié la langue maternelle de ses parents avec eux, mais aussi à la Sorbonne et « *dans le pays* », comme elle disait, notamment à Pérouse, à l'*Università per stranieri*, plus ancienne encore que celle de Heidelberg, pourtant fondée en 1386, et dont elle parlait avec un rien de condescendance, mais beaucoup plus récente que celle de Bologne, dont elle ne savait rien. Être bachelière, et licenciée, avant la guerre, n'allait pas de soi (en 1936, il n'y eut que 12 299 bacheliers, dont un tiers de filles), ce qui prouve une certaine audace, et beaucoup d'indépendance d'esprit. Sa famille venait du Nord, non loin du lac Majeur. Ce pays, sa langue, sa cuisine, ses proverbes, étaient très présents dans la vie quotidienne, mais aussi son histoire et sa littérature ; d'autant qu'à la maison, jusqu'à sa mort en 1968, a vécu une vieille tante italienne qui ne parlait qu'un français désastreux, et avec laquelle ma mère s'entretenait en italien. Jugeant une traduction, elle parlait donc d'autorité. Quant à moi, je suis incollable sur tous les bienfaits du fascisme, de la bataille du Grain à l'assèchement des marais Pontins. Je sais même que les fascistes faisaient boire de l'huile de ricin aux antifascistes, et que c'était « *un traitement bon enfant, qui se limitait à leur donner une colique je ne te dis que cela* ».

Ma mère était très petite, et du genre pétulant. Tout le monde louait son « *énergie* », sa « *vitalité* », ce qui ne laissait pas de m'étonner. Toutes les mères n'étaient donc pas comme elle ? Je la jugeais décidée, pas davantage. Elle avait le front résolument bas, les mains courtes, le nez fort, des bras blancs, ronds et gras, chantait d'une voix qui montait sans

peine, avec un petit vibrato serré – d'époque. Se plaignait de ne trouver que rarement des chaussures assez petites pour elle.

[*Mère 2.1 Collaboration*] Son père, émigré italien, avait une « *modeste entreprise de maçonnerie* » dans les Vosges, devenue « *prospère entreprise de travaux publics* » grâce à la guerre (je la cite). Le village était occupé par les Allemands, et l'on organisait force bals et réceptions à la maison. Les officiers allemands étaient « *courtois* », « *faisaient le baisemain* », « *dansaient bien* » et « *jouaient du piano* ». Ma mère m'a souvent dit, avec une naïve fierté, que mon grand-père avait beaucoup travaillé pour les Allemands, et qu'il était le seul du village occupé à trouver encore de l'essence, du ciment et des pneus. Cette fierté lui a passé : elle a compris, mais très tard, à soixante ans, que son père était ce qu'on appelle habituellement un « collabo ». Elle avait toujours pensé ce terme réservé à d'infâmes cochons qui vendaient les résistants à la Gestapo : l'équivalent provincial, *mutatis mutandis*, des bolcheviks aux yeux injectés de sang, des diables. La familiarité de mon grand-père avec l'occupant a été discutée dans la famille, puis niée – car on ne cesse de réécrire l'Histoire, chez moi comme ailleurs. Voici bien des années, un de mes cousins germains, qui avait passé la guerre dans la maison de L*, dans la famille de ma mère, s'est levé à la fin d'un repas pour faire une déclaration solennelle : « *Je tiens une fois pour toutes à rétablir la vérité. Lorsque Berlin est tombé, nous avons tous pleuré.* »

Pourtant, rien n'est simple. Un autre petit garçon avait passé la guerre avec lui chez mes grands-parents, un certain Jean-Pierre G*. C'est avec lui que ma mère, âgée de vingt et un ans en 1940, apprit à élever les enfants. Personne ne l'a jamais revu. Un jour, il m'a pris l'envie d'en savoir sur lui un peu plus que ce qu'en disaient les récits maternels, toujours teintés de nostalgie et de sentimentalisme. Comment s'était-il retrouvé dans ce petit village vosgien ? Une demi-journée de recherches (Internet) m'a permis de le retrouver. Je l'ai appelé, me suis présenté, ajoutant à mon nom celui de ma mère. Il était très étonné.

« *Mon nom vous dit quelque chose ?*

— *Oh oui ! Comment pourrais-je l'oublier ?*

— *Je comprends. Je voudrais vous poser une question.*

— *Allez-y.*

— *C'est une question à la fois brutale et indiscreète.*

— *Dites toujours.*

— Êtes-vous juif ? »

Un silence a suivi, si long que j'ai cru la communication coupée. Et puis il a répondu :

« Oui. »

Autre silence.

« Mes grands-parents savaient-ils que vous l'étiez ?

— Bien sûr. »

Il m'a raconté avoir été pris en charge par une sorte d'institution parisienne qui plaçait, cachait les enfants juifs pendant la guerre, et que mes grands-parents étaient venus des Vosges pour le prendre avec eux.

Ainsi se dégageait un tableau passablement contrasté, et même incohérent. Mon grand-père, collaborationniste de première bourre, qui faisait fortune en construisant des aérodromes allemands et recevait à dîner le chef de la Kommandantur locale, cachait un petit juif chez lui – dans la pièce à côté, derrière la porte. Je savais, car j'avais lu Grossman, que la guerre avait transformé des êtres vertueux en couards, et des ordures en êtres bons et courageux. Mais j'ignorais qu'on pût être les deux à la fois.

Ma mère m'a écrit en 1989 : « *Mais je le dis, le redis, l'affirme et le proclame : ni mes parents, ni Nine [sa tante], ni moi-même ne savions rien des camps. Le Struthof est près de Saint-Dié et nous ignorions ce qui s'y passait, absolument tout. Nous avons tout appris, en bloc, au retour d'un officier américain. Je me souviens encore de son nom : Capitaine Bellamy [...]. Il nous a apporté un échantillon de parchemin, 5 cm/5, provenant d'une lampe qui avait été offerte par le Ci d'Auschwitz à sa femme, dont l'abat-jour était de peau humaine, juive.* » Le Natzweiler-Struthof était le seul camp de concentration établi sur le sol français. Son mémorial et sa nécropole nationale ont été inaugurés par de Gaulle en 1960, et le musée en 1965 ; mais alors que nous étions tous les ans en vacances à L*, non loin de là, on ne nous y a jamais conduits.

[Mère 2.2 L'avoir] Mon grand-père, en homme de la campagne, avait légué des immeubles à ses deux filles. L'argent liquide, les titres, les actions, rien de tout cela n'a de valeur, au regard de la pierre. Seul l'or aurait pu rivaliser avec elle – il y en eut peu. La tradition familiale disait que ma mère avait été très désavantagée dans l'héritage. De même qu'elle était censée avoir fait un mariage inférieur à celui de son unique sœur, avoir eu plus d'enfants, certes, mais moins réussis que leurs

cousins, et ainsi de suite. Récemment, j'ai lu les actes notariés de la succession de mon grand-père : les deux legs étaient strictement égaux – des sommes en liquide avaient permis de lisser au franc près les inégalités propres à des immeubles de valeur nécessairement différente. Je me suis souvent demandé d'où provenait cette tradition de favoritisme. Elle était indispensable à des rapports normaux entre les deux sœurs. Le soupçon les avait entretenus tout au long de leur vie, leur assurant ainsi dialogues interminables, correspondance assidue, brouilles et réconciliations : une vie de sœurs bien remplie, en somme – au lieu qu'une affection désintéressée se fût desséchée petit à petit, comme se sont affaiblis tous leurs autres sentiments. Je soupçonne ma tante d'avoir nourri le même sentiment d'infériorité à l'égard de ma mère. La symétrie de leurs récriminations garantissait leur solidité. D'autant qu'elles étaient soigneusement plongées dans une graisse protectrice : l'hypocrisie des embrassades et retrouvailles, outrées et bruyantes, la bigoterie commune, et une morale fondée sur des certitudes d'autant plus immuables qu'elles ne reposaient ni sur l'observation, ni sur l'*intime conviction* – seulement sur une routine de pensée plus forte que tout. (Et qui explique que toutes les situations aient entraîné le même commentaire automatique, le même tropisme mental. Des invités sont en retard ? Invariablement : « *Mettons-nous à table, cela les fera arriver.* ») Elles avaient l'une et l'autre un répertoire sommaire de critiques et de louanges, devenues clichés intellectuels, lieux communs. La minceur de ce catalogue simplifiait à l'extrême l'analyse des événements, le jugement des êtres. La rareté de leur vocabulaire moral les préservait d'avoir à négocier avec quiconque la pertinence de leurs opinions. D'autant mieux que leur religion leur interdisait tout « jugement ». Une fois qu'avaient été répartis les qualités (« *intelligence* », « *fortune* », « *réussite* », « *profondeur de la foi* », « *pondération des actions* ») et les défauts d'un être (« *mauvais goût* », « *malhonnêteté* », « *études médiocres* », « *assommant* », « *milieu modeste* »), la phrase « *on n'a pas à juger* », prononcée avec toute la componction et toute la modestie possibles, venait verrouiller le tout, comme on ferme les volets d'une maison dans laquelle on n'a pas l'intention de revenir avant longtemps. Pour avoir le droit de juger, il suffit d'annoncer, comme au bridge, qu'on ne le fait jamais. Pareillement armées par ce bluff, elles pouvaient tout à loisir se jeter l'une contre l'autre, cornes contre cornes, sans espoir de victoire, sans crainte de défaite, dans un

affrontement qui a duré toute la vie. Après la mort de ma mère, nous avons retrouvé des dizaines, des centaines de cahiers, où se trouvaient détaillés pour mémoire tous les coups de téléphone échangés, toutes les lettres reçues pendant près d'un siècle d'existence. Rapports entrecoupés de conversations avec le notaire d'Épinal (ou plutôt les notaires successifs, car elles en ont usé au moins trois ou quatre), consignées avec la même précision.

À la suite des difficultés financières que mes parents ont rencontrées au début de leur mariage, le patrimoine immobilier a fondu étonnamment vite. Où est passé cet argent, je l'ignore : je n'ai connu que des fins de mois difficiles. Pommes de terre et nouilles. Ma mère continuait de toucher les loyers d'un immeuble d'Épinal, dans lesquels elle ne puisait qu'en dernière extrémité, quand il n'y avait même plus de quoi payer les tranches de tétine ou le cœur de bœuf. Parfois une largesse inattendue, un beau pantalon de laine, une paire de chaussures fines (« *On ne regrette jamais la qualité* »)... (Souvenir d'un long pardessus de drap épais bleu marine, presque brillant, à fines côtes obliques – hautaines –, et à col Danton (!), qui avait fait forte impression au collège, et fut imité par quatre ou cinq garçons, qui en trouvèrent de pâles imitations pelucheuses chez un marchand local, bien étonné par cette passion inc'oyable et me'veilleuse.)

Chaque vente, maison, champ, forêt, lui arrachait un peu d'elle-même. Toute son existence elle a conservé cet attachement un peu paysan, qu'elle avait hérité de son père, pour les biens immobiliers, les actes notariés, les questions d'usufruit et de nue-propriété, les loyers à encaisser, les devis d'entreprises, les clerks de notaire (auxquels elle finissait par s'attacher, comme ce « *Monsieur-Petit-Jeune-Homme* », qui lui rédigeait ses baux d'habitation), et toute la paperasse qui les accompagne, qu'elle classait dans d'énormes dossiers toilés, et rangeait dans son secrétaire marqueté (très nette préférence pour le Louis XV). Les immeubles et le papier timbré : sa vie. À certains moments, il m'arrivait de penser qu'elle se confondait avec ce qu'elle possédait. Comme on parle des propriétés d'un gaz ou d'un liquide, je constatais que ses propriétés était précisément d'avoir des propriétés. Que le Bien fusionnait avec ses biens. La langue française, dans ses ambiguïtés, était faite pour elle...

[*Mère 2.3 Le secret*] De là son goût du secret, fort notarial, que le catholicisme a transformé en propension, puis en travers. L'argent lui-

même, pièce centrale sur l'échiquier, était tabou, car ses vertus comme ses défauts doivent rester cachés : il n'était pas question d'en parler « *devant les enfants* ». Lorsqu'ils avaient à s'en entretenir devant nous, elle et mon père faisaient comme tout le monde : ils se parlaient dans une sorte d'anglais de cuisine, petit-nègre de mots apposés. Cela fut vrai jusqu'à ce que nous en sachions autant qu'eux, ce qui ne prit guère de temps, et qu'ils aient tout à fait oublié le leur. Il ne resta de cette pratique qu'un seul mot, tout à la fois symbole, emblème, allégorie : « *Because* ». Le « *because* » était leur « *faire cattleya* » ; il signifiait en général que c'était trop cher, ou du moins qu'il fallait aborder la question sous l'angle de la *phynance*. Il équivalait au geste que font certains de frotter leur pouce contre leur index, et qui était jugé d'une inadmissible vulgarité.

Manière de composer avec ses faiblesses, qu'il fallait cacher, comme les autres : la maladie du cousin, les fiançailles du neveu. Mais nul n'aurait pu l'empêcher de trahir ces secrets, et de raconter à toute la famille que tel « *avait la prostate* », ou que tel autre allait épouser une femme plus âgée que lui – ou généreusement dotée par ses parents, ou étrangère. Il suffisait de prévenir « *Ne le répète pas !* » pour que la confiance apparaisse protégée par ce coup de tampon tout moral. Un secret n'était pas fait pour être gardé, mais pour donner de l'importance à l'information. Aux côtés du secret se pressait le non-dit, séparé de lui par une membrane sacrée. Pour l'Église, le non-dit est l'arme de choix. Il exclut la contestation, si nuisible à la bonne marche des affaires. Parce qu'il est irréfragable, il est la meilleure machine de guerre du chef compétent. Si vous voulez garder votre pouvoir, vous devrez apprendre la dissimulation, vous entourer de boisseaux où cacher les vrais secrets. Des pans entiers de vie, des personnes, des histoires, étaient ainsi destinés à disparaître avec les derniers informés. Par exemple, on pouvait cacher l'existence d'une cousine (lesbienne), ou bien laisser tout ignorer de la vie d'un oncle (coureur, ou converti au protestantisme). Un de mes neveux ayant enregistré six heures d'entretien avec une de ses grands-tantes, dernière de sa génération, il fut entendu dans son entourage que tous les passages qui mettaient en cause ma mère, encore vivante, seraient effacés. Il se révéla que l'accès aux bandes était rendu difficile par la diligente inertie du neveu, puis impossible. Depuis, elles ont été « égarées ». Comme disait Joseph de Maistre, « *je ne sais ce qu'est la vie d'un coquin, je ne l'ai jamais été ; mais celle*

d'un honnête homme est abominable ».

Bien entendu, un traître pouvait se cacher parmi les initiés, qui faisait lâchement communiquer le non-dit et le secret, comme deux oreillettes qui s'ouvriraient l'une à l'autre, et laisser le secret de famille se mêler aux secrets de Polichinelle. La famille, alors, était condamnée. En fait, elle survivait toujours ; mais il entre dans la technique du menteur d'annoncer des morts qui n'arrivent jamais : effet de peur garanti.

Et cela noyé dans une sauce catholique suffisamment épaisse pour décourager toute velléité d'examen. *« Parce qu'ils n'aiment personne, ils se figurent qu'ils aiment Dieu »*, disait Léon Bloy. À quoi Mauriac, catholique s'il en fut, répondait à propos de Nietzsche, qui l'avait enthousiasmé : *« Qu'une certaine négation vaut mieux que certaines adorations ! Que certains refus sont des signes d'un plus profond amour que les adhésions des philistins avarés et sournois ! »*

[Mère 2.4 Mots pipés] Ma mère disait souvent d'une connaissance : *« Il a perdu la foi. »* Comme si la foi était un objet dont l'existence ne peut être contestée, et qu'on égare à la manière d'un bouton de chemise. En cela elle ne faisait qu'employer le vocabulaire soigneusement pipé par l'Église. De même que, le pain étant généralement salé, on parle de « pain sans sel », ne dit-on pas d'un homme qu'il est a-gnostique, a-thée, avec cet alpha privatif qui atteste une amputation, un manque ? Le voici, le pauvre homme : il avait la foi, comme tout le monde, et ne l'a plus : elle est passé par un trou dans sa poche de pantalon. Il a été négligent, il est puni. Le mensonge passe presque toujours par le vocabulaire. Il en ressort crédible. « Résistant » en deçà de la frontière, « terroriste » au-delà. Les fondements de la démocratie se sont lézardés le jour que la classe dirigeante a réussi à substituer « charges sociales », qui pèsent, à « cotisations sociales », qui organisaient la solidarité. On voit bien les conséquences d'une telle mutation lexicale.

Ma mère pratiquait en maître cet art du langage truqué, par lequel on manipule son interlocuteur. Elle ne disait pas « Polytechnique », mais « l'X » ; en cela elle montrait sa familiarité, son intimité avec cette école, dont elle prononçait *si souvent* le nom qu'elle avait choisi la formulation la plus courte. « Il a fait Polytechnique » aurait senti son plouc. À l'autre extrémité de l'échelle de ses valeurs, lorsqu'elle disait *« Il a fait l'école de la rue de Miromesnil »*, sans même préciser le nom de

l'école, elle signifiait que c'était un pas grand-chose, et indiquait par là ce qu'il convenait d'en penser.

[*Mère 3 Mme Jourdain*] La religion était un certificat d'honorabilité, automatiquement délivré à tous ceux qui ont la foi, ou feignent de l'avoir, ou même croient l'avoir. Le grand nom en était un autre. Ma mère aurait donné tout ce qu'elle possédait pour en avoir un, et surtout pour l'avoir toujours eu, car le nom ne s'acquiert pas. Elle ne pouvait hélas qu'admirer cette caste de loin, pas davantage. Comment faire pour se frotter à elle, comme un chat frôle votre jambe ? Avec Polytechnique, c'est commode : pour en être intime, on dit l'X. Mais pour la famille de Broglie ? Il aurait fallu au moins la connaître, la fréquenter... Les seuls princes russes qu'elle pouvait se flatter d'avoir rencontrés étaient les chauffeurs de taxi parisiens... Elle les démasquait avec un flair infailible : lorsqu'elle en abordait un qui roulait les *r*, fût-il bourguignon, c'était un prince russe. Elle connaissait son gotha, et, apprenant qu'une de mes condisciples, en sixième, s'appelait Caroline de Larminat, elle m'avait raconté l'histoire de son sans doute grand-père, le général, qui s'était suicidé pour n'avoir pas « à juger les *putschistes d'Alger* » (« oubliant », vaticanement, qu'il avait été un gaulliste de la première heure). De même, elle m'avait appris que mon confrère Wiaz s'appelait en fait Wiazemski, qu'il était un prince russe, et le petit-fils de François Mauriac (François *de* Mauriac aurait été préférable, mais Nobel et célébrité compensent la roture). Je n'ai d'ailleurs jamais très bien compris comment on pouvait être à la fois prince russe et petit-fils de Mauriac, mais cela doit pouvoir s'expliquer aisément. Elle connaissait la généalogie des maisons royales européennes, notamment des Windsor, dont elle était folle, et versait des larmes sur les amours contrariées de la princesse Margaret et du capitaine Townsend.

Ne pouvant se flatter d'aucune intimité avec des aristocrates, et n'ayant pas l'intelligence de Mme Verdurin, qui s'en moquait faute de pouvoir être de leur monde, ma mère se rattrapait par l'admiration dévote, et par des signes qui montraient qu'elle en connaissait les usages. Par exemple la prononciation : elle disait « *Giscard d'Étaing* », sans *s*, élidait le *e* de la particule (« *les d'Wendel* »), preuve de grande estime. (Elle prononçait aussi « *Margrite Dura* », dont elle n'avait rien lu, mais à laquelle elle accordait d'instinct « *de la classe* ».) L'élision du *e*

était une arme à double tranchant, et pouvait aussi bien montrer du mépris : « *C'est Mittrand.* » Elle avait entendu dire qu'une règle voulait qu'on supprime la particule onomastique devant les noms de plus d'une syllabe : les Maupeou, et non les de Maupeou par exemple (nous avions passé des vacances dans un château leur appartenant, « *il faut bien qu'ils fassent refaire leur toiture, les pauvres* »), et ma mère, ma cambremère, nous avait appris avec plaisir que le *e* de leur nom ne se prononçait pas. Ignorant que la règle admettait des exceptions (la particule s'exprime si le nom polysyllabique commence par une voyelle ou un *h* muet), elle disait « *le fils des Orléans* », qui lui paraissait simplement plus chic que « *le fils des d'Orléans* », d'autant qu'elle pouvait faire la liaison, *des-z-Orléans*, ces « *liaisons que personne ne fait plus* ». Mais il n'y avait personne à même de la corriger, ce qui l'aurait attristée rétrospectivement, en soulignant des erreurs passées, peut-être remarquées par des personnes importantes, comme si on lui avait dit, après une journée passée dans le monde, qu'elle avait depuis le matin une tache de graisse sur la fesse.

C'était bien de la tristesse qu'elle éprouvait lorsqu'on écornait une de ses certitudes : on la piquait dans ce qu'elle avait de plus sensible, comme si l'on disait du mal d'un ami cher. Ainsi des façons de faire, des règles de bienséance ou de grammaire. Je me souviens lui avoir dit, un jour qu'elle mangeait une asperge avec couteau et fourchette, que c'était chez les Verdurin qu'on procédait ainsi, mais que chez la duchesse de Guermantes, on les mangeait avec les doigts. Toute sa fierté s'était retournée contre elle, son armure protectrice de préjugés et de lois commodes était devenue une tunique irritante dont elle ne parvint à se défaire qu'en souriant lamentablement :

« *C'est pourquoi je vous ai toujours autorisés à manger une aile de poulet avec les doigts, car c'est ainsi qu'on fait à la cour d'Espagne.* »

Je l'avais blessée, et gratuitement ; d'autant plus que j'aurais été bien en peine de citer le passage de Proust auquel je faisais allusion, et que je crois bien avoir inventé pour l'occasion. Comment résister au désir de faire mal, quand on a trouvé le point faible de l'armure ?

Quand elle fut devenue très vieille, un beau-frère, fêru de généalogie, et qui affectait de manger ses bananes avec un couteau et une cuiller à dessert, ce que même les Verdurin n'auraient pas cru bon de faire, lui trouva un duc espagnol qui portait le même nom qu'elle, et dont il s'avisa de lui faire un ancêtre. Elle n'y a pas cru, mais par

délicatesse l'admit quelques minutes en forçant un sourire. C'était méconnaître le rêve profond qu'elle avait fini par nourrir : non pas être noble, mais recevoir des aristocrates chez elle. Le véritable chef-d'œuvre social, c'est le Grand Bourgeois : un appartement de trois cents mètres carrés avenue de Breteuil, un mari haut fonctionnaire, un salon recherché. Ce beau-frère avait pourtant toute son affection : il avait « *commencé sa carrière par la banque* ». Or il était admis qu'une belle carrière *se commence par la banque*. (D'ailleurs Pompidou avait *commencé par la banque*.) Elle l'avait entendu dire un jour par son père, et ne l'avait pas oublié – c'était le genre d'information qui entrait dans sa mémoire pour n'en plus sortir : elle vous fait toute une vie.

Pour ma mère, l'homme idéal était donc : un polytechnicien catholique à particule, diplomate ayant commencé par la banque. À défaut de l'avoir épousé, de l'avoir engendré, il lui fallut se satisfaire de ces hommes imparfaits qu'étaient son mari et ses fils. Elle trouvait ici et là quelque consolation : tel trait corrigeait tel autre, telle réussite rachetait tel échec. Le principe de compensation est constitutif de l'esprit bourgeois, qui cherche à justifier ses propres écarts par des comptes plus ou moins truqués. Ainsi du racisme : un juif converti vaut mieux qu'un juif tout court, et un professeur d'université coréen qu'un Coréen cultivateur. Dans *Devine qui vient dîner*, le Noir Sidney Poitier devient acceptable parce qu'il est beau, bien habillé, qu'il a une « *belle situation* » de médecin dans une organisation internationale, et qu'il parle un anglais parfait. C'est à ce prix qu'il devient aussi bien un prétendant possible pour la fille de la maison qu'un héros auquel s'identifier : ses qualités l'ont en quelque sorte blanchi. Un Noir pauvre et mal élevé serait resté noir. Le boxeur Larry Holmes disait : « *C'est dur d'être noir. Je l'étais autrefois, quand j'étais pauvre.* »

En somme, ma mère hésitait entre deux échelles des valeurs, ou plutôt entre deux idoles : l'aristocratie, qui repose sur une valeur naturelle, innée, indiscutable, inaliénable, et la bourgeoisie, qui, par l'argent, se libère de la tutelle insupportable de la naissance, cette naissance qu'on ne peut que contempler de loin, en rageant ou en pleurant de dépit. En se confondant avec ce qu'elle possédait, elle vérifiait le texte de Marx : « *Ce que je peux m'approprier grâce à l'argent, ce que je peux payer, autrement dit ce que l'argent peut acheter, je le suis moi-même, moi le possesseur de l'argent. Les qualités de l'argent sont mes qualités et mes forces essentielles en tant que possesseur d'argent.* »

Oui, l'inconsolable regret de n'être point aristocrate a provoqué ce phénomène imprévisible entre tous : rendre ma mère marxiste.

[*Mère 3.1 Croire et ne pas croire*] Comme on l'est à la campagne, elle était superstitieuse. Jetait une pincée de sel par-dessus son épaule, évitait de passer sous une échelle, touchait du bois, redoutait les chats noirs qui traversent la rue, et n'offrait jamais de couteaux sans se les faire payer un franc symbolique (« *offrir des couteaux, ça coupe l'amitié* »). À chaque jour de l'an, nous avions droit à une paire de chaussettes neuves, une chemise : étrenner un vêtement le 1^{er} janvier porte bonheur, comme « *casser du verre blanc* ». Et parce qu'elle n'était plus tout à fait de la campagne, elle respectait ces présages, ces coutumes, avec un sourire censé en neutraliser le ridicule. Quand elle trouvait un concours gratuit dans un journal, et elle en trouvait sans cesse, elle remplissait le formulaire et le renvoyait. Elle gagnait très souvent – à la suite de quel vœu, de quel marché avec Dieu ? C'est ainsi qu'un soir quelqu'un sonna ; ma mère avait gagné un lot de montres « *pour tous les membres de la famille présents lors de notre visite* ». Nous étions six ce soir-là. Le type avait posé sur la table un plateau de bijoutier, et nous avions tous choisi une montre. Ou bien ce fut une semaine de vacances pour quatre personnes dans une résidence d'Aix-les-Bains, qui me donna l'occasion de vivre pour la première fois dans un appartement, avec Papa, Maman et le Petit Frère. Ce ne fut pas une découverte heureuse.

À l'égard de mes professeurs, comme à celui des administrations, des journaux, des relations mondaines, ma mère entretenait deux dispositions contradictoires : la méfiance et la crédulité. L'une et l'autre également déraisonnables, et irrévocables. Avait-elle été trompée par un commerçant libanais à l'âge de dix-sept ans, tous les commerçants libanais étaient des voleurs : elle les avait proprement éliminés de sa vie. Avait-elle eu la migraine (elle ne disait jamais « mal de tête ») un jour qu'elle était constipée, la migraine venait de la constipation. Par nature, une boîte aux lettres était désaffectée : il fallait aller à la poste.

À l'inverse, elle accordait un crédit définitif à certaines personnes, des prêtres, des charlatans. Je me la rappelle visitant régulièrement un « médecin » niçois, mi-chiropracteur mi-diététicien, qui lui massait « *le nerf du cœur* », sous l'aisselle. On peut supposer qu'il s'agissait du nerf vague – lequel, jusqu'à plus ample informé, ne passe pas sous l'aisselle. C'était toujours vers 23 h 30, et très cher. Mais la foule de vieilles dames

qui peuplait la salle d'attente était gage de génie. La passion passe, et celle-là passa comme les autres ; elle en garda certaine vénération pour les tomates vertes en confiture et le vinaigre de cidre (souverain pour les maux de gorge), mais aussi une grande défiance à l'égard des crudités, qui se mua en haine avec les années. Ou bien elle consultait, sur les questions internationales, un vague cousin qui travaillait à l'OCDE : elle ignorait en particulier ce qu'il y faisait (peut-être était-il chauffeur), et en général ce qu'était l'OCDE ; mais elle en tirait une expertise indiscutable, notamment dans l'analyse des inquiétantes variations du cours du pétrole, entées sur la question du Haut-Karabagh, à moins que ce ne fût sur les embarras conjugaux du prince Charles. Parfois, elle riait elle-même de ses engouements. « *Je suis naïve !* », s'exclamait-elle sans le penser un instant, tandis qu'elle affichait avec complaisance une indépendance d'esprit censée être charmante : « *Ce que les dépressifs sont assommants ! Je préfère les marxistes ! Eux au moins croient en quelque chose !* » Elle n'ignorait pas ce que ce rapprochement avait d'absurde : mais elle tenait à céder visiblement à la tentation de faire un bon mot (comme si c'en était un), de consentir à cette sorte de zeugme, pourvu qu'il soit amusant, de manière à pouvoir ainsi se ranger dans la catégorie des êtres, Oscar Wilde, Jules Renard, Sacha Guitry, pour lesquels faire de l'esprit était un art de vivre. Elle se tortillait de gêne feinte quand elle avouait avoir été séduite par Johnny Hallyday, qui avait donné un « gala » au casino de Plombières (Vosges) auquel elle avait assisté. Abrisée derrière le caractère d'exception, de caprice unique, d'écart imprévisible, qu'elle donnait à sa fausse confiance, elle pouvait donner libre cours à son admiration pour l'étonnante « *énergie* » du personnage, sa « *fougue* », sa « *jeunesse* ». Cette foucade lui fit beaucoup d'usage, et pendant des années, tandis que croissait en moi la défiance à l'égard de cette coquetterie. Pour reprendre un mot de Guitry, justement : elle cessait d'être ingénue dès qu'elle faisait l'enfant ; et j'avais honte de la fierté qu'elle tirait de son encanaillement tout ponctuel et sans danger.

Les proverbes avaient remplacé les livres dans ses références morales et son code de conduite. Elle les invoquait pour justifier telle décision, ou tel conseil. Bien qu'elle fût arbitraire dans l'âme (« *Tu peux téléphoner à ta petite amie trois fois par semaine, pas plus* »), elle n'imposait aucun décret sans le légitimer par quelque adage, qui avait force de citation.

[Mère 4 Maman] C'était sa manière de respecter son jeune interlocuteur. En vérité, elle vouait à ses enfants, à presque tous ses enfants, une tendresse illimitée. Tout dans sa personne était affection, caresse, attention. Elle me serrait contre sa poitrine parfumée (Guerlain), me couvrait de baisers à toute occasion ; elle voyait tout, et ce qu'elle ne voyait pas, elle le sentait. J'étais fréquemment malade, et sa présence était un trésor de réconfort : les soins devenaient des jeux, chaque parole prononcée était un baume d'espoir et de consolation. Elle avait emporté avec elle tous les remèdes de la campagne : les cataplasmes à la farine de lin, le massage des ganglions (avec une crème noire qu'elle faisait pénétrer de façon circulaire, en comptant les tours jusqu'à cent pour en faire un jeu), les bains de pieds dans l'eau salée, le badigeon des amygdales avec l'infâme Collubleu... (Le même bâtonnet cassé sur lequel elle enroulait le coton a servi pendant des années, teinté par le bleu de méthylène.) Et puis aussi les manières de faire, les dictons. Les larmes me viennent aux yeux lorsque je la revois, entrant joyeusement dans ma chambre, poussant la porte du pied (ce qui annonçait qu'elle avait les bras occupés) en portant la petite table de malade, ornée d'une décalcomanie de perroquet que j'ai regardée pendant des heures en rêvassant, et dont les pieds se déplaient pour assurer sa position sur le lit. Pendant que je mangeais le jambon-purée, elle me lisait *Babar*, me chantait des chansons. Ou alors me racontait son enfance, les Vosges, le goût de son père pour les belles voitures, sa petite voisine pauvre...

Le docteur S* lui faisait oublier son rôle de mère. Sa visite était complète mais rapide. Il s'asseyait sur mon lit, m'écoutait le cœur et les poumons, me regardait la gorge avec la « cuiller à bouche » qu'il avait demandée à ma mère, et se mettait à l'écart pour rédiger son ordonnance. Il ouvrait sa serviette plate (elle contenait, en tout et pour tout, un tensiomètre, un marteau à réflexes, un stéthoscope et son ordonnancier), et écrivait. Il était bon, gros, vieux. La couperose du visage laissait deviner un homme qui ne dit non à rien. Puis il disparaissait avec ma mère après m'avoir fait un sourire presque muet. Alors commençait une attente très longue, dont je gardais rancune à ma mère : elle bavardait avec lui, en bas, devant la porte ; et cela durait au-delà du supportable. J'entendais très faiblement leurs voix en bonne santé, cela n'en finissait pas. Elle savait que je l'attendais, mais préférait l'oublier, comme on glisse la poussière sous le tapis, pour causer avec le

médecin. Une fois la porte enfin refermée sur lui, ma mère remontait, toute pleine encore de rires, de mots d'esprit, de ragots. Je lui faisais des reproches. Tu es restée longtemps avec lui ! Pour se faire pardonner, elle me racontait sa conversation, l'accusait d'être bavard. Et moi je pensais qu'elle n'avait rien à lui envier. Pour effacer sa culpabilité, elle passait au diagnostic, à l'ordonnance, aux recommandations. *« Et il a dit : surtout, qu'il boive beaucoup ! »*

◆ [souvenir-tableau]

Les ampoules de fer-C-B12 : il fallait en scier les extrémités avec une petite lime qui blessait les doigts ; tant qu'une seule extrémité était intacte, on pouvait renverser l'ampoule sans qu'elle se vide ; la petite scie qui blessait le doigt a été protégée ultérieurement par une garniture de plastique, et puis disparut au profit d'ampoules « auto-cassables ». Les tablettes Alphamide, le collutoire Collunovar (avec un heaume dessiné sur la boîte), le charbon Formocarbine, les suppositoires Eucalyptine Le Brun, la pommade Bronchodermine, le Collubleu, le Vitascorbol, le thermomètre dans le derrière (les mains fraîches sur les fesses brûlantes). ◆

◆ [souvenir-tableau]

Sa joie, quand le matin, à demi noyé dans la sueur terminale, j'étais guéri. ◆

[*Hôpital*] Vers six ou sept ans, j'ai été opéré de l'appendicite. On prétend aujourd'hui que ces interventions presque systématiques n'étaient pas justifiées ; mais je me souviens du hurlement que j'ai poussé quand le médecin avait palpé la partie droite de mon abdomen, et qui m'avait effrayé moi-même. Ce séjour d'une semaine dans un hôpital proche demeure mon souvenir le plus douloureux. Aucune des agonies qu'il m'est arrivé d'accompagner, aucun deuil, aucune angoisse, ne fut plus intolérable. Que ma mère, chaque jour, ait dû me quitter à la fin de ces absurdes « heures de visite », était un arrachement. La soif était insoutenable ; ma mère commençait par demander aux infirmières, véritables dragons en cornette, des glaçons que je puisse sucer, puis courait en voler pour n'avoir pas à les déranger encore, mais ils n'éteignaient rien du tout. La nuit, qui tombait vite à cette époque de l'année, très tôt après le départ de ma mère, me

torturait sans bruit.

◆ [souvenir-tableau]

Elle me prend la main, caresse ma joue, en approche son visage qui sent bon la poudre de riz, et s'en va, laissant sa chaise vide et dure. ◆

Même la visite d'une infirmière qui venait me faire ma piqûre d'héparine était un soulagement ; même ses paroles automatiques et stupides me réchauffaient. La douleur physique (due sans doute au talent du chirurgien, qui fut radié pour ivrognerie peu de temps après, et dont je garde un témoignage de dix centimètres) était d'une violence que je découvrais avec horreur et incrédulité. Ainsi, l'on pouvait souffrir autant !

Mais par-dessus tout, la laideur du lieu pénétrait en moi, et me tourmentait. Les hautes fenêtres dont la peinture s'écaillait, les carrelages branlants et sonores, les hurlements de couloir, le vert pisseux des murs lézardés, les meubles métalliques qui semblaient être nés jaunis, l'odeur fétide de l'éther, la méchanceté des néons, faisaient de la chambre un cachot. Marcel Conche dit que la souffrance des enfants est le mal absolu. L'impression d'être absolument abandonné à une incompréhensible barbarie me faisait pleurer, me donnait des cauchemars. J'ai honte d'avoir ricané, récemment, lorsque j'ai appris qu'une norme européenne s'opposait à ce que les plafonds d'une crèche dépassent une certaine hauteur. J'aurais dû me rappeler celui de ma chambre d'hôpital, qui me terrorisait, tant il était loin de moi, lui aussi. Il me dominait avec violence, dans un silence invincible : rien ne pouvait fléchir son hostilité. Plus inaccessible encore à mes supplications qu'à mes bras trop courts, il ne m'écrasait ni ne m'aspirait : mais il était là, plat et sans yeux, sans vie, sans forme, si vieux, si froid. Il était l'inhumanité. Ses fissures et ses taches ne se déplaçaient pas. Aucun mouvement. Il était le refus, le mutisme. Le plafond existait de toute éternité, à sa hauteur, et durerait après moi, à jamais sourd, à jamais muet. Je ne faisais que passer, je n'étais rien pour lui. Les escaliers de pierre moussue ou les feuilles des arbres qui frissonnent interminablement ne vous accordent pas plus d'attention, ne vous concèdent pas plus d'importance : du moins pouvez-vous les approcher, les toucher, les entendre, et même les détruire, si leur

indifférence vous exaspère : ils ne sont pas au-dessus de votre corps souffrant, allongé sur le dos, seul. Où donc étaient les gentils nuages ?

[*Mère 4.1 Larmes*] Peut-être pleurait-elle après m'avoir quitté ? Ma mère avait la larme facile : elle pleurait deux ou trois fois par jour, parfois plusieurs au cours d'un même repas. Non qu'elle fût triste : le chagrin la rendait plutôt hagarde, comme hallucinée. Mais une image, une phrase et même un mot pouvaient la toucher. Je crois qu'elle le faisait avec plaisir, et non sans fierté. Si je dis qu'elle en tirait quelque satisfaction, c'est à la manière du passant qui donne quelques sous au mendiant, et que sa propre générosité émeut délicieusement. Le certain c'est qu'elle se faisait pleurer toute seule, comme saint Ignace de Loyola, qui ne pouvait s'empêcher de verser des larmes en disant la messe : avait-elle prononcé une phrase triste, sa bouche se tordait un peu, sa lèvre tremblait, une larme coulait ; elle contenait ses pleurs (ou faisait mine de les réfréner), et puis c'était fini. Ces manifestations suscitaient en moi un grand mécontentement.

Elle pleura moins, puis plus du tout. Il paraît que le phénomène est « *lié à l'âge* », comme la dégénérescence maculaire, et que « *le système lacrymal se dégrade* » petit à petit. Mais c'est son cœur qui est devenu plat et vide comme une figue sèche : elle est passée de la sentimentalité à l'aridité sans passer par l'étape de « *mère suffisamment bonne* » dont parle Winnicott. Un jour, elle devait avoir quatre-vingt-treize ans, un de mes frères mourut. La nouvelle fut gardée secrète pendant six mois par l'autre de mes frères chez lequel elle vivait, alternant interminablement des états végétatifs, des agonies qui tournaient court, et quelques maigres périodes de lucidité parfaite. « *Le lui annoncer la tuera* », disait-il. Les mensonges s'enchaînèrent aux mensonges. Il s'enfermait, ne savait plus comment les avouer, et continuait de prétendre que mon frère était fatigué, incapable de téléphoner. Le mensonge est un chancre qui ne cesse de s'étendre. Deux autres personnes de la famille prirent sur elles de lui annoncer la mort de ce fils qu'elle chérissait. La nouvelle l'attrista, certes, pendant au moins une heure. Elle ne reparla plus jamais de lui, jusqu'à ce qu'elle meure à son tour. Il était rayé des cadres.

[*École 1 Maman*] Ma position dans la fratrie était solitaire : de quatre ans plus jeune que ma deuxième sœur, j'étais de cinq ans plus âgé que mon frère puîné. En sorte qu'à l'âge où l'on se fait, où l'on se

« construit », comme on dit aujourd'hui, j'étais une sorte d'enfant unique, d'autant que cette sœur fut rapidement mise en pension à Paris. J'ai donc passé avec ma mère un temps infini. Elle me prenait avec elle en toute circonstance, m'emmenait au marché, à la poste, chez le dentiste, à la banque. J'attendais, sur place ou dans la voiture. À table, je faisais les frais de la conversation, qui languissait depuis longtemps entre mes parents. Je racontais ce qui s'était passé à l'école. Je me suis énormément ennuyé pendant toute mon enfance, et même plus tard, et même toute ma vie, parfois jusqu'au malaise, jusqu'à la suée. Face à l'ennui, qui montre non que le temps passe mais au contraire qu'il ne passe pas du tout, un petit de six ou sept ans n'a aucun recours ; il peut dire en toute conscience qu'il s'ennuie, mais n'a pas compris le mécanisme infernal qui l'installe comme à demeure, ignore les trucs qui permettent d'en sortir, fût-ce momentanément. Il subit l'ennui comme il subit le monde des adultes, sans aucune défense, aucun espoir. L'ennui est sa condition naturelle : il ne voit pas comment le remplacer. Le plus intéressant qui s'offrait à moi, c'était encore de faire caca. J'ai mis très longtemps à côtoyer d'autres enfants, et ne l'ai fait que dans la crainte et la frustration. Avant d'y parvenir, je m'asseyais sur les marches du perron, ou sur le trottoir, et je regardais passer les gens, les voitures.

Je n'ai pas connu l'école maternelle, ni le cours préparatoire, puisque ma mère s'est chargée de nous apprendre à lire, écrire et compter. La séance quotidienne durait quinze ou vingt minutes. En quelques mois de ce doux régime, la chose était faite. Je n'ai pas souvenir d'avoir éprouvé la moindre difficulté. Ou plutôt si, il y en eut deux. Comment ne pas faire de pâtés avec la plume Sergent-Major (difficulté jamais tout à fait résolue, et qui m'a valu plus tard le surnom de « Monsieur Tache »), et surtout : comment redresser les 3, que je voulais écrire à plat, comme des *m*. Je revois dans mon cahier de l'époque ces lignes de 3, qui commencent à la verticale, comme le modèle, et se couchent irrésistiblement.

J'imagine ce que deviennent ces quinze minutes de travail une fois diluées dans six longues heures quotidiennes. Ce que cela doit représenter de temps perdu, d'abattement, de désespoir peut-être, pour l'enfant qu'on envoie à l'école au plus tôt, comme pour s'en débarrasser. (N'oublions pas que la majorité des parents détestent leurs enfants.)

Nous avions des petits livres d'école. Des dessins très simples, mis là autant pour égayer un peu la page que pour servir d'exercices. Je me rappelle quelques phrases du manuel de lecture : « *L'âne de René a mangé les salades de Madame Sarah.* » Ou bien : « *L'âne de René a rué. René l'a tapé. Le père de René a pitié de l'âne, lui a retiré une lanière. L'âne ira à la pâture.* » Pure méthode syllabique, progressive, transparente, facile, idéale. Le *Cahier de calcul*, de Jean Petit, était imprimé dans une bichromie assez spartiate (orange et vert), et combinait l'apprentissage de l'écriture des chiffres et le comptage, les premières opérations, tout cela fondé sur un bienveillant système de bâchettes, de carottes, de papillons, de billes, qu'il fallait grouper, dénombrer, reproduire, et qu'on pouvait colorier. Pour la question des dizaines et des unités, des paquets de pièces de monnaie de valeurs différentes. Dessous, une masse énorme d'exercices.

(Quand j'ai eu des enfants, j'ai repris sa manière, mais avec le manuel de Boscher. Une page par jour, vingt minutes. Ils s'en portent bien, même si j'ai eu à essuyer les reproches de la maîtresse du cours élémentaire : ils ne savaient pas rester assis trois heures de suite, lever le doigt pour parler, et « *s'intégrer au groupe classe* ». Elle se croyait méprisée, ne pouvait faire qu'ils ne s'ennuient avec elle ; et cela l'agaçait.)

Ma mère m'a mis le crayon dans la main droite, et je n'ai pas protesté. Je suis un gaucher non contrarié, mais docile : si j'en avais manifesté le désir, elle me l'aurait mis de l'autre côté : elle n'avait pas de ces bêtises. Simplement, elle n'y a pas pensé, pas plus qu'elle ne l'a fait pour celui de mes frères qui est aussi gaucher. Je n'emploie ma main droite que pour écrire. Mon pied droit, lui, mériterait de s'atrophier : jamais il n'a tapé dans un ballon, ni botté de fesses, pour bottables qu'elles fussent. Mais je n'ai jamais eu la belle graphie aisée de ceux qui écrivent de leur bonne main, et je ne compte pas les réprimandes que j'ai pu subir dans ma scolarité à ce propos – dont il m'est arrivé de tirer fierté.

Les leçons se passaient au mieux. Ma mère, assise tout près de moi, était souriante et patiente. (D'autant plus indulgente que j'étais bon élève.) Elle me donnait des bons points que je serrais dans une boîte à cigares. Sa vive intelligence, son affectueuse intuition, suppléaient avantageusement à la science pédagogique. Elle ne demandait jamais trop, mais obtenait toujours plus. Le savoir venait tout seul, et sans que

j'aie à y mettre d'application particulière ; car l'effort n'est pénible que s'il est nommé. Ma mère ne m'a jamais dit, au cours d'une leçon : « Voyons, fais un effort ! » Elle trouvait d'autres moyens pour me faire passer un obstacle. Lire, écrire et compter sont savoirs élémentaires, qui ne doivent pas donner de mal, ni causer la moindre souffrance. C'est ainsi qu'elle l'entendait. Lorsque nous étions ensemble, l'amour que nous nous portions circulait comme un liquide bien fluide : c'était exquis. Ma mère adorait les enfants, notamment les garçons, et savait s'en faire aimer. La qualité de ces relations dura jusqu'à l'adolescence, et ne se retrouva plus jamais. À cette époque, elle se mit à me voir comme un être qu'il aurait fallu contrôler et circonvenir, mais qui lui échappait. Puis, à l'âge adulte, elle se mit à me craindre : elle savait que j'avais démonté son hypocrisie, et que je risquais à tout moment d'en étaler devant elle tout le mécanisme. Elle s'approchait de moi avec prudence, prête à reculer. Il eût fallu que je la suive sur son chemin, que j'opine du bonnet. Mes centres d'intérêt lui étaient étrangers : nous ne pouvions nous y retrouver ; elle se repliait donc vers les siens, mais en redoutant de se faire mordre au premier écart qu'elle aurait fait par inadvertance. Si bien que la période qui part de mon adolescence et se poursuit jusqu'à sa mort, sans être une glaciation, correspond à un dangereux rafraîchissement que nous combattions en soufflant sur des braises presque éteintes.

Dans tous les cas, et à toutes époques, l'affection que nous pouvions nous porter ne résistait pas à la présence de tiers. Si j'ai eu à faire des lignes de 3, chiffre qui me résistait, c'est qu'il est maudit ; ou plutôt qu'il m'est maudit, bien qu'il ait été associé à certaines particularités familiales (notre train électrique était à trois rails, nos patins à roulettes étaient à trois roues). Être le troisième, de même qu'admettre un troisième, a toujours été pour moi source de douleur. M'insérer dans un couple de condisciples, puis d'amis, me semblait une difficulté. Je déborde de drôlerie, je m'épuise en générosités superflues, je joue des épaules pour m'y glisser, sans succès. Le trottoir est toujours trop étroit pour trois personnes, et je suis celui qui est derrière. Il ne faut pas s'étonner qu'une tierce personne, un camarade, une petite amie, mon père, un étranger, soit venue gripper la délicieuse mécanique de l'amour qui nous liait, ma mère et moi, comme les autres hommes viendront, plus tard, attiser ma jalousie et me faire passer de l'état enviable de second à celui, détestable, de troisième. L'amour est une

ligne entre deux êtres ; le triangle n'est qu'une figure, un schéma tragique, évidemment plus intéressant, mais plus douloureux. Comme un frontalier bilingue qui ne parle finement aucune des deux langues qu'il pratique, ma mère, à la fois maman et bourgeoise, ne savait plus, devant un tiers, ce qui devait commander son comportement, de sa tendresse ou de son bourgeoisisme. Finalement, elle me trahissait presque toujours.

◆ [souvenir-tableau]

À quatre ou cinq ans, j'avais arraché des perce-neige dans le jardin de la voisine, et les lui avais offerts. Elle en avait été touchée, m'avait embrassé en me remerciant. Mais la voisine m'a vu. Elle sonne à la porte, me dénonce à ma mère, exige que cet acte abominable soit sanctionné de manière exemplaire. Ma mère, confuse, va chercher le martinet pendu dans l'escalier de la cave, et me fouette sous les yeux de l'horrible voisine, qui brillent derrière ses culs de bouteille de bigleuse. ◆

◆ [souvenir-tableau]

Je conduis sa voiture sur les petites routes de Provence. Elle est à mes côtés, nous bavardons. Sûr de mon effet, je lâche tout à trac que je vais avoir un enfant. Elle est stupéfaite. Elle semble se raviser, reprendre le contrôle de soi, et me répond avec mansuétude : « *Allons, cela ne fait rien.* » ◆

◆ [souvenir-tableau]

J'ai la quarantaine. Tous les ans, la famille se réunit chez moi le premier dimanche de juillet. Nous habitons une petite maison charmante à la campagne, au milieu des champs et des forêts. Chacun apporte son pique-nique, et cela vous a parfois des airs de Tchekhov, après le déjeuner, quand les groupes se font et se défont. À la tombée du jour, ils s'en vont. Ma mère m'embrasse en me remerciant : « *C'était très réussi. Vous devez être contents.* » ◆

[Mère 4.2 L'Autre] Alors que je redoutais (d'être) le troisième, elle n'avait d'yeux que pour lui. L'Autre était tout ce qui comptait : ce qu'il penserait, ce qu'il dirait. Elle ne parlait que de lui. Inlassablement, elle

racontait la vie des gens, de ses amis et connaissances. Sa conversation était une suite de noms propres, un déroulé de généalogies compliquées, qu'elle commentait en incisives sans fin ni retour : « *Il avait une belle situation dans les pétroles* », « *Elle avait une foi profonde* », « *Elle l'a épousé pour faire plaisir à sa mère* », « *Ils n'ont pas eu d'enfants* », « *Son père a refusé de la revoir* », « *Il a vendu son affaire* », « *Sa fille aînée a rencontré un garçon au bal des Petits Lits blancs* »... Et moi, assis dans le fauteuil de feu mon père, je fumais des cigarettes en attendant que ça s'arrête. Son besoin de convoquer une autre personne dans notre colloque, exigence à laquelle nous reviendrons, me hérissait. Les coïncidences, qui la fascinaient, apportaient un peu de variété. Elle avait rencontré sur une aire d'autoroute « *le père de Madeleine, tu sais, celle qui a épousé un Américain à la Libération !* » ou bien « *Le prêtre qui disait la messe ce jour-là avait la paroisse des tantes de Lyon, c'est incroyable !* » ou encore « *Elle m'a dit : "Vous n'êtes pas la femme de Maurice Drillon ? je l'ai soigné à Saint-Louis !"* », ou « *Qui je vois arriver, la bouche en cœur ? ma sœur !* ».

L'autre ne l'intéressait pas vraiment ; elle oubliait qu'elle s'adressait à quelqu'un, et qu'« on ne parle pas de corde dans la maison d'un pendu », comme elle l'aurait certainement dit. Rien n'interdit de parler de religion à un athée, cela ne se discute même pas. Mais faut-il lui imposer une analyse des derniers mouvements ecclésiastiques, lui raconter les potins de l'archevêché, lui vanter la « *profondeur de la foi* » de tel séminariste ? Elle aurait facilement dit à un communiste : « Vous pensez bien que je n'allais pas voter pour lui ! Un communiste ! » Gaffe ? Étourderie ? Désinvolture, plutôt. Quand un silence s'installait, elle reprenait conscience de la situation. Un interlocuteur était là, devant elle, qui l'écoutait.

« *Et ton travail, ça va ?* »

Elle se tenait autrefois très droite sur le bord de son fauteuil, jambes serrées et tournées d'un côté. En visite, mais sans chapeau sur la tête. Parfois, et de plus en plus souvent, elle se calait contre son dossier, mais en tentant de préserver l'essentiel de sa tenue.

Elle n'allait pas jusqu'à s'asseoir sur une de ses chaises lorraines, qui se sont multipliées dans la maison, et ne sont bonnes qu'à occuper un petit pan de mur. Pour ce qui est de s'asseoir dessus, il ne faut pas y compter. D'ailleurs, personne ne s'est jamais assis sur une chaise lorraine, pas même les Lorrains. Il est vrai que l'art du fauteuil et de la chaise s'est perdu, d'un coup, à la Révolution. Voilà des meubles qui,

précisément à l'exception notable de la chaise lorraine, ont atteint une sorte de perfection à la fois fonctionnelle et esthétique sous les règnes de Louis XV et Louis XVI, et ont sombré. On a cherché à faire autre chose, mais il vaut mieux trouver que chercher. On n'a pas trouvé. Dieu que ces fauteuils Empire sont laids ! Et modern style, atroces ! Quant aux fauteuils contemporains, je préfère le bon vieux pal.

L'image que ma mère donnait d'elle-même à cet Autre tentaculaire, monstrueux et tout-puissant lui faisait chercher l'endroit où l'on accroche le mieux la lumière. Elle entendait occuper seule cet endroit. C'est ainsi qu'elle organisa, dans la salle François-de-Curel, deux événements qui braquèrent sur elle les projecteurs locaux : une série de conférences sur Teilhard de Chardin, dont elle bâcha l'œuvre avec une admirable ténacité. J'ai oublié le nom du conférencier. Était-ce Gustave Martelet, Michel Bay, Georges Maloney, Gabriel Delort-Laval, Remo Vescia ? Tant de spécialistes de Teilhard de Chardin ! Comment les distinguer ? Ma mère était dans le hall de la salle, et accueillait son public avec moult sourires jésuito-paléontologiques. Le second fut un récital du P. Duval, la « *calotte chantante* » évoquée par Brassens, venu « *chanter la mélopée d'une voix qui susurre* ». Nous eûmes le plaisir de recevoir, sinon la vedette, du moins son accompagnateur, en la personne de Mario Bua (qu'on présente habituellement comme « *Mario Bua et son orchestre* »), qui dormit à la maison. C'était mieux que rien. Faute de trouver un bon piano dans la région, le Pleyel droit de la famille essuya les feux de la rampe. Mais le P. Duval ne s'accompagnait-il pas de sa seule guitare ? Le mystère reste entier : j'étais souffrant le soir du concert. Il avait bien fallu acheter un disque de ses chansons, honneur qui ne fut réservé ni à Beethoven, ni à Mozart, ni à aucun autre. J'ai beaucoup écouté ce disque, qui annonçait sur la pochette, je m'en souviens, « *seul sur l'immense scène du Palais de Chaillot* ». Je n'ai jamais su si ce père Duval était sincère dans sa simplicité de bistrot, ses « *hein ?* », son accent vosgien, ses petites histoires naïves, espoir, tendresse et petit Jésus, « *pour une larme qui tombe, mille fleurs qui poussent* », ou bien si c'était le plus fieffé des hypocrites. Bon musicien, en tout état de cause, et grand professionnel de la scène, emmenant comme personne son public de catholiques émus, aux yeux brillants de reconnaissance, et de bonnes sœurs qu'il plaisantait avec malice, rougissantes et ravies... (Nous n'eûmes pas Sœur Sourire, que ma mère n'aimait pas, et dont elle avait raison de se méfier : ne se suicida-t-elle

pas plus tard, avec sa compagne ? Lesbienne ! Suicidée ! Enfer et damnation... Elle n'était plus religieuse, d'ailleurs : sa cornette n'était qu'un costume de scène, comme son nom.)

Lors des réunions de famille, elle entendait aussi être au centre de l'animation, surtout depuis son veuvage. C'est elle, et pas un autre, qui devait raconter, faire rire, intéresser. Lorsqu'une conversation semblait s'installer, à laquelle elle n'avait pas de part prépondérante, elle ne pouvait cacher une sorte de tristesse, de navrement. Comme celui qu'elle aurait éprouvé (montré) en entendant quelque blague indécente proférée par le mauvais oncle de la famille, encore ivre ce jour-là... Elle attendait, tête inclinée, en souffrant. C'est un moment difficile à passer, semblait-elle se dire en se tournant les pouces machinalement, et nous allons retrouver le cours normal des choses. Dès qu'une fente se présentait, elle y faisait vivement pénétrer son coin, et reprenait son avantage perdu.

[*Disputatio I*] J'ai hérité d'elle ce travers dont j'ai pris conscience en voyant certains de mes frères le montrer, eux aussi. Lorsqu'ils se mettent à discourir seuls, engagés dans un marathon qui va durer toute la soirée, je m'en étonne : j'étais devant un miroir, et ce n'est pas moi que je voyais ! (De même, lorsqu'ils emploient un mot que je croyais m'appartenir en propre, et qu'ils me volent impudemment – parce qu'il vient en fait de mon père.) Ce qui me différencie d'eux, et de ma mère, c'est qu'aujourd'hui je leur abandonne volontiers le privilège de mener la conversation, et même de s'en emparer pour en faire un monologue. Je les laisse faire : ma paresse s'en porte mieux. Qu'ai-je à gagner de ces rivalités puériles ? J'ai appris à me taire.

Toute la mécanique des rapports de force(s) m'est apparue à la faveur de ce petit exercice d'humilité – qui est au fond tout le contraire de ce qu'il paraît être. Une consœur, dans les années 1990, appuyait en parlant certaines liaisons qu'on ne fait jamais dans la vie courante, et plaçait ici et là quelques imparfaits du subjonctif propres à impressionner son interlocuteur. Il m'est apparu rapidement que si elle cherchait, par ces artifices de langage, à prendre le dessus, c'est qu'elle était dessous. Comme dirait Platon, si l'on veut le bien, c'est qu'on ne l'a pas. En parlant avec moi de cette manière, elle se trahissait, comme une vedette de cinéma montre qu'elle a pleuré en cachant ses yeux rougis derrière de grandes lunettes noires : si elle cherchait à me séduire, c'est que j'avais de l'importance pour elle. J'ai donc très vite

cessé de faire le moindre effort pour être brillant : je lui montrais ainsi qu'elle ne comptait pas pour moi : bien que dominé, je prenais l'avantage. Le plus fort est celui qui hausse les épaules. Et la repartie brillante n'est pas celle qui montre son éclat, mais celle qui tue d'un coup sec.

Il en va de même du vrai séducteur, dont la technique ne doit pas être de se pavaner, mais au contraire de permettre à sa proie de le faire à sa place. De prendre sur lui ce handicap, et de lui abandonner la première place, à la corde. On ne séduit pas en affirmant, mais en posant des questions. On séduit en rendant séduisant, on séduit en se montrant séduit.

(Et c'est pourquoi nul ne sait qu'un véritable dandy est un dandy. C'est son secret. Il est vrai que l'époque n'est pas à l'orgueil caché, et qu'un succédané bon marché de « dandysme » s'affiche comme une marque sur un pardessus.)

◆ [lettre]

Mon cher D*,

Je ne partage pas son avis ; mais je ne discuterai pas avec lui. Cela fait bien longtemps que j'ai renoncé à ce genre d'activité. Qu'aurais-je à y gagner ? Je veux bien expliquer ce que je pense, mais argumenter, répondre, railler, opposer, très peu pour moi. Ce n'est pas que j'aie des certitudes, et que je craigne pour leur intégrité. Je ne suis pas si bête. Mais la *disputatio*, je n'y crois plus. Cela m'épuise, et ne fait pas progresser la vérité. D'ailleurs, la vérité ne se démontre pas ; et voilà des siècles qu'on la dit, la vérité. L'état du monde a-t-il changé ? Vote-t-on avec plus de clairvoyance ? L'erreur est obstinée. S'aveugler, nier l'évidence, vouloir l'emporter, au prix de malheurs sans fin, voilà ce qu'ils recherchent tous, et depuis toujours. Ils se vautrent dans l'erreur avec délectation. Grand bien leur fasse. Tu te rappelles Fritz Lang, dans *Le mépris*, quand il récite le petit poème de Brecht ? « *Chaque matin pour gagner mon pain / Je vais au marché où l'on vend des mensonges / Et plein d'espoir / Je me range à côté du vendeur.* » Le poème s'appelle « Hollywood ». Voilà ce qu'ils veulent, ont toujours voulu : Hollywood. « *Le cinéma substitue à nos regards un monde qui s'accorde à nos désirs.* » On me dit une ineptie ? J'ai passé les deux tiers de ma vie à vouloir la redresser : on m'appelait « le Frère prêcheur ». Aujourd'hui, je ferme mon clapet, et je m'en vais.

J'ai fait des progrès, n'est-ce pas ? ♦

Ma mère n'aimait guère les filles ; mais qu'un joli garçon se présente, elle était conquise. Je me souviens qu'un de mes frères avait un ami charmant, d'intelligence joyeuse, toujours chantant, des cheveux bouclés de jeune Grec, et, pour couronner l'ensemble – son vaste front, surtout –, normalien (Saint-Cloud, non pas Ulm, on ne peut pas tout avoir). Lors des événements de mai 1968, ou peu après, il fut mis en prison pour quelques mois. Atteinte à la sûreté de l'État, ou reconstitution de ligue dissoute, je ne sais plus. Pendant sa captivité, ma mère et lui échangeaient des lettres. Il lui demandait des textes de chansons, elle les lui envoyait. Elle devait être émoustillée de correspondre avec un militant d'extrême gauche. Par la suite, cessant d'être émoustillée par quoi que ce soit, elle deviendra visiteuse de prison. Je me la rappelle au retour de la Centrale, toujours stupéfiée par les hommes qu'elle y rencontrait, et qui allaient systématiquement au-delà de ce qu'elle imaginait : plus sales, plus bêtes, plus purs, plus cyniques. Il est vrai que ces excessifs étaient derrière des barreaux : il y a une logique à tout cela. Elle en parlait à table : je ne savais pas quoi lui répondre, qui ne fût pas méchant.

[*Mère 4.3 Le chiffre trois*] Contrairement à moi, elle aimait beaucoup le chiffre trois : avec un couple en face d'elle, elle était toute à son affaire. Elle avait alors un vrai public, et réduisait au minimum le risque de perdre sa place. Elle avait son interlocuteur, et un troisième, un témoin, dont elle pouvait échanger les rôles à volonté. À deux, le rapport des forces et la conversation étaient susceptibles de perturbations, et pouvaient même être frappés de nullité : *testis unus, testis nullus* ; et c'est pourquoi elle évoquait toujours les autres dans sa conversation. Tandis qu'à trois, sa fougue, sa position de mère et le privilège de son âge lui assuraient la prééminence. Ce qui me terrorisait la stimulait. (Il est toujours frappant de voir à quel point une certaine conformation intérieure peut accueillir ou repousser une même ressource : Schubert n'était-il pas bloqué dans son inspiration par l'obligation de développer un thème, quand pour Beethoven le développement était non seulement un moteur de création, mais presque une raison de vivre ? Fin et moyen tout à la fois !)

Il en va tout différemment de la musique et de la littérature, où le

rythme ternaire fait merveille, précisément parce qu'il donne à la forme son équilibre. Témoin Proust, et cent autres. Surtout Voltaire, que ma mère haïssait.

[Voltaire] On comprend aisément pourquoi : il défendait la tolérance, notion détestable entre toutes, et s'attaquait à l'Église, pour elle un berceau, une maison. Surtout, il était imparable, d'une limpide logique. Si Suarès disait vrai (« *Il y a une sainteté de l'esprit : c'est la clarté* »), Voltaire était un saint – autrement dit, pour elle, un ange déchu, un diable ! Voilà ce qu'il atteignait, la clarté, sans avoir besoin de la rechercher – car il l'avait en lui. Voyant clair dans le jeu humain, politique, philosophique, religieux, il disait clair. Il n'y a jamais le moindre divorce, ni même la plus légère divergence, entre sa pensée et sa phrase ; et ma mère ne pouvait trouver où se glisser là-dedans. La pensée de Voltaire va droit au but, la phrase fait de même. Il est comme ces dessinateurs d'Orient qui tracent d'un seul geste la courbe parfaite, le tombé d'un tissu, le galbe d'un menton. La main, qu'un long exercice a formée à cette exigence, suit l'esprit naturellement, presque machinalement.

L'équilibre de sa phrase est un vrai miracle : elle parvient à sa fin tandis que « *son chiffre intérieur est accompli et sa vertu consommée* », comme dit Claudel. Jamais il ne fait subir à la langue la moindre distorsion ; elle ne fait qu'un avec son idée comme deux corps accolés qui paraissent ignorer tout genou, tout coude, toute hanche. Justement, c'est Claudel qui n'hésite pas à écrire : « *Ne prenez ce que je dis à mal* » ; Voltaire aurait écrit, évitant cette tmesè disgracieuse, cette dislocation des membres : « Ne prenez pas à mal ce que je dis. » « Prendre à mal » ne saurait être coupé en deux.

Bien qu'il n'ait jamais manqué aux règles du rythme et de l'harmonie, Voltaire n'est pas un grand musicien, comme l'avait été La Fontaine : il n'invente pas de mélodies nouvelles (Rousseau le fait), mais il n'a pas à se contrôler, se passe de *gueuloir* : au vrai, il est incapable de dysharmonie. Lorsqu'on lit à haute voix des auteurs non musiciens (par exemple Maupassant ou George Sand), la phrase vous paraît toujours trop brève – et vous tombez dans une sorte de trou, de piège non repéré ; ou trop longue – et l'on est hors d'haleine. Voltaire ne fait jamais trébucher ; et quelque longue que soit sa phrase, ce qui arrive parfois, la respiration naturelle n'est jamais malmenée : « *Il y avait en Westphalie, dans le château de M. le baron de Thunder-ten-tronckh, un*

jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les plus douces. » Ou bien : « *Du temps du roi Moabdar, il y avait à Babylone un jeune homme nommé Zadig, né avec un beau naturel fortifié par l'éducation.* » Que l'on s'avise d'ajouter un membre de phrase après « *les plus douces* », ou de retrancher « *fortifié par l'éducation* », et les phrases seront bancales. Il dit ce qu'il faut, tout ce qu'il faut, rien que ce qu'il faut. Pensée et parole arrivent à leur terme sans avoir rencontré d'obstacle, et la lecture se trouve calée comme en un siège solide et confortable : ces premières phrases sont déjà gonflées d'énergie, campées sur des membres puissants et bien faits. Il n'y a plus qu'à suivre ; et ma mère ne voulait pas le suivre, grand Dieu non !

L'impression d'équilibre est certes procurée au lecteur par ce respect des exigences naturelles de la phrase française ; elle provient aussi de son recours fréquent, presque constant, au rythme ternaire. Lisons par exemple ce fragment de la vingt-cinquième *Lettre philosophique* : « *Pour moi, quand je regarde Paris ou Londres, je ne vois aucune raison pour entrer dans ce désespoir dont parle M. Pascal ; je vois une ville qui ne ressemble en rien à une île déserte, mais peuplée, opulente, policée, et où les hommes sont heureux autant que la nature humaine le comporte. Quel est l'homme sage qui sera plein de désespoir parce qu'il ne sait pas la nature de sa pensée, parce qu'il ne connaît que quelques attributs de la matière, parce que Dieu ne lui a pas révélé ses secrets ? Il faudrait autant se désespérer de n'avoir pas quatre pieds et deux ailes. Pourquoi nous faire horreur de notre être ? Notre existence n'est point si malheureuse qu'on veut nous le faire accroire. Regarder l'univers comme un cachot, et tous les hommes comme des criminels qu'on va exécuter, est l'idée d'un fanatique. Croire que le monde est un lieu de délices où l'on ne doit avoir que du plaisir, c'est la rêverie d'un sybarite. Penser que la terre, les hommes et les animaux, sont ce qu'ils doivent être dans l'ordre de la Providence, est, je crois, d'un homme sage.* »

Tout est ternaire là-dedans : « *peuplée, opulente, policée* » ; puis « *parce qu'il ne sait pas* », « *parce qu'il ne connaît* », « *parce que Dieu* » ; puis « *regarder l'univers* », « *croire que* », « *penser que* », et enfin « *la terre, les hommes et les animaux* ». Il y a dans le rythme ternaire une extrême et mystérieuse puissance. Pour qu'un meuble tienne debout, deux pieds ne suffisent pas ; trois le font stable ; quatre pieds paraissent encore plus indiqués, mais si quatre, pourquoi pas cinq, ou six, ou dix ? Quatre, c'est le début de l'inflation, du gâchis. Trois, c'est encore la vie, et ma mère ne l'aurait pas contredit : désir, plaisir, repos ; thèse, antithèse,

synthèse, et ainsi de suite. Trois est à la fois permanent et animé : le triangle du théâtre bourgeois, le mari, la femme, l'amant, a suffisamment fait ses preuves, que l'on sache, pour qu'on n'y insiste pas.

Mais il faut ordonner tout cela. L'ordre des mots : son beau souci. C'est là que la langue française est monstrueusement difficile, et Voltaire son maître souverain. Sujet-verbe-complément est un socle neutre sur lequel on édifie des constructions subtiles et fuyantes, faites d'inversions, d'élisions, d'ajouts. Nous manquons de déclinaisons : la fonction des mots dépend de leur place, du choix délicat des prépositions. Où loger un complément circonstanciel, voilà une question ! Dans Voltaire tout paraît simple. Apprenons à écrire avec lui (car le pèlerinage à Ferney se fait aussi la plume à la main). Pour les effets poétiques, nous verrons plus tard. Voltaire va d'un point à un autre par le plus court chemin. C'est direct, brutal. Essentiel pour un polémiste – car il ne veut pas être un artiste, comme Rousseau, mille fois plus beau que lui ; il ne s'agit pas non plus d'être « spirituel », même s'il l'est plus que tout autre. Voltaire n'est pas Mme de Sévigné : il veut convaincre, être efficace. Et s'il désire éviter la brutalité, ici ou là, il introduit une incidente au milieu, et sa phrase alors se pose comme une plume. Il convoque le ban et l'arrière-ban de la rhétorique, anaphores, allitérations, hyperbates, toute la lyre, il écrit des contes qui ont l'air d'essais et des essais qui ont l'air de contes ; et s'il privilégie l'ironie, c'est qu'elle piège l'adversaire. Comment ma mère aurait-elle pu supporter cette efficacité ? Sous l'ironie, l'ennemi se tortille comme un ver cloué par une épingle : elle combine l'intelligence, l'attaque, la drôlerie, et place l'auteur dans une position toujours supérieure. La colère serait prétexte à combat ; l'ironie paralyse.

(Je me souviens d'une phrase de Raul Hilberg, dans *La destruction des juifs d'Europe* : « Les juifs subirent la famine, le travail forcé et la confiscation de leurs biens. Du point de vue des bureaucrates allemands, la prescription d'un régime de sous-alimentation était de ces trois programmes le plus facile à mettre en œuvre. » Une phrase que ma mémoire a prise presque au hasard, dans ce livre incroyable. Incroyable de précision, d'intelligence et de noblesse. Hilberg était condamné à la précision, à l'intelligence et à la noblesse. Une seule erreur, une seule faille dans l'édifice, si mince qu'elle fût, et c'était tout l'antisémitisme qui se ruait dedans, pour le saper tout entier. Ici, la « facilité » de la « mise en œuvre » d'un « programme » montre un ton gros de mépris, mais qu'il a dépassé, et qui

a dépassé la haine tout aussi bien, qui est au-delà de tout sentiment. Le regard passe au-dessus. Tellement au-dessus ! Ce « *programme* » « *facile* » laisse entendre un silence de l'âme, et ce silence est celui du juif qui pense à la Shoah. Parfois, lorsqu'on entend parler les hommes politiques, lorsqu'on les entend détailler leurs idées et leur programme, on pense à autre chose.)

Pourtant, le style de Voltaire n'est pas un but, mais un point de départ, une base. C'est lui qui a fondé la langue française moderne. Jusqu'à Voltaire, le français était encore dans le souvenir de Villon et de Charles d'Orléans. Tout nourri de Saint-Simon, il a mis un point final à ces querelles de vieux, aux « excès » baroques comme à la pureté de Malherbe. De ses idées sont nées les Lumières, certes, mais sa langue, quant à elle, était grosse de Renan, de Chateaubriand et de Stendhal, d'Anatole France et de Valéry, de Flaubert et de Colette, de Gide et d'Aymé, de Suarès et de Morand, enfin des stylistes. Et de tous les journalistes, de Rivarol à Françoise Giroud.

C'est lui, et pas Flaubert ou Balzac, qui fut dynamité par les deux grands révolutionnaires du style : Proust et Céline. Il était la victime désignée, la cible, l'ennemi. Bien que Candide et Bardamu soient plongés dans la même guerre idiote, Céline s'en prend à lui, à ses imitateurs. Dès qu'il veut attaquer le « *beau style* », c'est Voltaire qui prend : il est le symbole d'une langue canonique, absolue, le gardien d'un temple détesté. Proust ne supporte pas cette autorité, ce dogme. Il écrit dans une lettre : « *Cette idée qu'il y a une langue française, existant au-dehors des écrivains, et qu'on protège, est inouïe. [...] La seule manière de défendre la langue, c'est de l'attaquer, mais oui Madame Straus ! Parce que son unité n'est faite que de contraires neutralisés, d'une immobilité apparente qui cache une vie vertigineuse et perpétuelle.* »

(Et pourtant. Une phrase de *Voyage au bout de la nuit* comme « *Ces soldats inconnus nous rataient sans cesse* », avec l'allusion au Soldat inconnu et à la maladresse des biffins, mais surtout à l'absurdité de toute guerre, aurait pu se trouver dans *Candide* (qui faisait pièce à l'optimisme maladif de ma mère) : « *Rien n'était si beau, si lesté, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons, formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté ; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette fut aussi la raison*

suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. [...] Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque. » Et le rythme ternaire, la « règle des trois adjectifs » (qui vont normalement croissant), ces triades dont Proust fait un usage intensif, ne les a-t-il pas pris à Voltaire ? « [Odeurs] *déjà casanières, humaines et renfermées, gelée exquise, industrielle et limpide...* ») Ou bien : « *Mme Swann choisissait les expressions qu'elle avait apprises des gens distingués que son mari n'avait pu éviter de lui faire connaître.* » Cet « éviter » railleur, n'est-il pas tiré de Voltaire ? On ne tue pas le père si facilement...)

Il ne faut pas confondre le rythme ternaire et la situation ternaire, à laquelle il faut revenir : le premier se déroule, ne révèle sa symétrie qu'en fin d'énumération, comme le plaisir procuré par la rime n'advient qu'à l'audition du deuxième son, produisant un imprévisible effet d'écho ; tandis que la seconde est fixe, donnée tout entière, d'un coup, au regard et au cœur. C'est là ce qui me fait aimer l'un et redouter l'autre. Je n'ai jamais pu me déprendre de cette passion et de cette phobie. Autant l'irruption malheureuse du Troisième (qu'il s'agisse d'un autre ou de moi perdant mon statut de deuxième ou de premier) demeure d'une grande cruauté, autant l'usage intensif que la musique a fait du ternaire m'a plus enchanté à mesure que je l'ai mieux connu. Il y a un passage irrésistible, à la fin du trio de la Symphonie « Eroica », où Beethoven, après avoir fait entendre 380 mesures de ternaire endiablé, reprend un motif, soudain rendu binaire, avant de retourner au ternaire tournoyant et frénétique. Ce procédé, qui consiste en somme à considérer simplement que $4 \times 3 = 3 \times 4$, s'appelle une hémiole. Les baroques ont vu très vite l'usage qui pouvait en être fait, et Mozart en a truffé toute son œuvre (bien avant Brahms, qui en était toqué aussi), notamment à l'attaque du premier menuet de son grand Divertimento « à Puchberg » K 563, œuvre miraculeuse entre toutes, où il frétille de plaisir à l'idée de tromper son auditeur, de lui faire croire au binaire, alors qu'on est en ternaire – comme il le comprend ensuite. Faire une hémiole en début de pièce était bien de lui, farceur et manipulateur.

Et menteur, surtout. Pour lui, l'Autre était un obstacle, et la seule manière de le passer était de le contourner ; il n'en connaissait pas d'autre. L'Autre était bête, sourd et puissant. Qu'en faire, sinon le *circonvenir* ? Donc s'avancer masqué, le flatter, et surtout lui cacher ce qu'il serait incapable de supporter – notamment le génie. Lorsqu'on est

un homme supérieur, le masque est inévitable, Nietzsche l'a dit. Comment répondre à une commande ennuyeuse sans s'ennuyer ? En glissant son génie où il ne se voit pas. D'autant qu'il dirige l'attention de l'auditeur dans une certaine direction, de manière à mieux le tromper, comme faisait Vermeer, qui, par une distribution de l'ombre et de la lumière, du net et du flou, amène le spectateur à regarder ici, et pas là. Dans un refrain, par exemple, qu'il n'écrit jamais de la même manière exactement : on croit entendre le refrain, il ressemble comme un frère au précédent, mais il est composé différemment (variations de la Symphonie concertante K 297b), avec de minuscules petites modifications, inversions, permutations... Ou bien en introduisant un exercice ardu de contrepoint dans un banal menuet (canon par mouvement contraire de la Sérénade K 488). Ou bien encore en travestissant l'asymétrique, le déséquilibré, en régulier parfait. Dans un air de Dorabella (*Così fan tutte*), ou dans ce même Divertimento « à Puchberg », il met côte à côte deux mélodies qui se répondent, mais de longueur inégale, comme deux alexandrins qui riment, mais dont le second ferait quinze syllabes au lieu de douze. Il soigne tout ce que les autres délaissent, tout ce qu'ils abandonneraient à leur assistant, à leur disciple : les transitions, les introductions. Tout le remplissage intérieur, les voix intermédiaires qui ne s'entendent pas, les formules d'accompagnement. C'est ainsi qu'il trompe son monde, et trouve à employer la totalité de sa puissance créatrice. Ce ne sont pas des contraintes qu'il se donne ; instinctivement, il va au plus difficile – comme le recommande Spinoza : « *La chose excellente doit être très difficile.* » Skieur, il n'aurait descendu que les pistes les plus escarpées, pleines de bosses, et si possible verglacées. Et, pourquoi pas, les yeux bandés. Ou plutôt il est comme certains peintres qui peignent un bouquet de fleurs dans un vase transparent, pour avoir à représenter les tiges dans l'eau (Manet). Dans le Quintette en *sol* mineur K 516, il écrit un long adagio sublime. Eh bien ! en voici un second, plus sublime encore, qu'il présente comme une modeste introduction au finale. Il pouvait en faire l'économie : il avait fait son travail, son quintette avait les quatre mouvements requis. Ou bien dans le cœur de la mélodieuse romance du Concerto en *ré* mineur K 466, il enfonce une partie centrale, violente, colérique, amère, véhémence, toute hérissée de pointes douloureuses, qui n'avait rien à y faire, mais dont il a eu soudainement envie ; il reprend ensuite le gracieux début pour faire

oublier son incartade, et l'auditeur n'y voit que du feu. Mozart lui a doré la pilule... Lorsqu'il doit écrire une cavatine de rien du tout pour la petite Barberine, la fille du jardinier qui a perdu son épingle, dans *Les noces de Figaro*, un air de trente-six courtes mesures, en début d'acte, un air qui va durer ce que durent les roses, car Barberine disparaîtra une fois la scène finie pour ne plus revenir, même dans le finale, il lui donne ce qu'il y a de plus beau dans tout l'opéra, de plus simple, en *fa* mineur, le ton de la plus haute noblesse... Ce n'est qu'une petite fille, ce n'est qu'une épingle, et l'on entend la déploration d'une reine qui a tout perdu, son royaume, son roi... Je pense à vous, Barberine...

[*Disputatio* 2] La *disputatio* a longtemps été une maladie familiale – sans doute héréditaire. Mon père en était responsable. (Elle a précédé ce qu'on pourrait appeler fort improprement la *conversatio*, qui, elle, correspond à la période qui a suivi sa mort, où nous étions adultes, et où la place avait été abandonnée à ma mère. Au contraire, à cette époque, elle se contentait alors d'intervenir brièvement, par une saillie, un petit commentaire lâché pour soi-même, ou un appel au calme.) Plusieurs de mes frères et sœurs étaient à la maison, soit en semaine soit le dimanche, selon les hasards de leur vie scolaire. Les repas ressemblaient à des joutes, ou plutôt à des tournois d'échecs, ces « parties en simultané » qui font l'admiration des néophytes : un grand maître a plusieurs adversaires en même temps, parfois dix ou vingt, passe de l'un à l'autre, analyse la situation en un coup d'œil, et joue son coup. Mon père était le grand maître, et tous les autres tentaient de le mettre mat. Le ton montait vite, comme un larsen, et plafonnait à son maximum, dans les hurlements, les imprécations, les insultes, les raisonnements tordus. Je pouvais avoir de dix à treize ans, et je comptais les points. La violence des propos me plaisait. Les sujets beaucoup moins : l'utilité des autoroutes, l'art pour l'art, la guerre d'Algérie, l'inné et l'acquis. (J'ai été très surpris, une fois plus âgé, de découvrir des familles qui restaient paisibles pendant les repas. Pis encore : qui mangeaient en silence, ou devant la télévision.)

Aujourd'hui encore, lorsque quelques membres de la famille se retrouvent autour d'une table, la vieille querelle renaît de ses cendres. Les « *pièces rapportées* », comme disait ma mère, assistent, coites, à l'antique bataille. Mais il n'y a plus de père à tuer. D'anciennes rivalités ressortent comme des furoncles, des haines soigneusement cachées se

font jour, des humiliations recuites. Les diverses enfances s'expriment par des bouches d'adultes, avec la véhémence d'antan, les mêmes figures de langage (surtout l'hyperbole !), les mêmes mensonges, la même mauvaise foi. Les décibels tiennent lieu de logique, des alliances opportunes se scellent, des trahisons viennent les rompre. Arguments d'autorité, références littéraires ou journalistiques, citations, affirmations gratuites, paradoxes, forment un tissu lâche et sans couleur. La cause de la vérité, pour autant qu'il y en ait une, ne progresse jamais. Comme autrefois, tous en sortent vannés, aphones, rouges. L'enjeu du tournoi a changé : la lutte a pris le pas sur la discussion. Il ne s'agit plus de répartir exactement la part de criminel et de vertueux dans la colonisation, mais de vider des querelles intestines. Mon frère mort, autrefois le plus brutal, le plus enflammé, était devenu le conciliateur : il savait graisser les rouages rouillés, et son rôle n'a pas été repris. La mécanique familiale est grippée, le mouvement général la contraint à tourner tout de même, cela grince, cela bloque, cela se disloque. Après le père, l'axe, la mère, autour duquel s'était organisée la nouvelle famille, a disparu à son tour. Les pièces de la machine s'entrechoquent dans le plus grand désordre. Misère de l'homme sans dieu ! Des clans se forment pour tenter d'organiser le combat et s'opposent de front. Tous ces adultes ont perdu leur fraîcheur, ils ont acquis des compétences (réelles, supposées, contestées), et leurs travers se sont accentués à mesure qu'ils prenaient du ventre. Les positions politiques se sont durcies, les situations de fortune et de santé ont divergé. En fonction d'un passé qui s'est fait plus différent au fil des années, et s'est alourdi de deuils chez celui-ci, d'échecs professionnels chez celui-là, de dettes ou de créances, de rêves déçus, de réussites éclatantes, chacun revendique une place que tous les autres lui contestent. La crise passée, nous nous séparons, nous rentrons chez nous ; et la crise continue, éclatée en autant de fragments qu'il y a de nouvelles familles : elle se poursuit dans la voiture, sur l'oreiller, en des commentaires infinis, des stratégies jamais appliquées jusqu'au bout. L'héritage, au propre comme au figuré, ne se règle ni chez le notaire ni sur le divan : il ne se règle pas du tout. Il se poursuit et se poursuivra toujours : les lutteurs disparus seront remplacés par leurs enfants, les points « laissés en suspens », comme dans les négociations internationales, feront oublier rapidement ceux qui ont été résolus à la satisfaction de toutes les parties. Ils alimenteront de nouvelles querelles,

à l'origine incertaine, à l'issue impossible. Faute de cette compassion qu'on trouve parfois mêlée à la haine des autres (avec Céline, ou même Beckett), elles ne connaîtront pas de fin. Aucune solution ne trouve d'intervalle où se glisser. Je regarde tout cela sans tristesse ni colère, ni même regret.

En somme, une famille n'existe que pour les enfants, qui ont un père, une mère, des frères et sœurs : un ensemble fini, qui a son histoire propre, sa maison, son vocabulaire et ses traditions ; mais le père et la mère sont à la fois le roi et la reine de cette partie, et les pions de la partie antérieure, qui s'est jouée quand ils étaient eux-mêmes des enfants, dont ils ne sont pas sortis. Position intenable.

Le père, je crois que Muray l'a dit quelque part, a ceci de particulier qu'il est d'autant moins oubliable qu'il est mort. De son vivant, il s'imposait d'autant plus qu'il était lointain ou absent.

[*Père I Corps*] Le mien était surtout un corps. Plus que ma mère, qui était un esprit. Je détestais l'esprit de ma mère, voilà pourquoi je ne vois que lui ; tandis que le corps de mon père était un objet de contemplation, passive, neutre, ouverte. La pellicule non plus, quoique *sensible*, ne jouit ni ne souffre lorsqu'elle est *impressionnée*. Elle fait son office de pellicule : elle consigne l'information. Face à lui, j'étais une pellicule sans fin, je recueillais l'image, cent, mille images, plus ou moins identiques. Gros plan, travelling, plan rapproché, profil gauche, droit, de trois quarts... Mon souvenir est un catalogue d'images. Même ce qui ressortit à son esprit est conservé comme une image : le raisonnement comme un geste du bras, la souffrance comme une position du corps, la lâcheté comme un mouvement des yeux.

Mon père avait un nez anormal, un peu *space* : gonflé au bout, rose, comme l'extrémité soufrée d'une allumette – toutes proportions gardées. Piqueté de trous minuscules, de surcroît. De quoi cela lui venait-il ? Difficile à savoir. Dans mon esprit d'enfant, si ce nez me paraissait un peu bizarre, s'il attirait mon œil, c'est qu'il ne ressemblait pas à celui de ma mère ; mais j'imaginai que tous les pères avaient un nez semblable. De même pensais-je qu'une mère doit descendre un escalier de biais, à cause de l'étroitesse de sa jupe, ou une vieille tante parler une langue mi-partie d'italien correct et de français de bazar. Lorsque j'ai vu des pères au nez normal, des mères en pantalon, ou entendu des vieilles dames parler un français parfait, le phénomène

m'a stupéfié, comme celui des repas tranquilles. Il fallait beaucoup de noirceur dans le regard pour rattraper le ridicule du nez ; mais lorsque je le voyais, il avait les yeux marron, pailletés de vert. La peau était ravagée par le tabac, ridée craquelée creusée couperosée, pas une jolie peau du tout, de laquelle je répugnais à m'approcher, même lorsqu'il fut opéré de la cataracte, et qu'il fallait lui retirer ses lentilles de contact avec une petite ventouse.

Lorsqu'il mangeait une crème, une compote, une glace, il ressortait la cuiller de sa bouche en arasant son contenu, comme s'il avait voulu n'en consommer que l'excès. Ce qui était au fond de la cuiller y restait. On avait dû lui dire qu'il était mal élevé de la vider entièrement, comme il était mal élevé de *saucer* son assiette. (Néanmoins il fumait ses cigarettes jusqu'au bout.) Je lui ai vu manger force compotes, dont il était très friand, fromages blancs, noix, radis, œufs à la coque, crevettes, champignons, sardines à l'huile, *corned beef* (le « singe »). Je ne saurais dire s'il aimait des plats compliqués, le bœuf en daube ou les soles normandes ; mais je suis sûr des aliments très simples, non préparés, élémentaires. Les crevettes grises, il les décortiquait avec une minutie désespérante, les réservait, comme on dit, sur un bord de son assiette, petites larves dégoûtantes, pour les manger toutes ensemble, avec plaisir manifeste et pain beurré.

◆ [souvenir-tableau]

Un vieil ami de la famille apporte régulièrement un plein seau de miel dur, qu'on n'arrive jamais à terminer avant l'arrivée du seau suivant. Mon père adore le miel. Il peste contre ce miel dur, dont il aura finalement mangé pendant des dizaines d'années. Il voudrait du miel liquide, mais n'ose en demander. Il ne sait pas qu'on peut liquéfier le miel dur en le plongeant dans l'eau bouillante. ◆

Il avait aussi une façon très particulière de péter, en se penchant discrètement de côté, pour éviter de le faire de manière sonore. Ma mère, sa voisine à table, ne s'y trompait pas, et lui signalait que rien ne lui avait échappé en lui chantant aimablement un très bref fragment de chanson :



Gon-do-lier

Un souvenir qu'ils partageaient, sans doute. Cette délicatesse paternelle me rappelle cette phrase qu'il prononçait parfois, lorsque se terminait un grand dîner qui réunissait à la maison plusieurs couples d'amis : « *Vous aurez assez mangé ?* »

Combien d'heures passées à le regarder faire, à le regarder être ! Son corps, sa démarche, sa posture, ses gestes, mais aussi son vocabulaire, sa voix. Combien d'heures passées à regarder les deux gros tendons de sa nuque, vus, comparés, mesurés, de la place arrière de la voiture où je suis resté longtemps ! Ses mains sombres, à la fois délicates et fortes, avec leurs taches de vitiligo, ses sourcils broussailleux, ses ongles non point jaunis mais brunis par la nicotine, sa chevelure noire, maigre et plaquée, luisante de brillantine, comme Tino Rossi ou Henri Garat, avec la raie sur le côté... Quelle était la hauteur du piédestal où je le mettais ? Piédestal d'où je le faisais descendre, paradoxalement, quand il grimpait sur la table pour les essayages de costumes, et que le tailleur lui enfilait les fragments d'un veston à peine bâti, ou lui faufilait un bas de pantalon.

Il était disponible et paresseux. Sa paresse limitait sa disponibilité. Pour autant, jamais il ne m'a repoussé, pour quelque motif que ce fût. Mais il n'allait jamais au-delà du minimum paternel. Je voulais qu'il me lise un livre ? il me le lisait ; jouer aux échecs ? il sortait le plateau ; un problème de trigonométrie ? il me l'expliquait. « *Tu as compris ?* » Oui, j'ai compris. Il me rendait mon manuel. Mais je n'avais pas compris. Il ne lui venait pas à l'idée de me donner un autre exercice pour vérifier ma réponse. Ou plutôt, s'il en avait eu l'idée, il l'avait repoussée, de peur d'avoir à reprendre ses explications – estimant sans doute qu'elles seraient identiques aux premières, donc pas plus utiles. Ce raisonnement est imparable. Il était plus affectueux qu'aimant. À cette époque, je me contentais de cette tendresse tiède et somnolente. Je venais me lover dans ses bras, et, pendant qu'il me lisait *Boucle d'or* ou *Les malheurs de Sophie*, j'entortillais les longs poils de ses bras, j'en faisais des vrilles pointues. J'entrouvrais sa veste, qui sentait le tabac, je tirais tous les stylos glissés dans sa poche intérieure, ou bien sa règle à calcul,

dont je faisais coulisser les curseurs d'ivoire. Lorsque je le quittais, il retrouvait sa position favorite : au fond de son fauteuil, il recroisait ses jambes, reprenait son journal, comme un modèle, après la pause, reprend la pose.

[*Père 2 Droite*] Il avait été Action française dans sa jeunesse, un peu Camelot du roi, avait fait le coup de poing contre le Front populaire. Et en avait reçu un, coup de poing, qui lui avait fracassé une mâchoire. Il prétendra plus tard qu'un gourou mage magicien escroc, radiesthésiste, a retrouvé, plusieurs années plus tard, l'emplacement exact de la fracture, pourtant invisible, en promenant son pendule sur une gravure de dictionnaire médical représentant le corps humain. Il était colonialiste, et tenait de Gaulle pour un gauchiste pernicieux et malfaisant. En 1962, des manifestants défilaient dans la rue, devant la maison, aux cris d'« *Algérie algérienne !* ». Entraîné par l'air des lampions, qui résonnait au premier étage d'où nous les regardions passer, je repris leur slogan, qui me paraissait d'une impeccable logique ; une bonne gifle de mon père me coupa le sifflet.

Il était sans haine, mais non sans mépris. Jeune ingénieur, il avait travaillé dans les mines de cuivre du Maroc, protectorat français. D'où il avait ramené l'idée selon laquelle les Arabes, qu'il aimait assez pourtant, s'épuisaient en masturbations incessantes, faisaient la sieste appuyés contre un mur de la maison, en tournant autour pour suivre son ombre, et travaillaient moins quand on leur donnait une augmentation. Il m'apprit aussi que les femmes d'un village kabyle avaient refusé qu'on leur installe l'eau courante chez elles pour avoir encore le plaisir d'aller la chercher au puits. Ce genre de réaction lui faisait lever les yeux au ciel. En somme il les méprisait pour tout ce qu'ils avaient d'admirable. « *Les Arabes n'ont pas eu de civilisation* », disait-il fréquemment, sans que ma mère pense à lui opposer l'ancienneté de l'université de Fès (877), qui enfonce largement celle de Pérouse. Quant aux non arabes, vous et moi, « *les gens* », il lançait : « *Ce sont des imbéciles.* »

◆ [souvenir-tableau]

Dans la petite ville où nous vivons, une longue rue mène au porche de l'usine, le longe, et va sinuer dans la vallée capricieuse de l'Orne. Au

bout de cette rue, du côté impair, est implanté un grand bâtiment qui ressemble à une caserne, ou une école, ou une prison : une façade rectangulaire, des fenêtres alignées. On l'appelle la Cantine. Je passe devant quand ma mère, qui me tient par la main, va chez la couturière qui lui fait ses robes. Mon père m'a interdit d'entrer dans la cour : « *C'est des ouvriers, des Arabes, ils vivent là.* » J'ai peur de cet endroit.

Un jour d'été, j'ai dix ou onze ans, j'ai beaucoup couru, j'ai une soif d'enfant, intolérable, massive. En passant devant la Cantine, je vois des hommes frisés et sombres assis à des tables, devant des verres de soda aux fruits. À petits pas, en regardant droit devant moi, je vais vers eux. J'aperçois par la porte entrouverte un long bar, avec un serveur, quelques tables plus ou moins désertes. J'entre. Cela sent la sciure et le tabac. Je m'approche du bar, où sont accoudés quelques « *Arabes* ». L'homme qui est derrière, horriblement mal rasé, le poil noir, se penche vers moi et me demande ce que je veux, en souriant.

« *J'ai soif. Pourrais-je avoir un verre d'eau ?* »

Il me tend un verre immense, qu'il a rempli à ras bord. Je bois, en regardant les « *Arabes* ». Ils me regardent aussi, ils sourient aussi, ils ont les yeux brûlants de gentillesse, ils sont presque tendres sous leur barbe de dix jours. ♦

[*Père 2.1 Seul*] La crétinerie générale, et surtout circonvoisine, a isolé mon père toute sa vie. C'est à peine si ce petit ingénieur des Mines a monté d'un ou deux échelons au cours de sa carrière. Ses collègues, habiles en fricotages et magouilles (le mot date justement des années 1970), l'ennuyaient à périr, et son dédain glaçait l'air alentour. Ils le craignaient un peu, l'évitaient, et faisaient leurs petites affaires sans l'y associer, et, s'ils le pouvaient, en en faisant leur victime. Lui ne s'étonnait de rien, attendait son heure, ou prétendait l'attendre, qui ne vint jamais. La certitude qu'il avait de les dominer naturellement et de les soumettre un jour le laissait tout en bas, tandis qu'ils ne cessaient de monter lentement, comme des suppositoires. Quand il construisait un haut-fourneau et que son chef de service le signait, ma mère écumait ; il se contentait d'en ricaner. Quand ses collègues furent devenus ses supérieurs hiérarchiques, ils n'eurent de cesse de l'écraser proprement. Relégué dans un bureau où rien ne lui parvenait plus, d'où rien ne sortait, chambre sourde et aveugle, il s'ennuya d'abord, fut ensuite mis à la retraite bien avant son heure, non sans avoir vu miroiter un avenir

qu'ils faisaient briller devant lui : sûr d'un avancement brillant, et méridional, il avait acheté un mas provençal, nous avait inscrits dans un lycée d'Arles, quelques semaines avant de recevoir sa lettre recommandée. Il fallut revendre, désinscrire.

Il est rigoureux, intransigeant et dur avec les autres, les faibles : c'est un Commandeur qui les juge, ne les épargne jamais. Pas d'indulgence, pas de passe-droit. Pas d'amnistie. Votre faute est inscrite à jamais dans le grand registre. Tous baissent les yeux. Il se plaint d'ailleurs de ce qu'on ne le regarde pas en face. « *Vous êtes si impressionnant* », lui dit ma mère ; lorsqu'il entend cette phrase, il grommelle une manière de protestation, mais dans son âme coule le miel et le lait. Il aime faire peur, il se trouve fort. C'est qu'on le lui fait croire. Mais il est très tolérant envers soi-même, et cède de plus en plus à l'« *affreux besoin de faiblesse* » dont parle Beckett... Il se concède tout, incapable de résister à la moindre tentation, de mener à bout une résolution difficile ou douloureuse, comme si sa décision fondait avec le temps. Prendre toujours des notes en lisant un livre difficile ou intéressant, comme le Livre de Job : il ne dépassait pas le troisième chapitre. Arrêter de fumer : il se mettait à fumer la pipe, incorporait des filtres dans un fume-cigarette, changeait de marque. Il est ainsi passé des Celtique aux Disque bleu filtre, puis, escomptant qu'il fumerait moins s'il fumait plus fort, aux Gitanes sans filtre, celles dont le paquet était plus foncé que les filtres. Atermoiements, mensonges, dérives, rechutes.

(Étant d'une nature vive, il disait : « *La rapidité est une vertu.* » Par pure commodité, il plaçait ses propres qualités au-dessus des autres.)

Avoir un père faible, et un peu raté, n'a pas que des inconvénients : il ne nous écrase pas, nous ne l'avons pas *sur le dos*, comme Énée porte Anchise. Nous pouvons sourire de la loi qu'il nous impose. Sans aller jusqu'à la retourner contre lui, car notre respect lui est dû, à moins que notre désintérêt ne nous en dispense, nous pouvons attendre patiemment qu'il ait achevé de nous la rappeler. Sans modèle à suivre, nous pouvons embrasser notre liberté, et agir comme bon nous semble. (Pour la création, c'est une tout autre histoire : que fût devenu Schubert sans le bâton beethovénien qui lui cassait les reins ? Une bonne partie de son génie lui vient d'avoir dû composer avec cette loi pesante, et... composer malgré elle.)

[*Père 2.2 Malade*] Arrivé à la soixantaine, il s'est mis à boiter. On lui a

ouvert l'artère fémorale, d'où l'on a extrait un long et gros bouchon, qu'il m'a montré, pensif, dans un tube de verre. Il fallait arrêter de fumer tout à fait. Il tint bon quarante-huit heures, racheta des Gitanes, s'en accorda cinq par jour, traça des bâtons sur le revers blanc du paquet, un par cigarette. Il fuma rapidement celles du lendemain, à crédit, et rapidement celles du surlendemain. Il mit fin à ce « *système imbécile* », sous prétexte qu'il était imbécile, et se remit à fumer librement. Il avait honte de cet échec public. Sa lâcheté mise sous les yeux de sa femme, de ses amis, de ses enfants. Quelle souffrance. À laquelle il faut ajouter l'inaction – car il venait d'être mis en préretraite –, le sentiment d'inutilité, l'absence d'avenir, la peur de la mort, de la pauvreté. Lui demander d'arrêter de fumer ! Les médecins sont parfois d'une bêtise. (Le sevrage tabagique ne produit pas de crise de delirium comme le sevrage alcoolique, pas de tremblements, de douleurs, de sudations, comme dans le manque d'héroïne. En sorte qu'on envoie un alcoolique se désintoxiquer dans un hôpital, mais qu'on se contente de dire à un tabagique : il faut arrêter, cher Monsieur.)

J'ai encore son briquet, qui est devenu le mien. C'est un grand Dupont, qui fait entendre son joli claquement lorsqu'on le referme. Son poids lui fait percer les poches les plus résistantes. Il a été autrefois plaqué d'argent, couvert de minuscules losanges dits « *guillochis grain d'orge* ». Aujourd'hui, après les années passées dans ses pantalons, puis dans les miens, il est usé jusqu'à ne laisser voir que quelques traces d'argent dans les parties les moins exposées. Partout ailleurs, un métal cuivré est apparu dessous, poli par l'usage, lisse, doux, une peau de bébé.

Certains êtres sont plus sujets que d'autres à l'addiction. Il l'était au plus haut degré, et nous avons hérité de lui cette inutile prédisposition. Il avait beaucoup fréquenté les casinos, joueur accroché et féroce. Jusqu'au jour où il perdit tout ce qu'il possédait. Terrorisé par ce qu'il venait de faire, il prit la décision de ne plus jouer un centime. Il s'y tint : la résolution avait dû être aisée à tenir. Moi-même, pareillement échaudé, non par des pertes aussi importantes, mais par le mécanisme qui vous visse devant le tapis, vous fait rejouer une fois encore, une dernière fois, et puis encore une fois, quand il m'arrive d'entrer dans un casino, je place toute la somme que j'ai décidé de jouer sur une couleur. Je gagne ou je perds, et je m'en vais.

Mon père est mort de tout autre chose que de son assuétude au tabac : d'une maladie auto-immune, très imprécisément diagnostiquée par de grands médecins plus perplexes que perspicaces. Elle lui a tout de même valu l'attention des meilleurs spécialistes, auxquels il citait des proverbes latins (*Homo homini lupus*) sans espoir d'en être compris. Elle lui a valu aussi d'être soigné à l'hôpital Saint-Louis, qui semblait n'avoir pas changé depuis Henri IV. Il paraît qu'aujourd'hui les chambres n'ont plus l'air de cellules monastiques, que les murs ne suintent plus d'une humidité séculaire, et qu'on n'a plus la tentation d'y chanter le *Dies irae* en grégorien à chaque fois qu'un malade remplace un mort dans son lit – avant d'être lui-même remplacé. Pour nourrir les statistiques médicales, mes frères et sœurs et moi-même avons été convoqués à Saint-Louis pour une prise de sang, laquelle, une fois que nous serons morts à notre tour, viendra confirmer ou infirmer l'hypothèse d'une transmission par un homme, non par une femme, du *lupus érythémateux disséminé*. Colonne de gauche ou colonne de droite, c'est la question.

[*Père 3 Rigueur*] Il déplorait sa mauvaise mémoire, mais pas son manque de ténacité – il devait considérer la première comme un caprice malheureux de la nature, le second comme un défaut moins avouable. Faible et d'haleine courte, facilement lassé par l'effort, il dépistait cette prédisposition chez autrui : il la reconnaissait aussitôt, la soupçonnait instinctivement. Pour dire le vrai, il la retrouvait partout, comme les flics qui, parce qu'ils mentent constamment, présument que tout le monde le fait. Chacun s'est vu reprocher sa faiblesse. L'œil noir, le ton tranchant, scientifique au bureau comme à la maison, en imposaient. (Son mot : « *Par conséquent.* ») Qui s'interrompait dans l'étude d'une langue étrangère, d'un instrument de musique, était écrasé par l'inflexibilité de son sarcasme. D'autant que son corps, avec sa maigreur d'ascète, était aussi sec que son blâme : ses os craquaient comme ceux d'un vieux flagellant, ses articulations étaient saillantes (surtout celle de la mandibule), son arcade sourcilière paraissait une barre sur le front. Rides profondes, dès la jeunesse, bouche désabusée. Tout cela multiplié par une grande élégance dans certains gestes : la démarche rapide et fluide, une main dans une poche, l'allumage de la cigarette, l'appui de la tête sur deux doigts, l'écriture manuscrite, et jusqu'à la manière de tenir un stylo (c'est effrayant ce que les jeunes tiennent mal leur stylo, de nos jours, jusqu'aux *pin-up* de cinéma qui l'empoignent avec quatre doigts, ou plus encore, comme des singes

maladroits). Un pouce, cassé à l'articulation entre les deux phalanges, replié sur un crayon, l'index droit, peuvent-ils être élégants ? Oui, un pouce et un index sur un crayon peuvent être élégants. Mais si le pouce est placé plus haut que l'index sur le crayon, la position peut y gagner encore : c'était la sienne.

Une langue française qui ne tolérât aucun écart, une orthographe aussi sûre que celle de ma mère, une élocution sans défaut. Pas une seule facilité autorisée. Parfois un terme d'une précision frappante : « *Je tente d'exprimer le reste du tube de lait concentré* », par exemple, mais qui n'était saugrenu que pour moi, petit enfant. Tout cela sans effort : par bonne éducation, voilà tout.

J'ai lu avec admiration l'énorme paquet de lettres, retrouvées après sa mort, qu'il avait envoyées à sa belle-famille pendant la guerre. Il était au Maroc (chèche, pantalon bouffant), et sa femme, qui lui avait déjà donné un garçon, avait accouché là-bas d'une petite fille. La fièvre puerpérale, qui avait tant occupé Semmelweis au XIX^e siècle, et donc le Dr Destouches, dit Céline, s'est déclarée rapidement. L'agonie a duré des semaines. Tous les jours, mon père faisait à ses beaux-parents son rapport sur l'état de la malade, aussi détaillé que possible : dialogues, interrogatoires de médecins, portraits, petites histoires, confidences, supputations et raisonnements, expression d'inquiétude, tout cela policé et familial à la fois. Lettres sincères, délicates, prudentes, rassurantes ou désespérées. Un style familièrement châtié. Scientifique et filial. Respectueux et direct. Ce sont des cartes interzones, ou de petites feuilles de papier pelure, couvertes d'une écriture positivement minuscule, plus minuscule que la plus minuscule des écritures (où trouvait-on des plumes pareilles ?), et tout de même belle comme un croquis de vieux peintre flamand. Voilà ce qui m'a le plus touché : voir sa femme mourir (d'une naissance !), et se heurter de surcroît à la plus cruelle des restrictions matérielles. Pas de rencontre possible ni de téléphonage : à peine quelques centimètres carrés de papier où s'exprimer. Pas de place pour les ratures, pas de temps pour un brouillon. Et la constance qu'il y a mise, lui qui était la faiblesse même (l'effort se renouvelant chaque jour, sans qu'il soit possible de prévoir de quoi sera fait l'effort du lendemain, ni même s'il faudra le poursuivre : condition de la réussite). Annonce, modeste mais puissante, de la « *rage de l'expression* », qui m'impressionne encore et que je rapproche de ce que Léon Bloy raconte : le prisonnier n'a qu'un clou

pour tout outil, et grave ce qu'il veut dire sur le plateau de sa table de bois ; arrivé en bas à droite, il efface le tout avec un racloir de fer, et reprend en haut à gauche.

[*Père 3.1 Napoléon*] Mon père m'avait transmis son amour d'un livre illustré nommé *Le grand Napoléon des petits enfans*, sans *t* (1893), qu'il avait hérité lui-même de son père, et qui l'avait fait rêver avant moi. Il était touché, je pense, de me voir à mon tour allongé sur le tapis, tournant les pages avec précaution de ce livre cartonné vert, cent fois relu. Il était d'un format à l'italienne, qu'on appelle aujourd'hui « paysage » ; chaque page était occupée par un grand dessin, surmonté d'une date, et ne comportant qu'une ou deux lignes de texte. Les dates, de la naissance à la mort du grand homme, avaient été choisies pour donner à la fois une information historique, et permettre une illustration susceptible d'intéresser les enfans. Ainsi, le 24 décembre 1800 : « *Rue Saint-Nicaise, il échappe miraculeusement à l'explosion d'une machine infernale.* » L'image était coupée en deux : à gauche l'attelage de chevaux rendus fous de terreur par la déflagration, en noir et blanc sur fond rose pâle, et à droite l'arrière de la calèche explosant en ombre chinoise, sur fond rose vif de feu et de tonnerre. La prodigieuse technique de l'illustrateur Job me plongeait dans l'incrédulité : il me paraissait difficile, et n'est pas loin de me le paraître encore, de dessiner de plus beaux chevaux, toujours héroïques et cabrés, ou marchant avec une majesté que je ne trouvais jamais aux vrais ; et en comparaison, ceux de Géricault et de Degas paraissent de petits ânes inoffensifs. Sur la berge de la Berezina, Napoléon, sombre, sur son cheval blanc, tête penchée, regarde la neige d'où dépassent une main crispée par le gel et la carcasse d'un animal mort, les blocs de glace et les cadavres charriés par le fleuve, tandis que se battent sur un pont, en arrière-plan, des ombres de soldats, dont certains tombent à l'eau ; le cheval de Napoléon a la crinière agitée par le vent, il marche tête basse. Deux taches rouges dans ce dessin presque entièrement blanc : le tapis de selle chamarré d'or, et un ruban de Légion d'honneur, chue dans la neige. C'est que *Le grand Napoléon des petits enfans* est un livre très patriotique : le soleil est toujours placé derrière sa tête, comme une auréole païenne, les nuages sur la mer ont la forme d'une carte de France. La seule lumière qui brille sur Sainte-Hélène, représentée comme un bicorné tout noir posé sur la mer, est une grosse étoile rouge placée comme une cocarde sur un chapeau, « *celle de son*

génie dictant le Mémorial ». L'image suivante le montre en pied, dans les airs, la main dans son gilet, s'élevant dans le ciel au-dessus d'un oiseau enchaîné et raidi dans la mort : « *Il monta dans sa gloire et son aigle mourut.* » Pour figurer la masse des soldats, certains dessins sont répartis sur deux pages d'un coup, et chaque grognard a sa moustache, son bonnet à poil, sa capote bleue. La neige les fait ployer, la pluie leur tombe sur le dos, l'entrée dans Berlin les redresse, splendides et fiers. Le 7 mars 1815, « *on démonte pour lui les portes de Grenoble* » : devant l'Empereur sur un balcon, quelques patriotes soulèvent une porte grosse comme une maison, qui a l'air de peser des tonnes, avec d'immenses ferrures arrachées par la seule force populaire. L'amour décuple l'énergie humaine.

Je voyais bien que ce livre fascinait encore mon père : quand il me le lisait, son regard s'attardait longuement sur les gravures, beaucoup plus que pour les livres habituels que vous lisent les adultes, et dont ils tournent les pages à une vitesse frustrante. Mon père était fasciné par le Livre de Job et ce livre de Job.

[*Père 4 Visage*] La sauvagerie de son visage était alors souriante. À l'époque, sa personnalité n'avait pas encore eu le temps de décanter : elle était toute en contradictions, en aspirations divergentes, en certitudes inconstantes. De là cette sincérité changeante, qui suivait fidèlement la courbe des événements. Par la suite, elle devait se raréfier, s'apurer. Éliminés, tous les constituants gênants. Il s'est fait bloc, petit à petit, homogène et stable. La photographie que je vois de lui aux côtés de sa première femme, celle-là même qui mourut en Afrique, le montre avec une chevelure drue, le visage fin, la tête légèrement penchée, consentante. Elle, à ses côtés, plus grande que lui, épanouie et fraîche comme une sportive allemande des années trente, blonde, le front à peine plus haut que le sien, le port noble, les pommettes hautes, les cheveux coiffés en arrière, le nez volontaire. Sur cette autre photo, il a sa petite fille dans les bras – il est donc veuf –, il est en uniforme de capitaine, le képi sur la tête, sur fond d'aloès et de cactus, il la regarde en souriant tendrement. Plus tard, la tendresse fera place à l'indulgence. Sur cette autre encore, il est dans une oasis, toujours pendant la guerre, à côté d'une tente militaire. Il a d'immenses pantalons bouffants, une sorte de longue chemise remontée et nouée à la taille, une main dans la poche. Il a l'air de faire un discours, il

ressemble à Nicolas de Staël. Sur un portrait très officiel, l'œil est perçant, la bouche hésite entre le dédain et la lassitude. Le front est assez bas, l'oreille gauche légèrement décollée. Sur cette photo, assez frappante d'autorité, le nez commence à bourgeonner un peu.

[*Père 4.1 Vie*] Il avait quarante ans quand je suis né : je ne l'ai connu que tard, et peu, une vingtaine d'années seulement avant qu'il ne meure, à soixante-quatre ans, qui en paraissaient dix de plus. De son enfance, je ne sais que ce qu'il en racontait : le père tué dès les premiers mois de la guerre de 14, alors qu'il vient juste de naître, la première jeunesse stéphanoise, la gêne financière, sa mère seule, les après-midi passés à courir autour des quatre arbres de la cour. À Noël, des confitures et une orange. Des frères tous morts accidentellement, je crois. L'un est tombé du haut d'une falaise bretonne : un long article du journal local, qui a circulé dans la famille, et que j'ai lu, relatait la chute d'un « *père jésuite* », les efforts des sauveteurs, son agonie, sa colère inattendue, et puis son dernier souffle. Mais l'autre ? Les autres ? Combien de frères exactement ? Je l'ignore. Une sœur devenue religieuse comme d'autres deviennent fous : faute de mieux. Sa mère, je n'ai fait que l'entrevoir : c'était la fin, elle faisait sous elle. L'une et l'autre hors de ma sphère. Je crois qu'elles se bornaient à viser les carnets scolaires de leurs petits-enfants et neveux, et à lire des livres pieux à périr d'ennui, mais qui les exaltaient.

Quand il a été veuf, il a confié ses deux enfants à sa mère et à ses beaux-parents. Il est reparti pour la guerre. Tunisie, campagne d'Italie, débarquement de Provence, à Saint-Tropez. Il est capitaine, dans le génie. Il construit des ponts qu'il fait sauter aussitôt après qu'ils ont servi. Ou qu'il démonte, quand ils sont démontables. Quelle ironie, cette activité autour des ponts, quand elle est pratiquée par un creuseur de fossés... Il est décoré de temps en temps. Beaucoup plus tard, devenu grand-père, rendu à la vie civile depuis trente ans, il sera fait commandant, et chevalier de la Légion d'honneur à titre militaire, avec musique municipale, sonnerie aux morts, drapeaux et foule silencieuse, par le curé de la ville, seul « officier » habilité à le faire. Souvenir de ma fierté d'enfant. Sur sa pierre tombale, aujourd'hui, il y a une sorte de palme vissée, qui témoigne de cette décoration. Il n'y a pas beaucoup de place sur une pierre tombale, il faut choisir avec soin ce qu'on écrit dessus, et on y a mis une décoration militaire. (On aurait pu mettre : « Fumeur de cigarettes brunes », qui était plus important pour lui. Et

pour celui de ses fils, moi, qui courait les lui acheter au Tabac d'en face, deux paquets tous les jours.) Il a choisi pour sa boutonnière le plus étroit des rubans rouges, le plus discret ; mais sur un costume sombre comme le sien, le plus fin se remarque. De la manière de travestir la fierté en modestie.

La guerre finie, il a été démobilisé, s'est hâté de se remarier, avec ma mère, et il a eu tous ses autres enfants. Beaucoup, je n'ai pas compté. Il y en avait toujours de nouveaux, des petits blonds. Il a commencé par secondar sa nouvelle belle-mère, qui, veuve, dirigeait l'entreprise de travaux publics dans les Vosges. Sa belle-mère, qui avait deux gendres nommés Maurice l'un et l'autre, avait d'abord engagé l'aîné, qui ne s'était pas laissé faire. Elle avait essayé le second, mon père, qui n'a pas su non plus se plier à ses directives. Les deux gendres partis, ma grand-mère a voulu tout reprendre en main, et l'entreprise a fait faillite en quelques années.

Il a trouvé un emploi à Metz, dans une grosse imprimerie. Il a loué une maison humide et glaciale, au centre d'un petit village qui suait la tristesse. Il y faisait sombre et froid toute l'année, mais personne ne s'est suicidé. Un matin, il est arrivé à son bureau : le bâtiment était sous scellés, l'imprimeur avait fait faillite, comme tous les imprimeurs. Pas un sou de côté, des enfants affamés et transis : presque le Moyen Âge. À cette époque, cependant, les bras manquaient plus que le travail. On ramenait les Italiens et les Polonais par trains entiers, pour descendre dans les mines et se tuer dans les aciéries. Il fut engagé comme ingénieur chez de Wendel. Il construisait ce qui était nécessaire à la croissance ahurissante de l'industrie de ces âges-là : bâtiments, routes, voies de chemin de fer, hauts-fourneaux... Ni sa femme ni ses enfants ne savaient avec précision ce qu'il faisait. Pressentant l'incompréhension, il s'étendait peu sur le sujet ; pourtant, il répondait volontiers quand on le questionnait, ses explications étaient claires comme son intelligence. Par ailleurs, sa vie était si régulière, ses journées paraissaient si semblables, que sa profession en devenait abstraite. Parfois, l'un de nous allait le voir : mais une fois passés les paysages à la fois primitifs et grandioses de l'usine, qui auraient pu l'informer ou le faire rêver, on ne trouvait à regarder que des bureaux. Et le bureau de mon père n'était qu'un banal bureau.

Il passa dans cette ville la plus grande partie de sa vie. C'est là surtout que je l'ai connu. Avant la vieillesse, la retraite, la déconfiture et

la mort.

◆ [souvenir-tableau]

Sa mort.

Il est à Nice, dans le coma, à l'hôpital. Les médecins ont appelé la famille le soir, tout le monde a voyagé la nuit. Je me suis endormi d'ailleurs quelques secondes en conduisant, sur l'autoroute, au petit matin. Nous nous sommes tous retrouvés à son chevet. Épuisement général. Le temps de redescendre dans la rue, d'avaler un café, de remonter, il est mort. Dans les hôpitaux, les malades meurent toujours au bon moment, quand tout le monde est là : délicatesse du personnel médical. ◆

[*Père 4.2 Mort*] Le coma est une figure de rhétorique, la prénotion de la mort. Mon père dans le coma était d'une maigreur atroce, et ne voulait plus lâcher son thermomètre. Sa montre à mouvement automatique était arrêtée depuis longtemps et flottait à son poignet. Je revois un de mes frères, tenant un drap devant son corps qu'on toiletta, tête tournée de côté pour ne pas voir sa nudité. Il avait retenu la leçon biblique de Cham et de Noé.

Toute sa vie n'a été qu'une attente de la mort, une longue évocation de sa fin prochaine. Ces allusions incessantes sont inadmissibles et lassantes, en sorte qu'on les brocarde, qu'on en fait une blague à répétition. Dès qu'il parle de sa mort future, tout le monde rit, et il rit aussi. Mais l'angoisse est là, dès avant qu'il ne la moque. On jurerait qu'à vingt ans, il se voyait déjà moribond. On pense même tenir là un baromètre de sa bonne santé, et de sa bonne humeur. Qu'il recommence à parler de sa mort, et son entourage respire, se gondole, lui tape dans le dos : il va beaucoup mieux ! C'est un malentendu qui le suit depuis toujours, et dont il a fini par s'accommoder.

Il fut mis en terre vosgienne.

L'on tire la bière, si j'ose dire, du corbillard. Mes frères et moi la soulevons sur l'épaule pour l'emmener jusqu'au caveau. « *Pas dans ce sens, malheureux !* s'écrie le croque-mort. *Les pieds devant !* »

Nous avons changé notre père d'épaule, et d'un pas mal assuré, rendu solennel par le poids de l'objet à porter, nous lui avons fait franchir la grille rouillée du cimetière, et les vingt mètres d'allée, jusqu'à son tombeau, qui l'attendait, avec je ne sais plus qui dedans, des oncles, des gens de la famille, qui eux ne l'attendaient plus.

Restons dans les Vosges, au cimetière. Une vingtaine d'années plus tard, il fut question de gagner une place dans le caveau, de procéder à une « réduction de corps », qui consiste à réunir les restes du cadavre dans une boîte très petite. Nous nous sommes retrouvés, deux de mes frères et moi, au bord de la tombe, dont la pierre et sa palme avaient été retirées. L'ouvrier est descendu, a trouvé un cercueil très abîmé, pourri, le fond désolidarisé du dessus. Il a mis au jour le corps, ce qui en restait : le costume bleu à petites rayures, encore plus plat, plus inhabité que de son vivant, les chaussures noires, la cravate, et des os pas tout à fait dénudés. Sur la tête terreuse dépouillée de toute chair, restait une touffe de cheveux. Un scalp inversé, en somme. La molaire en or brillait sur la mâchoire, l'alliance au doigt. Fort aimablement, le fossoyeur prit en main la tête devenue crâne, qui ne tenait plus au reste de la colonne vertébrale, et la tendit vers nous, en Hamlet de village : « *C'est bien lui ?* » Je jure qu'un ver de terre remuait dans une orbite, mes frères peuvent l'attester. Bêtement, nous lui avons fait un signe de tête. Il a fourré le tout, costume, restes d'ossements, dent en or, montre arrêtée, chaussures, dans le petit cercueil tout neuf tout joli. Et nous sommes partis, secoués, comme on dit.

◆ [souvenir-tableau]

Mai 68. J'ai quatorze ans. Je suis en troisième, mais le censeur du lycée est une ordure de première. Le genre courtois, fourbe, cultivé, excellent musicien (il donne des cours de flûte gratuitement à qui veut en prendre – il a moins d'élèves chaque semaine car il est sujet à des colères de lâche : brutales et cruelles). Il m'a guetté à l'entrée, un matin, m'a fouillé ; j'avais une liasse de tracts dans mon sac. Il me mène dans le bureau du proviseur, qui, ennuyé, doit appeler mon père au téléphone. Votre fils, etc. Puis il raccroche. Il faut attendre longtemps que mon père arrive. Je reste sur ma chaise, le proviseur vaque à ses occupations. J'espère, sans trop y croire, que mon père trouvera le courage de me défendre. Il n'est pas fier, quand il passe la porte, mais enfin je suis son fils.

« *Voici ce qu'il a écrit et s'apprêtait à distribuer* », dit le proviseur en lui tendant un tract.

Mon père lit, avec beaucoup d'attention, sans lever les yeux. Puis se tourne vers moi :

« *Tu as écrit cela ?*

— *Oui.*

— *Toi ?*

— *Oui. »*

Puis il rend le tract au proviseur, en le faisant glisser vers lui sur le bureau verni :

« *Rien à dire. C'est bien écrit.* » ♦

[*Père 5 Chemin*] Il exigeait qu'on réussisse. L'échec est triste et décevant, et pas plus qu'un autre n'aimait-il être triste ou déçu. Surtout, l'échec est source de perturbations, de choix douloureux, d'efforts intellectuels. Au lieu que la réussite est huilée, fluide. La phrase simple n'exige aucune virgule, aucune concordance des temps, aucun accord laborieux. Mon père aimait la phrase simple. Il rêvait d'une vie écrite comme un roman de Hemingway. Il admettait tout au plus quelques adjectifs peu connotés : une année est une suite de saisons, et l'on doit s'adapter au chaud, au froid ; elle est une suite de moments gais ou tristes, et nous chantions volontiers en chœur dans la voiture, en arrivant le soir en Italie, après mille kilomètres de route à deux voies. De telles variations, innocentes et légères, étaient tolérées par cet être anxieux qui ne voulait pas être inquiet. Un échec outrepassait les limites qu'il jugeait acceptables. Nous devions *évidemment* passer dans la classe supérieure, réussir l'examen, tous les examens de la vie. Être envoyé chez un radiologue par son médecin, manquer un soufflé, rater son baccalauréat, ne pas être augmenté autant que prévu, être abandonné par sa petite amie, enfoncer le pare-chocs de sa voiture, cela vous le désorganisait de manière douloureuse. C'était une faute, presque un péché. Il vous désapprouvait en silence, l'air ombrageux. Il détestait les repas perturbés par des arrivées inopinées, des départs, des coups de téléphone. « *Qu'est-ce que c'est que ce dîner décousu ?* » Sur l'horizon, il voulait voir passer un train comme il faut : la locomotive, avec son joli panache de fumée, le tender perpétuellement plein de charbon, les wagons délicieusement identiques, le fanal délibérément rouge. (Et c'est pourquoi il était un être moral : mentir, voler, tromper, c'est trop compliqué.)

Il entendait donc que ses enfants mettent leur vie sur de tels rails. Il fallait aller à la petite école, à la grande, au lycée, obtenir son baccalauréat, entrer dans une classe préparatoire, passer trois ans dans

une grande école où apprendre un métier, trouver l'emploi correspondant, travailler, se marier, avoir des enfants, tomber malade et mourir. Ne rien omettre, et ne rien permuter. La vérité, rien que la vérité. Tout devait s'expliquer par l'étape antérieure ; ainsi, chaque nouvelle voiture devait être un peu plus grosse que la précédente. Lorsque j'ai produit mes premières émissions de radio à France Musique, il m'a téléphoné. Je pensais qu'il allait être fier de son fils, de sa précocité (j'avais à peine plus de vingt ans), mais il m'est apparu dérouté, inquiet : où avais-je appris tout cela, puisque je n'avais pas « *fait le conservatoire* » ? Il manquait un wagon dans la suite logique des attelages, une ligne dans la résolution de l'équation. Ma culture clandestine, pouvait-il l'accepter ? Elle sonnait faux sous la lime, comme dit Verlaine. C'était du toc, ou du recel, ou bien encore une pathologie. Mis à part la culture générale, qui vous pousse dans la tête sans qu'on en prenne conscience, comme les cheveux vous poussent dessus, tout savoir était dispensé dans un établissement d'enseignement. Schubert est mort en 1828, un an après Beethoven. Où l'avais-je appris ? Je n'aurais su le dire : je l'avais lu dans un livre ou un magazine, entendu à la radio, ou c'était peut-être seulement mon copain Arbogast, dans la cour du lycée, qui me l'avait dit. J'avais une vie à moi, et il ne le savait pas.

Un de mes frères suivait un parcours scolaire erratique, jalonné d'insuccès, origine désignée de plaies et de bosses : redoublement de classes, notes effrayantes, mais aussi professeurs insuffisants (comme par hasard), et fréquentations douteuses. Il était le seul de mes frères et sœurs à n'avoir pas appris à lire, écrire et compter avec ma mère, à s'être rabattu sur la communale, à faire des fautes d'orthographe. Que de souci ! Que d'ennui ! Quelle phrase compliquée que sa jeune vie, combien de virgules ! Il eût été si simple de faire comme tout le monde...

Tel autre de mes frères suivait le parcours balisé, passant les étapes l'une après l'autre sans dévier le moins du monde. Tout allait bien, on n'avait plus à y penser. On pouvait se réjouir gentiment à la naissance de chacun de ses enfants, comme on regarde avec plaisir les bourgeons qui arrivent au printemps ou la neige qui tombe en hiver.

[*Père 5.1 Avoir*] Il lui fallait tenir compte des mêmes exigences de régularité pour répondre aux questions d'argent. Mon père était sans fortune, il était petitement payé. Il était « au-dessus de ça », ni ladre ni

prodigue. Économe, tout au plus. Il payait ce qu'il devait payer. Mais une dépense inattendue le faisait souffrir. Il donnait alors avec regret, méfiance, et même un peu d'appréhension. Où tout cela s'arrêterait-il, si l'on commençait à payer des factures imprévisibles ? La douce indulgence qu'il montrait en tendant la pièce de vingt centimes à laquelle on avait droit chaque mois vers l'âge de six ou sept ans, et même le franc unique, mais brillant comme une pièce d'argent, qu'il nous donnait plus tard, commençait à faiblir lorsqu'on passait au billet de dix, disparaissait tout à fait quand il fallait payer un loyer d'étudiant, et faisait place à de la panique quand il devait brutalement « *changer la boîte de vitesses* » ou payer un voyage à l'étranger.

L'inquiétude et le doute lui étaient si pénibles qu'il se les épargnait autant que possible, mais si naturels qu'il ne parvenait à les éviter qu'au prix d'une limitation de sa pensée. Et certains de ses enfants et petits-enfants ont hérité de ce blocage momentané des fonctions intellectuelles. Je forcerais à peine le trait si je le montrais en train de dire d'un malade : « Il n'a qu'à guérir ! », d'un chômeur : « Il n'a qu'à trouver du travail ! », d'un dépressif : « Il n'a qu'à reprendre courage ! » Pourquoi en faire tant d'histoires ? Il ne voulait pas avoir à y penser, et préférerait balayer la difficulté d'un geste de la main, pour que règne de nouveau cette espèce de silence des organes affectifs. Dès lors, sa finesse et son intuition, sa rigueur et sa logique, lui étaient inutiles : c'est comme s'il avait été bête. Comme s'il avait répondu : On me demande d'employer mon esprit ? J'ai déjà donné ! La condition humaine était pour lui d'être en bonne santé, d'avoir du travail et d'être gai comme un pinson. De même un pauvre était pauvre, un infirme était un infirme. Qu'ils le restent. Un pauvre qui se mettait à gagner de l'argent devenait un nouveau riche, et ne méritait pas sa fortune ; un aveugle qui faisait du cheval ou de la bicyclette, qui étudiait les mathématiques au lieu de faire des brosses, sortait de sa condition : il compliquait le monde. Il fallait s'étonner, admirer ses efforts, et tout cela mettait en péril la belle harmonie quotidienne. Il importe peu que les plateaux de la balance soient déséquilibrés, pourvu qu'ils soient stables.

En somme, mon père et ma mère allaient à l'inverse l'un de l'autre. Mon père simplifiait le monde autant qu'il était possible, pour l'introduire de force dans un modèle rigide et préconçu, quelque chose comme un axe de coordonnées (si c'est bien ainsi que cela s'appelle). En procédant de cette manière, il en donnait finalement une fausse

image, déformée, partielle, mais inconfortable. Tandis que ma mère falsifiait le monde dès le départ par une vision oblique et filtrée, pour s'installer dans un confort facile, illusoire, mesquin.

On connaît ceux qui font de leur intelligence un usage néfaste, et n'emploient leurs facultés que pour la tromperie, la manipulation ; qui se plaisent à rendre compliquées les situations les plus simples. Mon père n'était pas de ceux-là, qui l'exaspéraient. Il voulait une vie où tout fût clair et ordonné. Où tout se réduisît à une suite de questions techniques, auxquelles une réponse technique pouvait être apportée. « *Ah ne jamais sortir des Nombres et des Êtres !* » En un mot, il était ingénieur jusque dans son âme.

◆ [souvenir-tableau]

Une petite maison de famille a été rachetée à un oncle dans le besoin. Très modeste bâtiment : quatre murs et un toit, dont il faut faire une habitation. Mon père a dessiné les plans, ils sont astucieux. Pour éviter le chauffage central, qui suppose une plomberie onéreuse, il a imaginé un système d'air chaud, pulsé dans des gaines de fibre de verre. Il a donc conçu le réseau des gaines, qui doivent apporter l'air dans toutes les pièces, et à plusieurs endroits de chacune d'entre elles. Le plan est difficile, d'autant que la section de ces épaisses gaines est rectangulaire et non carrée : pour les découper, les plier et les raccorder, il faut tenir compte de l'épaisseur des parois, des coupes en biseau, des angles, tout en simplifiant au maximum le lacs qu'elles formeront, une fois coulées dans le béton des sols, afin que l'air circule aisément. Je suis venu avec un ami, et, sous la direction de mon père, nous coupons les plaques de fibre de verre dans la cour, nous les plions, nous les fermons et les ruilons à l'aide de bandes de plâtre chirurgical. Il est à son affaire, tout est *pourpensé*, comme dit Saint-Simon, *excogité* ; mais il est inquiet, et me rappelle le Pr Tournesol qui a peur de s'être trompé dans ses prévisions, au moment d'envoyer sa fusée sur la Lune. Son anxiété ne le gêne pas : elle fait partie du métier. Il faut que cela marche, voilà tout. Il est concentré, il est calme, vérifie ses opérations au fur et à mesure. Rectifie ses erreurs avec un soulagement de bon aloi. Il fait face, son esprit est chaud, huilé comme un moteur. Ses cheveux sont secs et en désordre. Il ne s'énervé jamais : je ne le reconnais plus. Il est le seul qui à la fin de la journée n'aura pas de minuscules piquants de verre dans tous ses vêtements : il délibère, décide, ordonne, mais ne

touche à rien. Et pour la première fois de ma vie je travaille avec des outils appropriés, qu'il a achetés... Notamment une sorte de rabot dont la lame très affûtée forme un V à quatre-vingt-dix degrés, qu'on passe à la pliure des angles, pour pouvoir refermer la fibre sans l'écraser, et qui m'enchanté. Les gaines forment dans la maison un animal complexe, mi-serpent mi-araignée, fait de droites, d'angles coupés, de décrochements, de pattes d'oie. L'ami qui m'accompagne file doux, prend mille précautions, obéit en silence. Moi je regarde mon père, et je me demande s'il est un bon ingénieur.

(Nous n'avons pas manqué de plaques – et l'installation a parfaitement fonctionné.) ♦

Être ingénieur est un destin. Il y a des gens faits pour réfléchir et bâtir, comme d'autres pour tout casser. L'idole de mon père était Vauban. Tout l'en approchait : le métier, le comportement, et de quoi il ne pouvait s'approcher (la gloire), il devait le rêver.

[*Vauban*] Cinquante-trois ans au service du roi. Voilà toute la vie de Vauban. L'ai-je entendue, la vie de Vauban ! Il a pourtant commencé du mauvais côté, servant les Frondeurs, avec Condé. Ce nobliau de rien du tout (« *petit gentilhomme de Bourgogne, tout au plus* », dit Saint-Simon) nommé Sébastien Le Prestre de Vauban a su tout de suite intéresser Mazarin, qui l'a fait passer du côté du roi, à vingt ans. Très vite on lui confie des fortifications à reprendre, à réparer, à concevoir. Devenu ingénieur à vingt-deux ans, il soutient quatorze sièges en six ans – il est conquérant attiré du roi... Voilà un emploi sûr. Sièges et fortifications font tout son royaume. Il met au point des techniques qui font gagner du temps, épargnent des vies humaines. Il avait, dit Saint-Simon, un « *extérieur rustre et grossier, pour ne pas dire brutal et féroce* ». Il était en fait, ajoute-t-il, « *doux* », « *compatissant* », « *obligeant, mais respectueux sans nulle politesse* ». Il prend Lille en neuf jours, Besançon en six, car il était « *avare ménager de la vie des hommes* ». Choissant toujours les « *voies les moins ensanglantées* », il comprend que l'efficacité recoupe presque toujours l'économie de vies humaines. Il est un adversaire farouche des actions d'héroïsme gratuit, comme celle qui coûta la vie à d'Artagnan (tombé traversé de balles, pour s'être lancé à découvert sur Maastricht). À Mons et à Namur, il divise par dix, par quinze, par vingt, le nombre de victimes habituelles. Les places fortes terrestres ou maritimes, il en dresse les plans, rectifie celles qui existent. Des douzaines de villes sont

encore aujourd'hui hérissées de ses bastions, de ses banquettes, de ses courtines, de ses casemates, de ses escarpes... Tout le long des côtes, dans les terres, aux endroits stratégiques.

Mon père disait qu'il avait révolutionné l'art de l'attaque aussi génialement que celui de la défense. « *Lorsqu'on est assiégé, et que les boulets crèvent les murailles les plus épaisses, il faut éloigner l'assaillant* », me disait-il ; Vauban hérite du système de la « *fortification bastionnée* » d'Errard, faite d'avancées en zigzag qui le repoussent. Mais il l'améliore considérablement, et d'autant plus efficacement qu'il n'est pas un homme de système, et qu'il s'adapte toujours au terrain, dont il tire toutes les ressources possibles : il double les remparts, creuse des fossés, imagine un deuxième puis un troisième degré de protection (où l'on protège ce qui protège ce qui protège), posant qu'un bastion qui tombe ne doit pas laisser vulnérables les deux bastions adjacents. Du côté de l'attaque, il imagine de faire creuser une large tranchée tout autour de la place, elle-même entourée de levées de terre très hautes qui permettent aux assaillants de dominer les assiégés, et de tracer une dernière ligne parallèle tout autour. Les trois lignes étant reliées entre elles par des boyaux zigzagants. Trouvaille de génie, aux deux sens du terme ! Enfin, il rationalise l'enchaînement des opérations, fait effectuer les travaux de nuit, enchaîne les phases de manière à gagner du temps. Il perfectionne les feux croisés, le tir par ricochet (plusieurs impacts par boulet).

Mon père récitait : Vauban a travaillé à trois cents places anciennes, en a construit trente-trois nouvelles, a dirigé cinquante-trois sièges, participé à cent quarante batailles. Toute la frontière nord du pays est de lui. Et Besançon, Briançon, Toulon, Mont-Louis, Saint-Jean-Pied-de-Port, Bayonne, Rochefort, Brest, Belle-Île... Sans oublier le génie civil, domaine de mon père : les canaux de Saint-Omer, de la Bruche, de Neuf-Brisach, la jetée de Honfleur, une demi-douzaine de ports, des aqueducs... Ce qu'était Vauban et n'était pas mon père : voyageur. Soixante mille kilomètres par an pendant dix ans, cent quatre-vingt mille pendant toute son existence. Et pas en pullman.

Ce qu'a fait Vauban sans désespérer : voyager, construire, écouter, regarder, réfléchir, écrire, gagner du temps, être enrhumé. Et grogner contre tout et tous. Un jour, agacé de perdre du temps en formules idiotes, il propose dans une lettre au maréchal de Boufflers d'écrire désormais « *R 15* », qui veut dire : « *J'ai reçu, Monseigneur, celle dont il vous*

a plu de m'honorer le 15 de ce mois ». « Nous resserrer; plutôt que nous élargir », écrit-il. On dirait un aphorisme de Bresson. Daniel Halévy cite une lettre étonnante. Louvois, son « ministre de tutelle », et qui n'est pas le dernier du royaume, lui a commandé un mémoire sur Dieu sait quoi ; et puis lui en demande un autre, avant que le premier soit fini. Vauban : « Je prends encore la liberté de vous répéter et d'y ajouter qu'il me faut encore ces huit [jours] au-delà pour réparer l'interruption que vos lettres m'ont causée. Vous entendez bien, Monseigneur, que plus vous m'écrirez, plus vous me retarderez. Pour le coup, vous devrez prendre patience, s'il vous plaît, car je veux achever ce que j'ai commencé, et vingt pièces de canon ne me feraient pas sortir de ma chambre que cela ne soit fait. » Tête de lard ! Et tête de Louvois ! Ils se fâchaient, et puis se réconciliaient : Vauban était unique, précieux. On le protégeait, au point de lui interdire de monter en bateau : c'est trop dangereux. Vauban est conscient de ce qu'il mérite. Et s'il refuse le bâton de maréchal dans une lettre (qui plaît beaucoup au roi), il le réclame dans une autre. Il finira par l'obtenir, après une ascension prodigieuse, dont chaque étape fut gagnée à coup de génie, sans dévier jamais de la plus grande rectitude intellectuelle, politique et morale. C'en est même incompréhensible. Saint-Simon, toujours vachard : « Il est inconcevable qu'avec tant de droiture et de franchise, incapable de se prêter à rien de faux et de mauvais, il ait pu gagner, au point qu'il fit, l'amitié et la confiance de Louvois et du Roi. »

Parce que c'était lui et parce que c'était lui. Vauban et Louis XIV. Même névrose, que le roi confessa au Dauphin sur son lit de mort : *« Ne m'imites pas dans le goût que j'ai eu pour les bâtiments, ni dans celui que j'ai eu pour la guerre. »* Vauban aime les deux. Tous les deux, ils aiment les plans. Vauban les trace, le roi les lit. Les projets les excitent, plus encore que l'accomplissement. Et le roi adore les batailles et les sièges – au point de les reconstituer, grandeur nature, pour les montrer à ses femmes, comme le raconte Saint-Simon, qui ne veut pas croire ce qu'il voit. D'ailleurs Versailles ne fut qu'un immense et continu projet. Vauban est plus froid. Il économise l'argent et les hommes. Du reste, il n'est pas rare qu'il doive tempérer les ardeurs du Roi-Soleil.

Louis XIV aime cet homme sain et direct, qui le repose des courtisans flatteurs, inutiles et mal informés, et lui écrit : *« Continuez à m'écrire ce qui vous passe par la tête, et ne vous rebutez pas, quoique je ne fasse pas toujours ce que vous proposez et que je ne réponde pas bien régulièrement aux lettres que vous m'écrivez. »*

Vauban a une espèce d'humour glacial à la Montherlant. Par exemple, il dicte ses textes, et refuse de les écrire : « *La grâce que Dieu m'a faite de ne pouvoir écrire trois mots sans brouille s'oppose formellement à cela.* » (Ce qui me rappelle la réponse fine et délicate que fit ce grand auteur franco-argentin à une jeune femme enflammée, mais qui ne savait pas ses préférences : « *Pardon, Mademoiselle, mais il ne m'a pas été donné par Dieu de désirer le corps des femmes...* »)

Comme dans toutes les dictatures, les choses marchent mal. Vauban veut les améliorer, les consolider. Il était un redoutable et révolutionnaire fiscaliste. Pendant l'hiver 1706-1707, ce loyal serviteur du roi a fait publier son « *Projet d'une dixme royale* », dans lequel il propose ingénument de supprimer les privilèges, d'abolir toutes les taxes, aides, et autres impôts indirects, et de soumettre toute la population d'une part, le commerce et l'industrie de l'autre, à une contribution unique de 10 % (dîme). De cette manière, il triple les revenus de la Couronne, et divise par deux les charges pesant sur le peuple. Cette folie ne séduisit pas tout le monde, et les prédateurs financiers moins que les autres, « *ces harpies dont le nombre suffirait à remplir les galères* », dit-il. Le livre fut saisi, détruit. On dit (Saint-Simon) qu'il en est mort, mais il avait soixante-quatorze ans, et souffrait depuis longtemps d'un catarrhe qui en aurait tué plus d'un, fiscaliste brillant ou non.

Et ce fou qui n'était pas fou écrivit en 1689 un *Mémoire pour le rappel des huguenots*, dans lequel il demandait à Louis XIV de rétablir l'édit de Nantes, définitivement révoqué en 1685. Il n'aura pas gain de cause, évidemment. Dommage. Le *Figaro* (8 janvier 2007) trouve l'idée intéressante, rétrospectivement, mais compare l'exode des protestants aux « *émigrés de l'impôt sur la fortune* »...

Il écrivit bien d'autres choses. La démographie l'intéressait prodigieusement, la prévision économique, la sylviculture, et jusqu'à la charcuterie : *De la cochonnerie, ou Calcul estimatif pour connaître jusqu'où peut aller la production d'une truie pendant dix ans de temps*. Il invente (par souci d'égalité) le formulaire administratif à remplir, il invente des recettes de cuisine pour les soldats, le moulin à bras. Les petits rois-soleil, on les connaît, mais où est Vauban ?

[*Voyages*] Les voyages sont un point d'achoppement pour moi, comme pour mon père. La vie quotidienne est mise au-dessus de tout,

son égalité, et même sa grisaille : le prestige de l'uniforme... Elle surpasse en intérêt l'aventure, la catastrophe, et même le « coup de chance ». (La langue française, si riche en synonymes de désastre, ne possède aucun mot qui exprime le « bouleversement en bien », qui dise le contraire de l'accident – c'est à croire que tout ce qui arrive est une dévastation.) L'idéal serait qu'aujourd'hui soit comme hier, et que les journées s'enchaînent, délicieusement égales, que rien ne bouge, que rien ne change ; que la vie soit comme une toile de Vermeer, silencieuse, paisible : on y fait son courrier, on y brode avec le plus grand soin, on y cuisine en ne forçant surtout pas sur le lait, on y joue du virginal ou de la guitare, on étudie l'astronomie et la philosophie, on pèse le pour et le contre, on bavarde avec de beaux soldats qui racontent leurs campagnes, on s'assoupit. On reste bien caché, à l'intérieur de l'intérieur, éclairé par la fenêtre qui ne laisse rien passer du dehors, si ce n'est la merveilleuse lumière. Vermeer nous montre ce que nous ne voyons plus, à quoi nous ne pensons plus, tant cela est banal. C'est un miracle d'évidence. On dit toujours qu'il y a un mystère dans Vermeer ; mais ce mystère, ou plutôt cette énigme, est ce qui saute aux yeux, et que nous ne pouvons plus voir, parce que nous sommes aveuglés par les habitudes. L'amateur de mots-croisés se frappe le front quand il a deviné l'énigme : mais bien sûr ! C'était là, écrit noir sur blanc, et il ne savait pas le lire. Le seul voyage qui pourrait m'attirer serait celui qui me permettrait de regarder autrement ce que je vois, et que Vermeer sait me montrer. Ce ne serait pas un voyage, mais une conquête.

Si l'on savait rester ainsi, accomplir la liste des actions ordinaires qu'il décline dans son œuvre, une par une, la souffrance ne nous trouverait pas. Adolfo Bioy Casares raconte dans une nouvelle que, pour garder en vie sa fille malade, un homme avait pensé que tous les jours devaient se ressembler, qu'aucun événement, aucun accroc dans le déroulement de la journée, ne devait alerter la Mort. Le meilleur moyen de rendre tous les jours semblables était d'en choisir un qui fût très particulier ; si bien que, chez lui, c'était tous les jours Noël. La Mort a longtemps été trompée par le subterfuge, mais a fini par comprendre...

[Vermeer] Ce qui est dans Vermeer, ce silence que l'on voit (puisque l'œil écoute, dit Claudel), ce « *silence rayonnant*⁵ » (Élie Faure), et qui paraît un idéal de stabilité, Claudel justement va jusqu'à le sentir

comme une science. Un emploi des couleurs « *si exact et si frigide* », une « *candeur en quelque sorte mathématique ou angélique* » ; un « *concert de la géométrie* » ; des « *compositions de carrés et de rectangles dont le prétexte est un clavecin ouvert, un peintre à l'œuvre devant son chevalet, une carte géographique au mur, une fenêtre entrebâillée, l'angle d'un meuble ou d'un plafond formé par la rencontre de trois surfaces*⁶. » La paix des angles toujours identiques. Respect des angles, gloire aux angles ! Le peintre de *L'art de la peinture*, qui est de dos parce que la peinture vaut plus que le peintre, commence curieusement sa toile par une esquisse des lauriers dont est ceint son jeune modèle, et ces lauriers ne sont pas identiques à ceux que nous voyons sur son front : c'est que le peintre de la toile les voit sous un autre angle... Le Corbusier n'a-t-il pas écrit *Le poème de l'angle droit* ? (Il me revient ce fragment délicieux des Mémoires de Mme de Staal-Delaunay : « *Souvent, il me raccompagnait et ne manquait pas de me donner la main pour me conduire. Or, il y avait une grande place à passer ; et, dans les commencements de notre connaissance, il prenait son chemin par les côtés de cette place, ce qui allongeait notre promenade ; mais je vis bientôt qu'il voulait la traverser par le milieu : d'où je jugeai que son amour était diminué de la différence de la diagonale aux deux côtés du carré.* »)

[*Passage*] L'angoisse s'attache au passage d'un état à un autre. Ce n'est pas tant le nouvel état qui soit redoutable que l'instant même, sans durée ni surface, où l'on bascule dans un nouvel ordre des choses, une nouvelle identité. L'instant où, de bien portant, l'on devient malade ; de marié à veuf ; de fils à père, que sais-je : de vivant à mort. Le changement, fût-il positif, est redoutable dans ce claquement bref qui vous fait autre. Même celui qui aime voyager ne dort pas paisiblement la nuit précédant son départ. La mort en soi n'est pas redoutable, tout le monde sait cela, mais c'est mourir qui nous effraie – c'est par une facilité de langage que le mot « mort » désigne à la fois le passage et l'état définitif qui le suit. Une fois que nous avons changé d'état, un nouvel ordre s'impose, auquel nous nous adaptons. Une fois malade, notre vie se réorganise différemment, avec d'autres règles, d'autres habitudes, d'autres plaisirs. Nous étions debout, nous voilà couché. Le liquide de l'existence prend la forme de ce nouveau flacon. Si je souffre, ma souffrance est mon nouvel état, que je puis nommer, peut-être dominer, avec lequel en tout cas je compose. J'ai de la fièvre : je dors, je lis des romans policiers, on s'occupe de moi. Ce n'était pas si terrible, au fond : l'angoisse a disparu, la vie l'a neutralisée. C'est

pourquoi lorsqu'un mal se présente, la perspective de l'éprouver nous touche moins : on s'y fera, comme on s'y est fait la première fois. Je regarde avec compassion cet infirme en fauteuil, je me demande comment il peut continuer de vivre ainsi, mais lui va très bien, il est à l'aise dans son état. Lorsque j'étais jeune homme, je me fusse effrayé d'avoir le corps que j'ai aujourd'hui, mais je me contente maintenant, sans douleur particulière, de marcher au lieu de courir. (De même, on n'imagine pas de pouvoir renoncer à ce qu'on a acquis : de l'argent, une maison... Mais, étudiant tout juste à l'abri de la pluie dans une chambre à trois sous, on n'était pas si mal – on était peut-être plus heureux... Savetier et financier, *Scènes de la vie de bohème*...)

Si le passage nous angoisse, c'est qu'il ouvre sur une infinité de possibilités, catastrophes comprises. De même qu'un musicien n'a qu'une seule bonne note à jouer, mais fait face constamment à une infinité de fausses notes possibles, mercredi dernier, jeudi était gros de millions d'événements susceptibles de se produire ; maintenant que nous sommes vendredi, je constate que la veille je n'en ai vécu qu'un, ou qu'une série très limitée de faits uniques, qui ont éliminé tous les autres. (Une fois que la bille est tombée dans son logement, les plaques posées sur les numéros de la table de jeu perdent leur potentiel de gain. Elles sont ramassées par le croupier, tirées par son râteau, confondues dans la masse indifférenciée des plaques.) Jeudi, où tout était possible, pouvait être objet d'angoisse ; il ne l'est plus : il n'existe pas d'angoisse rétrospective.

[*Maladie I*] Fuir les embarras que la vie oppose présente autant d'inconvénients que d'avantages. La fluidité et la gaieté sont préservées, aux dépens de la résistance. Mon père et un certain nombre d'entre nous avec lui n'avons développé aucune défense face aux imprévus douloureux. Un petit mal devient aussitôt un supplice, il nous abat entièrement, et nous plonge dans le désespoir. Un bobo, une contrariété, suffisent à faire de nous des chiffes sans courage et sans réaction. La batterie, chargée à coups de facilités morales et de mirages intellectuels, se vide instantanément, comme par un court-circuit. Nous sommes d'une fragilité dangereuse, et, comme Mélisande, nous n'avons « *pas de courage* ». Par une sorte de protestation générale qui nous tient lieu, une protestation du corps et de l'esprit, à la fois indignée et découragée, nous mettons un temps infini à nous adapter à l'état qui est

désormais le nôtre. Ce ne sont que larmes et gémissements. La comète de *l'instant fatal*, comme dit Queneau, a passé, mais sa queue ne cesse pas de nous déprimer. Et nous regrettons amèrement le temps de l'angoisse, où nous allions si bien... Nous sommes lâches.

L'Autre, que dans la famille nous négligeons avec le plus grand soin, devient alors notre unique recours. Comme la cigale de la fable, nous nous tournons vers la première fourmi venue pour lui emprunter un peu de la force qu'elle a su réserver pour les mauvais jours. Si la malheureuse consent à nous aider, nous l'exténuons d'exigences et de récriminations. Nous ne sommes pas armés devant l'ennemi, et peu préparés à la modestie. Nous prétendons être servis comme des seigneurs, alors que nous ne sommes plus rien ; comme si notre gaieté passée, notre joyeuse étourderie, le charme que nous sommes sûrs d'avoir exercé au temps de notre splendeur, nous autorisaient toutes les arrogances. Les êtres qui nous aiment ont bien du mérite.

La maladie surtout nous surprend en pleine gloire. Elle est traître et nous frappe au talon d'Achille ; elle est effrontée : elle frappe les hommes supérieurs. Dégringolés de notre socle, nus et recroquevillés, nous éviterions de nous montrer si nous avions encore un peu de dignité ; mais nous l'avons abdiquée entièrement. Nous nous exhibons, au contraire, et cherchons assistance alentour, avec angoisse et fureur.

Cette extrême vulnérabilité, augmentée d'une grande sensibilité à la douleur, mais diminuée d'un orgueil aussi fragile qu'excessif, rend très instable le recours à la plainte. Il n'y a rien de plus vain que de se plaindre, et de plus lassant pour autrui. Quant à moi je répugne à le faire ; mais j'y cède pourtant. Retenue, intériorisée, la récrimination explose en crises de larmes ou en colère ; exprimée, elle se travestit en regrets, en excuses : je dérange mon entourage, j'affiche une culpabilité en laquelle je feins de croire. La culpabilité rend la plainte acceptable, du moins le pensé-je. J'oscille donc entre ces deux pôles : ne pas me plaindre, me plaindre – pour qu'enfin je puisse être entendu. Le plus souvent, j'appelle à l'aide, mais lorsqu'elle m'est accordée, je l'écarte avec humeur. Qu'une âme charitable m'indique un médecin, un traitement : autant par paresse que par scepticisme, par inertie que par désespoir, je la repousse avec hargne. Au fond, ce que j'attends de l'autre, c'est qu'il attire à lui ma maladie, qu'il m'en délivre et la prenne pour lui ; il ne semble jamais en avoir la moindre intention, et cela me courrouce.

Parfois, lorsque la colère le cède à la tristesse, je cherche le réconfort d'une épaule accueillante. La consolation me tient lieu de courage.

Dans tous les cas, lorsque la maladie frappe l'un de nous, c'est à l'extérieur de la famille que nous devons nous tourner ; car la compassion nous est étrangère, refoulée par un égoïsme de droit divin.

◆ [souvenir-tableau]

Mon père est revenu du bureau au milieu de l'après-midi. La clef a tourné dans la porte centrale en faisant son petit cliquetis, c'est lui : il est seul à entrer par cette porte. (Nous autres passons par la « *tourelle* » latérale.) Je suis dans ma chambre. Je m'étonne, je ne m'inquiète pas. Puis je descends, et j'ouvre la porte du salon. Il n'est pas dans son fauteuil, à lire le *Figaro* en buvant son café. Il est étendu sur le canapé rouge, et se tord de douleur. On dirait une chenille qui grille à la flamme. En plein milieu de l'après-midi ! C'est horrible à voir. Je referme la porte.

Plus tard, une ambulance se gare devant le porche du jardin. Des hommes en blanc l'emmènent sur un brancard. Au passage, j'entends un infirmier dire à l'autre : « *C'est une colique néphrétique. Si c'était une colique hépatique, il ne bougerait pas comme ça.* » Son collègue grommelle une réponse que je n'entends pas. Des gens s'arrêtent sur le trottoir pour les laisser passer et regarder mon père qui se plie et se dépie en gémissant, cherche sa respiration, et qu'on enfonce dans le fourgon par la porte arrière. D'un bras il se pétrit le ventre puis l'épaule, puis le ventre, puis l'épaule, comme si la douleur fuyait sous sa main pour se réfugier ailleurs.

On lui a retiré la vésicule biliaire. C'était donc une colique hépatique. ◆

◆ [souvenir-tableau]

Il n'est pas bricoleur, ses outils sont rouillés, rares : il a quelques clefs à pipe, un tournevis, une hache, un marteau, une pince multiprise. Des clous, des crochets « X ». Il a acheté une machine à laver, dès les premiers jours de sa production, prétend-il. (Le linge est un problème crucial dans les familles nombreuses, et la lessiveuse n'y suffit plus.) C'est une Lincoln Luxe blanche, énorme, cubique, qu'il a fait fixer sur

un socle de béton. Elle lui a coûté cher, près de deux cent mille francs de l'époque (soit plus de mille neuf cents heures d'ouvrier payé au salaire minimum). Sur la face supérieure du cube est percé un hublot rond : on charge le linge par là, c'est très profond, on se casse les reins à le récupérer. Sur la façade, deux hauts bras métalliques permettent d'enclencher les opérations, qui ne s'enchaînent pas automatiquement : prélavage, lavage, essorage, ce genre-là. Il faut donner un grand coup dans ces leviers pour les actionner, comme on donnait des coups de marteau sur le levier de vitesse des chars russes, pendant la guerre. Elle fait un bruit d'enfer, elle pue.

Elle fuit très souvent. Mon père l'a démontée ; il est allongé par terre, il jure comme un charretier. « *Putain de moine !* » ♦

[*De Wendel I*] La petite ville où nous habitions était en lisière de la frontière qui a séparé la France et l'Allemagne entre la guerre de 1870 et la Première Guerre mondiale, et sous l'Occupation. On passait le panneau, et l'on était dans l'ex-Allemagne. Quelques mètres encore, et l'on arrivait au « portier », le porche de l'usine sidérurgique de Wendel : hauts-fourneaux, voies de chemin de fer, wagonnets, crassiers, ces montagnes de scories où rien ne pousse, si ce n'est quelques herbes maigres et malades. Bruit infernal, jour et nuit.

Dans les hauts-fourneaux, on brûle du minerai de fer et du coke : de cette fusion sort de la fonte, qui sera transformée en acier, et le résidu, le laitier, qui fera du ciment, du ballast, ou des crassiers... L'acier est coulé en barres, en rails. Ce sont les « produits longs », par opposition aux « produits plats », fabriqués en Sarre, à Dilling.

L'usine appartient à la famille de Wendel. La ville aussi. Et toute la vallée, les maisons, les écoles, les gens. Les de Wendel sont là depuis 1704. Ils ont leurs châteaux, en haut des collines, dans les bois. De même qu'il y a Mme Maurice de Wendel (la vieille) et Mme Henri de Wendel (la jeune), il y a le « grand » château et le « petit », nommés Franchepré et Brouchetière. Je connais les deux. Le « grand », j'y suis allé lors d'un bal costumé où j'étais déguisé en Peau-Rouge, et ma sœur en marquise, avec ses cheveux coiffés en anglaises. Tous les ans, il y avait un tel bal, pour les cadres, et un autre, pour les employés. Je n'y suis allé qu'une fois. Le « petit château », j'en ai croché la serrure avec mon ami Y*, quand j'avais treize ou quatorze ans. Nous sommes entrés, nous nous sommes assis dans les fauteuils, nous avons regardé les

tableaux, les tapis et les meubles, nous avons joué aux riches, et puis, un jardinier s'avançant dangereusement sur la pelouse, nous nous sommes carapatés vite fait, pleins de gloire et de rires.

La ville n'est pas vraiment séparée de l'usine. Elle en est une excroissance, une dépendance construite par les de Wendel, parce qu'il faut bien loger les gens. Des rails au milieu des rues, des tuyaux dans les jardins, des cheminées de brique devant les fenêtres. Des wagonnets passent au-dessus des maisons. La peau des fruits est incrustée de petits grains de je ne sais quoi, de la poussière, il faut les peler généreusement. Tout est noir : les murs, les sols, les toits, les feuilles des arbres. On tend la main et on attend : au bout de quelques minutes, les premiers grains tombent dessus. La ville et l'usine sont la chaîne et la trame d'un même infect tissu, à la fois sain et cancéreux. Elles ont grandi simultanément, en se poussant du coude, l'une ayant pour l'autre le mépris que la cohabitation autorise et le respect qu'elle impose. Il faut tout nettoyer sans arrêt. Ce qui n'est pas habité dans les maisons, les caves, les greniers, est recouvert d'une couche de poussière grise qui retombe dès après qu'on l'a agitée, tant elle est lourde.

L'hygiène n'était pas le fort de la famille. Sans doute faut-il y voir un trait de cette époque où l'on avait des baignoires mais pas de douches. Un bain : toute une affaire. On en prenait un quand on n'avait pas mieux à faire. Le creux sous les malléoles était noir, on se tirait des petits boudins de crasse d'entre les orteils ; et lorsqu'on sortait du bain, il y flottait de fines pellicules grisâtres qui se fixaient sur les parois de la baignoire pendant que l'eau s'échappait. La différence avec les mœurs modernes, c'est qu'on se lavait quand on était sale, alors qu'aujourd'hui on le fait pour ne pas l'être. Je pense que la vieille tante Nine, qui vivait à la maison, n'a jamais pris un bain de sa vie – sans pour autant changer de chemise quatre ou cinq fois par jour, comme à Versailles sous Louis XIV.

La « péremption » de la nourriture ne nous inquiétait pas davantage. Tant qu'ils n'étaient pas tournés, on mangeait les yaourts ; tant qu'elle n'avait pas verdi, la viande. Il devait faire une dizaine de degrés dans le réfrigérateur. On savait meilleurs les œufs frais, mais on pouvait les consommer un mois ou deux après la ponte. C'était une époque d'où l'angoisse était loin d'être absente, bien entendu ; mais au moins n'était-elle pas imposée : nous n'avions pas encore tout à fait renoncé à notre liberté, nous n'avions pas baissé culotte devant « ce

qu'on nous oblige à penser », dit Ponge. Nous étions angoissés par ce que nous trouvions angoissant ; nous avions peur de mourir, non pas de désobéir à une DLC (date limite de consommation) inscrite jusqu'au cul des boîtes de sel – un conservateur dont l'efficacité n'est plus à prouver. Ma mère supportait plus facilement le beurre un peu rance que les vieux hommes, et mon père ne savait même pas que le beurre pouvait être rance.

La ville dont le prince est un Wendel est entièrement Wendel : les écoles, la salle de spectacle, le mouroir (qui s'appelle hôpital), et porte leur nom, via l'expression « *des Forges* ». Elle est construite sur et autour d'une colline. Au sommet de la colline, l'église, bâtie par les de Wendel entre l'école des filles et l'école des garçons, bâties par les de Wendel. Des rues de petites maisons, toutes identiques, convergent vers cette église, comme les côtes d'un melon vers sa queue. Toutes portent des noms de saints. Même les saints sont Wendel, car on a reconstitué géographiquement les couples de la famille : si un Georges a épousé une Marie, la rue Saint-Georges, qui monte vers l'église, en redescend de l'autre côté sous l'appellation de rue Sainte-Marie. Chaque maison est coupée en deux par un mur mitoyen. Et chacune a son jardinet, où l'on fait pousser des légumes enrichis au minerai de fer. Une autre rue de maisons ouvrières longe le bas de la colline. Façades noires, ininterrompues. Une porte, avec ses deux marches d'accès, alterne avec une fenêtre, tout du long. Cuisine et salon en bas, deux chambres en haut. Les jardinets, en contrebas, étaient derrière. Certains aménageaient la cave. Dans cette rue crasseuse, qui respirait la misère et la maladie, je ne passais que contraint et forcé. À deux pas de la maison a été édifée une salle de spectacle, à l'architecture curieusement balnéaire, la salle François-de-Curel, et normalement vacante, inemployée, stupide. François de Curel était un centralien dégénéré en dramaturge : il était l'écrivain de la famille de Wendel, et a racheté son destin guère avouable en se faisant élire à l'Académie française. Cette salle est aujourd'hui une MJC, puisqu'il y a encore des jeunes et de la culture dans cette ville, en dépit des apparences.

Dans le bas de la ville, les de Wendel ont construit des maisons, doubles elles aussi, pour les cadres de la société. Elles doivent avoir une ou deux pièces de plus que les autres, mais le jardin est minuscule, mangé par un garage dont personne n'a que faire. Chaque fenêtre est ornée d'un arc de cercle en briques jaunes, qui la surmonte comme un

sourcil. Les premières années, nous en avons habité une, au 67, passablement entassés à deux ou trois par chambre. Plus tard, les enfants grandissant ou naissant, nous avons déménagé dans la même rue, au 53, dans une grosse maison, que je voyais comme un petit château, à cause de la « tourelle », mais qui n'est qu'une grosse maison avec tourelle. Une cour devant, un jardin derrière : pelouse d'abord, potager ensuite, avec des « couches », pour les radis et les salades – ou pour rien du tout. Deux buis ronds, au fond, contre le mur, encadrent une petite porte. Plus tard encore, alors que la fratrie s'est déjà disséminée, nous déménagerons en face, au 76, dans une maison banale et massive, à laquelle personne ne s'attachera : la vie familiale est sur la fin. J'avais dix-huit ans et les oreillons ; le médecin, souriant d'un air entendu, m'avait interdit de me lever sous peine d'*ennuis* futurs ; en sorte que les déménageurs m'ont emporté dans mon lit d'une maison à l'autre, et fait traverser la rue comme un roi fainéant dans sa litière. Ce que faisant, ils m'ont évité d'attraper la justement redoutable orchite.

◆ [souvenir-tableau]

Ayant poussé dans le dos un de mes copains d'école qui semblait y pisser, je le fais tomber dans le buis de droite ; il se retourne en tombant, fort courroucé, et je vois le bout de son sexe d'où coule encore un liquide visqueux que je sais maintenant être du sperme. ◆

[*De Wendel 2*] À l'usine, les ouvriers faisaient les trois-huit. J'entendais : « *Je suis de 6 à 2* », ou : « *Cette semaine, mon père est de 2 à 10.* » Trois fois par jour, deux armées de vélos et mobylettes (très peu de voitures, à l'époque) passaient dans la rue. Dans un sens à moins dix, dans l'autre sens à plus dix. Il y avait des mobylettes bleues et des mobylettes orange. Quand on accélérât, tout le moteur se déplaçait vers l'arrière, pour une raison mystérieuse.

Je n'ai jamais eu de mobylette, mais j'ai beaucoup emprunté celles de mes amis. Une seule servait à six ou sept gamins. Nous allions « *sur la Bosse* », une sorte de colline à la surface arasée (un ancien crassier ?), dont une partie était transformée en piste de cross : des chemins tracés par des centaines, des milliers de passages, escaladaient des monticules, redescendaient derrière, enchaînaient des virages, des buttes, de brusques dégringolades... Et sans effort... Mais avec un plaisir immense, d'autant plus intense que cette suite de montées et descentes

rapprochées nous faisait rapidement décharger dans nos culottes.

La ville était organisée autour de trois longues rues en triangle. On pouvait en faire le tour dans un sens ou dans l'autre. Occupation du dimanche : on a le côté de Méséglise et le côté de Guermantes qu'on peut. Aller chaparder des fruits dans les jardins avec Y*, tard le soir, était plus amusant. J'entourais une corde autour d'un dossier de chaise, que je plaçais contre la fenêtre de ma chambre, dans la « tourelle », je la faisais descendre le long du mur, et je m'en servais pour m'enfuir quelques heures. Je rejoignais Y*, qui habitait à quelques dizaines de mètres de là, dans la même rue. Nos fenêtres se voyaient, et nous pouvions communiquer, lui et moi, à l'aide de lampes électriques. Notre morse était très rudimentaire, et l'échange laborieux. Ce n'était pas un défaut : le but était de passer le temps ; car la vie était gangrenée par le désœuvrement.

◆ [souvenir-tableau]

Je retourne, adulte, dans cette petite ville industrielle et industrielle. Derrière les voitures garées en épi, les maisons noires des rues ouvrières sont peintes en rose, en bleu, en jaune. Revendues à leurs occupants pour une bouchée de pain après la crise de la sidérurgie lorraine, elles les ont cloués là. Ils voudraient partir, mais qui achèterait leur maison ? Alors ils restent chez eux, et regardent la télé. Les rues sont désertes, les magasins ont disparu. Il reste des pharmacies florissantes, des bureaux de Pôle emploi surpeuplés. Dans l'usine règne une atmosphère d'apocalypse post-atomique. Des trains sont encore là, sur leurs rails, chargés de barres de fer rouillées, qu'on avait commencé à charger, ou à décharger, comment savoir, quand tout s'est interrompu d'un coup, en une minute. Un lundi matin, les ouvriers se sont présentés, il n'y avait plus personne. On dit que les de Wendel se sont enfuis à Paris. La nature reprend ses droits, le liseron monte à l'assaut des hauts-fourneaux, l'herbe pousse sur les crassiers.

La maison est toujours là. Les gros massifs de troènes poussiéreux ont été coupés, comme le sycomore qui frôlait le portail d'entrée, et dont les racines soulevaient le mur. La façade a été repeinte, avec des réchamps jaunasses. Je me glisse dans le jardin arrière : la glycine boule, au milieu de la pelouse, a été coupée aussi. Quand j'arrive dans une maison, je plante une glycine boule. Quand j'y reviens dix ans après

l'avoir quittée, il n'y a plus de glycine boule. Ce principe m'a suivi toute ma vie. ♦

[Y* 1 *Mauvais génie*] À cette époque, pas de télévision, pas d'argent, pas de jeux. Peu d'attrance pour le sport, les filles cloîtrées chez elles. Ceux qui étaient en bande se trouvaient sans doute des occupations, mais Y* et moi n'avions que nous, et notre pauvre imagination. Il ne nous restait qu'à faire des bêtises. C'est avec lui que j'ai appris à fumer, à voler, à boire de l'alcool. À mêler la peur et la honte dans un unique sentiment, dont j'avais horreur, mais auquel je n'aurais renoncé pour rien au monde.

Pourtant, les bons sentiments dont ruisselait P*, un camarade de classe, et dont il cherchait à m'asperger, me dégoûtaient plus encore. Il me prenait à témoin, voulait m'associer à son désir de faire le bien, cherchait mon approbation, voulait à toute force m'engluier dans la même répugnante vertu ; et plus il m'attirait à lui, plus je le trouvais repoussant. Le bien, visqueux, poisseux, provoquait en moi une insurmontable nausée. P* me semblait baratter dans son crâne une matière grasse et collante ; il touillait le beurre du bien avec application, ne ménageant aucun effort pour lui donner sa densité. Mon esprit d'enfant n'avait pas mis de nom sur cette cuisine morale, mais tout en moi reculait devant son odeur. Je sentais mon visage enduit de cette graisse, que je ne parvenais pas à décoller de ma peau, comme dans les cauchemars où l'on a la tête prise dans le réseau d'une toile d'araignée : on tente de l'arracher, mais elle repousse aussitôt. Le mal est propre, sec et dur ; il porte en lui une qualité supérieure : la tentation, à laquelle il est si bon de céder. La tentation est multiple, arborescente : il en survient de nouvelles en toute circonstance. Elle peuple le temps sans oublier le plus court instant. Elle est si proche du désir ! Et le désir, c'est la vie, la vraie, non pas celle qu'on désinfecte à tout moment... La tentation se flatte, se caresse, mais ne se fait pas prier. Toujours prête, jamais décevante. Y* était mon mauvais génie, mon Alcide, mais il était mon génie. C'est grâce à lui que je suis passé de l'innocence à l'expérience : par une suite de microtraumatismes que je m'infligeais, comme dans les nouvelles de Faulkner. Le bien, avec son odeur de détergent, ne mène à rien ; seul le mal fait avancer. Lui seul est nourrissant.

[Y* 2 *Amour*] Y* ne manquait jamais d'inspiration. Il était décidé,

audacieux, il avait des mains de joueur de poker, des poignets forts et larges (quand les miens étaient si fins), le visage triangulaire, les cheveux bouclés. Je l'aimais sans réserve, et ne m'en séparais qu'au prix de grandes souffrances. Je voyais arriver les vacances avec terreur. Il allait partir, voir des lieux que je ne connaîtrais jamais, rencontrer d'autres garçons. Peut-être même des filles – le danger absolu. Au retour, le bonheur était indicible. Nous nous installions dans ma chambre ou dans la sienne, et chacun à tour de rôle racontait à l'autre ce qui s'était passé. En prenant tout notre temps, en n'évitant aucun détail. Nous cultivions un art de la conversation que je n'ai plus jamais retrouvé depuis, si ce n'est chez deux ou trois êtres directement venus des siècles passés, et qui n'étaient que des contemporains d'accident. Personne ne savait écouter comme nous, enchaîner en soi-même la curiosité, la jalousie, l'amusement : comme des images projetées sur un mur, les sensations défilaient, l'une cédant la place à la suivante. Cela durait des heures, des jours. Il fallait rentrer déjeuner ? Nous reprendrions ensuite, ce serait mon tour de te raconter tout ce que j'avais fait pendant ce long mois d'exil.

Plus âgé de trois ans, Y* m'a conduit à tout accomplir plus tôt que je n'aurais dû. Je le suivais dans sa propre quête de l'âge adulte, qui brillait au loin pour lui, comme une fin de tunnel. La nuit m'entourait : si je lâchais sa main, je me perdais. Je courais donc à sa suite, dans la hantise d'être distancé. Je ne prétends pas ne m'être jamais cogné, ici et là, contre des obstacles imprévus ; le choc était douloureux. Ainsi, l'abus d'alcool m'était extrêmement pénible, et j'ai gardé de cette époque la phobie du vertige, et même du simple tournis. À chaque fois que j'étais saoul, à force de rhum versé par un cafetier particulièrement veule et laid, une épave, une lie, je me jurais intérieurement de ne plus jamais recommencer. Je ne voulais plus connaître l'état second dans lequel me plongeait l'ivresse, où tout devient difficile, l'élocution, la marche, le raisonnement ; et je retombais dans la même erreur quinze jours plus tard, pour me punir des aspirations vertueuses qu'on avait mises en moi, et qui pourrissaient. Je troquais un écœurement contre un autre, plus violent, plus viril. Je ne cherchais pas à me conduire en adulte : je voulais me conduire mal, pour échapper à l'empire du bien, atone et mièvre. Prospérité du vice, infortune de la vertu.

Lorsqu'il venait à la maison, je lui glissais tout bas des conseils sur ce qu'il fallait dire ou ne pas dire, faire ou ne pas faire, pour rendre sa

présence populaire moins incongrue dans cette maison bourgeoise. Je tentais d'amortir le choc. Il devait en être humilié, mais cela ne m'était pas tout à fait désagréable : je tenais là ma revanche d'enfant de riche, timide et froussard, sur le garçon des rues, effronté, mais dessalé et hardi.

[*De Wendel 3*] Je n'ai jamais su ce qui se passait dans la Salle des sports. Du sport, j'imagine. Mais comment entrer là-dedans ? Il fallait des cartes de membre, être élève à l'école publique, que des complications. Je n'y allais pas. Néanmoins, quand j'eus une dizaine d'années, on m'inscrivit dans le club de gymnastique de la paroisse. Tous les mercredis soir, j'allais là-haut, à côté de l'église, sous le cinéma : barre fixe, barres parallèles, exercices au sol, et aussi « mouvements d'ensemble », comme dans les fêtes nazies de Nuremberg. Pour les anneaux, j'étais trop jeune : il faut une force terrible dans les bras et les épaules pour pratiquer ce genre de délassement. L'organisation était très paramilitaire : on « prenait ses distances », on marchait au pas, repos, fixe, demi-tour à droite, droite, prenez vos distances, gauche, gauche, gauche. Le jour de la fête municipale, nous défilions dans les rues en uniforme : culotte blanche, courte pour les petits, longue pour les grands, maillot blanc, écusson jaune du club fixé sur la poitrine par des boutons-pression. Drapeaux, fanfare. Une fois par an, c'était le concours. Des clubs de toute la région se retrouvaient dans un stade, c'était un joyeux fourbi. Jamais d'eau à boire, uniquement des sodas à acheter, qui piquent la langue et ne désaltèrent pas – et d'ailleurs je n'avais jamais d'argent. Nous passions des épreuves imposées devant des messieurs bedonnants et indifférents. Une année, j'ai été champion de Lorraine d'agrès. J'avais réussi, à la barre fixe, une « allemande » parfaite. Au collège et au lycée, il était surtout question de course, de saut en hauteur, de lancer du poids. J'avais donc des notes moyennes. Mais je montais à la corde très vite : j'étais léger, et je savais que si je grimpais assez prestement, j'éprouverais un plaisir violent dans les reins en arrivant en haut. À cet âge, décidément, tous les prétextes sont bons pour éjaculer – encore qu'il se soit agi, pendant des années, de ce que je pourrais qualifier d'orgasmes *secs*. Mais c'est en haut d'une corde que ma première véritable pollution, comme disent les prêtres, s'est produite. Ce jour-là, je me repliai, assez penaud, vers les toilettes puantes de la salle pour examiner d'un peu plus près ce qui m'était

arrivé. J'étais devenu non pas un homme-mon-fils, mais simplement un garçon comme les autres. Grande exaltation, hélas passagère. (Je rapprocherais cette fierté éphémère de celle que j'ai éprouvée le jour que j'ai ouvert les yeux dans l'eau pour la première fois.) Je n'ai plus jamais retrouvé l'intensité du plaisir procuré par les orgasmes *secs*, qui étaient splendidement longs et puissants. (L'enfance jouit, c'est le cas de le dire, de certains privilèges.) Mes camarades ne comprenaient pas pourquoi je restais en haut, et s'impatienzaient. Je redescendais alors très lentement, tandis que le plaisir, une longue explosion continue de lumière, était encore brillant dans le fond de mon ventre.

Dans cette ville de 12 000 habitants (densité quasi parisienne), il y a deux cinémas (plus un troisième, qui ne projette que des péplums italiens, où je n'ai mis les pieds qu'une fois, mais pour voir ma première actrice aux seins dénudés, et que je néglige) : le Casino, qui passe les films en première exclusivité, où je vais souvent avec Y*, et l'autre, le cinéma paroissial, qui n'a pas de nom, et dont la programmation est assurée par je ne sais qui à l'évêché, un génie auquel je dois mon amour inconditionnel pour Robert Bresson, dont les films passaient et repassaient devant trois personnes. On y voyait en matinée les premiers Rohmer, les Godard de l'époque Karina, et des films italiens intéressants, Fellini, Pasolini, quelques Rossellini. J'y allais toutes les semaines ou presque. L'évocation de ce cinéma doit être rattachée au paragraphe qui précède en ce que j'y ai été masturbé pour la première fois par une fille, dont j'ai tout oublié, si ce n'est qu'elle ne savait pas comment retirer de mon pantalon sa main engluée de foutre. Peut-être vit-elle toujours, quelque part en France, avec en tête le souvenir complémentaire.

La ville, dont décidément je ne veux pas dire le nom, était coupée en deux d'une autre manière encore. La société de Wendel avait un concurrent, Sidélor. (La fusion des deux marquera, en 1968, la fin d'une époque, ou plus exactement la fin des haricots). À cette époque, les de Wendel sont les vieux rois ; ceux de Sidélor, qui les assiègent dans toutes les petites villes adjacentes, sont de jeunes barons ambitieux, modernes, des nouveaux riches. De Wendel est une famille ancienne, un nom, une tradition. Chez Sidélor, on n'a ni nom, ni histoire, ni tradition. On n'a qu'un vulgaire acronyme. Chez mes parents, il était exclu d'inviter un Sidélor – et réciproquement. Il ne s'agissait pas de haines familiales, comme chez les Capulet et les Montaigu, mais bien

d'une lutte des anciens et des nouveaux. Entre ceux d'ici et ceux de nulle part. Il n'y a pas de bals chez Sidélor, pas de châteaux. Rien que des bureaux, avec des parvenus dedans. Quand un Sidélor téléphone, mon père ne dit pas « *Mes hommages, Madame* » comme il le fait à Mme de Wendel, « *Mme Maurice* », précise toujours ma mère, qui voit dans le grand âge une qualité aristocratique supplémentaire. (« *C'est toujours à lui qu'elle demande conseil* », ajoute-t-elle à voix basse, pendant que nous suspendons nos cuillers de potage, comme d'autres leur jugement.) Arrivant dans cette ville, mes parents ont aussitôt pris leur part dans cette hostilité, tant elle était violente, et sans pourtant connaître personne, à quelque clan qu'il appartînt. La rivalité entre de Wendel et Sidélor était une donnée industrielle, sociale, au même titre que la concurrence des minerais de fer de Mauritanie.

Les différentes crises qui suivirent le rapprochement des deux adversaires donnèrent lieu à la création d'autres sociétés, et d'autres acronymes, Sacilor, Sollac, Sacilor-Sollac, selon des schémas financiers d'une complexité décourageante, dont nous entendions parler à table, et qui n'annonçaient rien de bon. Pendant quelques années, les de Wendel et les Sidélor durent cohabiter, parfois dans les mêmes bureaux. L'atmosphère était glaciale, comme de part et d'autre d'un mur mitoyen à restaurer, mais ne put éviter de se réchauffer. À l'échelle de la famille, l'opposition Wendel/Sidélor, qui avait rendu laborieux le mariage de ma sœur aînée avec un ingénieur de Sidélor, fut l'occasion d'un nouveau baroud d'honneur quand je *présentai* à mes parents la *jeune fille* dont j'étais amoureux, et dont le père était Sidélor, lui aussi. Une guerre éclata derechef dans le salon, qui dura moins d'une heure, et à laquelle un armistice inévitable mit fin une fois pour toutes.

[Y* 2.1 *Suicide*] Mon ami Y* avait un frère plus âgé, très doué pour le dessin, comme leur père, peintre du dimanche (« *Il a de la technique, mais c'est un plouc* », disait de lui son fils, commentant les tableaux du salon). Ce frère restait dans sa chambre toute la journée, peignant, lisant, déguisant ses livres de poche en volumes de collection à l'aide de papiers brillants astucieusement collés. Il sculptait des objets sans nom, et sans laideur. Il eut sa période masques de plâtre, comme Bouvard et Pécuchet ont leur période agricole ou muséographique. (J'ai encore celui qu'il moula sur mon visage, que je considère parfois, perplexe.) Il était épouvantablement seul, malgré une drôlerie que je n'ai jamais

retrouvée, chez personne. Il avait ceci de particulier qu'il faisait rire aussi bien avec les mots que les gestes, les idées que les histoires – car il écrivait des nouvelles du genre « fantastique », mais désopilantes. Il riait lui-même beaucoup, mais sa bouche était trop petite pour qu'on n'ait pas l'impression qu'il faisait un effort. Aucun épanouissement des traits dans son rire : au contraire, sa bouche semblait souffrir. Il était d'une tristesse insondable, de cette « *tristesse sacrée* » dont parle Dostoïevski. Il portait des gilets boutonnés, comme les retraités, et marchait voûté à dix-huit ans. Il disait de moi, avec une grande simplicité : « *Drillon, il est con, mais il joue bien du piano.* » Il se trompait doublement.

Il concevait de jolis monogrammes exclusivement à son nom, écrivait des poèmes à la manière d'Alphonse Allais, qu'il consignait dans de grands registres toilés, comme en emploient les comptables. Son père, qu'il haïssait avec une puissance étonnante, lui fit justement faire des études de comptabilité, auxquelles il consentit par pur mépris, songeant sans doute que cette médiocrité rejaillirait sur celui qui en était la cause. Ce qu'elle fit peut-être, sans effet visible.

Il notait aussi de grandes phrases, en grandes lettres sur de grandes feuilles, dont il brunissait les bords, pour en faire des cadres. Par son rythme impeccable, l'une d'entre elles, tirée des *Mots*, est restée gravée dans ma mémoire ; il l'avait affichée au-dessus de son lit :

LA CULTURE NE SAUVE RIEN NI PERSONNE,
ELLE NE JUSTIFIE PAS.
MAIS C'EST UN PRODUIT DE L'HOMME :
IL S'Y PROJETTE, S'Y RECONNAÎT ;
SEUL, CE MIROIR CRITIQUE
LUI OFFRE SON IMAGE.

Vers l'âge de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, il montra de premières atteintes psychotiques. On diagnostiqua une schizophrénie. Dans son délire, il imaginait que des assassins le suivaient, que son voisin voulait le tuer, et s'enfonçait, terrorisé, dans l'encoignure de sa chambre, comme un lapin au fond de son terrier. Je voyais la crise monter dans ses yeux, qui devenaient fantastiquement mobiles, sous les sourcils plissés par l'angoisse. Il s'était alors mis en ménage avec une de ces femmes apparemment nées pour le sacrifice, une sorte de sœur de curé. Il était bien entendu impossible de le rassurer, et elle ne s'y essayait que

par automatisme : la logique des raisonnements qu'il lui opposait dépassait de très loin la sienne – et celle de tous ses interlocuteurs en général. Il vivait alors à Nancy. Sa femme le fit soigner.

Entre deux séjours à l'hôpital psychiatrique, il mit ses lunettes dans sa poche et se jeta du haut d'un pont. On peut dire « entre deux séjours », car il y retourna aussitôt, la jambe gauche paralysée, les vertèbres lombaires gravement endommagées, mais tout à fait vivant. On le mit sous neuroleptique. Allongé sur son lit, vêtu d'un survêtement de sport, il me parlait du nombre de gouttes d'Haldol qu'il prenait, comme on commente les résultats sportifs de la saison de football. Ses mains tremblaient, il avait beaucoup grossi. Les lésions nerveuses dues à sa chute l'avaient rendu impuissant, me dit-il. *« On m'a expliqué qu'on pouvait m'injecter du silicone dans la verge, mais que je serais en érection permanente. J'ai refusé. »*

Au bout de quelques mois d'hôpital, il réintégra l'appartement nancéen où il vivait alors, retrouva sa femme, qui prit, comme on dit, soin de lui. Son état mental empirant, elle décida de déménager. Les voilà à Paris, perdus dans le XV^e arrondissement, où ils ne connaissent personne, où tous les passants sont des espions russes, il n'y a vraiment qu'elle pour ne pas les voir ! Crises à répétition, augmentation des doses d'Haldol. Nuits de cauchemars, épouvante permanente. Un jour, exténuée, sa femme décide de se changer les idées, et lui annonce qu'elle part deux jours chez sa sœur. Elle n'a pas tourné le coin de l'immeuble qu'il descend dans la rue, se rend dans l'armurerie la plus proche, s'achète un fusil, rentre chez lui. Il pose ses lunettes sur la table, et se tire une balle dans la tête.

Voilà une vie.

Sa mère, une Bretonne très simple, aimante et mélancolique, a elle-même été déclarée schizophrène quelques années plus tard. Elle s'est pendue.

En voilà une autre.

[Y* 3 Nancy] Y* ne fut pas atteint par la maladie. Il partit pour Nancy, loua un petit deux-pièces au troisième étage de la rue des Sœurs-Macaron, au-dessus d'une boucherie casher, et passa son baccalauréat quelques années plus tôt que moi dans un lycée de la périphérie. Il revenait chez ses parents les samedis et dimanches, admirait de nouveaux garçons, séduisait de nouvelles filles. Tout cela me faisait

souffrir. Je le rejoignais à Nancy dès que je pouvais. Nous occupions les deux chambres contiguës. Je l'accompagnais à son travail, qui changeait fréquemment, mais où il devait toujours conduire quelque chose : un scooter, une voiture, une camionnette : livreur, convoyeur de journaux, marchand de glaces ambulant. À la fin de la classe de première, je déménageai à mon tour rue des Sœurs-Macaron, après avoir exigé de mes parents qu'ils m'inscrivent en terminale dans le lycée où il était allé. (Ils n'ont guère eu le choix.)

Je ne suis pas sûr que la boucherie au-dessus de laquelle nous logeons soit casher. Rien ne l'indique ; mais on n'y vend pas de porc, et même le saucisson est « *pur bœuf* ». Le boucher est un homme petit, à la tête ronde et rouge, tout le portrait de cet autre boucher, Ernest Borgnine, dans *Marty*, mais en moins joli garçon. Et je ne suis pas sûr de lui non plus : me déteste-t-il ? m'aime-t-il ? Peut-être ni l'un ni l'autre. Il est parfois sympathique, souvent agressif ; sa voix couine, il fait des blagues pas drôles. Quand une amie vient me voir et qu'il l'aperçoit, il passe dans le couloir qui longe la boutique et mène aux étages, il frotte devant lui deux grands couteaux, comme s'il les aiguise, et grince dans l'ombre : « *Je veux mon droit de passage !* » C'est une farce modérément appréciée. En fait de farce, la sienne, m'assure-t-il, est la plus estimée de la ville. Il me la donne à faire, parfois. Voici comment elle se prépare, par exemple pour les merguez : dans un hachoir, je mets une dizaine de kilos de bœuf, faite des rebuts de la boutique, les choses qui se jettent sous le billot, et de quelques rares morceaux acceptables, à quoi j'ai ajouté trois kilos d'oignons, pas épluchés, et pas même sortis de leur sac de faux jute, avec l'étiquette ; je hache le tout, qui tombe dans une grande bassine de plastique jaune. J'y vide deux boîtes de harissa d'un kilo ; autant de boîtes de colorant rouge (cochenille). Et je touille, à la main, ou plutôt au bras, car j'en ai jusqu'au coude. C'est la manière la plus efficace. Une fois la chair prête, salée, je l'introduis dans un grand cylindre vertical, à la base duquel sort un long et fin tuyau de fer. Un piston relié à une manivelle pousse la chair dans le cylindre et la fait sortir par le tuyau, sur lequel j'ai enfilé un boyau de mouton. Le boyau vient d'un bocal contenant une sorte de nœud de vipères qui trempe dans un liquide non identifié : une grosse boule de boyaux emmêlés, dont on extrait un, sans l'abîmer. Difficile de ne pas imaginer une capote sur un sexe. Je tourne la manivelle d'une main, aussi régulièrement que possible, et de l'autre je guide la saucisse qui jaillit

assez vivement du tuyau. Parfois, le boyau crève en faisant plop, et il en sort instantanément une grosse tumeur de chair rose. Il faut reprendre plus doucement, ne pas se presser, laisser le tuyau éjaculer sa saucisse avec placidité.

Il arrive que le boucher, qui coupe sa journée d'un grand nombre d'allers et retours au bureau de PMU, gagne de l'argent, parce que le bon cheval a enfin consenti à gagner la course. Il me confie sa camionnette, et je livre les merguez aux restaurants. Il me donne quelques pièces au retour, parfois un billet, il n'y a jamais moyen de savoir avant.

Sa femme est à la caisse, un petit cagibi de bois vitré d'un mètre carré tout au plus dans lequel elle s'enferme, mais d'où sort en permanence le son de la radio, pour le résultat des courses. Elle a des lunettes d'Américaine et une bonne tête maternelle. Quand elle en sort, elle boite extrêmement bas, comme si elle simulait une claudication pour faire rire des spectateurs. Sa grande affaire, outre la monnaie à rendre, est de mesurer la durée des passes dans le bordel d'en face. Il y a toujours deux ou trois putains qui racolent sur le pas de leur porte, immenses, chevalines, avec des cuissardes de faux cuir luisant. *« On ne peut pas les chasser, elles sont chez elles »*, a dit la bouchère. *« Regardez, elles font bien attention de ne pas dépasser le seuil, pour ne pas se trouver sur la voie publique. »* Donc elle minute la passe avec sa grosse montre, et annonce : *« Sept minutes quinze ! », « Douze minutes ! Ouh la la, c'est un lent, celui-là ! »* Et elle trace un bâton sur une feuille, comme un prisonnier compte les jours. En fin de journée, elle fait des additions, des multiplications, soustrait les charges, tous calculs de rentabilité qui la font rêver. *« Regardez, il n'est que 5 heures, et elles ont déjà fermé boutique. Ah ! ça a la belle vie... »*

Elle aime bien la jeunesse, surtout masculine, et me raconte ses malheurs dans son appartement, au premier, quand je lui paie mon terme, comme dirait Balzac. Elle écoute les miens avec curiosité, me donne une brioche entamée, un reste de tarte aux poireaux et quelques conseils.

Le service militaire avait rattrapé Y*. Il passa un an ou dix-huit mois dans les casernes du 26^e RI, non loin de là. Sa qualité de guitariste lui valut d'être affecté « à la musique », où son instrument n'avait pas d'emploi ; il apprit à jouer du saxhorn basse, une sorte de tuba. Il faisait le mur souvent, et venait me rejoindre. Nous avons fait énormément de

musique ensemble. Nous chantions à deux voix des petits madrigaux de la Renaissance, du folklore français, tout ce qui nous tombait sous la main, et que nous arrangions à notre usage. Notre répertoire a fini par compter une quarantaine de chansons, que nous avons tenté, en vain, de vendre à des restaurants de la ville. Il travaillait très intensément sa guitare, sans distinction de genre, de Robert de Visée, le guitariste de Louis XIV, à Jimi Hendrix, que je haïssais. Faute d'instrument, je ne pouvais plus jouer de piano, mais je me rattrapais avec la flûte, la guitare, le piano-jouet, et même la bombarde, espèce de hautbois breton dans lequel, écarlate, je soufflais de toutes mes forces, jusqu'au malaise. On nous permit de faire la manche tous les soirs dans une pizzeria. Nous improvisions des duos à la flûte et à la guitare positivement exécrables, et qui ne rapportaient guère. Néanmoins, nous pouvions acheter un peu de nourriture au lieu de la voler.

[*Voler*] Le vol nous occupait beaucoup. En principe, je prenais mes repas dans un restaurant universitaire, grâce à une fausse carte d'étudiant que je m'étais confectionnée avec de la gouache et de l'encre de Chine. Glissée sous plusieurs épaisseurs de rhodoïd rayé, elle faisait illusion. Hélas, les tickets n'étaient pas gratuits, et je n'avais pas d'argent : mon père payait ma part de loyer, mais pour le reste, je devais y pourvoir moi-même... (J'ai retrouvé il y a quelques années les lettres que je lui envoyais à l'époque : c'était d'incessantes demandes d'argent, rarement honorées.) Il fallait donc voler la nourriture, les disques, les livres. (Ne se volaient pas : les partitions, fort chères, l'essence de la vieille moto, les cigarettes.) Tout cela était fait sérieusement, à l'aide d'accessoires, de grandes doublures cousues dans les blousons, de casques de moto tenus sous le bras (pour le poulet rôti ou les petites boîtes de conserve)... Un jour, j'ai emballé un carton à vêtements de papier commercial, dont j'ai fendu le côté supérieur : en posant dessus trois ou quatre 33 tours, il était possible de glisser doucement le dernier à l'intérieur sans que cela se voie. Les livres se volaient plus souvent dans les bibliothèques que dans les librairies. Nous n'avons jamais été pris.

Le livre est un objet fréquemment protégé par des principes : « *Je ne prête jamais un livre* », « *Je finis toujours un livre* », « *Je ne corne jamais les pages d'un livre* », « *Je le referme toujours le soir* »... Et bien sûr, l'on entend : « *Je ne volerais pas un livre* », et à l'inverse : « *Je ne vole rien, sauf des livres.* » C'est un vol qui peut s'avouer : « *J'ai volé un livre de Cioran dans une*

librairie de Nantes », dit tranquillement Éric Chevillard, qui ne confesserait certes pas publiquement qu'il a dérobé une voiture ou le manteau d'un petit vieux nécessiteux.

L'objet est si particulier, par ce qu'il véhicule depuis des siècles, comme s'il était la forme la plus concentrée d'humanité, cet objet est si sacré que glisser un volume dans sa poche sans verser la contrepartie habituelle passe pour une sorte de viol religieux, la transgression presque érotique de l'interdit social par excellence. Le livre efface le vol. Voler un livre, ce n'est pas tout à fait voler, pense le voleur, petit Prométhée qui croit dérober le feu.

C'est pourquoi le voleur qui lit le livre volé et celui qui le revend – je ne l'ai jamais fait – ne sont pas du même monde. Le premier jette l'opprobre sur le second. Mais sa morale n'en est pas moins d'une souplesse inévitable : ce livre n'était pas cher, la Fnac est une grosse enseigne qui vole tout le monde, un livre est aussi indispensable que le pain, celui que vole Jean Valjean... C'est une sorte de revanche : des raisonnements comparables à ceux de l'ivrogne qui ne peut arrêter de boire et feint de ne pas le vouloir, à ceux du Pickpocket de Bresson : la société me le doit bien – une morale liée à l'âge, une morale post-pubertaire. Le vol de livres, c'est la fausse monnaie de la morale. Maurice Sachs, écrivain brillant, traître professionnel, escroc, juif collaborateur quoique résistant marron, saint patron des Voleurs de Livres, disait : « *On ne trahit bien que ceux qu'on aime.* » Godard volait des livres aux membres de sa famille, à ses amis, et Genet revolait les livres qu'il avait offerts. Comme si la honte valait pénitence.

À Nancy, Y* volait des vêtements, qui lui importaient plus qu'à moi, ou des fruits et des légumes, dans les champs et dans les vergers : j'en profitais, mais ne participais pas aux virées. Je préférais glaner dans les marchés, et lui aimait à faire cela seul, sous le regard du ciel.

Il volait moins de livres que moi. C'est qu'il avait une manière bien différente de pratiquer la lecture. Tandis que je passais d'un ouvrage à un autre, comme tout un chacun, il restait dans un livre pendant des mois, parfois des années. Il le mâchait et le remâchait, jusqu'à lui faire perdre toute saveur. Toutes ses pensées s'y accrochaient, tout ce qu'il écrivait s'y rapportait. Il les regardait de près, de loin, continuait de les lire dans la rue ou au cinéma, bien après les avoir refermés. Son esprit était moulé par leur forme. Une phrase le tenait excité toute une semaine, devenait proverbe. Il en retournait le sens, la mettait sur le dos

comme un insecte. Il s'amusait de ce qu'on puisse renverser une formule célèbre en en conservant toute la véracité. Me voyait-il désarmé après une séparation ? Il me citait Giraudoux, qui avait pratiqué la chose avant lui : « *Un être vous manque et tout est repeuplé*⁷. » Lisant Pascal, il notait en souriant : « *Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de savoir demeurer au repos dans une chambre* », ou « *Tout le bonheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer au repos dans une chambre* », et voyait s'il pourrait en faire son miel. Il tirait des fils entre les pensées, les nouait entre elles : chaque livre était un Talmud sans cesse augmenté, commenté, l'un chassant l'autre par recouvrement. Rares sont les livres assez puissants pour faire naître ce lacs de pensées. Je me souviens du *Baudelaire* de Calasso, lu récemment. On en lit dix lignes, parfois trois ou quatre, et l'on s'arrête pour rêvasser ou réfléchir ; on reprend, on s'arrête de nouveau : il remue tant de choses en vous ! Il faut aller chercher les *Fleurs du mal*, se rafraîchir la mémoire, et puis Valéry n'a-t-il pas dit que, n'ai-je pas lu que, voyons, et puis ce Delacroix, et Paulhan dans son étude sur Fautrier, et puis cela me rappelle les antimodernes de Compagnon, et puis j'ai déjà senti cela, Dieu que ce vers est dense, comme il jette de lueurs malgré lui, et puis entendre *Tannhäuser* en 1861, entre Meyerbeer et Rossini, quel choc ! et puis où ai-je fichu le bouquin de Benjamin sur les passages parisiens, et puis mon père disait toujours, et mais où a-t-il trouvé cela ce Calasso, comment a-t-il eu l'idée, mais je ne savais pas, où en étais-je, ah oui la Présidente, « *Vous êtes ma superstition* », lui a dit Baudelaire, être la superstition de quelqu'un, quelle damnation, cette Présidente, tiens pourquoi pense-t-on toujours qu'une présidente c'est une vieille, déjà on se laissait prendre dans les *Liaisons dangereuses*, cette présidente, cela ne serait celle de la lettre obscène de Théophile Gautier ? si, sans doute, on verra, continuons, et ainsi de suite... C'est en quelque sorte l'inverse d'un roman policier ; un genre de lecture en *stile concitato*, comme on disait jadis en Italie : agitée. On avance phrase à phrase, et il y en a cinq cents pages. Trois livres, qui ont ainsi agité Y*, me reviennent en mémoire : Cioran (le *Précis de décomposition*), *Les nourritures terrestres*, et un Krishnamurti au titre prémonitoire, *Se libérer du connu*.

Prémonitoire parce qu'Y*, s'il n'avait pas hérité de tentation suicidaire, suivait une pente qui se fit de plus en plus raide : partir. Parfois, il prononçait sa parole de vivant, qui m'était une phrase fatale :

« *Je vais partir.* » Et il disparaissait le lendemain, pour des semaines, des mois. Il écrivait ou n'écrivait pas. Il s'échappait, il m'échappait. Lorsqu'il me donnait une adresse, je courais le retrouver.

◆ [souvenir-tableau]

Il est « *parti* ». Il est à Dijon. Il a loué une chambre immense. Il a dû prendre des décisions, s'acheter une conduite, comme disait mon père : elle est nue, vide, sonore. Le mobilier se limite à un lit étroit, extrêmement soigné, repoussé à dessein dans un coin, et, au beau milieu de la pièce, une table très petite et une chaise. Sur la table, un bloc de papier, un crayon, un cendrier plein, un livre posé à plat : c'est son Gide.

Il est tout plein de lui-même, son œil n'est pas clair, il me répond à peine. Lui aussi voyage autour de sa chambre. Où s'est-il exilé ?

De quoi vit-il ? Il convoie des tonneaux de suif. Des tonneaux de suif, allons bon.

Il est comme fêlé, il est un autre ; me reconnaît-il ? Certes oui, mais je n'existe pas. Nathanaël, tu lui as fait du mal. ◆

◆ [souvenir-tableau]

Il a disparu depuis des années, dix ou quinze. Je franchis en voiture le carrefour Magenta-La Fayette, et je dois freiner sèchement devant un piéton inattentif qui s'engage au dernier moment sur le passage clouté. Surpris, il fait un bond de côté, en posant sa main sur le capot de ma voiture. Nous nous regardons, c'est lui.

Nous essayons de renouer les fils distendus devant une bière, dans un café « autogéré » où il a ses habitudes. Je comprends qu'il habite à deux numéros de chez moi... Mais les fils refusent de se retisser. Nous faisons des efforts, mais nous n'avons plus rien à nous dire ; en vérité nous ne sommes pas loin de nous détester. Il lit des livres inconnus, rumine des pensées nouvelles. Il a des projets, veut reprendre des études, me déroule une théorie toute prête sur je ne sais quoi, l'orthophonie, les orthophonistes, les enfants dyslexiques. J'écoute.

Nous nous revoyons une seule fois. Sa chambre est occupée, il a besoin d'un lit pour coucher avec une fille. Je lui abandonne ma chambre, et j'attends dans une autre pièce. Au bout d'un quart d'heure, il ressort, furieux, tandis que la fille se faufile dans le couloir

vers la porte d'entrée : « *Cette idiote refuse de me branler ! J'ai dû le faire moi-même.* »

Quinze ans plus tard, je le recherche sur Internet. Je le trouve dans un village d'Isère, il est orthophoniste. Je note l'adresse sur un carnet. ♦

[Y* 3.1 *Musique*] À Nancy, Y* m'a initié à la musique rock. Pour lui complaire, j'en ai écouté, en me forçant, comme on caresse les muscles durs d'un garçon alors qu'on ne rêve que de seins tendres et mous. Je cherchais désespérément ce qu'il fallait écouter dans cette musique du peu, du très peu, imaginée par des hommes à l'imagination creuse comme un vieux radis. Une musique de la ruine, de l'échec et du renoncement. Une musique pauvre, endettée dans le meilleur des cas, mal faite et peu pensée. Musique des foules, de l'oubli de soi, musique de hurlements collectifs et de matraques, celles qui cognent la peau des tambours.

J'avais garde de dire tout cela, de peur de creuser un fossé entre nous ; je sauvais avec peine et enthousiasme un passage ou deux dans l'album *Ummagumma* des Pink Floyd, où le batteur nommé Nick Mason faisait des transitions intéressantes, ou d'impressionnantes « descentes de toms », et un disque de « rock progressif » enregistré par Renaissance, tout simplement parce que le pianiste de ce groupe savait jouer du piano. Y* m'emmenait dans des festivals de rock organisés dans des hangars enfumés, des prés dévastés, où l'on n'échappait qu'à grand-peine à la torture sonore, celle-là même que les Américains ont employée à Guantanamo et à Abou Ghraïb, mais qu'on s'infligeait volontairement, et non sans avoir payé pour cela. Il me traînait au cinéma voir *Woodstock*, documentaire adroit sur un festival sous acide, où s'étaient réunis les plus mauvais musiciens du monde, pour le plaisir d'être ensemble : Richie Havens, au pouce gauche long de dix centimètres, et qui mastiquait sans relâche sa propre merde, les Doors, dont le batteur mondialement célébré est un garçonnet hystérique et hideux, Joe Cocker avec ses bras de pantin parkinsonien (« *What would you do, if I sang out of tune ?* », glapissait-il fort à propos⁸), les Ten Years After, qui faisaient entendre un misérable succédané de blues, fondé sur l'usage nécessaire et suffisant de gammes pentatoniques... Leur guitariste, Alvin Lee, qui connut une célébrité planétaire grâce à ce film, il aurait fallu le pendre toutes affaires cessantes – et, comme on

disait à l'époque, « avec les tripes » de Jim Marshall, l'inventeur du mur d'enceintes, le mur du son, infranchissable.

Je ne laissais pas voir que mon goût pour les chansons de Leonard Cohen tenait autant du soulagement que de l'adoration. Seul Georges Brassens, pour ce qui est des chansons, nous réunissait. Elles ne sont pas géniales, mais presque toujours parfaites.

Je n'étais pas tout à fait un vieux con, mais je montrais des prédispositions dont j'ai su profiter depuis. Je dois à la vérité de dire aussi qu'à force de feindre j'avais fini par y croire : j'écoutais sans souffrir le disque tout noir de John Lee Hooker, pourtant pentatonique jusqu'à l'os. Peut-être quelques plages seulement – mais je n'écoutais jamais entièrement les Nocturnes de Fauré non plus, dont la suavité m'écœurait un peu, pour propre qu'elle ait été à vaincre les dernières résistances des filles que je parvenais à faire monter jusqu'à ma chambre. Je revenais volontiers à Grateful Dead, parfois à Frank Zappa. Enfin, je crois. Tout cela est un peu confus dans mon souvenir, les genres se mélangent.

◆ [souvenir-tableau]

Dans ma chambre, je suis assis à un bureau cylindre, venu là par la grâce du hasard. C'est la nuit. Une minuscule lampe de chevet délimite une partie violemment éclairée, entre les oreilles du bureau. La partition du *Clavier bien tempéré* est ouverte devant moi. J'écoute Zuzana Ruzickova qui joue son clavecin d'assaut. Je me perds dans les fugues. Arrivé à *fa* majeur, guère plus loin, je m'assoupis. ◆

[*Filles*] Les filles qui montaient jusqu'à ma chambre n'étaient pas nombreuses. Pendant mon année de terminale, elles furent même rarissimes. Il y en eut une qui, poussée par la nécessité, la partagea pendant plusieurs semaines, faute de mieux. Elle arrivait de la campagne, des Vosges ou de la Meuse. Elle avait vingt ans, voulait faire du théâtre, et en attendant travaillait comme entraîneuse dans une sorte de club, une de ces boîtes très fermées dont on se demande toujours ce qu'on y fait exactement. Elle était d'une laideur de sorcière, mais son corps souple, musclé, agile, était parfait. Elle avait une intelligence aiguë et sifflante, un rire explosif, ricanait comme personne, et me méprisait ouvertement. Nous couchions ensemble, elle

sans plaiser, moi sans honte – car elle était toute bue. Je considérais qu'elle payait son écot. Ce n'était pas du cynisme pur : je la désirais violemment, comme je désirais violemment toutes les femmes que je croisais dans la rue, de tout âge, de tout genre. Jean Valjean volait du pain ? je volais du sexe. J'étais affamé. Le marché n'était pas très honnête, mais il était moral. Quant à la satisfaire, l'idée ne m'en venait pas – elle aurait pu me la glisser à l'oreille : on n'est pas amant quand on a dix-sept ans.

Son métier la contraignait à des horaires inhabituels. Elle partait travailler à sept heures du soir, et revenait à trois heures du matin. Mon impatience m'empêchait de dormir, et je l'attendais en lisant. Au retour, épuisée, elle me racontait les anecdotes de la nuit, les hommes... Ils n'étaient pas faits pour assouplir son féminisme. Elle devait les faire boire, si possible du champagne, dont le prix ahurissant assurait de gros bénéfices à la maison. Pour n'être pas ivre trop tôt, elle trouvait le moyen de renverser le contenu de son verre dans la glace du seau, ou dans l'évier du bar. Je n'ai jamais su si elle était « montante » ou non.

Je la tripotais pendant qu'elle fumait son dernier joint, à peu près impassible, et je la prenais une fois ou deux, en bénissant Dieu d'avoir créé des femmes, de leur avoir donné des seins, une vulve, des fesses. Et je m'endormais à ses côtés, en n'ayant obtenu d'elle, dans le meilleur des cas, qu'un peu de compassion. Le lendemain, je n'arrivais jamais au lycée avant onze heures, sous les regards admiratifs de mes condisciples, auxquels je n'avais rien laissé ignorer de mes petites affaires. Arrivé en fin de scolarité, je ne connaissais presque personne dans la classe : les groupes étaient formés, et je ne cherchais même pas à m'y intégrer. Je n'avais de bons rapports qu'avec mon voisin N*, un grand gaillard qui couchait avec la professeur de russe, ce qui faisait de nous la paire la plus enviée de tout l'établissement.

◆ [souvenir-tableau]

Mon voisin N* m'a invité à une fête chez lui, une surprise-partie, une soirée, une boum, que sais-je. Son père est architecte, l'argent semble sourdre des murs de la villa hollywoodienne, isolée dans la forêt. Il danse le slow avec sa mère, au milieu de nous. Elle abandonne la tête sur son épaule. Il lui pétrit les seins. En voilà un qui fait l'Œdipe sans complexe. ◆

La tolérance dont l'administration de ce lycée faisait preuve à mon égard me laisse songeur. Pour justifier mes absences, j'avais dérobé à ma mère une boîte entière de cartes de visite. J'y écrivais un petit mot d'excuse, que je n'avais même pas à signer, puisqu'on ne signe pas une carte de visite. Je le portais à une secrétaire, elle me remettait en échange un papier vert que je montrais aux professeurs en arrivant au milieu du cours. J'ai vite noté, dès le quatrième ou cinquième retard, qu'ils le regardaient négligemment. Au lieu de l'abandonner sur leur bureau, je décidai de le rempocher, et de le resservir le lendemain et les jours suivants. Ce que je fis pendant plusieurs mois sans être inquiété le moins du monde. Quelques semaines avant l'examen, le professeur de philosophie, que j'appelais l'Orphelin, car il se nommait Dass, m'a parlé pour la première fois : « *Monsieur Drillon, vous avez assisté à un tiers des cours. J'ai fait le calcul. Vous allez vous prendre une veste au bac.* » (Je lui ai désobéi.)

Cette fille a disparu brutalement, sans laisser de trace. Ni raison apparente. J'avais tenté de hausser nos rapports à un niveau plus élevé que celui de la ceinture. Faute de troupe, d'engagement, de metteur en scène, de projet, son amour du théâtre la minait plus qu'il ne la soutenait. Je lui ai donc proposé de lui faire travailler un monologue. Pourquoi pas *La voix humaine*? J'avais lu cette pièce avec passion, comme tout ce que je lisais de Cocteau. En échange, elle me ferait travailler le monologue de Lui, dans *Faisons un rêve*. Hélas, j'avais compris de travers le texte de Cocteau : la femme au téléphone, cette femme sans nom, appelle son correspondant « *Chéri* » ; or c'est le nom que me donnait ma mère. J'en ai induit, sans même me poser la question, que la pièce racontait l'abandon d'une femme par son fils. J'ai raisonné juste sur une figure fausse, avec ce que cela comporte de vraisemblable et d'in vraisemblable. Il est vrai que la pièce est plausible ainsi, mais ce que j'en sais à présent me la montre d'une pitoyable loufoquerie.

En tout cas ce travail n'eut pas de suite, faute de travailleuse.

D'autres filles ont pris sa place, très brièvement. Je me rappelle une d'entre elles, droguée, qui sentait le patchouli à vous rendre malade. Une autre, fugueuse ; elle portait une inexplicable petite culotte en caoutchouc.

Une dernière enfin, qui apparut un peu plus tard, alors que j'étais

étudiant. Du diable si je me souviens où je l'ai rencontrée. Elle enseignait les mathématiques à l'université. C'était une de ces femmes qui veulent tout : dominer et être dominée. Elle s'offusquait qu'on puisse la siffler dans la rue ou lui faire un compliment, mais eût été furieuse qu'on ne le fit pas. Comme dit vilainement Baudelaire, elle voulait « *être foutue* », mais ordonnait dans le même temps qu'on lui fiche la paix – tout en ayant le plus grand mépris pour les impuissants. Lui cédiez-vous le passage à l'entrée d'un ascenseur, elle s'y engageait résolument, non sans vous lancer un regard de dédain. Elle applaudissait les Américaines qui veulent « *désérotiser* » le corps féminin, mais ne quittait pas ses hauts talons et ses tailleurs moulants. Elle était exhibitionniste et secrète, insolente et déçue. Elle s'interdisait ce vil sentiment de reconnaissance qu'on éprouve à l'égard de qui vous a fait jouir, mais ne pouvait réfréner ses larmes après un orgasme particulièrement puissant.

Je l'interrogeais sur ses fantasmes. Elle se rêvait en Catherine de Russie, choisissant le soir l'officier avec lequel passer la nuit : elle les alignait, nus des pieds à la ceinture, passait sa cravache sous le menton de celui-ci, sur les fesses de celui-là, reprochait à un troisième de ne s'être pas rasé, et montait avec lui. Mais le plus « *efficace* », me confia-t-elle dans un bref moment d'abandon, était de se faire prendre, jambes et bras attachés, par un homme auquel un autre homme donnerait ses ordres. Après un moment d'étonnement, je m'avisai qu'elle avait trouvé la situation idéale : être soumise à un soumis.

Elle avait été mariée à un homosexuel, qui hélas était homosexuel. Elle le goûtait pourtant sans réserve : il était très savant (art étrusque), très spirituel, séduisant ; il imitait à merveille Malraux et ses tics. Le soutien qu'elle apportait aux lesbiennes militantes, sans pour autant se joindre à elles activement, excepté pour deux ou trois écarts sans lendemain, l'avait amenée par logique politique à soutenir aussi bien les homosexuels masculins – tout en niant d'ailleurs que la sexualité eût été « *première* » dans les rapports humains (on aime un être, pas un homme ou une femme). Quoique *seconde*, elle avait sa place. Peu de temps après son mariage, conclu avec une admirable grandeur d'âme, elle douta de pouvoir faire sa vie avec un homme qui disparaissait presque toutes les nuits pour, c'était son droit le plus strict, aller draguer dans des lieux infects où les femmes n'étaient pas souhaitées, *personae non gratae*, et qui ne réagissait que fort peu à ses efforts méritoires et répétés. Le hasard

lui avait fait rencontrer un jeune homme fantasque et sympathique : elle le convia chez eux dans l'espoir qu'il animerait un peu leurs soirées atones. Ce qu'il fit au-delà de toute espérance : une demi-heure plus tard, il la prenait « sauvagement ». Et c'est alors que le mari, par malheur, considérant la scène d'un œil brillant, se mit à réagir : la vue de ces fesses de garçon, musclées, serrées, portant sur le côté ces creux que provoque la contraction musculaire, l'échauffa prodigieusement. Pendant qu'elle prenait un plaisir dont elle avait été trop longtemps privée, elle l'entrevit qui jouissait aussi (et enfin), glissé entre les fesses du jeune homme.

Cette réussite scella son échec. Elle divorça, reprit fièrement sa vie de femme indépendante et désespérée de l'être.

Elle commençait une carrière universitaire qui promettait d'être éblouissante. Elle entendait être admirée pour son génie mathématique. Elle avait, me dit-elle, « *pondu un nouveau théorème* ». Elle ne s'irrita pas de ma perplexité, m'expliqua simplement que cela n'arrivait pas tous les jours. Mais quand je l'ai rencontrée elle revenait d'une série de conférences dans une université américaine, fort déprimée, défaite. Elle était lasse, jugeai-je, d'être admirée pour son génie mathématique. Elle me tomba dans les bras facilement. Ce fut pour elle un coup de fouet, d'autant que notre accord physique était miraculeux : elle se redressa, retrouva des forces qu'elle pensait éteintes, mais reprit ses anciennes récriminations, son agressive amertume. Je ne savais comment me comporter, hésitant entre un machisme ridicule et un respect tout à fait excessif. À mesure qu'elle recouvrait sa robustesse, je perdais ma vigueur. Elle me rendait honteux de mon désir, me faisait douter du sien. Épuisé par ces chassés-croisés, incertain de ma juste place, je me dérobaï, et finis par la fuir. Le coup de grâce fut donné à la suite d'une circonstance inopinée. J'étais alors étudiant à Nancy, et sur sa demande instante, je l'avais présentée à ma mère puis à mon père. Elle avait réclamé cette visite, qui s'annonçait pourtant pénible, dans un but qui reste flou dans mon esprit. Peut-être pensait-elle pouvoir asseoir définitivement un jugement changeant en voyant de ses yeux d'où j'étais issu, et qui m'avait fait. À cette époque je circulais à moto, et nous avions fait le voyage l'un derrière l'autre, elle collée à moi. Ma mère avait reçu cette amazone avec son air pincé des mauvais jours, en la regardant se désharnacher de son casque, de ses gants, et de son Barbour imperméable, et retrouver sa coupable

élégance. La conversation, l'arrivée de mon père interloqué, le déjeuner, tout fut catastrophique. Ma mère posait des questions polies, sous lesquelles elle faisait ostensiblement entendre plusieurs harmoniques d'hostilité, de dédain et de méfiance (notamment à cause de la différence d'âge entre elle et moi, qui trahissait quelque emprise charnelle fort répréhensible) ; mon père, silencieux, se contenta d'aborder rapidement la portée du « *nouveau théorème* », auquel je pense qu'il ne comprit rien ; elle répondait avec un peu de hauteur, prononçait chaque phrase comme pour me montrer qu'elle la disait, mais sans oublier de paraître simple et enjouée. Je me souviens avoir été gêné par le soutien-gorge qu'elle avait choisi de porter ce jour-là, qui lui faisait des seins pointus comme dans les films américains des années cinquante. J'avais honte de tout, d'elle, d'eux, de moi. Du papier peint, des assiettes à fleurs, de la bonne qui passait les plats en jetant des regards horrifiés sur cette créature du diable. De la bêtise de mes interventions, des sorties impertinentes qu'elle s'autorisait. Et même du brouillard qui semblait ce jour-là enfermer la maison dans un champ magnétique. Aussitôt le café avalé, je me suis préparé à partir, et malgré son imprévisible résistance, je lui ai tendu casque, gants, Barbour. J'ai retrouvé avec soulagement ma selle dure, et la position familière de mes mains sur le guidon. Elle est montée en croupe. J'ai avalé les petits virages secs de la vallée de Montvaux, perçant la brume au hasard, au risque de percuter par l'arrière une voiture prudente. Arrivé à Metz, où elle devait se rendre, je l'ai déposée sans un mot ; j'ai rejoint une demi-heure plus tard ma rue des Sœurs-Macaron et ne l'ai plus revue.

J'ai appris récemment qu'elle était devenue doyenne d'une faculté d'outre-mer. Une vidéo la montre donnant une conférence sur l'enseignement des mathématiques : elle a les cheveux courts, le visage empâté, et son langage est encombré par les sigles dont l'Éducation nationale fait un usage ignoble.

*

[*Scout*] Il aurait fallu savoir comment réconcilier mon père et ma mère avec ma vie sentimentale. Mes nombreux frères étaient complètement absents à cette époque, disséminés par leurs études ou leur vie professionnelle. Ils n'ont pu me guider sur les chemins de l'amour, pourtant tortueux et dangereux...

Lorsque j'étais plus petit, il en allait un peu différemment. Ils m'ont appris deux ou trois choses essentielles : nouer mes lacets de soulier, visser dans le bon sens, boire à la bouteille. Celui de mes frères qui savait siffler très fort avec ses lèvres, sans les doigts, ne consentit jamais à me livrer son secret, parce que j'étais « *trop petit et bien trop con* ». Il m'appelait « *Moucham* », et ce n'était pas de miel qu'il était question dans cette apocope, guère aimable pour les diptères, et moins encore pour les petits garçons. Il me méprisait ouvertement, et je ne m'en venge intérieurement qu'aujourd'hui : j'ai lu Platon, et je sais que Socrate refuse de coucher avec le jeune et bel Alcibiade par pure méchanceté, par dépit, pour insulter à la beauté.

Mes frères ont tous été scouts. Cela vous fait les pieds et vous apprend la vie. L'âge venu, il a bien fallu y passer aussi. « *Un bon chrétien, a dit ma mère sans me demander si je l'étais, ni même si je voulais le devenir, doit appartenir à un mouvement catholique.* » On m'a inscrit. Le chef de troupe m'a demandé, lors d'une espèce d'entretien d'embauche, quelle était ma « *motivation* ». Ne sachant que répondre, j'ai répété : « *Un bon chrétien doit appartenir à un mouvement catholique.* » Il m'a regardé d'un drôle d'air, soupçonneux et interrogatif. Il n'avait jamais pensé qu'être scout pouvait avoir quelque lien que ce fût avec le christianisme, en quoi il avait grandement raison. C'était un type roux, avec un immense nez osseux à la Croquignol (Kaurismäki aurait pu lui dire, comme à André Wilms : « *Tu pourrais fumer sous la douche, toi !* »), extrêmement simple, très jovial malgré sa voix d'arrière-gorge, caverneuse et grasse, aimant les blagues élémentaires et les filles maternelles. Il lisait et écrivait avec le plus grand mal, mais était fidèle, sûr, costaud, adroit, pouvait casser des noix dans une seule main, qu'il avait énorme et plus ou moins violette.

J'étais trop jeune pour être vraiment scout, mais je n'étais pas loupveau non plus. C'était un état entre deux autres : des limbes. J'avais des camarades épouvantables, et obligation nous était faite d'assister à des cérémonies très guindées et très assommantes (les « *promesses* »). Nous nous réunissions tous les mercredis soir au « *local* ». Nous comptions les piquets de tente, ou coulions dans le plâtre de Paris les nains de jardin que nous devions vendre le lendemain au porte-à-porte pour alimenter les caisses toujours vides. Des choses comme ça. Un dimanche par mois, il y avait « *sortie* » : excursion en uniforme, sac au dos, à pied. Personne ne peut imaginer, s'il ne l'a lui-même éprouvée, la

fatigue d'un enfant de dix ou onze ans après quinze kilomètres de routes lorraines. L'après-midi, il fallait jouer à la thèque, une sorte de base-ball pour Européens, ou à d'autres jeux collectifs très intéressants, et refaire les mêmes quinze kilomètres dans l'autre sens sur les mêmes routes lorraines, dont les descentes étaient hélas devenues des côtes. L'été, c'était le camp, le plus souvent dans les Vosges : quinze jours sous la tente et la pluie. C'était instructif. J'y ai appris à faire un feu, à « animer une veillée », à marcher pieds nus, à creuser des feuillées et à faire dedans, mais aussi à quêter de la nourriture dans les fermes, lors de « raids » de survie. J'y ai appris à faire un nœud de capucin, à lancer le poignard dans une cible, à ne pas mettre les dix kilos de pâtes à cuire dans de l'eau froide (« *Imbécile ! Tu me feras ma gamelle tous les soirs !* »), et à boire à la régälade. J'y ai appris que le sol était dur quand on dort dessus, qu'il est difficile de pisser plus loin que son voisin, et qu'il faut hisser les couleurs lentement. J'y ai appris que certains gros garçons ont des seins de fille qu'on peut peloter. J'y ai appris que les chefs sont des chefs – cela ne s'oublie pas –, et qu'il n'y a rien de plus beau que de chanter à plusieurs voix, la nuit, sous les étoiles. « *Voie lactée ô sœur lumineuse / Des blancs ruisseaux de Chanaan...* » Deux de mes frères aînés étaient chefs, je crois que cela s'appelait « assistants », et ne m'ont été d'aucun secours.

Il y avait un aumônier, de gauche. Il était sympathique, cordial, bon footballeur, très viril. Certaines femmes de la paroisse, m'a-t-il dit un jour, le poursuivaient jusque dans son confessionnal. Il me convoquait régulièrement à ce qu'on appellerait aujourd'hui des confessions « informelles », dans son bureau du presbytère. Il me donnait des Gauloises à fumer, et me posait mille et mille questions difficiles sur ma vie intime, qui manquait un peu de densité à son goût. Instinctivement, je jouais au petit saint, au perdreau de l'année, au béjaune. Il ne perdait pas patience, et savait renouveler ses questions d'admirable manière, en aiguisant leur précision, mais en vain. Ma conduite exemplaire et la dignité de mes parents m'ont sans doute évité de le voir se branler devant moi, ou pis encore. Qu'il l'ait fait immédiatement après mon départ ne me regardait pas – mais à tout prendre j'aurais préféré que ce fût avant mon arrivée. En tout état de cause, je quittais le presbytère dans un état de grande allégresse, comme on sort de chez le dentiste : libre, heureux, léger.

Nommé tout naturellement à de hautes fonctions dans l'éducation

des enfants, il fut remplacé à l'aumônerie par un tout jeune abbé « *très distingué* », comme ma mère disait de lui, cultivé, d'un humour glacé, et théologien de première force, ainsi que l'attestaient son crâne déjà dégarni et son front de bénédictin. Ignorant à fond le peuple, les scouts et les feuillées, il fit un passage peu remarqué dans cet état. Lui aussi me convoquait dans son bureau. Mais, homme de haute spiritualité, il se demandait de quoi l'on pouvait bien parler avec un jeune garçon ; ne trouvant pas de réponse, il sortait de son tiroir trois dés, et m'offrait de jouer au 421. Comme le personnage de Sartre, je trichais pour perdre.

[*Érasme*] Je lui dois malgré tout mon amour pour Érasme. Entre deux parties, voyant qu'il avait affaire à pas trop balourd, il se laissait aller à sa passion, m'expliquait telle ou telle théorie philosophique ou théologique. Si j'en juge par le plaisir qu'il prenait à enseigner, et qu'il considérait sans doute comme un peu volé à sa mission d'aumônier scout, ou même condamnable en soi, cet homme était fait pour le professorat. Si la séance sur le personnalisme d'Emmanuel Mounier (je n'en ai plus jamais entendu parler – comment puis-je encore m'en souvenir ?) m'a plongé dans une douce somnolence, celle sur Érasme m'avait émerveillé. La guerre ne fut-elle pas son grand sujet ? Et n'est-elle pas le grand jeu des enfants ? Érasme a peut-être été le personnage le plus éclatant de la Renaissance, et le plus actuel, quoique le plus négligé. Il a été européen dans sa vie et sa pensée, pacifiste, humaniste, apôtre de la tolérance religieuse, et de la négociation comme système ; un homme du livre, de l'étude ; un homme de poésie et de philosophie – et le plus élégant latiniste de son temps ; l'homme de la liberté et du respect, contre la brutalité et le fanatisme, l'homme de la paix et des concessions mutuelles, contre la fureur fanatique et l'obscurantisme de la bêtise.

Mais il a été aussi un être craintif et pusillanime, et c'est peut-être ce qui me le rendait si cher : il disait la vérité, mais n'a jamais su la faire triompher ; et les sanguins, les violents, l'emportèrent. L'esprit de schisme a su réduire au silence son inlassable appel à la réconciliation. On le voit à ce symbole, à ce symptôme qu'est la langue : le latin pour lui n'était pas langue de Rome, mais langue d'Europe et de dialogue ; les langues nationales le supplantèrent, Babel fut érigée de nouveau, pour mieux dresser les peuples les uns contre les autres ; tandis qu'Érasme traduisait la Bible en latin, Luther l'écrivait en allemand.

Bien avant Hugo, Érasme tenait le savoir pour libérateur. Homme

de prodigieuse érudition, il fit de sa culture la protection de son indépendance. Alors que sa renommée inouïe lui ouvrait toutes les cours, tous les châteaux et toutes les bibliothèques, il ne se fixait nulle part, ne faisait que passer. Dès qu'on songeait à se l'attacher, il prenait la route, et filait ailleurs. Il ne fut d'aucun parti, ne parlant ni pour le pape ni pour la Réforme, pensant ainsi ménager les deux : il n'est parvenu qu'à s'en faire haïr également. Sa devise, « *nulli concedo* » (on dirait aujourd'hui : « je ne m'aliène à personne »), l'isola mieux que ne l'eût fait quelque folie destructrice. Les passionnés, dont il n'était pas, finirent brûlés par leur passion : Jean Hus, Savonarole, Servet, tous montèrent sur le bûcher, les autres furent pendus, torturés, décapités, assassinés : Knox, Fisher, Swingle, et son cher ami Thomas More aussi, victime d'un Henry VIII qui voulait être chef de son Église personnelle – et le fut en effet. Érasme mourut dans son lit, sans doute bien heureux d'avoir été tant aimé des meilleurs, et singulièrement de Rabelais, mais seul, inutile, vain. Et la folie de la Saint-Barthélemy, l'intolérance, qui obscurcit le XVI^e siècle comme une éclipse, put se propager dans le monde entier. Les délicats, les doux, n'ont qu'à bien se tenir, aujourd'hui comme alors.

Mon aumônier avait souri en me disant qu'Érasme était fils de prêtre, ce qui est un drôle de commencement dans la vie. D'autant qu'on l'avait prénommé Désiré, par une ironie trop visible.

Il m'avait dit aussi : « *Quand il est mort, il avait à peine les mains sales* », allusion que je n'ai comprise que plus tard ; car s'il avait le don de l'enseignement, c'était moins à des adolescents qu'à des étudiants qu'il aurait dû s'adresser. N'importe, quand je quittais son bureau, c'était sans doute moi le plus soulagé. Il retournait à ses chères études, et moi je courais à la maison où m'attendaient le pain frais, les betteraves aux oignons et le gratin dauphinois.

[Nine] Tout cela était préparé à moitié par ma mère et une de mes deux grands-tantes italiennes, nommée Fiorentina, qu'on appelait (Tante) Nine, et dont j'ai évoqué plus haut la présence à la maison. Elle était entrée dans la famille l'année de ma naissance. Elle y avait un statut intermédiaire : plus qu'une bonne, moins qu'une tante. Ma mère la payait un peu, en liquide. Elle prenait ses repas à la cuisine, et ne consentait à se joindre à nous qu'à Noël, et seulement au dessert. Elle était d'une nature modeste, affectueuse. Un de mes frères était son filleul (« *filluvil* », disait-elle), et jouissait d'un traitement de faveur que

nul ne lui contestait. Elle cuisinait, lavait, récurait, puis disparaissait dans sa chambre. Sa seule distraction était de lire et de relire le bulletin paroissial de son village italien, auquel elle était abonnée. Ses lunettes étaient atrocement rayées, car elle n'a jamais su les poser autrement qu'à même les verres. Vêtue d'une blouse et chignonnée à l'aide de peignes répugnants de graisse. Elle a souffert très tôt de décalcification, notamment de la colonne vertébrale, qui a fini par combiner scoliose, lordose et cyphose, et portait un corset. Elle fut le personnage du plus horrible cauchemar que je fis de toute ma vie : elle était transformée en poupée de porcelaine, tout agitée de soubresauts, et soudain son crâne se brisait, se détachait comme le haut d'un œuf à la coque, et je voyais que l'intérieur de sa tête était absolument vide.

◆ [souvenir-tableau]

J'ai douze ou treize ans. Tous les matins Nine m'appelle pour que je lace son corset, couleur chair, à longues et larges baleines. Elle sent très mauvais. Parfois sa chemise remonte, et laisse voir ses grosses fesses ridées. Je tire sur les lacets. « *Plous forte !* » Je tire en prenant appui sur son dos. Je me demande aujourd'hui comment cette tâche a bien pu entrer dans mes attributions. ◆

◆ [souvenir-tableau]

Ses ongles de pieds poussent si long qu'ils se recourbent ; ils sont énormes. Elle me demande de les lui couper. Je la gronde parce qu'elle a attendu trop longtemps. Je les coupe avec le sécateur du jardin. Elle a les pieds gonflés, violacés. La corne du talon est épaisse comme une semelle. ◆

Pour soigner ses cors aux pieds, qui la forçaient à porter en toute saison des espadrilles à semelle de corde, elle employait des espèces de feuilles de saule confites, qu'elle appliquait elle-même sous une gaze imprégnée de je ne sais quel infâme produit. Ou alors se trempait les pieds dans une bassine de plastique vert, pleine d'eau brûlante et salée. Après quoi elle remettait ses gros bas mousse, si c'est ainsi qu'on les appelle, très épais, très opaques, qu'elle maintenait en place par des jarrettières élastiques, glissées jusqu'au-dessus du genou. Lorsqu'elle devait aller à la buanderie, elle chaussait des sabots, culottés comme

une vieille pipe. Pour l'appeler d'un étage à l'autre, ma mère criait : « *Signorina, signorina !* » Et Nine rappliquait, en claudiquant plus ou moins, se tenant les reins d'une main.

Elle ne consentait jamais à figurer sur les photos de famille, surtout quand un personnage important y trônait, comme cet oncle éloigné, évêque professionnel, qui l'effrayait ; mais elle fut piégée une fois ou deux. Notamment pour celle-ci : nous sommes six enfants dans le jardin, endimanchés (cravates, vestes croisées) et bien rangés devant la maison ; dans le haut de la photo, une fenêtre : Nine est presque cachée derrière ; elle a écarté le rideau, se tient à un bois de la croisée, et nous regarde en souriant un peu. Elle porte une sorte de corsage sombre, fermé par un camée. C'est un jour de fête, un de ces dimanches interminables. Elle a sorti ses atours.

Ce que je sais aujourd'hui être sa bonté me permettait alors de la traiter en camarade, corvéable à merci, et parfois en souffre-douleur. Elle se plaignait des mauvais traitements que je lui faisais subir, mais sans les dénoncer auprès de ma mère. C'est vers elle que je me tournais dès que j'avais besoin de quelque chose, que j'avais perdu un objet, ou que je m'ennuyais. Elle était absolument ignorante, presque analphabète, et ne sortait jamais, même pour la messe, ne voyait personne. Je ne lui ai connu qu'une amie, une femme de ménage italienne qui portait un nom de chapelle, Sistina, à notre service pendant des années, et qui valait mieux que toute la famille réunie, par sa joie, sa subtilité, son entrain, sa tendresse fondante. Elle était dure à la tâche, chantait en travaillant, le visage rougi par l'effort ; et j'ai bien du mal à l'évoquer sans me mettre à pleurer. En somme, Nine et Sistina possédaient toutes les qualités qui nous faisaient défaut : la générosité, l'innocence, la sincérité, la ténacité, la fidélité.

Après que « *la Sistina* » nous eut quittés, elle fut remplacée par d'autres bonnes, qui logeaient tout là-haut, dans une chambre où nous n'allions jamais, et que ma mère recrutait au « *bureau de placement* ». Il fallait tout leur expliquer, comment on répond à la sonnette, comment on sert à table, retirer l'assiette sale par la droite et mettre la propre par la gauche, comment frotter les parquets à la paille de fer, ranger les verres de cristal dans le bon buffet, et « *faire les carreaux* ». Leurs lacunes agaçaient ma mère, qui les formait à la dure en se réjouissant secrètement de devoir le faire. Avec elles Nine ne s'entendait pas du tout : elle les trouvait paresseuses et fourbes, et nourrissait à leur égard

une sourde jalousie : c'était entre elles la même rivalité qu'entre Françoise et la « *pauvre Charité de Giotto* », cruauté en moins. D'ailleurs elles restaient peu de temps dans cette place, et se succédaient devant mon œil à la fois curieux et insolent. Je ne m'en rappelle qu'une, nommée Maria, une jeune Portugaise au visage ingrat et triste, qui portait des lunettes de bonne sœur. Lorsqu'elle échangeait les assiettes, selon le protocole susmentionné, elle effleurait mon occiput de ses seins durs.

◆ [souvenir-tableau]

Jeune adolescent cynique fort attiré par les amours ancillaires, je tente ma chance un beau jour auprès de Maria, escomptant sans doute qu'elle sera flattée par mes avances, ou qu'elle aura du moins l'intelligence de ne pas les repousser, et me fais remettre en place proprement, à coups de regards scandalisés et d'invocations du bon Dieu, qui voit tout – mais réproouve ce qui est agréable. ◆

Plats de Nine, inoubliables :

- la polenta
- les gnocchis
- le « flan » (crème renversée)
- le pain d'épice
- la « tête de nègre » (riz au lait moulé dans une jatte, et nappé de chocolat fondu. Le « *Filleuil* » n'aimait pas ce nappage : elle lui réservait une partie sans chocolat, largement mesurée)
- le risotto
- le minestrone
- les escalopes panées
- la pasta...

En cas de fatigue, de maladie, ou pour aider à la croissance : le *porto flip* (jaune d'œuf battu + sucre + porto).

N'a jamais fait de pizza de sa vie (un vœu, ou quoi ?), ni employé d'huile d'olive. Les pâtes sont cuites comme il faut, et non pas *al dente*. Elle n'a jamais su faire une vinaigrette (ma mère non plus), et sa soupe à l'oignon m'a toujours dégoûté.

◆ [souvenir-tableau]

Je passe la soupe de légumes dans un moulin à manivelle sur la table de la cuisine. Ou alors j'épluche les pommes pour la tarte. Ou je déroule les serpentins de pâtes fraîches. Ou je pile les biscottes avec une bouteille vide, pour faire de la chapelure. C'est la nuit si l'on est en hiver ; ou bien le soleil entre par la fenêtre si l'on est en mai. Nine fait autre chose. Je bavarde avec elle. Elle parle son franco-italien personnel. Elle aussi me vante naïvement les bienfaits de Mussolini. Les marais Pontins, la bataille du Grain... Le soir on dîne à sept heures vingt. ♦

♦ [souvenir-tableau]

Quand nous partons pour l'Italie, tous les mois d'août, Nine se cale près d'une fenêtre : elle est malade en voiture. Dans le col du Saint-Gothard, il faut souvent s'arrêter pour qu'elle vomisse. En cette époque de contrôle des changes, elle nous a distribué l'argent qu'elle rapatrie, pour passer la douane : nous avons tous une liasse de petites coupures dans nos slips. ♦

Mon père aimait beaucoup la vieille Nine, qui le respectait et l'admirait. « *Signore ingegnere* », dit-on là-bas. Ils avaient des rapports particuliers, à la fois tendres et déférents, qui passaient au-dessus de la tête de ma mère. Il était assez perspicace pour déceler en elle ces fameuses « qualités de cœur » dont nous faisons si grand cas tout en n'en possédant aucune. Je pense qu'il aimait Nine parce qu'elle était un être pur et simple (comme les noix ou les radis, si l'on veut), dévouée, éternellement sacrifiée. À soixante ans, elle était usée défaite brisée.

Elle n'eut droit qu'à peu de gratitude, et pas plus de reconnaissance. Quand elle tomba malade, on ne lui offrit pas de consulter les meilleurs médecins, les « grands pontes » de Strasbourg ou de Paris, qui seuls comptaient pour ma mère, laquelle accouchait toujours rue Blomet, dans le XV^e arrondissement, ajoutant ainsi un second « Groupe de la rue Blomet » au premier, mais moins surréaliste. On l'envoya dans l'hôpital local, un mouiroir effroyable, où donc elle mourut effroyablement, d'une crise d'urémie. Je ne dirais pas dans l'indifférence générale, mais sans provoquer de réaction. Elle eut des maux de tête épouvantables, des convulsions, s'est mise à puer terriblement, sombra dans le coma, et s'éteignit. Son destin n'était pas de durer, ni même d'être soignée convenablement, mais d'être envoyée en première ligne, au casse-pipe, comme ces « *enfants perdus* » dont

parle la stratégie militaire, et qui n'ont jamais eu que l'honneur de donner le mot « infanterie », à la rigueur celui de finir en « *mot d'or sur nos places* », mais pas davantage. Et dans son cas beaucoup moins : elle avait fait son office, un office modeste, et ne méritait pas qu'on grave son nom sur une plaque de marbre. La famille est une guerre dont les victimes sont parfois négligées, comme un arbre qui ne donnerait rien, qu'un peu d'ombre, aux jours de grande chaleur. Elle n'était pas sainte, elle n'était pas belle, et n'avait aucun génie. Elle cachait les macarons aux flocons d'avoine dans le placard, pour ne les en sortir que si l'on s'était lavé les mains. C'est elle qui faisait disparaître le pain qu'on laissait sur une assiette, le soir du 5 décembre, pour la mule de saint Nicolas. Elle touillait le linge bouillant dans la lessiveuse, mangeait seule sur un coin de table avec des couverts qui n'étaient pas d'argent mais de fer-blanc.

Sa chambre était au premier étage de la tourelle. La mienne était au second. Après sa mort, je descendis d'un niveau, et m'installai dans cette pièce imprégnée de son odeur de vieille. Ma mère décida qu'il fallait tout désinfecter, tout brûler, y compris le sommier de son lit, son matelas, les rideaux, la descente de lit. Mais on ne pouvait pas brûler le parquet, qui laissait parfois remonter des émanations de moisi, de poussière : pauvreté, solitude, enfermement.

[*Messe*] J'ai dit que même la messe était une cérémonie trop brillante pour elle. Nous y allions tous, ensemble ou séparément. L'important était d'être à jeun trois heures avant de communier. Autant dire qu'il fallait se lever tôt le dimanche si l'on voulait prendre le petit déjeuner. Dans les débuts, dans notre première paroisse, les messes étaient insupportablement ennuyeuses. Il y avait un suisse, qui martelait le dallage de son bâton ferré, chaque opération prenait un temps infini, et les prêches du curé n'étaient qu'une longue enfilade de phrases toutes faites et de formules creuses : le chemin de la vie, Dieu est amour, réjouissons-nous dans le Seigneur, par Lui avec Lui en Lui, la lumière éternelle. Quant à la musique, n'en parlons pas : elle était hideuse. Une fois que nous eûmes changé de paroisse (voilà ce que fut le côté de mes églises) les choses s'améliorèrent. Le curé était un diable osseux, à l'intelligence perçante, et très bon musicien. Il fallait arriver vingt minutes avant l'heure dite, pour apprendre avec lui des cantiques nouveaux ; une chorale répétait pendant la semaine, un organiste jouait des œuvres dignes de ce nom. Mon père avait sa place en début de

banc, contre l'allée centrale. Il a longtemps traversé ce que ma mère appelait une « *crise religieuse* », due d'après elle à la mort de sa première femme. Il était présent, mais restait debout tout au long de la messe. Ma mère à côté de lui priait de la manière pharisienne que j'ai dite ; et moi j'avais ma place à droite d'un pilier, sur une portion de banc isolée. J'attendais les cantiques en pensant à autre chose, et lorsqu'il s'agissait de chanter, je cherchais à placer une deuxième voix à la tierce – ce qui n'était pas toujours possible, mais me décourageait rarement. Je chantais avec joie et assurance, si bêtes que fussent les cantiques – fort beaux parfois. Comme dit Boris de Schloezer, on peut chanter avec autant de conviction « *credo* » et « *non credo* ».

(Mais il ne faudrait pas trop médire de l'hypocrisie. Si tous les êtres humains portaient leur âme sur leur visage, à quelles horreurs ne serions-nous pas exposés ! Que de faces répugnantes, gangrenées, pourries !)

[Bossuet] Le sermon du curé était toujours véhément, et secouait un peu l'apathie spirituelle de l'assemblée ; mes parents ne manquaient jamais de le commenter à table, autour du poulet dominical, comme s'ils avaient été ébranlés par ses remontrances. Il avait de toute évidence appris son métier dans Le Tellier et Bossuet. Lorsque j'eus atteint un âge qui m'autorisait à rompre tout lien avec la pratique religieuse, je conservai à Bossuet une admiration entière. Un auteur auquel on ne s'intéresse plus guère. Il écrit trop bien le français, faut-il croire. C'est à peine si l'on sait encore qu'il fut l'évêque de Meaux, le précepteur du Dauphin, le plus célèbre prédicateur du XVII^e siècle, et si, à l'occasion, un fragment de « Sermon sur la mort » parvient à nos oreilles émerveillées, incrédules. Est-il possible qu'ait vécu ici, écrit ici, prêché ici, un tel musicien ? Parce qu'elle est la patrie d'orateurs à la fois gras et creux, la France jette aux orties tout ce qui ressemble à de l'éloquence. Nous n'avons pas raison, et sommes forcés de remonter à Malraux pour commenter l'art d'Obama. Un petit livre de Jean-Michel Delacomptée est venu à point, voici quelques années, tirer Bossuet de l'oubli, et montrer un pré-Claudel fanatique de la foi, intransigeant, un homme qui demande autant aux autres qu'à soi-même, intelligent et logique, un « *colosse de la controverse* », un chrétien d'une « *fidélité minérale* » à l'Église, à l'ordre, à la hiérarchie, qui défend le dogme bec et ongles, « *arc-bouté sur l'obscurité des mystères* », « *ni timide ni bégueule* », que la brièveté et la vanité de la vie épouvantent et rassurent à la fois.

On l'associe au prêche de cour, on lui reproche d'avoir vitupéré Molière. Il est pourtant l'auteur d'un « Sermon sur l'éminente dignité des pauvres », et faisait rougir de honte, du haut de sa chaire, les duchesses débauchées, les marquis corrompus, le roi infidèle. Il « *ne cesse de labourer les consciences* », écrit Delacomptée. Son éloquence n'est pas dans les « *tournures tarabiscotées, les fleurs de rhétorique, les jolieses, les entortillements qui visent à se magnifier plus qu'à se faire entendre* ». Sa langue au contraire est « *rigoureusement articulée, réglée par une logique de juriste sous le soyeux des phrases, exacte à la virgule près* », et « *vient des oreilles* ». C'est que Bossuet était un improvisateur hors pair, qu'il montait souvent en chaire avec quelques notes seulement, et que son esprit n'était point le valet de la musicalité, ni la musicalité la servante de l'esprit : les deux allaient de front – et depuis toujours : il n'avait que seize ans lorsqu'il fut prié par quelque Précieuse, sur les onze heures du soir, d'improviser un sermon. Ce qu'il fit brillamment, gagnant ainsi la gloire d'un commentaire de Voiture : « *Je n'ai jamais ouï prêcher ni si tôt ni si tard.* » D'ailleurs, dit Delacomptée, « *à vingt ans, ses convictions étaient forgées* ». Forgées, oui, dans un métal d'une extrême dureté, où la mort entraînait dans une proportion considérable. N'a-t-il pas pris, devenu évêque, l'habitude de célébrer ses propres obsèques chaque année ? Il nous donnerait presque envie de retourner à confesse.

Où je suis allé tous les quinze jours, pendant des années. Je me tuais de péchés inventés, toujours les mêmes, et avoués dans un ordre immuable. Ils me valaient les mêmes reproches du vicaire, les mêmes recommandations et la même pénitence, que je débitais *il più presto possibile*.

[École 2] L'école où j'ai fini par aller, mais avec un an d'avance sur les autres garçons, était religieuse, comme tout le reste : c'est dire si l'on y était seul, face à face avec soi-même, dans l'inattention divine. Ma mère m'accompagna dans la cour le jour de la rentrée, pour me montrer où je devais me mettre en rang. Des centaines de gamins criaient et couraient en tout sens, se poursuivant, se battant, incompréhensiblement heureux de se retrouver. Je n'ai guère eu de chance : l'institutrice du cours élémentaire était malade, et tous ses élèves furent répartis entre les autres maîtres. J'échouai dans la classe supérieure. On me mit au dernier rang, avec pour consigne de la fermer une fois pour toutes ; je n'avais pas la moindre intention de l'enfreindre. Trois heures se passèrent ainsi, pendant lesquelles

j'entendis la classe, entre autres prodiges, compter de deux en deux, de trois en trois, de quatre en quatre. L'après-midi, ce furent trois autres heures de dérégulation, d'ennui et de chagrin. Les récréations étaient plus pénibles encore : je me cachais dans un coin du préau, et regardais avec admiration les autres se battre comme des chiens.

[*École 2.1 Le temps*] Je ne savais pas que je venais de pousser une porte à jamais maudite. Même si le retour de mon institutrice attitrée fit baisser d'un ton la noirceur de la situation, car elle était jeune et agréable, les journées d'école furent une longue suite d'épreuves qui venaient de commencer et ne connurent guère de cesse jusqu'à mes derniers cours d'université. Je comprends maintenant qu'elles furent dominées par l'horreur de ce que Debord appelle le « *temps pseudo-cyclique* ». Les heures fixes, la répétition des mêmes tâches, les dates imposées par d'autres, qui jamais n'ont correspondu avec les véritables cycles de la nature et des individus. Pourquoi faut-il commencer à 8 heures, prendre ses vacances du 1^{er} juillet au 31 août, suivre une leçon de mathématiques pendant cinquante-cinq minutes exactement ? Et toujours ainsi, pour toute chose, pendant toute la vie. Les êtres humains savent s'adapter au cours des saisons, aux différences de température, à la fatigue qui suit une tâche difficile. Ils savent qu'on ne sème pas en été, ou qu'il faut rendre un travail à l'heure dite – et je n'en ai jamais rendu un seul en retard. Mais comment admettre de se lever si tôt en hiver ? Rien de ce que demande le véritable développement n'est respecté : cinq heures de français toutes les semaines, c'est peut-être trop, peut-être insuffisant, à coup sûr pas la bonne durée, puisqu'elle est fixe. Pour les gens qui déterminent ces choses, une heure est une heure : elle peut se substituer à une autre heure. De même que l'entreprise compte par *postes*, demi-postes, quarts de poste, qu'on peut additionner, soustraire, permuter, l'école rend égaux les jours, les heures, les mois. Par suite, le loisir, la lecture, le repos, la vie sexuelle ou familiale sont programmés en heures aussi bien. Après le dîner, la France entière se met devant la télévision. Au bout de trois heures, la France entière se couche. Alors, la France entière lit ou fait l'amour. Puis la France entière dort. Et ceux qui échappent à cette régularité la remplacent par une autre, tout aussi rigoureuse et absurde. En février, il faut réserver sa maison de vacances, en mai faire sa déclaration d'impôts, en juillet se baigner dans une mer qu'on aura désirée en janvier. Et voilà les fêtes qui reviennent, l'époque de l'année où l'on

achète cadeaux et foie gras. Il est hors de question de fêter un ami un mardi 10 mars à onze heures. Et si le président de la République est incompétent, il faudra attendre la fin de son quinquennat pour en changer. De même que les êtres humains, toujours malades, absents, revendicatifs, gênent le fonctionnement d'une bonne société totalitaire qui voudrait s'en passer, les rythmes biologiques obligatoires rendent laborieuse la gestion du temps. Il faut encore que les êtres humains dorment, c'est bien ennuyeux. La société totalitaire doit s'accommoder de cette donnée ; elle le fait en pestant. Quant à l'école, elle est le premier bain dans lequel l'être est plongé, en la période de sa vie où il est le plus faible, le moins propre à décider de ce qu'elle doit être : ce bain, c'est la confiscation de son temps. L'école est un apprentissage de cette opération, dans laquelle il devient rapidement expert. Le jour qu'on le mène pour la première fois à l'école, on lui offre un réveil-matin. Désormais, tu auras sommeil, mon fils. Par-dessus le marché, tu t'ennuieras, tu n'apprendras pas l'essentiel au profit de ce qui est utile au commerce, et tu vivras avec des êtres que tu n'aimeras pas, et que tu n'auras pas choisis. Tu souffriras, on te dira que tu fais des caprices, on ricanera de toi.

Toute ma vie aura été fuite devant cette monstruosité. Je l'aurai vécue en épousant le rythme de mes besoins et de mes désirs autant que j'ai pu. J'aurai travaillé quinze heures tel jour que je me sentais en train, et n'aurai rien fait le lendemain, sinon flâné dans les rues de Paris, et regardé d'une terrasse de café les gens passer sur le trottoir – celui-là même que la municipalité réserve aux êtres vivants pour que puissent circuler les voitures, héroïnes de l'économie moderne.

Je ne pouvais plus manger quand je voulais, jouer, dormir. Brutalement, je suis vissé sur une chaise six heures par jour, à attendre que mes petits camarades aient fini, en se trompant, des exercices que j'ai faits en cinq fois moins de temps, et sans erreur. J'ai beaucoup regardé par la fenêtre... L'ennui inclinant à la sagesse, je suis vite devenu le « chouchou » officiel de la maîtresse, position qui m'a évité toutes les punitions collectives, hélas : de quoi se faire haïr de tous les autres.

[*École 2.2 Jacques*] Mon prénom lui-même m'exilait : j'ai vite compris, depuis l'école primaire et pour toujours, qu'il gênait celui qui le prononçait. De combien faut-il ouvrir le *a* central ? Faut-il le tirer vers

le è, ou vers le â ? La longueur de la syllabe incline à cette hésitation. J'ai d'ailleurs fait un cauchemar étant petit, où je rêvais qu'une personne ouvrait la porte pendant la nuit, alors que je dormais, et m'appelait tout bas, en chuchotant un « *Jacques* » très ouvert, un « *Jèèques* » interminable, immonde. C'est pourquoi beaucoup de mes intimes adoptèrent, les uns après les autres, par contagion, quelque surnom de deux syllabes qui effaçait la difficulté : Jaco, parfois orthographié Jacquot, ou Jacou. Mes enfants eux-mêmes ne m'appellent que Jaco, comme ils ont entendu faire à leur mère. (Je me demande pourquoi ils lui disent « *Maman* » alors que je ne l'ai jamais nommée ainsi ! Mais cela viendra peut-être...)

[*École 3 Maîtres*] L'année suivante, en deuxième année de cours élémentaire, j'héritai de la maîtresse dont j'avais fait la connaissance aux premiers jours de ma scolarité, et qui, sans doute prévenue par sa collègue, m'a tout de suite décerné le même honneur un peu poisseux. Elle était une excellente femme, un peu vieillissante, et qui avait eu des malheurs – lesquels étaient connus de toute la ville, car elle était la fille du vieux maire, qui venait parfois serrer nos mains dans la cour de l'école, sorte de Pétain paternel perpétuellement réélu. Elle habitait à deux pas de la maison, ce qui me valait la satisfaction petitement mesurée de lui porter ses piles de cahiers à corriger, que j'abandonnais dans son corridor, sur un radiateur toujours froid.

J'en eus une autre ensuite, que j'aimais regarder. C'était un genre de femme que ma mère jugeait avec sévérité (mon père n'a jamais rencontré un seul de mes instituteurs, ni aucun professeur) : je crois qu'elle aimait la chose, et que cela se voyait. Elle-même appétissante, elle mangeait un énorme sandwich au beurre et à la confiture à chaque récréation, et laissait voir un discret bourrelet de graisse que moulaient ses petits et misérables cardigans. Dans la hâte peut-être de courir à quelque inavouable plaisir, elle se préparait à sortir dix minutes avant la fin des classes. Elle se mettait un trait de rouge à lèvres, lissait sur sa poitrine un foulard de soie assoupli par l'usage, en le croisant avec soin, faisait coulisser les larges boutons de son manteau dans des boutonnières qui ne résistaient pas, et attendait que « ça sonne ». À l'exception de ce cérémonial, j'ai tout oublié d'elle, jusqu'à son nom. Je me souviens avoir pensé, voyant pour la première fois *Les quatre cents coups*, que la mère du petit Léaud (Claire Maurier) lui ressemblait, qui

reçoit des hommes dans sa chambre. Ma mémoire alors était plus fraîche.

Pour la dernière année de primaire, je fus touché par la Grâce. J'avais changé d'école, la nouvelle était beaucoup plus petite, et j'avais un maître. Il était redouté de tous, et donc de moi. Il était grand, d'une force qui me paraissait herculéenne (il entraînait tous les matins sa mobylette bleue dans le couloir, en la portant dans les escaliers), avait les cheveux grisonnants, portait des lunettes qu'il réajustait en les saisissant par les angles des branches, d'une main largement ouverte. Il avait un nom alsacien tellement imprononçable qu'il se faisait appeler par son prénom, Léger, et venait d'un petit village proche de Colmar nommé Guémar. Je pense qu'il a passé plus de temps à nous parler de son enfance campagnarde qu'à faire la classe. Je rentrais à la maison plein de ses anecdotes, de ses récits de moissons dévastées, de vêlages miraculeux, de voisins mal embouchés, de chevaux rétifs, de canards cou coupé. « *Aujourd'hui, Monsieur Léger a dit...* » Ses histoires ont occupé tous les repas de l'année.

Il était religieux, aux deux sens du terme. Marianiste de son état, et fort porté sur un Dieu simple, héroïque et barbu. Il nous lisait la vie des saints tous les matins, et ce n'était que supplices atroces qui nous faisaient frémir, écartèlements, décollations, roues et estrapades. La vie aventureuse d'un prêtre réfractaire, le P. Chaminade, nous a occupés plusieurs semaines.

M. Léger était un génie de l'enseignement primaire : ses élèves, génération après génération, étaient heureux et savants. Ils étaient heureux et savants parce que les leçons étaient d'une magnifique diversité, et que le savoir était transmis d'une manière progressive, naturelle, aisée. Nous ne nous rendions compte de rien. Pendant cette année, nous avons appris, outre ce qui était au programme, à nommer et reconnaître une centaine de fleurs et d'arbres, les règles de tous les sports collectifs (et les records de toutes les disciplines individuelles), les modes de scrutin des élections en France (avec exercices pratiques : campagne électorale, isoloir, carte d'électeur faite main, bulletins de vote, dépouillement, écharpe tricolore), l'histoire sainte, la liste alphabétique des départements avec préfectures et sous-préfectures. Nous avons appris à lire et à dicter correctement, nous avons lu et appris par cœur des contes entiers d'Alphonse Daudet, des douzaines de fables de La Fontaine, de lettres de Mme de Sévigné (« *Il faut que je*

vous conte une petite historiette... »). Nous avons appris à dessiner au crayon et au pinceau, à chanter à plusieurs voix, à lire un plan. Nous avons appris qu'il existait une carte du ciel et un mouvement des planètes. Nous avons relevé la mercuriale des denrées vendues au marché, détaillé le fonctionnement du moteur électrique et du moteur à explosion. Nous avons compris les petite et grande circulations sanguines, le système nerveux. Nous avons greffé des pommiers, élevé des animaux. Nous faisons des concours de calcul mental, et de longues parties de football, qui fréquemment ignoraient la sonnerie de fin de récréation (car M. Léger, grand sportif, jouait avec nous, ou plutôt avec eux, comme les aumôniers des films italiens). Il avait, non une soutane, mais une blouse bleue, nous donnait de fréquentes chiquenaudes sur le crâne, en passant dans les rangs, ou nous lançait sa craie quand nous bavardions dans son dos : il ne manquait jamais le coupable, et l'on prétendait qu'il nous voyait dans le reflet de ses lunettes. Il n'y avait pas d'autre châtiment physique : il n'en avait pas besoin. Mais ceux-là étaient nécessaires ; et nul ne s'en est jamais plaint, pas plus que de ses jurons de trois syllabes (« *Mer... credi !* » « *Cor... nichon !* »)

Voici la deuxième leçon de morale, copiée au tableau, apprise par cœur, et que je recopie (juste retour des choses) :

La conscience

- *La conscience est un guide (avant l'action) et un juge (après l'action).*
- *Ces voix qui nous poussent ou nous retiennent sont celles de l'égoïsme, de la paresse, du mensonge, de la gourmandise... lesquelles écouterons-nous ?*
- *Les punitions de la conscience sont : le regret, le remords et le repentir.*

Ma mère, qui savait reconnaître un bon maître, estimait beaucoup M. Léger. De son côté, une fois passée la première période de méfiance (elle était la mère d'un enfant gentil, frêle, et qui refusait de jouer au football), il eut beaucoup d'amitié pour elle, qui la lui rendait. Un amour commun pour l'Alsace les rapprochait, et je crois bien qu'elle eut droit, lors de leurs entrevues régulières, à quelques *histoires-de-Guémar* inédites. Ses appréciations, sur mon carnet de notes, se firent de plus en plus affectueuses : il me souhaitait de bonnes vacances, m'espérait un avenir brillant et une famille « *unie* », enfin mille choses

moelleuses...

Je me souviens d'une correction qu'il avait portée en marge d'une rédaction, et que j'ai comprise des dizaines d'années plus tard. Nous devions rendre hommage à notre mère. J'avais écrit : « *Sans toi, mon nom serait dans les nuages.* » M. Léger avait souligné « *mon nom* », et écrit en marge : « *Votre petit Jacques.* » Je m'étais demandé ce qu'il voulait dire, et s'il parlait à ma mère dans la marge de ma rédaction. Mais non, il supposait simplement que je la vouvoyais, et me faisait écrire « *vous* » : « *vous* petit Jacques serait dans les nuages ». M. Léger avait une conscience de classe. (Je note qu'il n'avait pas barré le « *toi* ».)

[Péguy] Ma mère et lui partageaient aussi un même amour pour Péguy. Nous avions appris par cœur :

*Adieu, Meuse endormeuse et douce à mon enfance,
Qui demeures -z- aux prés, où tu coules tout bas.
Meuse, adieu : j'ai déjà commencé ma partance
En des pays nouveaux où tu ne coules pas.*

Elle me l'avait fait réciter en rêvant. J'étais troublé par ce vers :

Quand nous reverrons-nous et nous reverrons-nous ?

parce qu'il manquait un point d'interrogation dans la copie que j'en avais faite dans mon cahier :

Quand nous reverrons-nous ? et nous reverrons-nous ?

On ne lit plus Péguy. Elle l'avait lu, et tant pis pour « on ». Il inspire la méfiance, s'attire les ricanements de la bonne pensée de « gauche » ? Tant mieux. « *Il y a quelque chose de pire que d'avoir une âme perverse. C'est d'avoir une âme habituée.* » Pour Péguy, fils de rempailleuse de chaises et de menuisier, et quoique normalien lui-même, l'artisan, le paysan, ont plus de chances de faire bien ce qu'ils font. (Cf. la fameuse phrase : « *Il fallait qu'un bâton de chaise fût bien fait. C'était entendu. C'était un primate. Il ne fallait pas qu'il fût bien fait pour le salaire ou moyennant le salaire, il ne fallait pas qu'il fût bien fait pour le patron, ni pour les connaisseurs, ni pour les clients du patron, il fallait qu'il fût bien fait lui-même, en lui-même, pour lui-*

même, dans son être même. ») Mais pas seulement les humbles. Le soldat, l'artiste, le député, et même l'intellectuel. Bien faire les met sur un pied d'égalité, les réunit. Dans l'idéal, du moins... Des textes, il en a écrit, il en a édité, solitaire et superbe, dans ses *Cahiers de la Quinzaine* qu'il porta des années durant comme une croix ou la bonne nouvelle, il en a corrigé, il en a vendu dans sa librairie de la rue Cujas, où il faisait tout, jusqu'aux paquets à poster.

Si Péguy devait fasciner des lecteurs aujourd'hui, ce serait parce qu'il a prédit ce qu'est le monde. Car le monde relève de Péguy comme le malade de la médecine. Il déteste l'argent, qui fait l'essentiel du discours politique : *« Pour la première fois dans l'histoire du monde les puissances spirituelles ont été toutes ensemble refoulées non point par les puissances matérielles mais par une seule puissance matérielle qui est la puissance de l'argent. »* Il annonce même les crises financières récentes : *« Par on ne sait quelle effrayante aventure, par on ne sait quelle aberration de mécanisme, par un décalage, par un dérèglement, par un monstrueux affolement de la mécanique, ce qui ne devait servir qu'à l'échange a complètement envahi la valeur à échanger. »*

Philosémite, révolté, puissamment droit et juste (*« J'aimerais qu'il me regarde »*, a dit un jour Alain Finkielkraut), courageux, opiniâtre, pauvre, socialiste qui rêve d'un monde où l'homme ne serait pas un loup pour l'homme, chrétien anti-dévoit qui ne s'est même pas marié à l'église, Péguy s'est brouillé avec beaucoup d'amis, d'admirateurs, de tièdes et de sangsues. Il s'est même brouillé avec ses ennemis, qui se sont vengés (l'Action française l'a condamné après l'avoir courtoisé en vain), ou se vengeront : le régime de Vichy l'a récupéré parce qu'il était patriote, ce qui ne manque pas de sel ; et parce qu'avec cela il défendait le travail et la famille. Vichy a sali beaucoup de mots que Péguy avait fait briller, comme d'autres, plus tard, feront main basse sur Jeanne d'Arc. La droite a toujours fait comme ma mère : elle a perverti le vocabulaire. Quant à l'Église, tiède et prudente, elle ne sait plus où elle en est avec ce brûlant converti, pas plus qu'avec Claudel et Julien Green. André Suarès raconte que *« le plus grand catholique, et le plus intelligent »* lui avait dit un jour : *« Mais enfin, qu'est-ce que Péguy ? et que veut-il ? Ses enfants ne sont même pas baptisés, et il les voue à la sainte Vierge. Je n'y comprends rien. »* Eh ! non, *« grand »* catholique *« intelligent »*, tu n'y comprends rien, et c'est inguérissable.

La leçon de Péguy, c'est que les catégories ne fonctionnent pas, ne

disent rien, ne servent à rien. Catholiques, anticléricaux, socialistes, petites gens et intellectuels, gauche et droite, mécréants et calotins, rien de tout cela n'est pertinent. (Jusqu'à la prose et la poésie, qu'il n'a pas distinguées : l'Incarnation montre qu'on ne peut pas séparer le vulgaire et le sublime.) Pour Péguy, le réactionnaire veut perpétuer l'état de désordre et de confusion dans lequel nous vivons : la république est inégalitaire, et le vrai chrétien est anticlérical. Au fond, il n'y a que deux grandes catégories opérantes, les dreyfusards et les antidreyfusards : les justes et les salauds. Les catégories sont affaire de morale. Tu es peut-être ceci ou cela, oui, mais quoi, où étais-tu, où t'es-tu placé dans l'Histoire ? Voilà la question qu'on pose. Et Jeanne d'Arc est la réponse de Péguy, qui fut « petite » et « grande », « paysanne » et « guerrière », et qu'un « évêque » brûla.

Il croit au progrès, mais c'est l'antimoderne par excellence. Il est indécrottablement nostalgique, jusque dans ses veines. (Puisqu'il n'est plus permis de dire que c'était mieux avant, quoique l'inlassable répétition de la formule ne prouve pas qu'elle soit fausse, que rien en principe ne s'oppose à ce que l'histoire de l'humanité, depuis Abraham et les Sumériens, ne soit celle d'un lent déclin, continu, inexorable, et que jamais l'existence humaine n'ait été aussi misérable qu'aujourd'hui, au moins avons-nous encore le droit d'avancer que ce sera *pire après*.) Dans les trente-cinq mille alexandrins d'*Ève*, près de deux mille sont une rabelaisienne et presque décourageante accumulation d'anathèmes contre les pédagogues, les glyptothèques, les éléphonographes, les sténologographes, les rentiers, les fonctionnaires, les taupiers, les factionnaires, les lanciers, les gardes du corps, les massiers, les portiers des morts, les caissiers, les gardes des Sceaux, les huissiers, les greffiers, les notaires et protonotaires... Il a dénoncé les crimes commis en Arménie, au Congo, en Finlande, en Roumanie, il a fouraillé toute sa vie contre le totalitarisme, écrit *Le triomphe de la République*, mais appelé de ses vœux une société « où la production sera centralisée », où « la concurrence sera supprimée »... Ce qui ne l'a pas empêché d'être un individualiste presque fanatique. Il était un soldat-né, mais il avait peur des vaches et des chevaux, et a écrit : « *La force ne fonde rien d'éternel. Le droit seul peut fonder une institution.* » Et il était du côté de Jaurès, et des « *ébénistes du Faubourg Saint-Antoine* » qui ont pris la Bastille ! Tout cela n'est contradictoire qu'en apparence : s'y trouvent enfin combinées, réconciliées, la liberté, l'égalité et la fraternité.

Son goût des mots, la beauté qu'il y voit. Leur souplesse, leur précision, leur bonté. (Son christianisme est païen, parce que « *païen* », en latin, veut dire paysan, et qu'il tient pour l'homme de la terre, du *pays*. La Beauce et la Brie lui importent infiniment plus que Rome.) Passer de *chaire* à *chair*, comment mieux dire l'incarnation du verbe ? Et jusque dans les lettres dont les mots sont formés : ne voit-il pas dans les deux jambages du H de Hugo les deux tours de Notre-Dame de Paris, son roman ? Francis Ponge n'est pas loin (il n'est jamais loin). Son amour de la répétition, qui remet côte à côte des mots identiques dans une spirale où leur sens tournoie, toujours semblable et pourtant décalé. Ses litanies, ses listes interminables, avec leurs cascades de points-virgules, et qui sont comme des méditations tourbillonnantes et obsédées. Le « beau style », il n'en veut pas ; les images et les métaphores, il n'en veut pas ; le « beau style » fait du mal à la langue, l'empoisonne au moins autant que la faute. Péguy n'est pas poli du tout, il est rugueux, invente des mots quand ils n'existent pas. Le langage est au cœur de son œuvre, mais le langage comme action. (Ma mère ne devait pas aimer cela : elle préférait la Meuse endormeuse, qui n'est pas du meilleur Péguy.) Et s'il répète, redit, recommence sans jamais rien retirer à ses brouillons successifs, les enflant de l'intérieur (encore une fois : comme Ponge), c'est qu'il enfonce son clou, qu'il redonne le même coup de marteau – mais le clou entre dans le bois, à chaque fois plus profondément. Il a foi en son clou : ses redites, c'est un chapelet de coups de marteau. Même pamphlétaire, il cherche son mot, et avec quelle violence ! Et quel esprit ! Comme s'il avait tété Saint-Simon, La Fontaine, Retz, Voltaire, tous ces Français redoutables, comme si c'était la France, dans ce qu'elle a de plus coléreux, d'impérieux, de sûr d'elle-même et de sa vérité. Il y a de quoi être insupportable. Il a été mobilisé en août 14, et a été tué le 5 septembre suivant : même la guerre s'est débarrassée de ce gêneur au plus vite.

Il est possible que ma mère et M. Léger aient aimé Péguy pour de mauvaises raisons. Au moins l'aimaient-ils. Quand ils parlaient dans la classe, alors que toute l'école était vide, je me morfondais dans le couloir. Ma mère n'était pas de celles qui parlent au maître devant leur fils. Quand elle sortait, je lui demandais :

« Avez-vous parlé de Guémar ? »

— Non, nous avons parlé de la Meuse. »

Et je n'y comprenais plus rien. Elle ajoutait :

« Il m'a dit que tu étais un bon élève, mais étourdi. Et que tu ne peux pas tremper ta plume dans l'encrier sans faire une tache dans les cinq secondes qui suivent. Et que tu écris si mal qu'il préfère encore les taches. »

J'étais fier de tout cela, de mon étourderie, de mes taches et de mon écriture de chat. J'étais fier de tout ce que M. Léger disait de moi, parce que je savais qu'il m'aimait. Et j'oubliais la Meuse.

[Buffon] J'ai beaucoup rêvé devant la bibliothèque de mes parents. J'en ai tiré des livres de toute sorte, dont j'ai conservé plusieurs, et que j'ai lus, adolescent, toujours allongé sur mon lit. J'avais eu beau me faire, dans l'ex-chambre de Nine, une sorte de petit salon, avec deux fauteuils de récupération et une table de style 1930, c'est toujours à mon lit que je revenais. Voici par exemple le *Discours sur le style* de Buffon. Il a été imprimé pour les Classiques Hachette, « 79, Boulevard Saint-Germain, 79 » en 1905, l'année du prix Nobel de Sienkiewicz et de la loi qui sépare l'Église et l'État, par les établissements Lahure, au « 9, rue de Fleurus, à Paris ». Charles, le fondateur de cette maison considérable, « européenne », dit la comtesse de Ségur, a transmis l'entreprise en 1874 à son fils Alexis. C'était un bâtiment immense, grand comme la salle des pas perdus de la gare de l'Est.

Imprimé en Didot, caractère altier, étroit d'épaules et rigoureux d'esprit, dans un corps fort économe (les notes sont à peine lisibles), l'ouvrage est bâti à chaux et à sable, protégé des outrages du temps par une épaisse et rigide couverture de carton, autrefois verte, mais pâlie malgré tout. Il est mince (soixante-quatre pages, précédées de vingt-huit autres, foliotées en chiffres romains, et consacrées à l'introduction), pèse peu, tient dans la poche. Aussi loin que je me souviens, ce livre a toujours été dans ma bibliothèque, n'a jamais été égaré. Il loge à côté des gros volumes noirs de l'*Histoire naturelle*, du même Buffon, que je n'ai pas tous ouverts, il s'en faut de beaucoup. Il appartenait à ma mère, qui avait fait grand usage des Classiques Hachette dans sa jeunesse. J'ai encore son *Virgile*, ses *Orateurs romains* et quelques autres, dûment marqués à son nom de jeune fille, pour éviter qu'une de ses camarades de l'Assomption de Colmar ne les lui vole, surtout la petite Frachet, « si pauvre ». L'ex-libris en rouge sur une page de garde semble avoir été posé en deux temps : un monogramme JM ou MJ, qui ne me dit rien (un premier propriétaire ?), surmonté après coup d'une couronne comtale apparemment dessinée à la plume. Le monogramme, sans la

couronne, figure aussi sur la couverture même du livre, dans les petits cartouches carrés qui ornent le haut et le pied de page.

Ce discours, je l'ai souvent lu. Quand j'étais adolescent, il m'impressionnait, me faisait envie aussi. J'aurais voulu être académicien français pour avoir le privilège d'en faire un semblable. À l'époque, son caractère sévère, implacable, me laissait supposer qu'il avait existé, autrefois, des esprits inflexibles qui savaient avec précision comment il faut écrire. Il suffisait d'agir comme il était prescrit, de mettre « *l'ordre et le mouvement dans ses pensées* », pour avoir du « *style* ». Mais qu'est-ce que c'est, l'ordre et le mouvement ? Je me réservais de le savoir un jour.

L'édition est de René Nollet, « *Ancien élève de l'École Normale supérieure, Professeur de Première au lycée Charlemagne* » (notez les majuscules, distribuées très exactement). Ce René Nollet était latiniste, et l'on peut trouver encore son *Cicéron*, et même un *Discours de distribution des prix*, qu'il a prononcé le 30 juillet 1904, dans son lycée.

Ce livre montre qu'il fut une époque où ce qu'on nomme aujourd'hui « édition scientifique » était déjà courant, jusque dans les publications destinées au public scolaire. Que cela ne date pas de la Pléiade. (Et que, même, ces éditions étaient agréables à lire, puisque les notes étaient en bas de page, et non absurdement rejetées en fin de volume.) Il existait des René Nollet qui passaient de longues heures dans les bibliothèques pour enrichir leur travail, et transmettre leur érudition.

Le discours proprement dit est annoté presque ligne à ligne. La page 2 en comporte neuf, et offre sept notes. Il faut absolument les lire toutes : la teneur en est diverse, et passionnantes sont les liaisons qu'elles opèrent avec l'histoire, la lexicographie. Le mélange d'érudition pure et d'informations de niveau inférieur est admirable. Il est exemplaire d'un certain état d'esprit selon lequel tous ne savent peut-être pas des choses très simples. Il faut donc les expliquer aussi. Pas trace de hauteur ni de pédanterie : tout savoir est bon, et tous méritent de savoir. Le meilleur est dû à chacun. Voilà la République. Qui lisait ce petit volume de la première à la dernière ligne – et pour 1,30 F – en sortait illuminé. Il avait appris mille traits d'histoire, avait plongé dans mille Mémoires, ouvrages divers, pièces de théâtre, avait appris à démêler le vrai du faux, le bon du mauvais, s'était familiarisé avec mille rites et coutumes, traits de civilisation...

Comme je l'ai fait, il gardait alors dans sa bibliothèque, si modeste

fût-elle, ce petit ouvrage intelligent où il était possible d'apprendre à écrire comme il faut, et où le savoir, la foi en le progrès, étaient si manifestes et rassurants. Peut-être un jour le fils de ce lecteur transporterait-il à son tour le volume dans sa propre bibliothèque, s'émerveillerait-il de l'y retrouver, et le lirait-il aussi, ébloui par la beauté de l'esprit en marche ?

[*Vosges 1*] L'esprit s'immobilise aussi, parfois. C'était le cas des étés de mon enfance, passés en partie dans la maison vosgienne de ma grand-mère maternelle. Je n'emportais pas de livres, trop enfant pour faire moi-même ma valise. Je retrouvais toujours la même chambre, le même lit si haut qu'y entrer tenait de l'escalade, et sur la table de chevet le même livre de la Bibliothèque rose illustrée Hachette, que je reprenais chaque année au début, et que je n'ai jamais fini : *Les prouesses d'Yvon*. Je n'ai pas retenu le nom de l'auteur. Sans doute ai-je bien fait de l'oublier. Une année, j'y trouvai aussi *Mon petit Trott*, d'André Lichtenberger, qui avait atterri là Dieu sait pourquoi. Je l'ai beaucoup lu aussi. Il me semble que ce roman, une simple suite de scènes, appartient au genre « charmant » ; j'apprends aujourd'hui qu'il recèle de nombreuses traces d'antisémitisme. C'est possible.

La maison, elle, appartenait au genre « maison bourgeoise », bien connu des agents immobiliers : une grosse et haute bâtisse carrée, à deux toits pentus, qui dominait un jardin assez escarpé, tout d'apparat si l'on peut dire, car il n'était pas bien grand. Je dis d'apparat parce qu'il était occupé par une pelouse qui ne servait à rien, « embelli » de rocaillies douloureuses aux fesses, et qu'on n'y allait jamais. Le vrai jardin était à l'arrière : une vaste cour de dalles bétonnées et fêlées par des souvenirs de bombardements, derrière laquelle se trouvaient, plus hauts de quelques marches, le potager et des rangs de fleurs à couper (surtout des rames de pois de senteur, qui faisaient les plus beaux bouquets, des bouquets « à peindre », disait ma grand-mère), et puis enfin, séparée du potager par des haies de framboisiers, cassissiers, groseilliers (à, ou sans, maquereau), une assez longue prairie plantée de quelques arbres fruitiers. Au-delà, toujours en montant, car la maison était implantée sur une colline, les champs, l'herbe, le blé, les vaches.

(À propos des groseilles à maquereau, qui rosissaient d'un côté, devenaient rouges et douces, passant en mûrissant de l'astringent au sucré plus spectaculairement que ne le fait aucun autre fruit, il me vient

l'envie de savoir pourquoi on les nomme ainsi. Je cherche, et j'apprends qu'on les destinait à l'accompagnement des maquereaux grillés. Explication simple et de bon goût : les maquereaux sont gras, écœurants, et demandent quelque acidité. Et aussi qu'on les désigne, ici et là, sous le nom de *croupoux*, *croque-poux*, *gratte-poux*, *claque-poux*, *pêteuses*, et même *pétasses* – c'est dire qu'on les méprise. Je me souviens qu'on en retire la queue, et qu'elles ont au cul un reste de sépales séchés qu'on saisit entre ses doigts pour ne pas le manger.)

Le goût des fleurs fut transmis par la sienne à ma mère, qui passa une bonne partie de sa vie dans le(s) jardin(s), vêtue d'un loden vert dont elle ne se sépara jamais. Elle taillait, repiquait, émondait. Que ce fût à la maison ou dans les Vosges, les promenades se passaient à cueillir du houx, des fougères ou des aubépines, à décrocher des boules de gui. Lorsqu'elle nous menait jouer dans les trous d'obus de Gravelotte, sur ce plateau balayé par les vents, ce n'étaient que de pauvres violettes dont elle parvenait à faire des bouquets, ou bien, à défaut, des pissenlits qui finissaient en salade. Dans les Vosges, les champs de jonquilles l'exaltaient à un point qui me faisait craindre pour sa santé mentale. Sa passion pour les fleurs nous inspirait un peu de l'indulgence qu'une épouse éprouve pour les marottes de son mari, qui ne pense qu'à sa voiture, aux soldats de plomb ou aux papillons d'Orient. Il faut bien lui passer cela, pensions-nous : c'était le prix à payer pour sa féminité. « *Chéri*, disait-elle à mon père au volant, *arrêtez-vous ici, il y a de magnifiques fougères.* » Le léger soupir que sa phrase nous tirait à chaque fois était l'exact symétrique de la légère fierté qu'elle montrait à la prononcer, seule contre tous, presque héroïque. Ils étaient faits l'un pour l'autre, s'emboîtaient l'un dans l'autre. C'était bien organisé.

(Et puis les branches de pommier en fleur nous changeaient des glaïeuls que mon père lui achetait toujours dès qu'une visite ou un dîner s'annonçait, équivalant masculin de la cravate qu'elle lui offrait pour son anniversaire.)

J'ai beaucoup regardé dans le salon de ma grand-mère un petit tableau, peint à larges et vigoureuses touches de couteau, qui célébrait l'amour conjugal : un homme, chemise ouverte, cheveux au vent, accompagné d'une femme en robe blanche serrée à la taille par une large ceinture, et qui reposait sa tête sur l'épaule de son compagnon ; tous deux étaient en marche dans un champ fleuri de coquelicots qui leur montaient aux genoux. C'est sans doute cette paix vivante, à la fois

ardente et miraculeusement étale, que j'ai cherché à reproduire, à retrouver dans mes bouquets éphémères. Et si j'ai toujours gardé une tendresse particulière pour ces fleurs-là, c'est qu'elles sont un miroir où je puis me voir : enflammées, réjouies, trop ouvertes, faussement naïves, vaniteuses, si vulnérables qu'elles paraissent prêtes à mourir au premier souffle de vent. Les champs, au-dessus de la maison de ma grand-mère, étaient encore envahis de coquelicots, dont je faisais de grosses brassées, en espérant à chaque fois qu'elles dureraient plus que les précédentes. Je ne savais pas encore qu'il suffisait de brûler rapidement la base de la tige pour les conserver, et me désespérais de voir les pétales chuter en quelques heures, et mon héroïsme de cueilleur opiniâtre tomber avec eux.

À cette époque, l'entreprise de ma grand-mère tournait à petite vitesse, mais elle tournait. Ses bureaux étaient dans le bas du village, et ne m'intéressaient guère. C'est à peine si j'y suis allé une fois ou deux, pour lui porter des papiers ou transmettre un message. En revanche, le garage, sombre et sale, où l'on entretenait les véhicules de l'entreprise, m'attirait beaucoup : il y flottait une forte odeur de cambouis et d'essence, et je rêvais de pouvoir un jour descendre dans la fosse pour regarder sous les voitures. En face, un bazar où l'on achetait des rustines, des pneus de vélo, des câbles de frein, et où l'on disait en partant : « *Vous mettez ça sur le compte.* » Celui de ma grand-mère, supposé-je aujourd'hui. (A-t-elle jamais payé ?)

[*Motos*] Mes frères avaient découvert dans la remise attenante à la maison trois vieilles motos, dont les phares étaient encore camouflés de peinture noire, ne laissant translucide qu'une mince bande horizontale, comme on le faisait pendant la guerre. C'était une Terrot noire qui avait son numéro d'immatriculation peint sur une plaque fixée dans l'axe du garde-boue avant, une Motobécane marron, et une petite bleue, sans marque. Mes trois frères aînés les avaient exhumées, nettoyées, et à peu près remises en état, malgré la résistance opiniâtre des *vis platinées*. Chacun avait la sienne. Leurs connaissances en mécanique étaient limitées, et ces motos en panne le plus clair du temps. Mais parfois, grâce à quelque bricolage peu catholique, elles démarraient – je dirais même qu'il arrivait qu'elles démarrassent –, et roulaient pendant quelques centaines de mètres, quelques kilomètres. Lorsqu'elles marchaient, mes frères s'éloignaient de la maison, allaient dans la campagne, fous de

joie, jusqu'à la panne. Ils les ramenaient alors à la maison en les poussant, et arrivaient à quatre heures pour déjeuner, épuisés, affamés, vêtements maculés, mains noires de graisse, et baissaient la tête devant ma grand-mère, qui leur passait un savon et les envoyait s'en passer un autre dans la salle de bains. Je me souviens d'une panne au cours de laquelle ils avaient refroidi le moteur (avait-il eu le temps de chauffer ?) en lui appliquant un emplâtre de *frais cresson bleu*, trouvé dans le fossé. Les pannes de moto aussi peuvent être poétiques.

J'étais beaucoup trop petit pour les accompagner. Tout au plus m'autorisait-on à m'asseoir en amazone sur le réservoir, sur quelques dizaines de mètres, jusqu'aux champs du haut. Là, motos sur leur béquille, mes frères sortaient leur lance-pierre, une poignée de clous repliés, et visaient avec précision le pis des vaches. Les pauvres bêtes couraient en beuglant.

Dans la cour, hors époque des motos, nous jouions au football comme tous les enfants. Le ballon passait fréquemment chez le voisin, le patron d'une petite scierie, qui avait un fils, toujours dehors. Alors on criait, bizarrement, le mot « *mécanisme !* », et le ballon nous revenait. Il y a quelques années, je fus me faire soigner le dos par un ostéopathe qui exerce dans une petite ville non loin d'ici. Il porte le même nom que cette entreprise de menuiserie. Tandis qu'il me vrille en tout sens, je lui demande s'il serait par hasard originaire de ce village vosgien. Il me dit que oui, me fait craquer quelques vertèbres, et me demande : « *C'est à vous que je relançais le ballon ?* » Nous n'avions rien d'autre à nous dire, mais cela, au moins, avait été dit, et fit le bonheur de ma vieille mère, fort amatrice de coïncidences. Cette séance s'étant soldée par une double sciatique sévère, je ne suis jamais retourné le voir.

Tous les soirs, il fallait aller à la ferme, non loin du garage, chercher le lait. Avec en main le pot à lait de fer-blanc, creux et sonore (en patois vosgien, cela s'appelle un « pot de camp », un « *podcamp* »), nous descendions la route, jusqu'à l'étable. Il y faisait sombre, et nous plongions littéralement dans l'odeur indescriptible de cette grande salle basse : il y sentait si fort la vache que l'air paraissait liquide. La dame plongeait sa louche dans un grand bidon de lait encore chaud, et la vidait dans le pot de camp, dont la résonance montait dans l'aigu à mesure qu'il s'emplissait. Elle le refermait, à l'aide d'un couvercle attaché par une chaînette, qu'elle emboîtait avec soin, et nous le tendait. Quant à moi, je restais longuement à côté d'elle, pour la

regarder traire, de ce mouvement aussi particulier que celui du gondolier vénitien, pression et traction combinées, la joue appuyée contre le ventre énorme de la bête, tandis que se fracassait le jet contre le zinc du seau.

Le matin en revanche, c'était la visite au maréchal-ferrant, puisqu'il y en avait encore un dans le village. Odeur de corne brûlée, grands coups de marteau qui sonnaient à des centaines de mètres à la ronde, tintement des fers qui heurtaient le sol. Et surtout l'énorme calme des chevaux, tranquilles, méditatifs, qui semblaient presque s'ennuyer tandis qu'on leur plantait des clous dans les sabots.

[*Italie 1 Tante Bi*] L'autre mois d'été, nous le passions en Italie, dans un village du nord du Piémont resté en l'état depuis des siècles, où vivait toujours la tante Bi, sœur de mon grand-père maternel et donc de Nine. Le bistrot central, la place centrale, l'église centrale, et les petits vieux sur des chaises, qui vous regardent passer dans un silence réprobateur. Tout cela englué dans une bigoterie ancestrale. La tante Bi fournissait la glu. D'ailleurs la maison familiale était sise Via Parrocchia, rue de la Paroisse, étroite venelle en pente. On y pénétrait par le jardin arrière, au niveau du premier étage.

Des bouts de parentèle un peu partout dans le bourg : l'oncle Frédéric, avec des yeux bleu très pâle d'aveugle, et secoué par un Parkinson en phase épouvantablement terminale, la tante Livia, dont je ne garde aucun souvenir, si ce n'est que son prénom sonne agréablement à ma mémoire. Et puis une masse indistincte de cousins, plus ou moins arrière, arrière-petits, vagues et oubliés, qui n'arrêtaient pas de mourir, qu'il fallait enterrer, et dont on trouve les noms gravés sur la plaque de marbre, au cimetière, grande et peuplée comme un monument aux morts de village meusien. Seuls les prénoms et les dates diffèrent : quant au nom, c'est le même partout, mon grand-père et ma grand-mère étant cousins germains. L'arbre généalogique de cette famille est incompréhensible.

La tante Bi était un minuscule petit bout de femme, qui alla s'amenuisant avec les années. Pour ouvrir la porte d'entrée de sa maison, elle devait passer au travers d'un rideau de vigne vierge qui retombait jusqu'au sol, et dans lequel ses allées et venues avaient préservé une sorte de niche, une ouverture qu'on franchissait en se baissant douloureusement. Elle tenait une sorte de bazar exigü, où elle

vendait de tout, et dont l'état normal était la fermeture. Volets de bois sur la vitrine en permanence. Une cliente s'annonçait, criait de la rue : « *Luisa ! Luisa !* » Alors la tante Bi, Luisa pour les extimes, descendait ouvrir la boutique qui donnait sur la rue, au rez-de-chaussée, vendait ses trois boutons de chemise ou ses bougies, non sans avoir échangé avec sa cliente de fortes paroles italiennes, pendant quelques heures. Après quoi elle rebouclait le tout.

La tante Bi était restée vieille fille. Vieille demoiselle, disait-on pour être correct, comme on disait israélite au lieu de juif (même genre de honte). Elle était vêtue de noir, affichait un bon sourire affectueux en cul-de-poule (le cul-de-poule est la marque distinctive de cette branche familiale), vous frottait le bras avec la frénésie de lady Macbeth aux prises avec les traces de sang sur ses mains, en disant invariablement : « *Mio caro !* » ou « *Mia cara !* », selon le sexe. Puis s'enfuyait vers sa cuisine comme un merle, en quasi rampant. Ce sourire à chignon tiré cachait une volonté de fer, une inquiétude constante, et une assez grande méchanceté que de petits yeux porcins trahissaient aussitôt. Mélange d'hypocrisie, de religion, de pauvreté, de solitude, d'énergie. Un esprit prodigieusement étriqué, une odeur de sueur et d'encens. Goût du secret, petite tête fureteuse. Messe le matin, ragots et cancans à toute heure, confessions hebdomadaires et inutiles (envie, colère, mensonge, par omission calculée ou commission revendiquée). Je crois n'avoir jamais su où elle dormait, ni de quoi elle vivait (son magasin devait faire un chiffre d'affaires proche de la nullité), ni bien sûr ce qu'elle pensait – du reste, elle ne parlait pas un mot de français. Je l'aimais beaucoup, lui étant « *molto caro* » ; et je ne comprends que maintenant ce que cachait ce visage lisse et tiède, apparemment fait pour recevoir baisers et caresses, mais qu'animaient la manœuvre et la manigance.

[*Italie 2 Mauvaise foi et mensonge*] Elle n'était pas de mauvaise foi, car elle ne cherchait pas à prendre l'avantage. L'artifice de la mauvaise foi était trop grossier pour elle, et trop infructueux. Il ne satisfait que celui qui l'emploie, et ne règle aucun conflit. Il lui permet de sortir apparemment vainqueur du différend, alors qu'il est objectivement vaincu. La mauvaise foi est donc le propre du plus faible, qui change les règles en cours de jeu. Et même il fuit le champ de bataille : c'est un déserteur. Sa mauvaise foi ne fait qu'horripiler son interlocuteur, monter le ton, gonfler la dispute en bloquant toute communication.

Qu'opposer à la mauvaise foi, sinon des coups ? On ferait aussi bien, comme le dit Beckett, « *de s'adresser au vent ou aux arbres* ». Car la mauvaise foi entoure un personnage comme un champ magnétique, et prévient toute agression. Elle me rappelle l'arrogance de certains journalistes de grands quotidiens, qui, tels des parfums trop puissants, les précède et les suit, où qu'ils aillent, d'où qu'ils viennent ; prétentieux comme des orchidées, ils ne marchent pas, comme vous et moi : ils *évoluent*. La mauvaise foi rend inaccessible, imbattable. Celui qui la pratique s'annonce ainsi armé, comme un don Juan par sa réputation – qui lui permet l'économie d'une bonne part du travail de séduction. On serre les poings, prêt à l'affrontement, qui n'a jamais lieu réellement : la mauvaise foi déplace le combat sur un terrain où l'on n'est pas présent, et pour lequel il n'existe aucune préparation possible. On est toujours en retard dans cette bagarre : on arrive essoufflé, ignorant tout de la configuration du lieu, à moitié vaincu.

Alors que le menteur veut véritablement abuser l'autre. « *Il y a dans le mensonge une innocence qui est un signe de bonne foi* », disait Nietzsche. Je ne sais pas qu'un menteur me ment ; ou si je l'ai deviné, il l'ignore. Si l'on m'oppose de la mauvaise foi, mon adversaire sait que je sais. Il y a en revanche quelque chose de pur dans le mensonge. Il me dit « *Je ne suis pas venu hier* », et je n'ai aucune raison de douter de la véracité de la phrase : il essaie de transformer la réalité, de la transformer pour moi. C'est bien à cause de cet espoir qu'on s'exclame à l'annonce d'une mauvaise nouvelle : « Ce n'est pas possible ! *Ce n'est pas vrai !* » On voudrait que la réalité soit autre qu'elle n'est ; mon interlocuteur peut le prétendre pour mon bien : c'est le « pieux mensonge ». S'il prétend « *je n'ai jamais dit cela* », alors qu'il me l'a dit, qu'il sait me l'avoir dit, qu'il sait avoir été entendu, alors il ne trompe personne, surtout pas moi, et c'est comme si cette tromperie faisait défaut. La réalité n'est pas transformée, ne peut pas l'être, en aucun cas. Il n'existe pas de « pieuse mauvaise foi », *Dio mio*.

Innocemment, donc, la tante Bi mentait, pour qu'on croie certaines choses, ou qu'on en ignore d'autres. Elle opérait un tri entre les sujets de conversation, et les rangeait selon sa hiérarchie des valeurs. Elle devait à toute force combiner deux pyramides : celles des informations, empilées depuis la plus cruciale jusqu'à la plus bénigne, et celle des secrets, depuis le vital jusqu'au négligeable. C'était une géométrie compliquée, faite d'axiomes mystérieux et de théorèmes démontrés par

la morale ou les habitudes familiales, et à laquelle elle excellait.

Là aussi nous jouions au ballon ; dans la maison nous faisions la chasse aux scorpions, aux geckos et aux tarentules.

[*Italie 2.1 Orta*] Un lac proche nous attirait presque tous les jours. Par une route sinueuse, bordée de hautes villas aux volets clos, mystérieuses de luxe et d'abandon, on parvenait à de petites plages désertes, protégées par des buissons d'épineux passablement hostiles, et qui permettaient les longues heures oisives, un peu joyeuses, un peu monotones. (Les fourrés ont été remplacés depuis par des guichets de péage.) On y pique-niquait de *prosciutto* et de cœurs d'artichauts à l'huile, d'olives, de pêches, de melons et de pain désastreux. Il nous arrivait de grimper sous un soleil atroce jusqu'à un petit village en surplomb, aux ruelles pavées de galets, miraculeux de silence, mort depuis toujours, qui laissait apercevoir toute la vallée, et avivait le souvenir d'une civilisation sans disparate, où l'arbre et la pierre, la colline et les maisons, semblaient avoir été composés en même temps, dans une partition unique.

Au centre du lac émergeait une île suffisamment grande et suffisamment petite pour qu'on ait pu n'y construire qu'un monastère, découpé nettement sur les collines brumeuses de l'autre rive. Quand l'angélus y sonnait, glissant sur l'eau lisse, nous refaisions nos paquets. Retour à la maison, *buona sera*, *Tante Bi*, les familières et familiales tagliatelles ou la polenta grillaient dans l'ail, en de vastes poêles noires, bossuées par le temps et les mauvais traitements.

[*Italie 3 Italiens*] L'Italie est à l'image de cette vieille tante, dissimulatrice et empilée. Rien d'indivis, dans ce pays ; pas de texte sans sous-texte. Non point l'organisation méthodique de la frustration huguenote qui sévit dans les pays nordiques, où l'abcès du vice crève sous la vertu par poussées de furonculoses tragiques, mais un double mouvement de significations parallèles, perpendiculaires, contraires. Des siècles de vaticanerie, de saints fabriqués à la naissance, de prélats incestueux ou assassins, des années de *double langage*, Staline perçant sous Don Camillo et Pie XII sous Peppone, une formation continue à la duplicité et à la simagrée, une assuétude au mensonge et à la tartuferie, un goût effréné pour le péché déguisé en humilité, ont formé ces âmes doubles, heureuses et fières de l'être. Réécoutons Verdi, la plus pure italianité, réécoutons cet orchestre bon enfant, presque stupide à force de banalité et de maladresse, au-dessus duquel tournoient des voix

enivrées d'elles-mêmes : voilà de quel alliage est fait cet esprit. Le chœur des esclaves hébreux, dans *Nabucco*, n'est-il pas écrit sur un rythme de valse viennoise, à peine masqué par une carrure binaire ? « *Va, pensée, sur tes ailes dorées...* », au-dessus de la terre vulgaire... Sans la ferveur presque sincère de son auteur, on en rirait. Trop de cocasserie dans ces ploum ploum tralala empreints d'ardeur et de foi ! Dans un autre peuple, pareille alliance n'aurait aucune chance de perdurer : le corps chimique obtenu serait instable, explosif. L'Italie a su réconcilier les courants contraires, et cacher la vanité sous la modestie, sans qu'aucune des deux ait eu à souffrir de l'autre. C'est pourquoi ont pu coexister dans ce pays l'aristocratie la plus éminente et la grossièreté la plus intolérable : les âmes italiennes, nobles et gueuses, sont pareillement stratifiées, et se rejoignent dans une même comédie. Seule une Italienne, Silvana Mangano, pouvait passer de *Riz amer* (seins en obus, short courtissime laissant voir les cuisses les plus voluptueuses du cinéma) à *Mort à Venise* (noblesse inatteignable, éthérée, le sommet de l'aristocratie) : l'actrice s'est bornée, sans doute avec délices, à inverser les deux plans de son esprit – et de son corps même. Sous la fourrure, sous la soie : les fesses. (Et cela en un instant, car le peuple italien est le plus rapide qui se puisse trouver. La vivacité chez lui pallie l'intelligence, qui ne lui fait pas moins défaut qu'aux autres. Il noue les fils si vite qu'on ne voit pas qu'ils sont usés et menacent de se rompre.)

[*Mère 5 En terre*] C'est dans ce gros village que fut enterrée ma mère, dont la bière écrasa celle de la tante Bi, puisqu'on a coutume, là-bas, d'entasser les cercueils, jusqu'à ce qu'effondrement s'ensuive. La scène, en cela tout italienne, fut à la fois triste et comique. Triste, on imagine pourquoi. La deuxième strate, burlesque, fut superposée à la première comme les dépouilles elles-mêmes. Ma pauvre mère, parvenue à un âge très avancé, s'était mis en tête de prendre certaine précaution posthume. Terrorisée à l'idée de se faire enterrer vivante, elle avait arraché à l'un de mes frères la promesse de pratiquer un trou dans son cercueil, pour qu'elle puisse respirer – ce qui n'aurait été possible, le cas échéant, qu'un temps assez bref, cette boîte de chêne étant par nature destinée à être enfouie sous la terre. Toujours est-il qu'une fois posée sur ses tréteaux de métal (modèle professionnel), elle fut entourée comme faire se doit par la famille et les amis, tous fort affectés : une quarantaine de personnes, « *recueillies* » dans une commune « *affliction* », comme elle écrivait dans les lettres de

condoléances dont elle avait le secret. Du groupe se détacha mon frère, fort digne, mais armé d'une perceuse vert fluorescent de marque Bosch, dont la batterie avait été dûment chargée dans ce but, et qui se dirigea à pas lents, presque majestueux, vers le cercueil. Là, il sortit de sa poche une mèche, ou foret, de bonne taille (dite « mèche de huit »), sous l'œil interloqué, souriant, carrément amusé, de l'assistance, et l'enfila non sans noblesse dans la partie de la perceuse nommée mandrin. Qu'il serra. Et sans désespérer, ni sourire, ni faire le moindre commentaire aux chuchotements et gloussements qu'il ne pouvait manquer d'entendre, il attaqua le chêne. *Crrrr*, faisait la machine en pénétrant à l'intérieur, où ma mère, soulagée, pouvait enfin vivre sa mort en toute sûreté. Quelques éclats de rire fusèrent ouvertement lorsqu'il entreprit, une fois le trou pratiqué, d'extraire la mèche du bois dur qu'elle avait percé. Impossible, le foret était coincé, sans doute par le zinc dont l'intérieur est tapissé. Le voilà qui pousse, qui tire, qui inverse le sens de rotation, qui jure dans sa barbe, mais fort distinctement, et qui enfin ressort brutalement le truc de la chose, en une traction plus violente, plus décidée, et qui lui fait perdre un peu l'équilibre.

À côté du caveau, le tas de terre habituel. Çà et là, des fibres synthétiques de couleur vive dépassaient, à côté de quelques fragments osseux plus ou moins identifiables : bouts de chemises, de pantalons et, pourquoi pas, de caleçons, qui avaient résisté à la pourriture générale et obligatoire, et doivent encore, à l'heure qu'il est, résister.

[*Barrès 1*] Le soir, à l'hôtel où nous avons nos quartiers, car la maison de Tante Bi n'est guère hospitalière, je lis Barrès, qui n'est guère plus lu que Péguy. Un nationaliste, antidreyfusard, antisémite, et jaloux de Proust par-dessus le marché : un pas grand-chose, en un mot. Ce n'est pas parce qu'on ne le lit plus que je ne le lirai pas. Je finis *Colette Baudouche*. J'ai entendu parler de ce livre toute mon enfance, et c'est d'ailleurs le petit Nelson de ma mère que j'ai retrouvé. Quoique vosgienne, elle avait un grand mépris pour la Lorraine – essentiellement parce qu'elle y voyait un cul-de-sac lamentable, où elle a vécu soixante ans de sa vie. Elle qui se rêvait un destin parisien. Elle méprisait aussi la Bretagne, où elle n'avait jamais mis les pieds, parce que les ouvriers de la région allaient y passer leurs vacances (nous avions plutôt droit aux châteaux de la Loire). Et pourtant, elle lisait et

relisait *Colette Baudouche* (sans doute parce que Barrès était nationaliste, antidreyfusard et antisémite), que je me suis moi-même appuyé quand j'avais seize ans, et qui m'avait sombrement ennuyé (j'ai su bien plus tard qu'il était un auteur sensuel, insolent, esthète, mais sans doute amoureux de la Lorraine plus par nécessité intérieure que par goût véritable). Une sorte de *Silence de la mer* pour vieux cons, me disais-je. Ce que c'est, en effet. Maintenant j'en suis un : cette phrase fluide, simple, élégante, c'est du miel. Et puis tous ces noms de villages que j'ai entendu prononcer mille fois, ces rues de Metz où nous allions au moins une fois par semaine : rue Serpenoise, En Fournirue, rue d'Enfer, porte des Allemands, En Chandellerue... L'enfance enregistre tout, sans trier, sans même regarder – car il me semble ne regarder vraiment que ce que mon enfance a déjà vu, et que je retrouve⁹. D'ailleurs j'ai enregistré aussi le portrait des Messins que ma mère faisait (des butors fermés à double tour), et qui ne se superpose pas du tout avec celui qu'en fait Barrès : prestes, intelligents, fiers...

S'ajoute à mon plaisir nostalgique celui que me procure le portrait de son héros allemand : à s'y méprendre le double d'un ami pianiste, universitaire bavarois, qui vient régulièrement en pension ici pour faire de la musique, et dont nous rions sous cape, tant il est raide, grossier, vaniteux. Il me parle de son Audi à quatre roues motrices, me fait faire le tour de toutes les applications gratuites qu'il a installées sur son téléphone, et met du lait dans son café. Il descend le matin au petit déjeuner en maillot de corps : « *Excusez-moi, fous n'auriez bas un téotorant ? Ch'ai ouplié le mien.* » C'est un invité pesant, qui arrive à la gare en traînant derrière lui une valise à roulettes grosse comme un char d'assaut, les bras chargés de massepains qu'on jette dès qu'il est reparti, et tourne en rond quand il n'a rien à faire. Pour s'occuper, il prend un livre au hasard dans la bibliothèque, mais tombe systématiquement sur ce qui dépasse les limites de son français et qu'il ne peut comprendre : Mallarmé, Rotrou... À quoi il renonce vite, à la fois agacé et détaché.

Au demeurant bon camarade, absolument pas bête, intéressé par mille choses, et intéressant dans plusieurs. Au piano, il est épatant, mais quand il doit attaquer, il hurle presque « *Und !* » pour donner le départ, et boum il joue. J'écris « *und* », hélas c'est « *ountttt !* » qu'on entend... J'organise des séances de huit-mains avec lui et deux jumelles, les sœurs L*, qui sont tout le contraire, fraîches, gaies, subtiles... Quand elles entendent « *UND !* », elles éclatent de rire ensemble, et oublient de

démarrer. C'est tout à fait *Colette Baudouche*... Voilà pourquoi je n'ai pas quitté cette charmante Messine de tout mon funèbre séjour.

[*Barrès 2 Malgrange 1*] J'ai appris tout à l'heure que Barrès avait fait ses études secondaires près de Nancy, au collège de la Malgrange, où je suis allé moi-même. Cela m'a stupéfié. Je lui en ai un peu de tendresse, à ce compatriote, même si l'un des curés de cette institution nous a presque tous fait subir ce qu'on appelle aujourd'hui des « abus sexuels ». Avoir été socratisé de la sorte m'a laissé un souvenir tout juste désagréable, que je n'ose dire sans grande importance.

À l'époque, quand le supérieur de ce collège m'a signifié mon renvoi, dont je parlerai ultérieurement, j'ai tout déballé à mon père : la faim, le froid, le manque de sommeil, l'incompétence des maîtres, la méchanceté des camarades, et les séances spéciales chez le P. M*, tôt le matin, après la messe quotidienne qu'il fallait « servir » (*introibo ad altare dei*, tu parles !), et avant tout petit déjeuner ; c'était le plus pénible de la chose : la faire à jeun. Mon père en a été sincèrement indigné ; mais on peut être un père intelligent, respectable, et être naïf comme un enfant. Il a réagi avec toute la violence dont il était capable : il a consigné mon récit dans une lettre au *Courrier des lecteurs* du *Figaro*, son cher quotidien, qu'il est allé lui-même, sur ses propres jambes, mettre à la poste. À sa grande déception, et à son grand étonnement, elle n'a jamais été publiée.

[*Beethoven*] La gaieté des jumelles L* me rappelle une jeune personne qui intervient dans les *Cahiers de conversation* de Beethoven, dont la surdité gênait les dialogues, forcément... Pendant les dix dernières années de sa vie, il prit l'habitude de parler, tandis qu'on lui répondait par écrit. Ont été conservés onze volumes de carnets, chacun de quatre cents pages. Cela se lit comme un roman de Pinget : l'interlocuteur principal, celui dont on voudrait entendre la voix, est absent ; lorsque le dialogue est rapide, on peut imaginer ce que Beethoven avait dit, mais le plus souvent les phrases passent du coq à l'âne, et le lecteur est bien forcé de renoncer à comprendre. Ce bout-à-bout ne manque pas de cocasserie, d'autant que Beethoven utilisait aussi ces cahiers comme carnets de notes : « *Allumettes* », ou « *rasoir* », « *bougies, baquet pour la lessive* ». Il y recopiait des annonces : « *Gouvernante d'âge mûr, sachant cuisiner* », ou bien « *bel appartement de trois pièces* ». Il y note des phrases de Kant, fait ses comptes, alignant des listes de florins et de kreuzers, parfois trace quelques notes de musique.

Surtout, il écrit ce qu'il veut dire quand il craint de parler trop fort, comme font les sourds : « *Les gens ont l'air de nous regarder.* » On regrette qu'il n'ait pas plus souvent tenu ses conversations dans des lieux publics : on aurait plus de ces formules savoureuses : « *La malheureuse manie d'être riche* », ou bien de ses confidences sur son mal : « *Les médecins ne savent pas grand-chose, et on les lasse, finalement.* » La question de la surdité, quelque peu égarée parmi les potins, les histoires de l'un et de l'autre, les nouvelles locales, est un sujet récurrent. (On mesure, cheveux dressés sur la tête, la profondeur du gouffre d'ignorance et d'incurie au fond duquel rampaient les malades d'alors. Un remède parmi tous ceux que lui recommandent ses visiteurs : « *On prend du radis noir frais, qu'on vient d'arracher à la terre, et on le frotte sur du coton qu'on roule vite et qu'on met dans l'oreille. Cela doit être recommencé aussi souvent que possible, toujours avec du radis noir frais.* » Parfois, et même souvent, on lui recommande le « *grand air* », le « *repos* »... Et il ne s'énervé pas, le saint homme.)

Ses interlocuteurs sont des amis, de vagues connaissances, des relations d'affaires, grises, atones. Parfois cette jeune personne, qui aurait mérité d'être la jumelle d'une autre, tant elle ressemble aux L*, égaye la grisaille de conversations éteintes qui commencent parfois par : « *Voici des escalopes.* » Elle est si vivante, si enjouée, si coquine, qu'on croit la voir écrire. C'est une chanteuse, Caroline Unger. Elle promet toujours de venir le voir accompagnée d'une amie, en réalité une rivale, qui ne vient jamais, évidemment. « *Sonntag n'a pas pu venir à cause du mauvais temps, qui pourtant ne m'a pas retenue...* » Elle taquine le vieil ours, pas dupe mais ravi de se laisser faire : « *Ma compagne et moi nous vous ferons un cordon de sonnette plus digne de vous. Comment Beethoven peut-il avoir un cordon de sonnette pareil ? Si vos mains ne l'avaient sanctifié, on dirait plutôt une corde de pendu.* » À une question qu'on n'entend pas, elle répond : « *Je n'ai pas d'amoureux. Et vous, combien avez-vous d'amoureuses ?* » Ou bien : « *Avez-vous un livret ? Est-il joli ?* » Et tout de suite : « *Y a-t-il un rôle pour moi ?* » Elle le flatte, lui dit des choses aimables : « *Ne voulez-vous donc pas croire qu'on brûle de vous adorer encore dans de nouveaux ouvrages ? Oh ! quel entêtement !* » « *Vous aussi, vous devriez vous marier, vous travailleriez plus.* » Et lui, on le sent bougonner, tout heureux. Pour ces moments-là, quand se dessine vaguement la silhouette du plus doué et du plus mal doté, du plus courageux de tous les compositeurs du monde, on oublie les banalités, les cuistreries de

tous les autres visiteurs.

En tout état de cause, il fallait aimer la conversation (ou Beethoven) pour écrire tout ce qu'on avait à dire. J'ai toujours cet amour, et j'aurais volontiers sacrifié au rite du carnet. Celle que j'entretenais avec Y*, je l'ai dit plus haut, était longue et délicieuse : on avait tout le temps devant soi, et les plus longs récits étaient les bienvenus.

◆ [idée de roman]

« *Madame, nous allons être face à face pendant sept heures dans ce compartiment. Je vous propose une sorte de jeu. Vous allez me raconter les hommes de votre vie, tous les hommes, en commençant au début. Vous me direz la vérité. Si vous le préférez, je peux vous raconter les femmes de la mienne, avec la même exigence d'honnêteté. Choisissez. L'idée est celle d'une inégalité parfaite : l'un parle, l'autre écoute. À l'arrivée, nous nous séparerons pour ne plus nous revoir.* » ◆

*

[*Psychiatre*] Pendant mon adolescence, qui fut une crise familiale continue, mes pauvres parents, dont pourtant je n'étais pas le premier enfant, se sont trouvés fort démunis. Parce qu'ils ne comprenaient à peu près rien à ce qui se passait, rien aux hurlements, aux portes claquées, au mutisme, ils s'étaient mis en tête de me faire voir un « spécialiste ». Mon père avait lu dans le *Figaro* – toujours lui – un article « remarquable » d'un certain docteur André Berge. Lequel avait fondé une institution, l'École des parents et des éducateurs. Excellente dénomination. Mon père avait dû *remarquer* ce texte, mais pas le comprendre, puisque c'est moi qui fus envoyé en consultation, et non pas lui, pourtant aussi sourd et aveugle que ma mère. Passons. Je garde un souvenir enchanté de ces allers et retours hebdomadaires à Neuilly, de ces longues séances inutiles de face-à-face avec le Dr Berge, un aristocrate qui me respectait au point de prendre des pages entières de notes, de son écriture élégante et racée, belle au point de m'avoir donné l'idée de reproduire sa signature à la gouache, en blanc sur fond rouge, sur un grand carton que j'avais accroché au-dessus de mon lit, en lieu et place du crucifix que Nine y avait mis. J'ai appris plus tard que c'est lui qui avait découvert en 1924 l'original du Questionnaire de Proust, dans les papiers de sa mère, fille de Félix Faure. Et la mienne qui ne savait pas cela, doux Jésus.

[*Henri Millot*] On me conduisait à la gare de Metz, et j'avais une journée de liberté devant moi, de solitude un peu ivre. Un soir que je lisais pendant le trajet de retour, mon vis-à-vis, un homme de trente à trente-cinq ans, pas beau mais qui avait le haut du visage fatigué et le bas moqueur, m'adressa la parole :

« *Pouvez-vous me prêter une minute vos Chants de Maldoror ? Je les adore, et pourtant ils sont si pompiers ! Et cela fait bien longtemps que je ne les ai pas lus. En échange je vous ferai découvrir un auteur que vous ne connaissez peut-être pas.* »

Il lut mon livre quelques instants, m'en montra un passage qui l'avait fait sourire, et poursuivit la conversation. Il parlait littérature avec sérieux et drôlerie à la fois, comme à un égal, au marmot de quinze ans que j'étais. Il était médecin, dirigeait l'hôpital d'une petite ville située à une quinzaine de kilomètres de la mienne, pas *loin d'Hagondange*, dans l'enceinte même de l'usine que je connaissais si mal, et qui en recélait un. J'étais enchanté de cette rencontre. À Metz, il me reconduisit chez moi dans sa petite Alpine bleue, où l'on était assis fort bas, sur le plancher ou presque, lequel plancher passait à quelques centimètres de la route. On avait un peu peur de se râper les fesses contre l'asphalte. Il me déroulait le grand jeu, mais avec une discrétion que j'ai rarement retrouvée chez les homosexuels dragueurs et riches. (Je n'eus à repousser ses avances, délicates et timides, que cinq ou six ans plus tard.)

Les fréquentes conversations téléphoniques que nous eûmes alors étaient rendues difficiles par sa voix, qu'il avait douce et basse au possible – signe de haute civilisation. (Certains répondent par oui ou par non, lui répondait par « *hum* » ou par « *hum* ».) Elles me laissaient un goût sucré, qui tenait à la fois au mystère qu'installaient ses phrases imperceptibles et aux merveilles dont il me parlait. Il faisait tout au contraire des autres : s'envolait pour l'opéra de New York au beau milieu de la semaine, achetait des toiles à des inconnus dont la cote devait monter vertigineusement trente ans plus tard, découvrait la prodigieuse flûte à bec de Frans Brüggen quand on associait cet instrument apparemment débile à je ne sais quelles pratiques pédagogiques, faisait des photos sous-marines dans les Seychelles à une époque où l'on ne rejoignait ces îles que dans un petit coucou plus ou moins déglingué, et prenait parfois de la mescaline, dont personne n'avait entendu parler, hormis les lecteurs de Michaux, dont il était. Je me souviens qu'il poussa l'anachronisme, tout à fait irraisonné, jusqu'à s'acheter une Jaguar (mauve), une sorte de monstrueuse sucette américaine, la plus grosse, à douze cylindres, en plein choc pétrolier, vers 1975. C'était ballot.

Je lui rendais visite en Solex, ou en « empruntant » la voiture de mes

parents, que j'appris à conduire sur les « *petites routes* » des Vosges. Ce genre de frasque le faisait sourire, comme les poèmes que j'écrivais, et qui annonçaient, à ce qu'il m'en disait, des œuvres immortelles qui n'ont jamais vu le jour. Je me souviens mal du grand appartement de fonction qu'il habitait hélas au beau milieu de l'usine. Sinon que la moquette du couloir était vert pomme, et ses murs chocolat. L'effet obtenu était saisissant : on ne savait pas si l'on était dans le sombre ou dans le clair, tant était puissante cette couleur qui vous sautait au visage. On parcourait ces quelques mètres avec lenteur, comme une jeune mariée l'allée centrale de l'église. Il écoutait Wagner à tue-tête, ou alors Monteverdi, ou Julien Clerc, et pis encore. Alors que d'autres affichaient de médiocres installations stéréophoniques, il cachait la sienne (la meilleure que j'aie entendue de ma vie, chez les professionnels les plus maniaques) dans un antique buffet bas et fermé. Il y avait au mur des toiles de Kijno, un fauteuil Charles Eames tassé à force de lectures nocturnes, plus de livres et de disques que je n'en avais jamais vu. Au-delà du ravissement, ce luxe, cette dépense, cette culture, toute cette beauté, m'inspiraient une pointe de méfiance. Tout au fond de moi, enfouies sous l'enthousiasme, deux réactions se complétaient : passer outre aux normes de la vie étroite que j'avais vu vivre à ma famille me paraissait moralement douteux, peccamineux, et me faisait dans le même temps entrevoir un « pays où l'on n'arrive jamais » si l'on n'y est pas né, une sorte de Terre promise qui s'éloigne à mesure qu'on la connaît, en excitant l'envie plus que l'amour. En moi, le mal était fait : je ne pouvais admettre ce genre d'existence qu'avec un commencement d'effort. Mes parents eux-mêmes considéraient cette amitié avec méfiance : non qu'ils aient redouté quelque pente vicieuse sur laquelle il m'aurait entraîné, car ils ignoraient jusqu'à l'existence de ces mœurs, ou peu s'en faut, et dans le cas contraire ils n'auraient pas imaginé qu'un médecin lorrain pût être aussi un homosexuel, mais ils y voyaient des dangers sans nom, aussi redoutables que vagues, et surtout refusaient d'accorder leur admiration à un personnage qui n'était pas polytechnicien, ni même ambassadeur, qui ne ressemblait en rien au genre d'homme qu'ils avaient coutume de vénérer. Ainsi, lorsque je m'étonnais devant eux qu'il puisse lire avec autant de plaisir des revues de décoration que *Marie-Claire* ou la *NRF*, réaliser avec autant de talent des photos de mouettes que des ablations de l'utérus, ils répondaient avec un mélange de crainte, de suspicion, de doute, qui leur permettait

de n'avoir pas à s'émerveiller avec moi.

Ils étaient humiliés de m'entendre vanter tel objet que j'avais vu chez lui, tel appareil ménager, que sais-je – car il aimait acheter ce qui était le meilleur, qu'il s'agisse de beurre, de vin, de machine à laver ou de magnétophone. Ils semblaient me dire : il t'impressionne, mais cela te passera, tu grandiras, plus tard tu comprendras que ces choses ne valent rien au regard de la vie spirituelle – eux qui en étaient absolument dépourvus. Ils auraient voulu m'ordonner : « Renonce à tout cela ! », comme ils y avaient eux-mêmes renoncé (le moyen de faire autrement ?), mais n'osaient pas me le dire, se bornant à me le faire entendre en basse continue, sous l'air tarabiscoté d'une admiration ostensiblement feinte.

L'auteur qu'il m'a fait découvrir en échange de *Maldoror* était Lawrence Durrell. Il me prêta les quatre tomes du *Quatuor d'Alexandrie*, que je lus à la suite, dans un état d'éblouissement constant. J'ai encore ces volumes près de moi, je n'ai jamais voulu les lui rendre (il ne me les a jamais réclamés, pas plus que les petits livres de poésie édités par Guy Lévis Mano, qui n'étaient pas toujours des livres, mais parfois des recueils de grandes feuilles pliées en quatre, et composées dans mille caractères typographiques différents, et qui me semblaient la pointe de l'avant-garde, à tort ou à raison).

Il s'appelait Henri. Mes parents ignoraient que dans sa petite voiture de sport, si basse qu'elle paraissait échapper aux radars de la mesquinerie, et passer à toute vitesse sous la crasse, Henri s'échappait loin d'eux, autant qu'il le pouvait. « *J'ignore encore jusqu'où va mon âme* », écrivait-il ; car avant toute chose, et je ne l'ai pas encore dit, il était un grand poète.

Il écrivait en fumant des Gitanes. Des pages noircies, quelques vers conservés. Les corbeilles à papier toujours pleines. Ponge disait : « *De papier à panier, il n'y a que l'espace d'une consonne.* » Peut-on dire qu'Henri Millot, médecin chef de l'hôpital d'Algrange, Moselle, était poète ? Autant qu'on peut l'être. Sensible à la plus petite variation de température, de sentiment, de réalité, il notait le monde, et soi-même. Beaucoup de désir, de peau, de vibrations. Des images qui viennent du corps et de la terre, et permettent d'y retourner. Quand on a mis ses mains gantées dans un ventre ouvert pendant plusieurs heures, on écrit autrement. « *À force, je m'esseule.* »

À cette époque, il cultive les bonsaïs. Rapporte des graines du bout

du monde ; tout germe entre ses doigts : les flamboyants, les baobabs, les fromagers à bois tendre, les érables du Canada... Il passe de longues heures dans ses minuscules forêts de charmes ou d'ormes, ciseaux japonais à la main, rempote, dépote, coupe, aère, pince, et regarde beaucoup.

De temps en temps, un congrès médical. Proctologie, cette fois-là. Il en est sorti à la fois écœuré, songeur et rigolard : « *J'en ai vu, des trous de balle, aujourd'hui !* » Il arpente alors la ville pendant les heures nocturnes qui vous laissent libre, après avoir été « *criblé des bruits du jour* ». Et se remet à écrire, là-haut, à Montmartre, où il perche lors de ses séjours parisiens. Il a ses heures. « *La nuit cesse quand on lave les rues.* »

Il a toujours laissé des poèmes partout ; il en envoie à ses amis, ne garde presque rien. Les textes traînent chez lui, éternels brouillons. Un jour les ordinateurs sont apparus, et les imprimantes : des adversaires autant que des amis. Parfois, quand on le lui demande, il clique quelque part sur son écran, et imprime un poème, jamais le même, dans un caractère minuscule : cinq ou six vers sur l'espace d'un ongle de nouveau-né, posés en haut à gauche de la feuille. Ce n'est pas possible ! il faut une loupe, on s'arrache les yeux. C'est sa manière d'être lu : sa typographie rappelle sa voix au téléphone. Il n'édite rien. Quand on s'en étonne, il rit, il s'en moque, avec l'air de dire que c'est le cadet de ses soucis. Beaucoup d'ennuis pour guère de plaisir. Une fois, tout de même, il cède aux pressions : une petite plaquette de quinze poèmes sort aux Éditions de la Vieille Tour : *Colline d'attente*. Un tirage de cent exemplaires. Il est écrit sous l'achevé d'imprimer : « *Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1988* » ; donc la plaquette est à la BN ; donc Henri Millot est bien un poète...

Il a une manière bien à lui d'être présent, ou absent, que ses amis goûtent unanimement. Il n'est là que si l'on a besoin de lui. Le reste du temps, il vous respecte. « *Il ne s'étonne de rien, dit l'un d'eux, ne juge que les morts, et n'ira jamais vous demander, ne serait-ce que pour la forme, de rester jusqu'à cinq heures si vous avez décidé de partir à quatre.* » De là son goût pour la ville d'Amsterdam, où les gens passent sans vous voir, mais vous relèvent si vous tombez. Il a l'insolence muette, l'indulgence à peine amusée, le rire explosif.

Tout d'un coup, la maladie lui tombe dessus. Perplexité de la faculté : c'est une maladie oubliée. Il fait le diagnostic lui-même. Silence embarrassé de ladite faculté. « *Je suis le regard d'un autre sur mon sang / Je*

suis la main d'un autre sur mon ventre / Je suis l'oreille d'un autre sur mon souffle / J'attends. » Il a dans les poumons une saloperie très rare, des « *patates* », et dont on ne réchappe jamais. « *Le jour venu va partir* », écrit-il alors. Il faudra bien en réchapper, pourtant ! Il m'a raconté un jour : « *Le toubib m'a dit : tu ne lis rien, tu ne t'occupes de rien, tu ne cherches pas à en savoir plus. Alors j'ai fait la bête ; je suis entré dans ma carapace, j'ai cessé de réfléchir, de discuter, j'ai fait ce qu'on me disait de faire.* » Il en réchappe donc. Depuis, les médecins montrent ses radios dans les amphis, et disent à leurs étudiants : « *Vous voyez, on n'en meurt pas toujours.* » Encore faut-il savoir faire la bête.

Mais il doit dételer. Il emporte tout, ses chambertins, ses disques, ses toiles, ses adorables forêts de bambous. Il a fait réparer une vieille maison de famille bourguignonne, repeindre les murs et les portes dans des tons très doux, pistache, terre cuite, amande, prune, et surtout un incroyable violet un peu terni, comme une couleur derrière un tulle (« *des tons gonflés* », dit une de ses amies avec un soupçon d'envie, « *où a-t-il trouvé ces couleurs ?* »). Et le voici installé au milieu des champs et des bois. L'hiver, le ciel prend toute la place, le pays est figé dans une immobilité parfaite, dans un « *silence infatigable* ». Dans sa poésie, il n'est plus question que de vent, d'arbres, d'oiseaux et de sang. « *La douleur est venue / À pas de paysanne.* »

Le reste de l'année, il le passe au jardin, au potager, et devant ses fourneaux. Sa cuisine ressemble aux natures mortes flamandes : sur de grandes tables voisinent bigarreaux en pyramides, asperges rosissantes, têtes d'ail, pâtés en croûte, grands pains sombres, compotiers de fraises, mottes de beurre sous la gaze, saucisses en chapelet, tranches de lard, pots de crème, cerfeuil en bouquets, radis en bottes, oignons en tresses, gigots, volailles, confitures tout juste tiédies. La sorbetière tourne doucement ; un fond de sauce, préparé la veille avec deux ou trois poules grasses qu'on a dû jeter tant elles avaient cuit, tourne dans une casserole de cuivre, lié avec un vinaigre de figue aussi précieux que le grand pommard qui s'aère là-bas, dans un flacon de cristal. La fleur de sel, le fromage, la farine, la brioche, sont achetés dans quatre villes différentes ; les girolles viennent de la grande forêt où il va marcher, panier à la main, couteau en poche ; les tomates ont été semées, repiquées, cueillies. Il remarque que celles qu'il achète, et qui proviennent d'un catalogue gros comme l'annuaire des Bouches-du-Rhône, « *ont souvent des noms de putes ou de travestis. La "Géante*

d'Orenbourg", la "Reine de Sainte-Marthe", la "Red Zébra", le "Téton de Vénus", l'"Erika d'Australie". C'est comme les salades : la "Grosse blonde paresseuse", la "Langue du diable", la "Passion blonde", la "Passion brune"... Quel bonheur ! ».

À tout cela, Henri ne touche que très modérément. En bout de table, il tête un vieux chablis qui sent le citron et les feuilles mortes, et regarde son monde manger les filets de canard qu'il a mijotés sous l'œil intéressé des femmes présentes. Il écrit pour soi, mais cuisine pour les autres.

La vie passe et semble durer toujours, comme une pluie qui s'est installée dans le paysage. Il continue de photographier les bêtes de l'herbe et les oiseaux. Il raconte des histoires de plantes qui ont de vraies vies, comme vous et moi, avec aventures et mésaventures. Désillusions et miracles. Il cultive son jardin : « *Les germes de l'hiver / Se cassent dans le gel / Et pourrissent crevés d'eau.* » Respect au poète qui offre un tuteur à la fleur fragile, respect au jardinier qui écrit, debout devant son lutrin de vieux noyer.

Il a sauvé du cancer tous les gens de sa famille, ou plutôt des cancers : deux ou trois par personne. Mais lui n'y a pas coupé : ce fut la gorge, vers 2010. Je l'ai vu une fois, dans un de ses canapés de cuir noir, longs comme des autobus, pleurer à chaudes larmes. Il avait au cou le grand trou rouge des rayons ionisants, sous un pansement qu'il fallait changer souvent ; il allait mourir, quitter tout cela. *Adieu la peine et le plaisir adieu les roses, adieu la vie adieu la lumière et le vent...*

Quelques semaines plus tard, on m'a appelé de l'hôpital d'Auxerre où il avait été admis : « *Il veut vous voir.* » J'y suis allé. Il ne pouvait plus parler, ni bouger, ni rien. J'ai passé quelques heures à côté de son lit, lui ai raconté ce que je pouvais, des choses modestes comme les fourmis qu'il photographiait, pendant que le respirateur artificiel faisait entendre son petit bruit de pompe. Je l'ai embrassé vers sept heures du soir et je suis parti. Dans la nuit il s'est débranché proprement, en professionnel, et il est mort au matin.

À présent on ne fait plus de rencontres dans les compartiments de chemin de fer, puisqu'il n'y a plus de compartiments, misère. Tout est organisé pour qu'on ne fasse plus de rencontres nulle part.

Monsieur le chef de la gare de l'Est,

Les travaux de rénovation de votre gare sont achevés, et je vous en félicite. Néanmoins, je serais heureux de pouvoir m'y asseoir quelques minutes. Vous avez très parcimonieusement distribué les sièges dans le grand hall d'entrée. Une quarantaine de petites banquettes anti-pauvres (séparées par des accoudoirs), et anti-feignasses (sans dossiers), et en rangs d'oignons, comme au cinéma. On ne s'y attarde pas. Aujourd'hui, j'ai dû attendre qu'une place se libère. J'ai pu constater que ce hall, autrefois magnifique dans sa vaste nudité, avait été proprement transformé en galerie marchande. Vous y avez laissé planter quatre magasins, dont un chocolatier et un « Body shop » – quel nom atroce. Je regrette beaucoup le grand hall d'avant, qui ne vous avait rien fait, et se trouve aujourd'hui massacré comme un visage par des verrues, d'autant que le premier sous-sol était déjà entièrement consacré à de nombreuses boutiques. Je ne sais pas vous, mais moi j'aime qu'une gare soit une gare. Certes, il est bon qu'on puisse s'y restaurer, ou y acheter ce dont on a besoin pour voyager : des journaux, des livres. Mais des chemises ou des cravates, non. Cela procède d'une mode assez pénible, à laquelle vous avez sacrifié : celle qui consiste à transformer les lieux en ce qu'ils ne sont pas, et plus généralement à convertir tout lieu public en centre commercial.

J'aime aussi savoir l'heure qu'il est. De là où j'étais, assis sur vos machins anti-tout le monde, ces boutiques, horreurs cubiques et trop vite édifiées, ne me laissaient voir aucune horloge. Dans une gare je veux voir des horloges partout. Celles de la salle des pas perdus, au nombre de deux, sont elles-mêmes masquées par de grandes toiles publicitaires pendues à intervalles réguliers, et par les panneaux indiquant les départs et les arrivées des trains, qui étaient bien placés en tête des quais, mais sont accrochés aujourd'hui dans le mauvais sens : lorsque vous arrivez et cherchez le vôtre, vous les voyez de profil. Ils étaient immenses, autrefois. Ce ne sont plus que de petits écrans vidéo, comme dans les aéroports que vous avez cherché à imiter.

Quand on veut quitter la gare pour prendre le métro, il faut descendre. Dans votre grande sagesse, vous avez doublé les escaliers mécaniques ; mais chaque paire va dans le même sens ! Par un fait exprès, comme la tartine tombe du côté de la confiture, on se trouve toujours face à ceux qui montent quand on veut descendre, et il faut faire des tours et des détours pour trouver les autres.

Enfin, il y a encore des trains qui partent de votre gare, c'est toujours cela de pris. Un jour je vous parlerai des trains de banlieue : je vous dirai les contrôleurs qui vous réveillent pour voir votre billet – alors que vous l'avez passé dans une machine pour entrer, et que vous le passerez dans une autre pour sortir, ce qui fait six contrôles par aller-retour ; je vous raconterai les wagons glacés en hiver, et d'une telle chaleur en été que les voyageurs fondent sans pourtant lever un doigt ; je vous montrerai les fenêtres des étages supérieurs des wagons à deux niveaux, qui vous interdisent de caler vos épaules parce qu'elles sont inclinées vers l'intérieur. Je vous décrirai les grilles en tout genre que vos collègues ont plantées systématiquement entre les sorties de gare et les parcs de stationnement, en sorte que, soir après soir, on doit les contourner. Vous me direz que cela n'est pas de votre ressort, vous aurez raison. Mais pourquoi votre société ne peut-elle comprendre qu'un voyageur a des épaules pour tenir ses bras, des yeux pour lire l'heure, des fesses pour s'asseoir, qu'il a envie de rentrer chez lui au plus vite, et enfin qu'il aime les halls de gare qui ont l'air de halls de gare ?

Veillez agréer... ♦

♦ [lettre]

Cher D*,

Heureusement que tu n'as pas eu le courage (ou l'envie) de venir avec moi, hier. À la suite de la canicule et des travaux sur la ligne – deux circonstances apparemment incompatibles, même au XXI^e siècle –, tous les trains de Meaux étaient supprimés, en sorte que les voyageurs refoulés prenaient ceux de La Ferté, qui passent par Meaux. Ils sont toujours bondés, même quand il fait froid, et pour l'occasion étaient deux fois plus courts que d'habitude. Tout cela en pleine heure de pointe. Bousculades pour monter, hurlements, insultes...

Et pas climatisé, bien sûr, le train. Jamais sur cette ligne. 37° dehors, et toute petite vitesse. Plusieurs arrêts en rase campagne, au soleil, des centaines de personnes debout, compressées, qui se mettent toutes à parler ensemble pour chasser l'angoisse, qui partagent leurs journaux, quand ils en ont, pour se faire des éventails... Une heure et demie de trajet au lieu de trente-cinq minutes, la sueur qui coulait continûment. Exquise SNCF.

Aujourd'hui, il fait 38° dehors. Dans mon bureau, 26°. Je peux

encore penser (un peu). Mais la nuit c'est tout de même pénible. Je suis donc allé tout à l'heure chez Castorama, et, comme tout le monde, j'ai ACHETÉ UN VENTILATEUR. Oui, Monsieur, un ventilateur, c'est comme je vous le dis. Il y avait foule autour du rayon, écoutant les explications d'un vendeur admirablement incompetent. Un cas d'école. Splendide.

J'ai pris le moins cher (39 €), attendu que je demande qu'il fasse le moins de bruit possible. Ben vous alors, m'a dit le vendeur. C'est pour la nuit, un petit souffle me suffit, lui ai-je confié à voix basse, je choisis le moins puissant, donc le moins cher. Vous faites bien, s'est-il gratté l'entrejambe. J'ai pris ma boîte sous le bras, j'ai dépassé des gens avec des boîtes semblables à la mienne, et je suis rentré chez moi. Où je l'ai dûment monté, car cette vaste boîte ne contenait que des pièces détachées. (Je les vois d'ici, les petites vieilles ouvrant leur carton, et découvrant qu'elles doivent assembler, à l'aide de tournevis cruciformes de tailles différentes, la bête censée les préserver d'une mort très prochaine.)

Hélas, malgré son prix, il tourne trop vite, et fait donc trop de bruit. Je vais de ce pas aller acheter un TRANSFORMATEUR 220V-110V pour lui couper l'herbe sous le pied, à ce con de moteur de mes deux.

Et comme dans ma famille on est sujet aux coliks néphrétiques, je m'hydrate un maximum. Dès que je n'ai rien à faire, c'est-à-dire tout le temps, je bois un verre d'eau. Fais-en autant, ma vieille ! ♦

Henri Millot, que j'étais allé voir avec un ami, aurait bien voulu nous voir coucher ensemble – pour une raison assez obscure : peut-être rêvait-il de nous décoincer, autant dans notre intérêt que dans le sien ? Alors que les chambres ne manquaient pas, il nous mit dans le même lit. Ni l'un ni l'autre n'eûmes besoin d'épée pour nous tenir éloignés. Mais le lendemain, il y avait haschich au petit déjeuner (ultime tentative pour nous faire baisser la garde). Était-il particulièrement fort, avais-je forcé la dose ? Toujours est-il que l'angoisse fondit sur moi comme un aigle affamé. La crise dura des heures, ne faiblit que le lendemain, pour revenir aussitôt, et cela à une fréquence très élevée dans les premières semaines, les premiers mois. Pour tout dire, l'angoisse ne m'a quitté que vingt ou trente ans plus tard, comme si elle s'était accrochée à moi ce jour-là en me disant : je t'ai trouvé, je te tiens.

Mais je ne veux pas en parler : c'est une bête qu'il ne faut pas déranger. C'est le jour de ma première crise qu'Henri me prit par les

épaules. Je me dégageai plus brutalement que je n'aurais dû : sans doute entraînait-il une bonne part de sollicitude dans son geste.

[*Daniel Emilfork*] Pourtant, je n'ai jamais détesté me faire approcher par un homosexuel. Cela s'est rarement produit, car les gays, comme on dit, font preuve d'un discernement très sûr, et qui m'a presque toujours évité d'avoir à rire de leurs entreprises ; car elles m'amuse beaucoup. Et rapidement ils joignent leur *gaieté* à la mienne. Dans la longue théorie des hommes que je regrette d'avoir connus trop tard, il en est un qui marivaudait d'irrésistible manière : Daniel Emilfork. Il était déjà un très vieil acteur, et me jugea suffisamment bienveillant à son égard pour pouvoir faire semblant de me trouver à son goût. Certes, le désir de ne pas renoncer le poussait avant tout ; un vrai comédien, tout à fait au bout du rouleau, ne renonce jamais à jouer la comédie, jusque dans la maison de retraite où il croupit parfois. La splendeur passée lui paraîtrait fade si elle n'était relevée par la répétition des mêmes scènes glorieuses.

Emilfork était sans doute l'homme le plus laid que la terre ait porté. Un jour, alors qu'il jouait le Grand Méchant Loup dans *Le Petit Chaperon rouge*, il a ôté son masque : les enfants ont hurlé d'épouvante. Et quand il s'est couché sur une voie de chemin de fer, à dix-sept ans, le train horrifié n'a pas osé lui prendre plus qu'un morceau de talon. C'est ce qu'il disait en s'esclaffant sous son immense pif préhistorique. Il était un homme affectueux et courtois, mais faisait peur. Tout en lui était horrible : le visage, la voix. Les deux font la paire. Sa laideur, c'était toute sa vie : la carrière et le reste ; c'était son fonds de commerce. Il l'admettait lui-même. Je me souviens d'une longue conversation avec lui, au cours de laquelle il m'avait dit : « *On vit de nos gueules, nous autres acteurs ! Et si nos gueules ne sont pas sur les affiches, on n'a plus de travail.* » Donc il a vécu de sa gueule, pour ainsi dire coefficient multiplicateur du talent : « *La langue française, qui est sublime, permet de faire la différence entre une personne laide et une personne moche – qui n'a pas d'intérêt. Les gens médiocres qui portent leur médiocrité sur leur gueule sont terrifiants.* »

Il parlait une langue douce, épicée d'une forte pointe d'argot presque exclusivement scatologique, pour tout dire scatologique et fécal, si l'on se rapporte à l'expression qu'il affectionnait par-dessus tout, « *chieur de merde* », et qui relève incontestablement de la redondance redoutante. (Il était d'ailleurs le seul acteur qui, n'y tenant plus, se soit un soir soulagé en scène. « *J'allais exploser... Le tapis était*

noir... »)

Sa vie, le Chili natal, les cours parisiens de Balachova, la laideur, il la racontait comme un film de vampires. Il l'a dite en privé, à la presse, à la radio, à la télévision, et même sur scène. Il avait fait de sa vie un spectacle. Manoel de Oliveira dit : *« Sans histoire, il n'y a pas d'identité. Sans identité, il n'y a pas de dignité. Et la dignité est plus forte que la vie. »* Emilfork était très digne. Et l'histoire, c'était sa vie. Quand il la racontait, des paragraphes entiers lui venaient naturellement aux lèvres, qu'il savait par cœur. Quand il s'écartait de son texte, il vous disait dans la même phrase qu'il avait fait des études d'analyste au Chili, avec une assistante d'Anna Freud, mais qu'il voulait être danseur, et qu'il enseignait l'anglais. Tout s'embrouillait. Alors il reprenait sagement :

« Quand on m'a dit, enfant, que j'étais laid, j'ai demandé son avis à ma mère, qui ne mentait jamais, jamais. Elle m'a dit que pour le canon sud-américain, j'étais très laid. Alors dans ma tête d'enfant, j'ai décidé que j'aurais le monde à mes pieds. Et j'ai eu le monde à mes pieds. Je suis un histrion-né. Quand je suis à une table avec des personnalités, je leur tiens la dragée haute. C'est un don de Dieu, savoir tenir une conversation. C'est ainsi qu'on devient séduisant. Le judaïque est très puissant en moi. Quand j'ai joué la pièce d'Elie Wiesel (j'ai eu un triomphe), je jouais un vieux rabbin. J'ai su tout de suite comment le jouer. J'ai au moins vingt générations de juifs derrière moi, mais je ne suis pas croyant. Je n'ai jamais mis les pieds dans une synagogue. Et je vote socialiste, alors que les juifs croyants sont réactionnaires. Je suis profondément juif : je suis dépositaire du secret de la vie, que je ne veux pas connaître. À San Felipe, au Chili, ma famille et moi n'étions pas des gens, nous étions des choses. C'est une professeur de français qui m'a appris que j'étais juif. J'avais quatorze ans, elle m'a dit : Tu n'es pas noir, ni blanc, tu es gris, tu es juif. Ma mère m'a dit : Nous sommes socialistes, mais nous sommes juifs pour les autres ; nous appartenons au monde du Livre. Mais tu lis la Bible ? lui ai-je demandé. Non, elle ne la lisait pas. Alors tu n'es pas juive, et moi je ne suis même pas circoncis ! Peut-être que je ne la lis pas, a-t-elle dit, mais nous n'avons pas d'autre patrie que le Livre. »

Donc laid, et juif. Et excessif, divinement. Lui aussi vomissait les tièdes. Il prononçait « abominable » comme Alain Cuny, avec un terrible accent sur la deuxième syllabe : « AaaBOminable ! » Pour lui, les êtres et les spectacles étaient « sublimes », « sublmissimes » ou « immondes ». Le moyen terme lui était étranger. Il disait : *« On a eu un triomphe ! »*, ou bien : *« On s'est fait insulter par la terre entière ! »* Ou

encore : « *Dans ce film, j'en fais des kilomètres* (il voulait dire des tonnes, il avait un problème avec les chiffres et les unités de mesure en général). *Je n'en ai jamais fait autant de toute ma vie. Mais je suis délicieux.* » Car les contraires se réunissent parfois – on le sentait alors nager dans la félicité : rien ne le faisait jouir comme la contradiction pure. Signe de profondeur. Moins il avait d'argent, plus il était fastueux ; plus le temps passait, plus il draguait ; plus il avait de temps, moins il travaillait ; plus sa vie lui paraissait réussie, plus il envoyait les flatteurs sur les roses. Il était fier de sa laideur biblique, mais pouvait prendre un air choqué pour dire :

« J'ai un visage primitif expressif. Je suis boiteux, sourd, chauve, tout y est ; mais j'ai de très belles mains, et Grüber m'a dit que j'étais beau. J'ai cru mourir de plaisir ! Qu'un homme comme lui, beau comme un lion, me dise que je suis beau, c'était du pur rahat loukoum ! Le Taj Mahal ! Je fondais ! J'ai joué un colonel turc dans un film de Cukor, j'étais crédible ; j'ai joué un Kirghize dans Michel Strogoff, j'étais crédible. Dans La cité des enfants perdus, j'étais crédible. Au théâtre j'ai joué Shakespeare, Tchekhov. C'est donc que je peux jouer de grands rôles. Quand un petit merdeux m'offre de faire une silhouette dans un film de merde, je refuse. Même pour jouer avec Éric Cantona ! Parce que si lui est acteur, moi je suis Nijinski ! Je pense que j'ai le droit d'être parfois mal élevé. J'ai joué pour Fellini, j'ai été dirigé par Visconti, et on me veut pour une petite scène payée 150 € ? Pour quoi faire ?

— *Pour avoir 150 €.*

— *J'ai une retraite de 3 800 F : j'ai joué toute ma vie sans fiche de paie. Ce qui vient en plus est impossible, alors... Ici, je fais la Fräulein toute la journée : je passe ma vie à passer l'aspirateur, à laver les chemises et les draps, à épousseter, et puis j'ai des goûts de luxe. Regardez ma montre, regardez, qu'est-ce que c'est, ma montre, hein ? Une Cartier. Et ces perles, mes boutons de manchette, elles sont vraies. Ce pantalon vient de chez Old England, et m'a coûté 2 000 € ! Je suis un pauvre misérable, mais orgueilleux comme un pou. En cela je me trouve plutôt bien. J'ai un boucher qui me livre tout : du pain, du miel, de la viande. Je lui donne 20 € de pourboire. Les riches lui en donnent 5. Pourquoi voulez-vous que je sois logique ? Vous ne voulez vraiment pas de cigarette ? Ce sont de très bonnes cigarettes, vous savez, meilleures que les vôtres !*

— *Qu'avez-vous fait de votre argent ?*

— *Je l'ai dépensé... j'ai acheté des costumes, je l'ai donné à ma femme, à ma fille... Quand je jouais avec Visconti, je n'étais pas bien payé non plus. Je ne veux pas posséder. Je suis locataire de mon deux-pièces, avec toilettes sur le palier.*

J'ai eu une subvention de 20 000 € pour monter les sonnets de Shakespeare : j'en ai donné 15 000 à Frédéric pour qu'il monte son spectacle et 5 000 à ma fille qui doit se faire refaire les dents. Je n'ai plus rien. Et puis, je suis très bien ici. Je rêve, je lis, je dessine, je fais des réussites.

— *Votre métier est de jouer...*

— *Mon métier n'est pas d'être acteur, mais de relever des défis. Je porte en moi un univers que les autres n'ont pas. Il faut me mériter : il n'y a qu'un Emilfork. Mais j'ai joué tout ce qu'on peut jouer ! Et il a fallu que je tourne Chéri-Bibi pour qu'on me reconnaisse dans la rue. On me reproche de passer ma vie à refuser des propositions. Ce n'est pas faux. J'ai choisi d'être acteur, et la plupart du temps je me les roule. »*

Et puis le voilà qui s'est mis à draguer, pour garder son âme :

« Je ne vais pas vous violer, cher Jâââcques, je suis un vieux machin répugnant, un squelette vivant, mais je vous trouve un homme très désirable. Quelle peau vous avez, quelles jolies cuisses ! Je suis un descendant du roi Salomon et de la reine de Saba ; mais à côté de vous, je suis une merde. Mon rêve serait d'avoir des oreilles comme les vôtres. Hélas, comme je vois que vous n'êtes pas pédé pour un sou, je suis obligé de renoncer à vous. J'ai ma dignité. Mais je vous dis que vous êtes joli, et vous ne me claquez pas la porte au nez : je vous ai donc conquis. »

La dignité, encore : voilà le mot clef, le seul qui n'ait jamais dans sa bouche été contredit par un autre.

Il était maigre comme une allégorie de la peste (« *Quarante-sept kilos et demi tout habillé* »). On lui accordait en général un visage en lame de couteau. C'est beaucoup dire : qui aurait voulu d'un couteau pareil ? Il faisait songer aux ptérodactyles de Conan Doyle, dont il avait les dents féroces, et les oreilles ailées. Il était d'ailleurs le seul homme au monde dont on pût dire qu'il était laid sans déroger au politiquement correct, tant il est vrai que la laideur chez lui était une estampille, un blason. Une beauté supérieure.

On ne compte plus, de Schehadé à Kundera, de Bianciotti à Cioran, les étrangers qui ont fait du français une seconde langue maternelle, rétroactive en quelque sorte, et à laquelle ils vouent un culte que nous sommes bien incapables de lui rendre – comme si la douleur de l'exil se rachetait par un amour absolument pur, et presque fanatique. Son amour du français, il le portait comme Jeanne d'Arc son gonfalon, avec une fierté qui fait envie : « *Quand je suis arrivé ici, je croyais que les Français avaient tous lu Rabelais, Ronsard, Sartre et Mauriac. Je n'ai trouvé que des*

pithécanthropes qui voulaient être tragédiens et faire carrière. Ils avaient raison : pour être acteur il ne faut s'occuper que de soi. Mais j'éprouve un mépris colossal pour ceux qui font des fautes de syntaxe, moi, le rastaquouère de merde. On parlait le russe chez moi ; j'ai appris l'espagnol au Chili parce que ma mère le voulait. Je suis arrivé en France parlant l'anglais ; et je suis celui de ma famille qui parle le moins de langues. » Mais l'orthographe n'était pas son fort, et quand il m'écrivait ses lettres d'amour délirantes, c'était en anglais, pour ne pas faire de fautes (on a sa *dignité*). Et il m'avait raconté qu'à vingt ans, avec ses amis, il divisait le monde en deux : « *Les merdes, qui avaient lu Proust, et les sous-merdes, qui ne l'avaient pas lu.* » Où l'on voit que Daniel Emilfork avait grande confiance en l'humanité.

[*Trop tard*] Comme il s'était flatté de le pressentir, j'ai tout de suite été conquis par lui, à défaut d'être séduit. Hélas, à peine avais-je eu le temps de le connaître mieux, qu'il était mort. Quand j'avais tout le loisir de me faire des amis, alors que j'étais petit, ou étudiant, je me murais dans une solitude à la fois hautaine et morose ; seules les vieilles dames me trouvaient irrésistible et recherchaient ma compagnie. La belle affaire ! Alors que j'avais « *passé l'âge de me faire de vieux amis* », comme dit Kaija Saariaho, j'ai découvert des hommes qui, de leur côté, avaient passé leur splendeur, et ne pus capter d'eux que des ondes affaiblies : Cioran, Straub, Cavalier, Genette et d'autres, inconnus. J'ai beau tenter de rattraper le temps perdu, d'œuvrer aussi activement que possible à des rapprochements *in extremis* avec eux, mais sans y croire, ils n'auront pas connu celui que j'étais, et moi ce qu'ils ne sont plus. Les seules personnes que j'ai pu, tardivement, agréger par atomes crochus à ma molécule intime, sont des êtres uniquement préoccupés de soi-même, et qui ne voient en moi qu'un auditeur attentif et sûr. L'amitié, pour ce qui reste de cette illusion après les ravages de la lucidité, ne saurait se confondre avec leur perpétuelle confession. Un passé commun est nécessaire à la profondeur des rapports : il est une patine sans laquelle ils demeurent toujours neufs et fragiles, comme un meuble verni qui peut à la rigueur s'abîmer mais non pas vieillir. Il en est de même des œuvres d'art. Si l'on découvrait aujourd'hui une symphonie de Beethoven inédite, elle ne pourrait jamais acquérir le statut de chef-d'œuvre dont elle aurait joui si Furtwängler l'avait dirigée cent fois, et Toscanini, et Weingartner, si Romain Rolland avait pleuré en la lisant, si Markevitch l'avait commentée, si des quarterons de musicologues allemands l'avaient éditée en en pesant chaque note ; elle

n'aurait pas été salie par les nazis, jouée à quatre mains par de jeunes provinciales bien élevées, ou massacrée par des fanfares militaires, car les outrages aussi font l'histoire d'une œuvre. Tout cela lui ferait défaut ; elle serait comparable à ces fortunes vite faites par les nouveaux riches que raillait mon père, et qui n'avaient pas eu le bon goût d'en hériter comme tout le monde...

C'est là ce qui gêne aussi les amours nouvelles, qui poussent mieux sur un terrain vierge. Au lieu de gambader, l'homme mûr, ou déjà blet, tire son fardeau derrière lui : tout ce qu'il a fait, vécu, raté, réussi. Tout son langage a grossi de ses lectures, ses traits intérieurs aussi se sont creusés. Tout reprendre, tout raconter de nouveau : quelle fatigue ! C'est un trait propre à toutes les relations humaines, et les nouveaux amants n'y échappent pas, qui se repassent dès le second rendez-vous le film du premier. Si l'on a tant dit « je vous aime depuis que je vous ai vue », c'est moins pour attester un coup de foudre que pour donner à ses sentiments l'épaisseur de la durée maximale.

[École 4] Si j'excepte Y*, qui a disparu de ma vie, aucune de mes amitiés présentes ne pourrait remonter à mon enfance : je n'y ai noué aucun autre lien. Les jeux violents, le sport, la télévision, les branlettes collectives : rien de ce qui les passionnait ne m'intéressait. J'étais une sorte de puceau qui voit ses amis monter l'escalier, et reste sur le trottoir à les attendre. Il y a une autre rédaction, dans mon cahier de septième, qui m'avait embarrassé. M. Léger nous avait donné comme sujet : Vous venez d'assister à un match de football, racontez. Je n'en avais vu aucun, jamais. Je ne savais pas à quoi ressemblait ce genre de chose. Je m'inspirai de ce que m'avaient appris les parties de ballon que je regardais jouer dans la cour de l'école ; mais il manquait le principal : le public, l'arbitre, mille choses que je n'avais pas pu voir dans la cour minuscule où j'avais vu jouer. (Dans ma rédaction, j'ai décrit une passe à un joueur placé seul devant le but adverse, et qui marquait ainsi le point de la victoire. M. Léger avait noté en marge : « *Mais c'est un hors-jeu ! Que fait l'arbitre ?* » Fichue règle du hors-jeu, que j'ai ignorée jusqu'à l'âge de trente ans...) Voilà ce qu'était mon état : un garçon peu courageux, et même apeuré, qui s'efforçait d'entrer dans les groupes, pourvu que ce ne fût pas en jouant des coudes, mais par un sentiment de légitimité toujours contrarié. Je pensais que rester dans un coin de la cour allait alerter les autres, qu'ils allaient donc venir à moi, m'offrir une place parmi eux, pas forcément la première, mais une vraie place.

Comme disait Jean-Louis Ézine, « *J' t'en foutrais !* » Mon isolement ne les intéressait pas le moins du monde ! Et je restais appuyé au mur, les mains glissées derrière mes fesses, à m'étonner qu'on ne vînt pas me chercher – tout en redoutant un peu qu'on le fit. Il en alla de même pendant toutes mes études. Je ne m'en plains ni ne m'en félicite : c'est ainsi que cela s'est passé, voilà tout. Étais-je *différent* ? ou est-ce une projection de ce que je sais maintenant de l'école en général ? Serait-ce une répugnance à avoir été un enfant « normal » ? Faut-il avoir souffert à cette époque de la vie pour obtenir le brevet d'homme accompli ? Il est indéniable en tout cas que j'ai vu des bandes se former sans moi, et que j'ai voulu en faire partie, mais sans succès. Je me souviens de deux tentatives. En huitième, la maîtresse nous avait donné je ne sais quoi à apprendre par cœur. Pour quelque raison, comme disent les Anglais, personne n'avait appris sa leçon. Elle interroge un élève, il ne sait pas ; un autre, il ne sait pas. Elle décide d'interroger toute la classe. Pas plus que les autres, je ne la savais. J'étais conscient que mon tour viendrait, et que moi aussi j'aurais mon zéro. Pourtant, à chaque fois qu'un de mes camarades séchait, je me moquais de lui, à l'unisson avec tous ceux qui avaient appris. Je repoussais à plus tard la résolution du problème ; je refusais de le voir, comme on feint de ne pas entendre les avions passer au-dessus de la maison qu'on a très envie d'acheter : j'avais trop envie d'être dans le groupe des bons élèves, je ricanais comme eux, et même je riais fort, pour être l'élite de l'élite. Quand la maîtresse m'a interrogé, mon sang s'est glacé, j'ai bredouillé, à son grand étonnement. J'ai eu mon zéro comme les autres.

[*Lycée I*] Deux ans plus tard, en sixième, les garçons de la classe s'étaient organisés en village gaulois : les albums d'Astérix étaient alors très à la mode. Chacun avait son personnage, avec une carte d'identité dessinée par l'un d'entre eux, et jouait son rôle au cours des récréations. Très intéressé, j'ai voulu faire partie du jeu ; mais, bien entendu, j'ai hérité du personnage d'Assurancetourix, le barde calamiteux qu'on bâillonne et qu'on attache à un arbre, à l'écart, pendant que les autres festoient. Avant de devenir un plaisir aristocratique, déplaire est un art, une technique ; et je n'en étais qu'aux balbutiements : je déplaisais maladroitement.

Mis à part l'année passée dans la classe de M. Léger, qui a filé comme une semaine et m'a passionné, bien que l'étude y fût souvent parasitée par ma fascination pour ce premier homme fort de ma courte

existence, ma scolarité fut une longue rêverie. J'aurais voulu savoir si les 3,29 kg de pommes achetées par un paysan au prix de 2,48 F la livre étaient bonnes, si elles étaient rouges ou jaunes, au lieu de leur appliquer la règle de trois pour répondre à la question. Les deux hauts traits blancs qu'on voyait derrière les genoux de mon institutrice (quels moches *creux poplités* !) m'occupaient plus que ce qu'elle dictait en marchant entre les pupitres. Je comprenais très vite ce qui résistait longtemps aux autres, mais n'ai jamais été fichu de savoir les règles de la belote.

[*Exclusion 1*] L'isolement, ou plutôt l'exclusion, a été ma compagne la plus fidèle. Aujourd'hui encore, mon dégoût pour la musique qui passe à la radio et à la télévision me sépare de presque tous les autres. On me traite de snob parce que j'ignore tel groupe, tel chanteur. On m'accuse de feindre ; mais comment pourrais-je les connaître, si je n'écoute pas leur radio ni ne regarde leur télévision ? Qu'y puis-je si ces chansons me paraissent salissantes, et qu'elles me blessent, me pourrissent le cerveau ? Tout me les fait éviter : l'indifférence, l'instinct de survie, la répugnance. La musique est un détail ? La musique occupe au contraire le plus clair de mon temps... Il n'est pas jusqu'à mon amour presque inconditionnel pour Mozart qui ne me rejette à l'extérieur de presque toutes les communautés, y compris celle des musiciens, des professionnels, des pianistes. Au fond ils n'aiment pas Mozart. Pas assez de notes à jouer, une ligne trop claire, trop transparente, trop frêle. Ils sont avec lui dans une position très inconfortable : ils sont à nu, sous l'éclairage violent de sa pureté. La moindre irrégularité, la plus innocente faute de goût ? Les voilà piteux. Le Mozart qu'ils aiment à la rigueur est le Mozart le moins mozartien, le Mozart tragique. Quand ils doivent le jouer, ce sont toujours les mêmes sonates (au piano : *la* mineur, *ré* majeur), les mêmes derniers concertos. Ils n'aiment pas le Mozart « léger », « superficiel », « galant ». Ils sentent là-dedans que quelque chose leur échappe – et comment les en blâmer ? Ils pensent que la « joie » de Mozart *cache* de la « tristesse ». Et comme c'est délicat, la tristesse sous la joie ! Ils ne voient pas qu'il s'agit d'un seul et même tissu, comme ces ciels du matin, dont on ne saurait dire s'ils sont bleus ou roses, parce qu'ils sont à la fois bleus et roses. C'est alors qu'il faut avoir dans les veines un sang spécial, un sang mozartien : il n'y a pas à sortir de là.

En sorte que j'ai presque honte d'aimer autant Mozart. Je lasse les

autres musiciens, comme un malade obnubilé par sa souffrance rebute ses visiteurs, ou comme un vicieux fatigue ses partenaires avec ses manies. Je me sens comparable à cet oncle qui, lorsqu'on lui demandait comment il allait, répondait invariablement : « *Ça va, mais c'est les jambes...* » À la troisième visite, on avait compris, et l'on ne compatissait plus du tout : il va bien, mais c'est les jambes. Moi ça va, mais c'est Mozart... Encore lui ! Très vite ils réclament du Brahms, du Debussy. Je bénis le ciel d'avoir mis sur ma route une partenaire de quatre-mains et de deux-pianos qui aime autant Mozart que moi : nous nous en faisons des orgies, bien cachés dans notre maison close...

[*Exclusion 2 Angoisse*] Et cela depuis toujours. Quelle longue histoire, épuisante histoire, que celle de l'exclusion ! Alors que mes promenades adolescentes dans Paris ou dans Nice étaient source d'exaltation, la solitude au milieu d'êtres que je n'aimais pas et qui ne m'aimaient pas mais auxquels je ne pouvais échapper provoquait en moi une sensation de malaise qui se tournait presque aussitôt en panique, en suivant une courbe exponentielle que je peux comparer à celle du larsen : montant de plus en plus haut et de plus en plus vite. L'image qui me sautait aux yeux était celle d'un être vivant, étouffant dans une cage de plexiglas, entourée d'autres êtres vivants qui lui tournaient le dos. Toute communication bloquée, tout échange impossible. Les circuits qui assurent habituellement la liaison entre soi et les autres se trouvaient en quelques secondes bouclés sur eux-mêmes : ils avaient les leurs, j'avais les miens. Mes yeux, tournés vers l'intérieur de mon corps, étaient incapables de remplir leur fonction : ils ne recevaient plus la lumière de l'extérieur, ne transmettaient plus aucune information à ma conscience. Je ne pouvais plus sortir de ma cage transparente : j'étais pieds et poings liés. (J'imagine la souffrance d'un psychotique en pleine crise, auquel on passe, par-dessus le marché, la camisole de force...) Le sang quittait mes membres en les glaçant pour affluer à ma tête, qui semblait alors s'échauffer d'autant. Mon visage et mon cou se couvraient de sueur, des sifflements dans mes oreilles empêchaient les sons de me parvenir. Cette espèce de forclusion n'était pas explicable par la claustrophobie. J'ai pu le constater à plusieurs reprises : être enfermé seul dans un ascenseur entre deux étages, ou arrêté au-dessus du vide dans une cabine de télésiège, n'entraînait en moi aucune de ces crises. Mais qu'il y ait eu un ou plusieurs étrangers à mes côtés, et la situation devenait

aussitôt insupportable. Je sais à présent que les crises étaient provoquées par l'absence totale d'amour, comme boire du thé donne la sensation de l'absence totale de sucre. Il m'est arrivé, *a contrario*, de me trouver immobilisé dans un ascenseur de grand magasin, au milieu de quinze personnes, mais en compagnie d'un de mes fils, alors âgé de trois ou quatre ans. Il a levé les yeux vers moi, pour savoir s'il devait s'inquiéter ou non (la confiance des petits enfants est un trésor inestimable) : je l'ai rassuré d'un regard en lui caressant la joue, lui ai pris la main, et nous avons l'un et l'autre attendu patiemment que reprenne le doux ronron du moteur, sans que ni lui ni moi ayons eu à souffrir. Nous avions cerné un petit territoire à nous, une propriété privée, où pouvaient circuler les sentiments de tendresse, de foi, de force – comme au jeu de go, où l'on peut créer des territoires imprenables, parce que les pierres qui les constituent se touchent, et qu'ils contiennent au moins un « œil », une intersection libre. Alors que nous étions contigus aux autres, et donc susceptibles d'être conquis par la même angoisse qu'eux, nous avons mis entre nous un espace où le mouvement de la vie pouvait exister. (D'ailleurs, les Chinois disent de ce genre de territoire, au go, qu'il est « *en vie* ».) Les autres personnes ne pouvaient pas nous mettre en danger : parce que nous nous aimions, nous étions invincibles. Ainsi font les voyageurs dont je parlais plus haut, serrés dans la touffeur d'un train en panne, et qui s'adressent la parole pour tromper à la fois l'ennui et l'anxiété.

J'ai donc longtemps allumé des contre-feux ; et j'ai couru à la solitude comme le petit Antoine Doinel à la mer : là était mon salut, ma sécurité. Je m'y lavais des souillures de la journée. C'est à elle que je dois mes plus profondes joies.

Elle est pourtant d'une grande trahison.

[*Exclusion 3 Algérie*] Lorsque j'eus presque seize ans, mes parents projetèrent un voyage au Maroc : l'un de mes frères y était ingénieur, précisément dans la même mine que notre père autrefois. Je ne voulais pas de cette visite, de ce voyage. L'idée m'était odieuse d'être collé à ma famille, que dis-je, avalé par elle, pendant toutes les vacances de Pâques. Je ne desserrai pas les dents jusqu'à Marseille. Là, un énorme ferry attendait dans la nuit tombante ; la voiture fut garée dans ses entrailles, et je pris le large, aux deux sens du mot. Je passai quelque temps sur le pont arrière à rêver banalement en regardant le sillage. La mer était calme, mais suffisamment grosse pour me barbouiller l'estomac, le

navire roulait un peu : je descendis dans la soute, avec les autos, repérai l'endroit où le mouvement était le moins perceptible, au centre, m'allongeai entre deux voitures, et, la tête appuyée sur mon sac à dos, je dormis quelques heures dans les odeurs de pétrole. À mon réveil, le jour était levé, plus splendide que jamais, et Alger était en vue. Cette beauté était toute nouvelle pour moi : écrasante, presque insupportable ; mais c'était une beauté pleine d'espoir et de désir, aspirante. Avant de partir pour le Maroc, nous devions prendre au passage une de mes sœurs qui habitait un bungalow tout blanc de Pouillon dans un des faubourgs d'Alger, Zéralda. Dès l'arrivée, j'annonçai à mes parents que je refusais de les suivre, et que je partais vers le sud en auto-stop ; ils s'y opposèrent violemment, je m'obstinaï. Comment ont-ils pu me laisser faire, je me le demande encore. Comment pouvaient-ils m'en empêcher, ils ont dû se le demander quelques secondes. Je pense que la lassitude y était pour beaucoup. Ma mère bourra tristement mon sac de provisions, me glissa un billet de cinquante francs, qui font aujourd'hui une petite soixantaine d'euros, si j'en crois les convertisseurs officiels, que j'écornai bientôt pour m'acheter une carte routière, aux neuf dixièmes occupée par le désert. Je pris mes affaires, et en route.

Mon projet était de faire le tour du Grand Erg occidental par l'ouest : descendre jusqu'au Sahara en longeant le Maroc, partir à l'horizontale vers l'est, et rejoindre Alger en remontant tout droit, entre les deux ergs. C'était un itinéraire qui avait à peu près la forme d'un estomac. En une grosse dizaine de jours, je pouvais y parvenir, mais pas avec cinquante francs en poche ; et je ne suis allé que jusqu'au pylôre...

L'auto-stop ne donnait pas grand-chose. Je ne progressais que par sauts de puce, parfois de quelques maigres kilomètres. Je marchais beaucoup. On me déposait à l'entrée d'un village ou d'une petite ville, qu'il fallait traverser jusqu'à sa sortie. Il arrivait qu'aucun véhicule ne passe pendant deux ou trois heures.

Mais je rencontrais des Algériens, dont certains parlaient encore français. C'était alors de grandes démonstrations d'amitié. Je retrouvais les yeux brûlants que j'avais vus aux hommes de la « Cantine », la gentillesse, l'hospitalité. On m'arrêtait dans les rues, on me donnait des fruits, on m'invitait à prendre le thé, toujours brûlant et sucré. Et beaucoup de sourires, de promesses faites pour le plaisir, et qui n'avaient aucune chance d'être tenues.

Il y avait les soirs, il y avait les matins. Voilà la vérité biblique qui m'apparut le plus clairement. Les matins étaient glorieux, pleins d'enthousiasme – cela s'appelle l'aurore, Mademoiselle : la fraîcheur et le soleil me soulevaient de passion, et surtout ces heures devant soi, qui étaient comme des engagements pris par la nature, un chemin qu'elle couvrait de pétales de roses, et qui se déroulait à l'infini sous mes yeux. La promesse de l'aube, en somme.

Les soirs étaient horribles. Dès quatre ou cinq heures, le soleil baissait, le chemin de roses disparaissait, pour faire place à un gouffre dans lequel je glissais. Où allais-je passer la nuit ? Il faisait sombre, et puis noir, il faisait froid, j'étais ridiculement seul. Ce n'était pas une panique qui me gagnait, mais un sentiment d'abandon, gluant, collant, une tunique de Nessus qui allait me faire mourir là, perdu. Absolument aucune force, aucun courage pour faire face. Plus de verbe du tout dans la phrase, seulement des adjectifs larmoyants, piteux. Le monde ne voulait plus de moi, et je ne valais pas mieux que ce brin d'herbe misérable, perdu sur la planète, que cette mousse sur le muret où je m'asseyais pour avoir peur tout à mon aise.

Une fois ou deux on m'offrit le couvert – et un soulagement relatif. Parfois je trouvais un hammam ouvert, et je m'étendais sur un matelas crasseux pour dormir quelques heures, le temps que le traître soleil, versatile et pour tout dire lunatique, consente à réapparaître. J'ai passé une nuit dans les ruines d'une grosse maison isolée, où je n'ai guère dormi, mais beaucoup pleuré, tout gonflé d'apitoiement sur soi. La peur ne me quittait pas, m'empêchait de trouver le sommeil, comme durant cette autre nuit, passée avec deux ou trois routards, « compagnons d'infortune », comme on dit dans les livres, au fond d'une bâtisse abandonnée, qui ressemblait à une petite caserne : peur de me faire voler, violer, assassiner.

Dès que j'étais dans une voiture, tout allait bien : la route défilait sous les roues, la conversation avec le conducteur me faisait oublier ce que j'étais et le sort vraisemblablement épouvantable qui m'attendait. Mais que la porte s'ouvre, et que j'en descende, et tout recommençait.

Je garde un souvenir très précis d'une journée parfaitement représentative de celles que j'ai vécues pendant ce voyage. Vers dix heures, un camion d'oranges m'avait pris à la sortie d'une petite ville ; le conducteur m'avait fait signe de monter dans la benne, et je m'étais assis sur les oranges en vrac. Il faisait un temps

exceptionnellement beau, les oranges grosses comme des melons était exquises, je me sentais fort, j'étais joyeux, le monde m'appartenait. J'avais quitté les régions du bord de mer, et nous filions vers le sud. Nous avions fini par rouler sur un plateau, un désert de pierre aiguës qui semblait illimité, dans quelque direction que l'on regarde. Vers midi ou une heure, le camion s'arrêta, au milieu de ce nulle part sélénite, mais brûlant de lumière. Le conducteur, me montrant une piste qui partait à angle droit vers l'est, me dit : « *Je tourne là.* » Je descendis de la benne, et le regardai partir, et disparaître. La solitude, la puissance de ce paysage, eurent d'abord sur moi un effet violemment érotique, provoquant une érection qu'il fallut bien soulager (se branler dans le désert : faire ça une fois dans sa vie). Puis je commençai à m'ennuyer. Il ne passait personne. Il était quatre heures, et la situation devenait inquiétante. Une voiture apparut tout là-bas, à l'horizon. Je reconnus une 4L, la 4L typique des coopérants. Pas plus que les autres, pas plus qu'aucune autre 4L de coopérant, elle ne s'arrêta. Je la vis passer devant moi : un barbu conduisait, je croisai le regard apathique de sa compagne. Je jugeai avec haine qu'ils devaient être professeurs de techno, de physique, d'une de ces matières pourries qui empoisonnent la vie. Deux êtres que Daniel Emilfork aurait désignés par chieurs de merde.

Et puis plus rien. Je tentai de lire un peu. En tout et pour tout, je n'avais que du Michaux, un des Michaux que m'avait donnés Henri Millot : *Connaissance par les gouffres*. Un livre vert, le titre en italique. J'en lus trois lignes, peut-être quatre, et remis le volume dans mon sac. Qu'avais-je à faire de toute cette littérature de bien portant ? La poésie n'est consolante qu'aux forts, qui entretiennent avec le chagrin et le danger des rapports équilibrés, et sont donc capables d'entendre la beauté, d'en jouir malgré le monde et les autres. Le jour faiblissait, la peur était revenue. J'avais faim, ma bouteille d'eau était vide, bientôt j'aurais soif ; et rien n'arrivait. Toutes ces pierres pointues autour de moi, rien d'autre que ces pierres pointues. Rien à faire, rien à regarder ! Je n'avais jamais vu une telle masse de matière insensible, imperturbable. Jamais cette matière ne m'était apparue aussi peu capable de souffrance. Où étaient les arbres blessés, qui pleurent leur sève au printemps ? Les fleurs assoiffées, qui se courbent pour mourir ? Que je puisse avoir une ombre m'étonnait : on s'occupait donc encore de moi ? Le grand decrescendo quotidien touchait à son point le plus

bas. Je me serais tué d'avoir eu la forfanterie de me croire capable d'affronter seul, à mains nues, ce pays fou.

Un énorme semi-remorque passa vers huit heures du soir, et m'embarqua. Je ne sais plus où j'ai dormi cette nuit-là.

Arrivé à Colomb-Béchar, je vis de vieilles inscriptions françaises à demi effacées sur des bâtiments ci-devant officiels ; je vis aussi un panneau routier : « *Niamey 2 500 km.* » Il me fit sourire et m'effraya. Je fis mes calculs devant ma carte, et décidai de rebrousser chemin. J'avais fait mille kilomètres, il en restait quinze cents à parcourir, dont les trois quarts dans le désert, en lisière du Sahara. Jamais je ne pourrais remonter par El Goléa, Ghardaïa, Djelfa, comme prévu (pardon pour ces noms – j'avais pourtant décidé de n'en citer aucun, pour ne pas tomber dans le travers pénible des écrivains qui citent des villes inconnues ou des plats locaux dans leur langue originale, n'hésitant pas à écrire qu'ils ont mangé de délicieux pirojkis entre Nakhodka et Norilsk, distants de quatre cent cinquante verstes).

Je remontai donc vers la mer, en grande partie par la même route. Le hasard et les zig-zags, car j'interpellais directement les conducteurs aux carrefours, et je prenais n'importe quel véhicule, où qu'il allât, firent que je me retrouvai à Oran. J'y mangeai, non des pirojkis mais du bête poulet, frit dans une vieille huile qui puait la sardine, et j'y dormis allongé sur des piles de pneus, dans un garage dont le patron avait laissé les portes ouvertes. N'importe : je sentais l'écurie, et le moral était bon. Je restai sur la route côtière jusqu'à Alger.

◆ [souvenir-tableau]

Sur cette route, je vois le plus beau paysage qu'il m'ait été donné de voir : face à la mer, des ruines romaines se détachent sur le ciel, à peine quelques colonnes ; et la totalité du sol, jusqu'à la falaise, est couvert d'un tapis de pervenches. Ou plutôt d'un tapis double, l'un passant au travers de l'autre : le vert tendre des feuilles, et le bleu des fleurs, si particulier, intense et doux à la fois. Rousseau apercevant une pervenche dans un buisson parle du « *transport* » qu'il éprouva. Qu'eût-il dit de ces hectares bleus et verts, d'où montent quelques fûts de pierres encore vivantes quoique mangées par l'âge, entourés d'un ciel parfait ? On ne sait s'il vaut mieux s'y rouler, y mettre les bras, s'en nourrir, ou bien au contraire n'y pas toucher, comme on répugne à profaner une neige immaculée. ◆

[*Exclusion 4 Crise*] J'arrivai avec quelques heures d'avance à Zéralda, sous un soleil éclatant, pas peu fier d'y parvenir le jour dit, malgré les sauts de puce de l'auto-stop. La maison était fermée, et j'ai attendu sur la plage, où je me suis endormi couché sur le sable, tête nue. Les voix familières m'éveillèrent. Le soleil avait frappé dur sur ma petite calebasse d'adolescent : j'eus l'insolation du siècle. Un mal de tête à se tuer, et une fièvre de cheval. On me coucha au frais, on me donna de l'aspirine, et cette circonstance malheureuse m'évita d'avoir à rien raconter.

L'époque était violente. Entre mes parents et moi, c'était la guerre froide, ou chaude, selon les périodes. Il ne fait pas de doute que le sentiment d'un enfant à l'égard de ses parents ne s'appelle pas l'amour ; mais il peut s'appeler la haine, le mépris, l'indignation : l'adolescence, parce qu'elle fournit en quelques mois le vocabulaire approprié à la situation, est un état de lutte dont l'adulte sort toujours vaincu. Ni mon père ni ma mère n'avaient de principes éducatifs, et cela pour une raison simple : ayant bâti leur être sur des faux-semblants, sociaux pour ma mère, intérieurs pour mon père, ils n'étaient sûrs de rien, n'avaient rien appris de la vie ; je pourrais même dire qu'ils ne lui avaient pas permis de rien leur apprendre. En sorte qu'ils montaient et descendaient comme des bouchons, portés par les circonstances, passant de la libéralité à la dictature, de l'indulgence à l'hostilité. Ils renonçaient un jour, se bloquaient le lendemain ; ils autorisaient, ils interdisaient, alternativement, et sans jamais savoir pourquoi ; ils attisaient ainsi chez leurs enfants le sentiment de l'injustice, provoquaient leur révolte face à des décisions arbitraires. Mais qui est le plus fort, du maître et de l'esclave ?

◆ [souvenir-tableau]

On me l'a raconté. Un de mes frères, cinq ou six ans, fait une colère, un caprice. Il veut quelque chose et ne l'obtient pas. Pour parvenir à ses fins, il saisit deux précieux verres de cristal, et menace de les casser l'un contre l'autre. Ma mère, effrayée, cède aussitôt. Elle a perdu, mais lui a gagné sa journée : il a compris quelque chose. ◆

Ils prenaient donc des décisions contradictoires. L'une d'entre elles, sans doute la plus stupide, a été de rédiger un *Tarif des Sanctions* (noter

la majuscule). Cette liste numérotée tenait une page entière, écrite de la main de mon père, et la voici :

1. *Un petit hurlement court : 1 gifle*
2. *Un long hurlement continu : 1 fessée*
3. *Réveiller le petit frère : 1 fessée*
4. *Monter dans les chambres [?] : 1 bonne paire de claques*
5. *Répondre avec insolence : id.*
6. *Une vraie colère : ne pas aller à L* [les Vosges] le jour suivant*
7. *Un refus d'obéissance : 2 coups de martinet*
8. *Faire pipi ailleurs qu'au cabinet ou dans le pot : 1 paire de claques sur les fesses*
9. *Entrer dans la chambre des parents sans frapper : 1 claque*
10. *Toucher à une affaire d'une grande personne : 2 claques*
11. *L'abîmer : 1 fessée*
12. *Marcher debout sur les lits ou les fauteuils : 1 claque*
13. *Chahuter en se traînant par terre : 3 claques*
14. *Voler : 1 fessée de martinet*
15. *Mentir : id.*

Ce *Tarif*, ils le montraient à leurs amis en riant ; et leurs amis riaient aussi. Parce qu'un enfant est démuné, ni mes frères et sœurs ni moi n'avons eu le front d'établir en retour un *Barème de l'imbécillité*, où ils eussent figuré en bonne place, aussi bonne qu'au *Barème de l'inefficacité* : ce *Tarif des Sanctions* n'a pas été appliqué une seule fois. Mon père et ma mère n'ont même pas eu l'excuse de l'appliquer. Le cas échéant, il aurait été bête et méchant, mais aurait eu au moins la vertu de faire régner la discipline. Non : il a existé, nous en avons tous gardé copie (*tarif_des_sanctions.pdf*), et n'a servi à rien : nous avons continué de mentir, de réveiller le petit frère ; et comme tous les enfants du monde, nous avons arraché les lanières du martinet, pendu dans l'escalier de la cave, la cave où l'on nous enfermait – je note que cette sanction n'est pas répertoriée.

Il révèle plus que l'état misérable, inconsistant, de leur amour : la tentation totalitaire. Ils rêvaient de punir *à froid*. L'enfant peut comprendre une explosion de colère – le plus souvent il la provoque ; et je n'ai gardé aucun souvenir des « *paires de claques* » qui m'ont été

données sans avoir été méditées, moins encore calculées d'après un tarif écrit : preuve qu'elles n'ont eu aucune importance. Mais imaginer qu'un père, le soir, après le récit que la mère délatrice ferait des fautes de la journée, puisse coucher son enfant déculotté sur ses genoux parce qu'il a fait pipi contre le mur du jardin, et lui donner calmement la fessée, relève d'une pensée fascisante, d'un désir arbitraire de briser l'enfant ; d'un désir d'établir une relation directe, automatique, chiffrée, entre la faute et la punition, sans intervention d'un juge. Je ne prétends pas qu'ils l'aient fait ; mais qu'ils aient envisagé de le faire suffit à les discréditer.

[*Exclusion 5 Silence*] Je n'explique pas autrement que ma « crise d'adolescence » (j'emploie le terme faute de meilleure appellation, mais les guillemets signifient dans mon esprit que la crise était aussi parentale que filiale), à l'exception de quelques hurlements, et même d'un commencement de lutte aux poings entre mon père et moi (« *Nous venons de communier !* », criait ma mère en nous séparant), l'essentiel de mon arsenal de combattant s'est borné à une arme unique : le silence. Je n'ai même pas fugué – encore que mon petit tour en Algérie ait ressemblé à une fugue déclarée... Mais, comme je l'ai dit, durant la totalité du voyage, de la Lorraine à Alger, je n'ai pas ouvert la bouche. J'attribuais à cette action symbolique de nombreux avantages, dont le principal était de signifier que je n'avais pas l'intention de *faire comme si*. Car les familles ont ceci d'insupportable qu'elles peuvent s'accommoder de deux conduites antagonistes, de deux états contraires : l'un tout d'hostilité déclarée, et un autre, apparemment paisible, et qu'on réserve pour les détails du quotidien. Comme des enfants qui joueraient en surface, indifférents aux drames qui se jouent sous l'eau. Cette fausseté m'était odieuse, et mon silence avait le pouvoir de faire se rejoindre les deux courants en un unique flux de conflits, sans que rien de la vie de tous les jours masque ce qui nous opposait dans le fond. Je voulais que tout soit concerné, que tout soit visé par mon offensive et touché par mes coups – ou ce que j'imaginais être des coups.

C'est ainsi qu'à la fin de ma classe de troisième, je fis une grève du silence qui a duré une bonne quinzaine de jours. Je venais d'être renvoyé du collège, à la suite de l'affaire des tracts trouvés dans mon sac. Mon père cherchait un établissement où me faire « redoubler » ma troisième. J'ai lu voici quelques années un autre paquet de lettres, le

double au carbone des suppliques qu'il adressait aux chefs d'établissement susceptibles de m'accueillir. Le ton en était pathétique : je ne sais plus quoi faire de lui, aidez-moi, il est nul, il ne fait rien, il est en pleine révolte. Cette lecture m'attrista, non par ce qu'elle révélait de son opinion sur moi, mais par ce qu'elle disait d'un esprit intelligent rendu bête par une crise à laquelle il n'était pas préparé : ces lettres avaient de quoi dissuader les meilleures volontés, et les directeurs refusaient logiquement de m'inscrire chez eux. D'échec en échec, il devait élargir le périmètre de ses recherches, et finit par me trouver une place de pensionnaire dans un lycée technique d'Épinal. Celui-là même où l'un de mes frères aînés avait fait quelques années d'études, autrefois, et dont on me disait quand je ne voulais pas manger ma soupe : « *Pense à lui, qui mange des pommes pourries à Épinal.* » Je refusai avec la dernière vigueur d'échouer là. Mon père tenait une piste sérieuse, et ne voulait pas y renoncer. J'entamai donc ma grève. Elle n'empêcha pas mes parents de prendre rendez-vous avec le directeur. Je les suivis sans un mot à Épinal, prévoyant de rester muet jusques et y compris dans son bureau ; ce que je fis. Ce directeur était un homme plutôt ouvert et sympathique, et surtout moderne : il entendait traiter directement avec moi. La transcription du « dialogue » que nous avons eu ressemble aux carnets de Beethoven :

« *Comment s'est passée ton année de troisième ?*

— ...

— *Tu aimes quelles matières ?*

— ...

— *Tu serais heureux d'être ici ?*

— ... »

Et ainsi de suite. Mon père et ma mère me considéraient, navrés. Le directeur insista longtemps, certain de réussir où ils avaient échoué. Un professionnel de l'éducation ! Mais il ne pouvait faire que je parle. Piteux, il dut leur expliquer que, dans ces conditions, il ne pouvait pas m'accepter dans son établissement. Ils ont dû penser que le silence avait des vertus cachées, car le voyage de retour fut parfaitement muet.

Restait les « *boîtes privées* », comme ils disaient. Par miracle, sans doute plus désireuse d'encaisser très vite un chèque, l'une d'entre elles m'accepta comme pensionnaire sans exiger de me rencontrer. Nous sommes allés inspecter les lieux, moi toujours gréviste : c'était un petit château XVIII^e dans la banlieue de Nancy, entouré d'un joli parc. Je ne

savais pas encore que seuls les dortoirs étaient dans le château, tandis que les classes étaient dans des bâtiments modernes et légers, de l'autre côté, trompeusement et pompeusement baptisés l'« *Athénée* », et que le parc était fermé aux élèves. J'ignorais aussi que j'allais y subir les *attouchements* que j'ai racontés plus haut, et qui sont censés avoir *détruit ma vie*.

(Les contempteurs fanatisés des « abus sexuels », pour lesquels une pipe non désirée doit être punie plus sévèrement qu'un meurtre, veulent que ma vie ait été *détruite*. Il faut absolument que cela soit : eux n'ont rien subi, mais connaissent mieux que moi l'*enfer* que j'ai vécu. Il faut que j'aie été précipité dans l'alcool, la drogue, la prostitution, que mes nuits soient encore aujourd'hui hantées par des cauchemars incessants, et que ma libido soit réduite à l'état de chaussette. C'est ainsi que les choses doivent se passer, et se sont donc passées. Lorsque je leur explique les faits et leurs conséquences nulles sur mon existence, qu'il y a viol et viol, je vois leurs yeux se brouiller comme si je décrivais le choc de deux protons dans un accélérateur de particules. Je ne parviens pas jusqu'à leur entendement : leur religion est faite, la doxa est inscrite jusque dans leurs cellules, conforme à ce qui est dit partout et s'est répandu à la vitesse d'un mot à la mode. Du reste, ils font tous la même faute, colportée sur les mêmes réseaux : ils disent « abuser un enfant », au lieu d'« abuser d'un enfant ». (En sorte qu'on ne peut plus abuser quelqu'un, le tromper, sans le violer...) Ils croient penser, et ne font que répéter. Ô dictature du *on* ! Ô Heidegger ! Pourquoi cette unanimité bête, sourde, fasciste ? C'est qu'aujourd'hui le corps est sacré : on me recommande de « *manger moins salé, moins gras, moins sucré* », on m'enjoint sur mes paquets de cigarettes de « *protéger [mes] enfants* », et de ne pas leur « *faire respirer [ma] fumée* », on veut me faire courir le samedi matin, me détendre toutes les deux heures, me faire manger tant de fruits et légumes par jour, mais on ne me dit nulle part que je dois faire tous les jours les exercices spirituels de saint Ignace, apprendre à jouer du violon, à employer le point-virgule, ou à résoudre les problèmes de logique de Lewis Carroll. Et personne ne m'interdit de faire supporter ma bêtise à mes collègues de bureau. L'atteinte au corps est punie par la loi, non pas l'atteinte à l'esprit – dont on peut même supposer qu'elle est sournoisement encouragée.)

[*Lycée 2 Malgrange 2*] Le fait est que cette année passée dans ce collège fut terrible. Le corps enseignant était constitué de prêtres

séculiers, pas tous méchants, mais ignorant avec passion la pédagogie en général et leur matière en particulier. Le professeur d'anglais ne savait pas l'anglais, le professeur de mathématiques avait l'esprit confus, le professeur d'histoire était un bavard suffisant et insuffisant ; seul le professeur de latin, celui-là même qui avait le mauvais goût d'en avoir pour nous, savait de quoi il parlait. Le latin et l'Église ont toujours été intimes. Les quelques heures laissées libres par les cours se passaient en étude, où je m'ennuyais au-delà de l'imaginable. Je me vengeais sur l'un des professeurs, choisi sans doute parce qu'il était le plus humain : il enseignait le français, l'anglais et le grec. Il était un vieil homme fatigué, avec un gros ventre ballonné de femme enceinte (suite, disait-on, à des piqûres de pétrole que les nazis lui avaient faites), qui ne pensait qu'à lire Racine et Stendhal dans ce qu'il appelait les « *livres jaunes* », l'édition Garnier, mais n'imaginait pas que nous puissions, nous aussi, prendre plaisir à les lire. Il était un professeur exécration, ne m'a rien appris, bien qu'il fût un helléniste de première force, et je le chahutais sans relâche. Au bout d'un mois, il me plaça au fond, à une place isolée, en me disant : « *Faites ce que vous voulez, mais taisez-vous.* » Je n'avais droit qu'à mes manuels : pour m'occuper, je dressai donc des arbres généalogiques en me fondant sur ce qu'ils contenaient d'informations : les Atrides, les dieux grecs, que sais-je. Hors de la classe, il ne se montrait aucunement vindicatif à mon égard ; et il m'arrivait d'aller le voir dans sa pauvre chambre, où je le trouvais toujours à lire ses *livres jaunes*, assis à une petite table, comme mon ami Y*. Nous parlions littérature : il trouvait que j'avais des goûts idiots, mais ne poussait pas l'amitié jusqu'à m'en faire adopter d'autres. Néanmoins, il me parlait volontiers. Les deux courants contradictoires qui circulaient dans ma famille étaient reproduits là : en classe, il faisait *comme si* je n'existais pas ; dans sa chambre, il faisait *comme si* je n'étais pas son élève abhorré. Quelques années plus tard, ayant besoin d'un « témoin de moralité » pour un poste de professeur, c'est lui que je suis allé solliciter. Il me regarda longuement, surpris de ma démarche : « *Vous êtes gonflé* », me dit-il, en sortant une feuille blanche, et se mettant à faire mon éloge.

Très peu d'air dans ce collège, très peu de sommeil, très peu de nourriture. Je rentrais chez moi chaque samedi midi, sauf les très nombreuses semaines où pour une peccadille nous étions bouclés au collège. Passer deux jours sans leçons dans cet endroit était encore plus pénible qu'y travailler la semaine : on n'y trouvait guère à s'occuper. Un

baby-foot délabré, deux tables de ping-pong qu'on s'arrachait. Nous jouions aux cartes, comme des retraités. Ou plutôt, on *tapait le carton*... Interdit d'aller en étude en dehors des heures prévues, de monter au dortoir avant le soir.

Les châtimements corporels étaient cruels. Le sous-directeur, responsable de la discipline, fouinait partout, tenant derrière son dos un trousseau de clefs digne du château d'If. Il inspectait les rangs, tandis que nous attendions dans le froid lorrain d'aller déjeuner, d'aller dormir, d'aller en classe, d'aller à la messe (jamais je n'ai fait le pied de grue comme cette année-là, Comme la vie est lente Et comme l'espérance est violente) : s'avisant que l'un de nous chuchotait, il détendait brutalement son bras, comme un pantin, et nous frappait le dessous du menton d'un bon coup de trousseau. Lorsque la faute était « grave », il nous agenouillait dans un coin de la cour, sur les gravillons goudronnés ; lorsqu'elle était très grave, la punition était publique : il fallait s'agenouiller sur une règle de fer, posée au milieu de la cour, sous le regard des autres élèves, rangés en silence, et qui attendaient les premières larmes, les premiers gémissements. Ils n'attendaient pas longtemps. S'agenouiller, punition de chrétien. Ce sous-directeur s'appelait le P. Lelièvre. J'écris son nom. Je dis aussi qu'on le surnommait Le Goussu, ou La Gousse. Je dis enfin que j'ai connu peu d'hommes qui fussent haïs comme il l'était, avec sa lippe vicieuse, son œil froid et son ventre de salaud. Il n'avait pour tâche, pour but, pour plaisir, que de trouver des coupables. Toute la sainte journée, il furetait. Il vous arrivait dans le dos, surgissait où on ne l'attendait pas, on le découvrait au tournant d'un couloir, il était partout à la fois, silencieux, prêt. Je me souviens d'un jour où je fumais en cachette dans un petit local attenant à l'immense grenier (non chauffé) qui servait de salle de dessin. La vieille porte était percée d'un trou en forme de cœur ; je le vis arriver à l'autre bout de la salle, très loin, et se diriger droit sur moi. Son corps devenait de plus en plus gros, j'étais cloué au sol comme un papillon dans une vitrine. Ou plus exactement fait comme un rat. La porte s'ouvrit d'un coup, il me vit, sa face ignoble se fendit d'un sourire mauvais. Il me prit par le col et me jeta vers le milieu de la pièce. « *Ce sera un 8 irrachetable* », laissa-t-il tomber, comme une fiente sur une épaule. Car chez ces bons pères certains 8 étaient rachetables... (Le système de notation en matière de discipline était aussi obscur que le comptage des points au tennis : un 16 était parfait, le 12 était moins

bon, le 10 médiocre, et les deux 8, le rachetable et l'irrachetable, étaient respectivement honteux et ignominieux. Mais il n'y avait pas de 15, ni de 14, ni rien d'autre. Le 8 irrachetable signifiait qu'on était collé le samedi et le dimanche.)

Jamais je n'eus autant de prêtres autour de moi – même dans ma famille, qui n'en manque point. J'appris à les connaître. Ils n'étaient pas exactement des prêtres : ils avaient un métier comparable à celui des laïcs, puisqu'ils étaient professeurs. On leur avait donc épargné le sacrifice d'eux-mêmes, dont Eugen Drewermann a montré qu'il était la condition même de la prêtrise, mais on leur avait confié un rôle qu'ils avaient bien du mal à jouer. Ils n'étaient pas des hypocrites, du moins la plupart d'entre eux, mais seulement des imposteurs. L'habit les avait faits moines, la blouse les faisait profs.

Pour tout dire, ils n'en portaient pas ; à l'exception de mon professeur de français-grec-anglais (on lésinait sur tout, sauf sur les économies), qui était en soutane, tous étaient en clergyman : costume gris, col romain. (Le professeur de latin avait en plus un pull vert et rêche – ma main s'en souvient encore.) Ils ne nous ont rien appris, sinon à haïr ce costume, associé pour chacun à l'indifférence, à l'hostilité, au sadisme. Ils exerçaient leur métier sans y mettre de sentiment, sinon parfois celui de la revanche vulgaire : ils faisaient semblant d'être des éducateurs, tandis que nos parents ne feignaient pas de les payer. Le collège était une entreprise privée, faisait un chiffre d'affaires de tant par an, et ces prêtres en étaient les employés. Nous étions des gosses de riches : ils nous battaient à la fois parce qu'on le leur demandait et que cela leur procurait le plaisir de la vengeance. Le fond de leur âme était la haine, et pourtant on les rémunérait pour qu'ils paraissent « sévères mais justes ». C'était là une réputation commerciale, un gage de qualité. Le directeur avait la toiture à faire réparer, le cuisinier à payer (il avait un gros bubon derrière l'oreille, qui crevait parfois et lui coulait dans le cou). La maison tournait comme elle pouvait (aujourd'hui, le collège n'est plus religieux, et il admet les filles : doublement de la clientèle).

J'y ai été malheureux. Je refusais d'appartenir à aucune des trois bandes qui se disputaient le pouvoir, et sans la protection desquelles il était difficile d'avoir accès aux tables de ping-pong, aux paniers de pain (le goûter était d'une tranche par personne exactement – et certains en chapardaient plusieurs : il ne fallait pas arriver dans les derniers). Je ne

prenais pas le risque de faire ma cour aux caïds : je les fuyais, comme je fuyais tout le monde ; je ne voulais pas du sort de ce petit blondin très joli, délicat, féminin, qui avait cru s'en faire des défenseurs, et n'avait réussi qu'à passer des bras de l'un aux bras de l'autre. Le pauvre pleurait souvent dans son lit, après avoir servi de fille à quelque meneur, qu'on entendait traverser le dortoir en silence, à la seule lueur de la chambre du pion, sans plafond, qui en occupait le centre. Je me faisais aussi discret que possible ; on ne m'a pas vu passer. Comme dirait Céline : « *Ce qu'il faut c'est décourager le monde qu'il s'occupe de vous... Le reste c'est du vice.* » Soyons donc vertueux.

Je me souviens des petits matins : nous étions réveillés aux aurores par une sonnerie monstrueuse, un crime contre l'humanité ; après la toilette la plus succincte possible (personne ne se servait des trois cabines de douche dont les rideaux de plastique moisi vous collaient aux fesses), il fallait défaire entièrement son lit, plier draps et couverture au carré, et descendre en étude, avant tout petit déjeuner. Plancher à jeun sur Cicéron ou sur de la trigonométrie, pendant une heure, et de nuit la moitié de l'année, avait quelque chose de révoltant. Puis on remontait au dortoir refaire son lit ; et enfin l'on pouvait gagner le réfectoire pour le petit déjeuner : le pain était à volonté (en conserver pour le goûter !), mais la confiture mesurée avec parcimonie. Il était huit heures : premier cours de la matinée.

[*Lycée 3.1 Cours de piano*] La seule présence féminine et réconfortante était celle de la professeur de piano. L'un des caïds du collège, qui hélas était aussi un caïd du piano, me l'avait recommandée : « *Tu verras ses nichons !* » C'était une dame d'une quarantaine d'années, très comme il faut, deuxième prix du conservatoire de Nancy, ce qui n'est pas grand-chose au bout du compte, mais aimable, souriante, et incontestablement pourvue de nichons. Elle portait des jupes étroites et des lainages très fins, très bon marché, très moulants, boutonnés au ras du cou. Sa manière de mettre ses mains sur celles de son élève, pour lui indiquer la bonne position des doigts ou du poignet, était délicieuse. Nous sortions de son cours assez émoustillés, et tout disposés à travailler nos gammes. Et pourtant, elle avait une position ambiguë : supérieure par l'âge et le statut de professeur, inférieure socialement puisque *seulement* professeur de piano : domestique, en somme, à laquelle nous glissions ses gages chaque semaine. Cette posture incertaine la gênait : elle aurait voulu

nous tutoyer, mais n'osait le faire ; et nous voussoyer était humiliant : en sorte qu'elle nous disait « *il* » : « *Il a bien travaillé ? Il n'a pas oublié ses arpegges ?* »

[*Lycée 3.2 Massa*] Mon voisin d'étude se nommait Massa. Il était demi-pensionnaire, mais semblait ignorer la douceur de rentrer chez soi le soir. Prudent dans ses relations avec moi, laborieux dans ses études, ce grand maigrichon représentait ce que j'aurais voulu être : un peu bête, aride, travailleur. Il réfléchissait longuement, écrivait lentement. Il avait tout du penseur, sauf la pensée, et tenait son poing gauche contre son visage penché, dans une configuration qui faisait mon admiration : la première phalange de l'index calée entre la lèvre inférieure et le menton, la première phalange du médius entre les deux lèvres, celle de l'annulaire entre la lèvre supérieure et le nez, et celle de l'auriculaire au-dessus du nez. Je l'ai longuement contemplé dans cette position méditative, que j'ai vainement essayé d'adopter. Il savait tout ce que j'ignorais : les verbes irréguliers latins, les théorèmes de géométrie. Mais ce gentil garçon, sage et craintif, n'arrivait à rien, malgré le sérieux de son travail : « *Je me suis encore ramassé un 7. Je ne comprends pas pourquoi : j'avais bien appris* », disait-il en secouant sa triste tête. Au ping-pong, il était exaspérant : il jouait « à la poussette », se bornant à renvoyer la balle par un petit revers mesquin, tout plat, tout mou ; son audace maximum, qu'il s'autorisait parfois en regrettant immédiatement d'avoir cédé à cette tentation, était de placer la balle *un peu* de côté. Il s'écartait alors de la table, pour parer le *smash* excédé que j'allais lui servir, et que je manquais une fois sur deux. Il gagnait presque toujours, Massa, pourtant né perdant. Il gagnait sans fierté, sans joie, presque amèrement.

[*Lycée 3.3 Déréliction*] J'ai raconté ailleurs comment je trompais ma mélancolie en sortant de mon casier la partition des sonates de Mozart, l'édition Schirmer, jaune, pleine de fautes, où manque la grande sonate en *si* bémol K 570. N'importe, j'ignorais qu'elle existait, comme j'ignorais l'art difficile d'entendre ce qu'on lit : j'y plongeais comme dans un bain chaud. Je n'étais pas *l'enfant amoureux de cartes et d'estampes* : celui-là est chez lui, et regarde l'atlas de son père ; j'étais dans une prison, entouré d'ennemis, j'entendais la cloche sonner sottement des heures inutiles. La musique m'était consolation. J'y retournais sans cesse, je regardais les doubles croches, les mélodies dont je devinais qu'elles étaient gracieuses et raffinées, et c'était comme un souvenir de

civilisation dans un monde de barbares : le désir de retrouver artificiellement un univers familier et pacifique. J'ai lu avec émotion, voici quelques années, les cahiers de captivité de François Michel, qu'il avait tenus en Prusse orientale pendant la dernière guerre. Il y notait tout ce qu'il savait par cœur : les déclinaisons latines et grecques, le règne des rois de France, les épîtres de saint Paul... À chaque page, le tampon perplexe ou ricanant de la censure du camp. J'y ai retrouvé la même chaleur intérieure, le même froid alentour. La même affliction, et le même appel. J'ouvrais le gros volume jaune au hasard, parce qu'il me semblait être un antidote à la misère intellectuelle et affective dans laquelle je m'étiolais. Proust écrit tout à la fin de son livre : « *Là où la vie emmure, l'intelligence perce une issue.* » Voilà : je confiais à Mozart la pelle et la pioche qui me sortiraient de là.

[*Lycée 3.4 Gosses de riches*] Je ne dirais pas qu'on était bête dans ce collège, très loin de là. Mais qu'on y était inintelligent, à coup sûr ; et qu'on y exilait les êtres sans profit pour quiconque. La médiocrité des leçons, la pauvreté des rapports humains, la défiance à l'égard de la vie de l'esprit, l'indifférence à la beauté, tout cela nous collait bras et jambes. Les murs d'enceinte du collège étaient hérissés de tessons de bouteille : cela peint la méfiance dont nous étions l'objet, et que Le Goussu entretenait comme une plante vénéneuse. Instinctivement nous cherchions l'*issue* que la vie nous refusait, nous allions au plus simple : la dissimulation, le mensonge, la tricherie. On nous ravalait au rang de petits clients argentés dont il fallait supporter la présence, mais pour lesquels aucun effort ne serait consenti ; et l'on faisait de nous des filous prêts à tout, de *pauvres pécheurs*. Le manque de nourriture était cause de maint trafic, de vols, de rançonnements ; le manque de sommeil irritait les caractères, émoussait la concentration. Quant au manque de compréhension de la part des professeurs, il inclinait au repli sur soi et au silence.

Je n'y cédai pas tout à fait. Un de mes frères poursuivait ses activités de soixante-huitard à l'université de Nancy. Je me rendis à plusieurs de ses réunions, sous couvert de visites familiales, ce qu'elles n'étaient pas exactement. Je décrivis à mes interlocuteurs, dans une petite salle enfumée, les conditions de vie au collège. Il fut décidé que les étudiants de la cellule maoïste interviendraient une nuit de mai, un an exactement après les « événements ». Ils vinrent en effet coller des affiches un peu partout.

Elles furent découvertes avant la sonnerie du matin, et décollées avant même qu'elles soient sèches. Quelques jours plus tard, mon père et moi étions appelés chez le directeur. Je découvris au cours de l'entretien que j'avais été suivi aux réunions par le pion de ma division. On me permit de finir l'année dans l'établissement (j'imagine que le trimestre était payé d'avance), mais on me signifia que ma présence n'était pas souhaitée à la rentrée de septembre.

[*Lycée 4 Le retour*] Mon père se retrouva dans la même situation que l'année précédente. Il voulut me faire réintégrer le lycée d'où j'avais été exclu quelques mois plus tôt, et contre toute attente, put m'y inscrire sans difficulté. L'équipe de direction avait été remaniée après Mai-68, et la nouvelle ignorait probablement mon passé. Je retrouvai donc sans plaisir le car de 7 h 20 devant le Familistère.

[*Auto-stop*] Un emploi du temps mal fait me libérait à certaines heures creuses de la journée, et prolongeait d'autres journées au-delà des limites du ramassage scolaire. Je découvris donc l'auto-stop, qui allait me permettre, aux vacances de Pâques suivantes, de faire mon tour d'Algérie. Et m'offrir ces deux délectations contradictoires : mentir et dire la vérité. La conversation, au cours du trajet d'une dizaine de kilomètres entre le lycée et la maison, d'autant plus court qu'il était fractionné parfois en deux ou trois étapes, était impossible, mais j'ai noté que les gens du peuple s'arrêtent plus volontiers pour dépanner un lycéen avec son cartable que les bourgeois dans leur grosse berline. (La voiture qui, ces années-là, s'arrêtait le plus facilement était la Simca 1100, modeste, efficace et laide.) Mais les vrais voyages, vers Paris ou le Midi, furent l'occasion de comparer les vertus de la sincérité et de la mystification. Dans la pratique quotidienne de la parole, les deux sont grossièrement tissées ensemble ; l'auto-stop permet de les dissocier, puisqu'il garantit l'anonymat, et l'impunité. L'humeur du moment, la tête du conducteur, la durée escomptée du trajet, suffisent à décider de sa conduite. Je me suis inventé cent personnages, des histoires imaginaires, des familles de fantaisie. Il est amusant de modeler ainsi, *à vue* en quelque sorte, le comportement d'un conducteur dont l'intuition n'est pas la plus grande qualité. On ne vous parle pas de la même manière selon que vous vous présentez comme un fils de boulanger d'Arras, un mauvais garçon de la banlieue lyonnaise ou le neveu du comte de Paris. L'imposture est délicate à mettre en place, demande de l'attention et de la cohérence. Elle s'accommode mal des

longs trajets : le risque de se trahir s'accroît d'autant ; mais pendant une heure ou deux, le jeu en vaut la chandelle : enfin être un autre !

À l'inverse, tout dire sans rien celer ne manque pas de charme. On se délivre de poids importuns, on obtient des réactions naturelles de son interlocuteur. C'est une sorte de repos qu'on s'accorde, une parenthèse dans l'effort quotidien. Provisoirement, on se sent bon et sage, méritant, on est presque fier de son honnêteté. Les mauvaises actions s'affranchissent de la culpabilité qui les accompagne, puisqu'elles sont avouées.

Il existe une troisième rive, comme dirait René Depestre : ne rien dire du tout, et prêter l'oreille au monologue du conducteur.

◆ [souvenir-tableau]

Je suis à la sortie d'Aix-en-Provence, au nord, à Célon. Il y a quinze ou vingt auto-stoppeurs qui s'échelonnent devant moi. Les voitures ne cessent de défiler, par centaines. J'ai passé plus d'une journée à tendre le pouce, nuit comprise. Je suis hors de moi. Je retourne le carton où j'avais inscrit « *Paris* », et je trace en grandes lettres noires : « *Où vous allez !* » Une heure plus tard s'arrête un homme à grandes bacchantes. Je lui demande où il va. Il me répond en souriant : « *Vous dites que vous vous en foutez. Montez.* » Je case mon sac à l'arrière, et je m'assieds. Il me prévient :

« *Je n'ai plus d'argent, je roule lentement pour économiser l'essence. J'espère que vous n'êtes pas pressé.* »

Le voyage est long. Et je ne parle guère. Il est un grand amateur de chaînes et de fouets, et adepte des partouzes. Le hasard des premiers échanges (« *Vous allez rejoindre votre petite amie ?* » m'a-t-il demandé d'entrée) met le sujet sur la table. Il m'en fait une théorie complète, détaillée, enthousiaste. À dix-sept ans, la question du masochisme ne s'est que rarement posée. Je découvre donc ce monde parallèle.

Il finit par me dire qu'il « *remonte sur Paris, dans le XVIII^e* ». À la « hauteur » de Montargis, puisqu'il y remonte, il n'a plus d'essence. Il m'emprunte un peu d'argent. Le soir, il me laisse à Sceaux, chez ma tante.

Le lendemain, il sonne à la porte et me rembourse l'argent qu'il me doit. ◆

◆ [souvenir-tableau]

Plateau de Langres, trois heures du matin. Un camion s'arrête. Je grimpe dans la cabine. Le chauffeur :

« *Faites-moi parler, je m'endors toutes les trois minutes.* » ◆

[*Langue française 1*] Aujourd'hui, les auto-stoppeurs sont aussi rares que les hirondelles. C'est à peine si l'on en trouve un ou deux, en plein été, porte d'Orléans. Le « covoiturage » les a remplacés. De même, autrefois, on emmenait son voisin à la gare, on se relayait pour conduire les enfants au football, et cela ne portait pas de nom ; aujourd'hui, on va sur Blablacar ou l'on s'inscrit sur *sncf.com*, qui a pris le train en marche, si l'on peut dire, et rachète les sites les uns après les autres. La société marchande n'a pas confisqué seulement le temps, mais aussi les loisirs. Les marcheurs et les cyclistes ont des équipements fluorescents, les chemins de forêt sont balisés « *GR* », il faut une *licence* pour jouer au billard. Voyager, c'est *faire du tourisme*, et pour faire la sieste il faut s'arrêter sur l'*espace détente* ou l'*aire de repos*. Pour le patin à roulettes, il faut aller au *City park*, construit aux frais de la municipalité. À chose dégoûtante, vocabulaire odieux. On voudrait nous faire prononcer ces mots-là, comme on veut nous faire acheter, manger, digérer, un *split bread smokey and pepper* chez McDonald's. Chez Quick, il faut demander à voix haute, sans rougir, un *pepper crazy chicken*. Chez Burger King, un *BK single BBQ bacon cheese*. Chez KFC, un *box master fish*. On voit bien qu'avec des noms pareils dans le ventre, on attrapera le cancer.

Le vocabulaire trahit l'état d'un pays. Dans son livre *De quel amour blessée*, Alain Borer institue la notion de « *réchauffement linguistique* »... Nous cherchons à préserver notre eau, notre air, notre sol, à conserver notre modèle social, notre système de santé, le peu d'industrie qu'il nous reste, nous ravalons les façades d'immeubles, nous protégeons notre patrimoine, mais celui qui s'avise de défendre le français passe pour un vieux barbon, ronchon, hors course – et de droite, par-dessus le marché. Au mieux, il passe pour un poseur, un fayot, un *intello*, comme on dit justement en banlieue. Et pourtant, notre langue, aussi précieuse pour l'esprit que l'air ou l'eau pour le corps, se porte mal. Sa maladie est interne, elle est externe – dans les deux cas volontaire, provoquée, et même revendiquée ; et c'est le plus tragique. L'État nous y invite souvent ; et c'est le plus absurde.

Méthodiquement, nous appauvrissons notre vocabulaire. Nous

avons deux mots, nous n'en avons plus qu'un : nous avons *homonyme* (de même nom) et *éponyme* (qui donne son nom), nous n'avons plus qu'*éponyme*, qui paraît plus chic ; nous pervertissons la syntaxe, toujours dans le sens de l'appauvrissement, et nous avons appris à haïr la précision. On n'apprend plus à écrire en *cursive*, à l'école, mais en *attaché*. L'anglais y aide : nous avons *déroulement*, *emploi du temps*, *délai*, *moment*, *synchronisation*, *minutage*, nous n'avons plus qu'un seul mot, *timing*, qui les dit tous, donc aucun. Méthodiquement, nous distordons le lien entre écriture et prononciation, puisque nous accueillons les mots anglais sans les franciser dans leur orthographe et en les prononçant à l'anglaise, même s'ils sont français d'origine. (Entendu l'autre jour : « *Il est pauvre comme djob.* ») Nous cherchons à tout prix à intégrer les immigrés dans notre pays, mais leurs mots, eux, peuvent rester fichés dans notre langue sans qu'on en souffre. Nous faisons du communautarisme linguistique. « *Flirt* » est un mot anglais ; on doit l'écrire fleurte. Comme on écrit *redingote* et non pas « *riding coat* ». Comme les Cubains écrivent « *Líder Máximo* » quand ils parlent de Fidel Castro, et non *leader McSimo*.

Méthodiquement, nous raccourcissons les mots de plus de deux syllabes à coups d'apocopes qui laissent entendre que la rapidité vaut mieux que tout : le *docu*, le *bénéf*, l'*ordi*, l'*homo*, l'*info*, à *tout*'... Le raccourcissement, multiplié par l'appauvrissement du vocabulaire, donne des résultats atroces, des images figées, des stéréotypes, comme dans le « langage sms » : *mdr* (mort de rire), *asv* (âge sexe ville)... Méthodiquement, nous décourageons toute la créativité lexicale, ricanons des mots nouveaux (*courriel*, *bogue*), non parce qu'ils sont recommandés par les autorités, mais uniquement parce qu'ils sont d'apparence française : nous voulons faire perdre toute tonicité à notre langue, parce que c'est la nôtre. Et si nous l'encourageons, comme dans la féminisation des noms de titres et fonctions, c'est pour mieux oublier qu'il existait en français une classe de mots dits *épiciens* (des deux genres), comme *un* ou *une* enfant, *un* ou *une* secrétaire, *un* ou *une* cinéaste, et qu'il suffisait de l'élargir à *professeur*, *auteur*, *chef*, sans aller jusqu'aux barbarismes que sont *professeure*, *auteure*, *cheffe*... L'impayable Geneviève Fraisse n'a-t-elle pas parlé des « *sans-papiers* » d'Amsterdam ? (C'était culotté. Nous fûmes un certain nombre à lui tirer notre chapeau.) Va-t-elle dire *une enfante* ?

Que l'oral et l'écrit divorcent (une part de *bri*, une règle de *gramaire*,

deux *heuros*), et c'est un autre pan qui s'écroule. Que des hommes politiques ne parlent bien qu'une seule langue, la langue de bois, et c'est encore un pan de moins. Que les organismes publics diffusent des fautes cent fois par jour, et c'est la noyade. La SCNF s'excuse « *pour la gêne occasionnée* », sans complément d'agent (*occasionnée par*), et vous recommande : « *Assurez-vous de n'avoir rien oublié dans le train* » (au lieu de *que vous n'avez*). La langue est un lien multiple, elle est une construction compliquée, un appareil fragile dont chaque constituant est indispensable à l'équilibre général.

Nous nous y prenons de travers. Mauvais choix, stratégies inefficaces, lois inapplicables et/ou inappliquées. L'anglais témoigne de ces errements. L'État s'est montré ferme à cet égard en une première occasion : en 1539, dans l'ordonnance de Villers-Cotterêts, qui instituait le français, aux dépens du latin, comme seule langue dans les documents publics (administration, justice) – loi toujours en vigueur. Une deuxième fois, en 1975, en stipulant : « *Dans la désignation, l'offre, la présentation, la publicité écrite ou parlée, le mode d'emploi ou d'utilisation, l'étendue et les conditions de garantie d'un bien ou d'un service, ainsi que dans les factures et quittances, l'emploi de la langue française est obligatoire.* » Une troisième fois, par la loi Toubon (1994), qui la précisait et visait à donner au consommateur et au citoyen le droit de recevoir toute information utile en français (contrats, modes d'emploi, garanties...). Elle rappelait de surcroît l'article II de la Constitution : « *La langue de la République est le français.* » Mais personne ne sait ce que c'est que la République. En sorte que le Conseil constitutionnel, qui devrait le savoir davantage, eut beau jeu de trancher dans le vif de cette loi, et même, pourrait-on dire, de la châtrer, au nom de la liberté d'expression, qui a parfois bon dos. Furent exclus du champ de son application la publicité, la télévision, la radio. Ne restait plus que le « service public », pas mieux cerné que la République. Et puis, plus récemment, la loi Fioraso, votée en 2013 par une petite trentaine de députés, autorise les enseignements en langue étrangère (= anglaise), une première depuis Villers-Cotterêts. Même le *Quotidien du Peuple* chinois s'étonne : « *En formant ses élites en anglais, la France envoie un mauvais signal aux pays francophones.* » Pendant ce temps-là, pendant ces allers-retours, ces ordres et contrordres, l'anglo-américain imbibes toutes les couches du sol linguistique français. Certes, la langue évolue, nul ne le nie, encore qu'on comprenne toujours La Fontaine et Ronsard, mais

peut-être faudrait-il lui éviter d'arriver en phase terminale. « *Le meilleur service que nous puissions rendre à la République, a écrit Ponge, est de redonner force et tenue au langage.* »

L'anglais est le symbole d'une société « ouverte à l'autre » (l'autre, c'est l'Américain), qui suit son temps et l'évolution technique (ils disent « *technologique* »). Fausse modernité, modernité de province. Jeunesse de vieux. L'anglais est aussi un voile pudique jeté sur la stupidité : voilà une pensée retendue, botoxée jusqu'aux oreilles. Cela vous attire le chaland, une enseigne en anglais, cela brille dans les esprits. *Optic 2000* est tout de même plus vivant qu'« *Optique 2000* »... Vivant, mais si désuet, et qui date d'une époque où l'an 2000 était encore loin devant.

Honte d'être ce qu'on est, haine de ce qu'on est. Empressement devant tout mot qui permet de se faire remarquer, comme dans une loge d'opéra, parmi ceux qui sont au courant les premiers. La soif d'anglais est un simulacre, donc une illusion. Elle s'arbore comme ces marques, apposées visiblement sur les vêtements pour faire croire qu'on est autre, ou pour faire croire qu'on est riche, alors qu'on vit dans un taudis. La soif d'anglais, c'est le syndrome du Crocodile, cousu sur les polos des beurs aussi bien que les chemisettes des bourgeois, et qui signifie seulement : vêtement cher. En être ou ne pas en être, là est la question. La hâte piteuse avec laquelle nous avons dit « *Beijing* » pour Pékin. Comme nous aimons perdre ! Comme nous aimons notre servitude ! Quelle fierté nous tirons de notre propre abaissement ! Comme elle était heureuse, Christine Ockrent, de pouvoir interroger en anglais Shimon Peres, qui parle parfaitement le français ! Quelle impatience dans l'humiliation ! Pourquoi disons-nous *c'est un peu short* ou *j'ai dispatché le job* ? Que disons-nous de plus qu'avec *c'est un peu court*, ou *j'ai réparti le travail* ? Marguerite de Navarre : « *On n'a jamais écrit aucune chose en autres langues qui ne se puisse bien dire en celle-ci.* » C'était en 1545... Aujourd'hui, on se rappelle le premier discours de Giscard d'Estaing président, qui était en anglais, si on peut appeler cela de l'anglais.

La vraie modernité est celle des prises de conscience. Nous sommes à l'âge des conséquences, des effets pervers, et de leur prise en compte vigoureuse. On ne peut plus vivre comme lorsqu'on consommait vingt litres aux cent. Cette époque est révolue. Il n'y a plus que les bourgeois inconscients et satisfaits de l'être pour rouler en 4 × 4 dans le Marais. Nous avons fait notre plein d'incurie, de laisser-aller, d'ultra-

libéralisme ; le temps est venu de réagir, de contrôler notre consommation d'anglais. Faute de quoi nous ne serons plus nous-mêmes, et notre place dans le monde, intellectuelle, économique, politique, se réduira à celle du foie gras et du champagne – qui pèsent peu face au *limited edition burger*. D'autant que nous parlerons toujours moins bien l'anglais que nos maîtres américains, et que cette infériorité se paie. Tandis que huit Tibétains se sont immolés par le feu pour défendre leur langue, le ministère des Affaires étrangères (« *gardien de la francophonie* ») appose une grande affiche publicitaire pour l'avion A 380 : « *France is in the air* ». Borer cite de Gaulle : « *Il y a d'autres peuples qui veulent nous interdire de parler notre langue* », et rappelle que le film français qui a connu le plus grand triomphe récent aux États-Unis est un film muet (titré en anglais tout de même : *The Artist*) ; que le groupe français qui a remporté tous les prix est Daft Punk, dont les musiciens ne disent ni ne chantent un mot de français, pour un album intitulé *Random Access Memories*. Le Maître ne récompense que ses fidèles sujets. Le Maître fait mine d'ignorer que 63 % de son vocabulaire est d'origine française. Cet effondrement est le meilleur moteur de l'asservissement, car il a trouvé le moyen de se faire appeler progrès : une tricherie dans les termes, signature habituelle du totalitarisme en train de s'instituer.

[Wolfson] J'ai pris en grippe l'anglo-américain, ce portail vers le *globish*. Cela me rappelle l'histoire de Louis Wolfson, le schizophrène new-yorkais qui avait une horreur insurmontable de la langue américaine, sa langue maternelle, c'est-à-dire la langue de sa mère, ou plus exactement je me rappelle son livre, *Le schizo et les langues*, auquel Queneau trouva « *un intérêt exceptionnel* ». Il vivait les oreilles bouchées, apprenant le russe, le français, l'allemand, l'hébreu, et avait mis au point un système sophistiqué de conversion par le son et le sens, qui lui permettait de transformer les mots abhorrés en mots acceptables. Ainsi, « *where* » (« où ») est remplacé par « *woher* » (« d'où », en allemand). Les nombreux analystes qui se sont alors penchés sur son cas, de Lacan à Melanie Klein, ont interprété cette phobie comme un « *acte matricide* », ou même comme une « *introjection-régurgitation de l'objet partiel* », ce qui semble un peu exagéré. Le livre était écrit directement en français, et monté comme une alternance de développements linguistiques et de « *scènes de la vie quotidienne* ». Crises de boulimie, panique à l'idée de faire entrer des larves et des œufs dans son corps, d'où anorexie, et ainsi

de suite. Vingt électrochocs (« *équivalant à une lobotomie par brûlure neuronale, cerveau toasté* », dira-t-il), soixante-quatre insulino-chocs (« *équivalant à une lobotomie chimique par sévères comas hypo-glycémiques répétés* »), dix-huit mois d'asile, quatre « *évasions des forces psychiatriques* ». Profération frénétique du mot magique « *lavement* ». C'était, et c'est toujours, le grand livre de la folie. Le français de Wolfson est assez particulier, mélange de sophistication, de confusion des temps et des modes, de tournures anglaises, d'imbrications de parenthèses : une langue étrangère au français classique, et pourtant d'une extrême intimité avec lui – comme cet homme est proche et lointain des autres hommes, et comme sa haine de l'anglais reproduit sa haine de l'Amérique. Sa langue semble dérapier, comme lui. Depuis le président Schreber, on n'avait pas lu cela. J.-B. Pontalis en a fait paraître des extraits dans *Les Temps modernes* de Sartre et Beauvoir, et l'a publié enfin dans sa collection de psychanalyse en 1970. Wolfson dira plus tard que cette date a été choisie dans l'espoir qu'il assassinerait Pompidou, alors en voyage officiel aux États-Unis, pour faire de la publicité au livre et à la collection... Deleuze l'analysa dans une préface éblouissante : Jakobson, dépassé par les événements, et somme toute peu concerné par cette histoire de langue devenue symptôme, a refusé de l'écrire. D'autres auteurs ont suivi Deleuze, comme Le Clézio, Foucault ou Paul Auster. Quand l'ouvrage a reparu, il y a quelques années, Wolfson lui a adjoint une suite : *Ma mère, musicienne, est morte de maladie maligne à minuit, mardi à mercredi, au milieu du mois de mai mille977 au mouvoir Memorial de Manhattan*. Il a expliqué : « *Ma mère avait choisi de mourir de manière allitérative.* »

Joueur compulsif, il gagne près de deux millions de dollars à la loterie (perdus depuis, dans des placements désastreux), et s'installe à Porto Rico, où il boursicote frénétiquement, et écrit son livre, qu'il remanie en 2011. On y trouve des présidents nouveaux, comme Reagan : « *Le vieux lavement aux longues clavicules sexuelles avec pénis assorti s'appelant Ronald Reagan (Ronald McDonald, Donald Duck, Ronald Fuck)* ... »

Et aussi de fraîches allusions au « *Magyar* » (Sarkozy) en lutte contre la Hollande et la Marine. Le livre sur la mort de sa mère commence avec des histoires de paris hippiques, de champs de course, de calculs, de martingales délirantes, de gains, de pertes, de pronostics. Seuls intermèdes : les consultations hebdomadaires de sa mère à l'hôpital, les

prises de sang, le prix du déplacement. Mais ces visites sont à peine citées : simplement reprises dans le carnet de bord maternel, elles se suivent dans leur morne tristesse, de semaine en semaine. Il ne dit jamais ce qu'il sent ; il ne raconte que ce qu'il fait, et pourquoi il le fait, à la suite de quel calcul numérique, ou de quelle crise paranoïaque, qu'il décrit presque avec désinvolture... Il ne dit jamais sa souffrance, mais seulement qu'il a souffert. On dirait le supplice de Ravillac décrit dans le rapport de police : horriblement *détaché*. Parfois, on tombe sur une scène d'enfer comme sur un os : Wolfson dehors, la nuit, en veston d'été, par moins quinze, s'enfonçant dans la neige, gelé par la bise, perdu dans une *zone* de bretelles d'autoroutes, de carrefours et de ponts, dans un état de solitude absolue. Et surtout, battu par l'irrésolution comme par le fouet : aller parier à l'hippodrome, ou rentrer chez lui ? (Voilà la psychose.) Des silhouettes apparaissent et disparaissent, de rares voitures passent, son cœur « *saute des battements* », ses poumons « *manquent d'oxygène* », il a « *la tête détraquée* », il continue, prend le mauvais bus, ressort, se remet à grelotter... Cinglé par le vent, cinglé tout court. Le monde est un immense ennemi, chaque être humain est un coup porté. Être cogné, frappé, fêlé.

La psychose se dessine avec de plus en plus de précision, à mesure que disparaissent les chevaux (les « *rosses* » ou les « *canassons* »), et que s'aggrave la maladie de sa mère. Tout ce qui est à l'extérieur est hostile, les infirmières, « *qui vous violent analement, rectalement, et ça, impunément* », tel médecin, « *poisson visqueux* », le conducteur de bus : « *Foutu nigger en train de décélérer rapidement malgré toute son inertie de graisse de muscle et de merde.* »

La lente descente de la mère vers la mort est décrite avec une glaciale précision. Pourtant, Wolfson n'est pas indifférent. Il se documente sur le cancer, ne cesse de poser des questions à des médecins, tous répugnants, veut tenter des thérapeutiques parallèles, et jusqu'à la fin – et jusqu'au pur et simple miracle. Lorsqu'on lui téléphone que sa mère est à la dernière extrémité : « *Est-ce qu'elle est en train de mourir ? demandai-je plutôt pour la forme.* » Il doit partir tout de suite. Mais il ne manque pas de faire auparavant « *quelques minutes de yoga* », et d'absorber « *un peu de nourriture* ». Puis il se demande s'il n'aurait pas le temps « *d'un petit détour à la poste (question d'une quinzaine de minutes)* » pour retirer un ouvrage allemand qu'il a commandé... Et il va chercher son livre, un manuel de médecine... Quand il est au chevet

de sa mère, dont « *le cœur bat encore, mais en désespoir de cause* », il préfère lire son *Abrégé de cancérologie*, « *écouteur stéthoscopique* » sur les oreilles. Il est coupé, retranché. Il la regarde de temps en temps : « *Toujours en vie, évidemment, pensais-je, satisfait de moi.* »

[*Langue française* 2] Malgré mon manque d'appétit pour la sémiologie, la sémiotique et ce qui s'y rattache, qui ont donné lieu depuis Saussure à un investissement intellectuel considérable et même à une véritable industrie (inappétence que je confesse ici), je dois reconnaître que, dans le domaine du langage, certains bâtiments secondaires m'occupent de plus en plus : des dépendances, tout au plus, des maisons de gardien... J'ai souvent résolu d'investir la maison principale, et j'ai lu quelques pages des *Fleurs de Tarbes* sans trop d'ennui : j'avais de la sympathie pour Paulhan, dont l'esprit éminemment tordu m'avait séduit, et dont je voulais avoir lu tous les livres, mais j'ai toujours reculé devant – filons la métaphore – la hauteur du perron.

Je suis moins intéressé par le langage que par la langue, en tant qu'elle est elle-même la maison principale du domaine de la culture nationale. (Autant avouer aussi que les langues étrangères ne m'intéressent que de très loin ; je ne suis même pas sûr qu'elles existent vraiment, puisque je n'y vois rien qui me touche, m'émeuve, et rien que je puisse maîtriser. Certes elles sont. L'Océanie est ; mais je n'y ai jamais mis les pieds, n'ai pas l'intention de remplir cette lacune : je puis dire qu'elle n'existe pas.) J'ai conscience de regarder la chose par le mauvais bout de la lorgnette, mais c'est ainsi. Si le ciel et les étoiles étaient ma spécialité, ce serait pour être astrologue, non pas astronome : je les prendrais en tant qu'ils entrent dans les règles d'un jeu. De même la religion catholique elle aussi peut être amusante, indépendamment de son contenu spirituel ou métaphysique : en vingt siècles d'existence elle est devenue une véritable encyclopédie de termes, d'objets, de rites, de symboles, de coutumes, en quantité phénoménale. Comme elle, la langue française est compliquée, capricieuse, elle est un empilement fantasque et illogique de règles et d'usages qui se confirment ou se contredisent, un composé de beauté et d'insuffisance, elle est pleine de trous et de bosses, incommode, précise, vague et mal fichue. Tout écrivain, je veux dire toute personne qui en fait un usage professionnel, s'en plaint, et depuis toujours.

Seulement elle ne vous lâche pas : elle a des griffes. Peut-être parce qu'elle est tout cela, et qu'y jouer c'est composer, aux deux sens du terme, avec ses splendeurs et ses insuffisances. Les questions de grammaire, d'orthographe, la manière dont les mots naissent, se forment ou se déforment, apparaissent ou disparaissent, les tournures étranges, les gallicismes, les fautes qui ne sont pas des fautes tout en étant des fautes, les maladies qu'elle contracte, tout cela forme une matière qu'on pétrit avec un plaisir qui dure jusqu'à la mort ; tout cela se *repère*, dans les livres, les journaux et la parole quotidienne. C'est ainsi en tout cas que mon esprit fonctionne : j'aperçois, je remarque, j'isole. Tous les éléments constitutifs de la langue, ses traits et ses bizarreries, mais aussi ce qui forme le corpus décrit dans une Grammaire française digne de ce nom, sont un bric-à-brac d'où l'on sort une pièce, qu'on examine comme un joli verre trouvé dans un fatras de brocanteur. De toutes les difficultés grammaticales opposées au Français par le français, l'accord du participe passé est sans doute la plus délicate. Démêler *les chansons que j'ai entendu chanter des chanteuses que j'ai entendues chanter*, c'est tout simplement amusant ; et comprendre pourquoi l'on écrit *pendant les trente années qu'il a vécu* et *les sept vies qu'il a vécues* fait entrer dans la fine logique de la syntaxe française. Beckett, dans une lettre à Georges Duthuit, écrit : « *Jamais je n'ai compris en te lisant, même quand je lisais Proust, à quel point le français est la langue de l'infinitésimal.* » L'on met au point des méthodes personnelles, des nœuds au mouchoir, des trucs, qui permettent de répondre aux questions qu'elle pose, et qui sont faites de remplacements d'un mot par un autre, de questions qu'on doit poser... Par exemple *les trente euros que ce livre m'a coûté(s)* est une réponse à *combien ce livre m'a coûté ?* et non pas *qu'est-ce que ce livre m'a coûté ?*. Ou bien l'on peut raisonner autrement : on ne peut pas dire que *trente euros m'ont été coûtés* ; donc on n'accorde pas le participe : *les trente euros que ce livre m'a coûté*. On peut enfin *savoir* que *coûter* est intransitif (ou transitif indirect), et qu'il n'admet donc pas de complément d'objet direct. À quoi il faut ajouter que *coûter* peut être transitif, quand il signifie *occasionner* : *les efforts que cette tâche lui a coûtés*. Résoudre une question comme celle-là, innocente, sans portée métaphysique aucune, procure le même plaisir qu'un gambit réussi aux échecs, que le « *bâton de chaise bien fait* » de Péguy.

Un facteur de clavecin doit scier en deux une planche, mais dans le sens de l'épaisseur. Il trace un trait sur le bord de la planche, et tout du long, sans règle, sans rien mesurer, à l'œil, en faisant glisser sa main, quasi bloquée dans une certaine position. Son trait est droit, il est exactement au milieu. Il cale la planche, prend une scie égoïne, et, tranquillement, régulièrement, sans s'arrêter un instant, il coupe en deux la planche en suivant son trait. C'est fait. Il n'a pas laissé de trace de scie, il n'a jamais dévié de son axe : les deux planches obtenues sont parfaites. J'ai envie de l'embrasser. ♦

Ce sont mille choses à savoir, mille choses à comprendre : qu'on dit *passer outre aux oppositions* et non *passer outre les oppositions*, qu'on dit *sans que personne s'en aperçoive*, sans *ne...* Mille choses qui feront un barreau de chaise bien fabriqué. Jour après jour, au fil de l'existence, nous cochons des cases : aujourd'hui, j'ai appris ceci, j'ai compris cela ; et contrairement aux conjugaisons grecques, *on n'oublie rien de ce qui est acquis*. Constante assez exceptionnelle pour être soulignée. (Depuis « *Moi président* », la France entière sait ce qu'est une anaphore. François Hollande nous aura laissé cela.) J'ai toujours pensé que le rôle d'un père était de faire gagner du temps à ses enfants, de les faire partir dans l'existence avec un nombre maximal de cases cochées.

♦ [souvenir-tableau]

Je viens d'expliquer à mes fils ce qu'est une hypallage, qui procède par transfert, glissement, usurpation, captation, illusion sémantique, comme on croit que son train recule alors que c'est l'autre qui démarre. C'est une figure rarement évoquée, si rarement que son genre grammatical n'est même pas fixé. Mes fils ne sont pas bien grands, mais m'en rapportent une dès qu'ils l'entendent. Je les note devant eux : *flûtiste à bec, critique théâtral ou musical, handicapé mental, rendre quelqu'un à la vie, insuffisant respiratoire, éducation sentimentale, séance tenante, chirurgien cardiaque ou plastique, toutes affaires cessantes, de guerre lasse, ôte-moi d'un doute, chômeur de longue durée, travailleur social, tueur en série, instrumentiste à cordes, une liseuse Sony, il a été applaudi debout, branler dans le manche, coup de pied arrêté, éjaculateur précoce, café gourmand, cas pendable, poste restante, bal costumé (thé dansant et dîner prié), médecin traditionnel...* Dans *tambour battant*, il y a discussion (ce n'est pas le tambour qui bat, mais on peut annoncer une nouvelle en battant tambour). ♦

La loi de la langue est la seule que j'observe volontiers, et avec toute la méticulosité dont je suis capable. Travail sans fin : à mesure qu'on coche les cases dont j'ai parlé, la liste s'en allonge. Je ne suis pas de ceux, et je devrais sans doute le déplorer, qui tordent le cou à la grammaire pour inventer une langue nouvelle. Je confesse ma sujétion totale aux règles imprimées en petits caractères dans le Grevisse. Sans doute espéré-je secrètement qu'on pourra me lire et me comprendre dans deux siècles... Cette langue a fait ses preuves, elle est taillée pour moi. Certains l'ont poussée dans ses retranchements : Mallarmé, Proust... Certains l'ont menée encore plus loin, presque hors d'elle-même, comme un soleil darde ses rayons : Claudel, Saint-John Perse... D'autres l'ont pulvérisée, de Céline à Guyotat ou Sollers. Eux sont des maîtres ; mais je ne me mets pas dans leur sillage, et n'en fais pas tant. Je l'ai gardée telle qu'on me l'avait donnée, j'ai freiné des quatre fers pour l'empêcher d'avancer, comme un enfant qu'on parviendrait à ne pas laisser grandir. Il est vrai qu'il s'agit de la langue des *autres*. Tant pis. Le changement est un risque, un glissement : chaque pas en avant nous rapproche de la mort, c'est un dérapage. Mon rêve est que rien ne bouge, jamais, je hais le mouvement qui déplace les lignes...

◆ [lettre]

Cher D*,

J'étais en train de réfléchir à mon goût pour la langue académique, à ma crainte du changement. Et j'ai repensé à ton cher Matzneff, à ses collections ahurissantes de donzelles. En fait, en cette matière, j'ai toujours été partagé : désir d'une peau nouvelle, une peau de plus, qui a entraîné dans ma vie une drague incessante, et en même temps, ou plutôt juste après, effarement devant un corps qu'on ne connaît pas. Une touche de méfiance, même. Ma première Noire, c'était à trente ans, et j'ai souvenir de ma stupéfaction. Je visitais ça comme une crypte mérovingienne. En sorte que si j'envie le nombre presque absurde de conquêtes qu'il a pu faire, je l'admire surtout d'avoir pu s'émerveiller, au lieu de seulement s'étonner. ◆

Certains préfèrent l'aventure, l'inconnu ; ils brûlent de découvrir un auteur, d'apprendre une langue nouvelle, ils sont « curieux de tout ». Je

ne suis curieux de rien, et la perspective de devoir voyager m'est pénible – il m'est arrivé, près de Florence, dans le Kent ou la campagne canadienne, de me dire : C'est ici qu'il faudrait vivre, c'est ici que Dieu a placé le paradis ; mais c'était comme si l'on m'avait trompé, déplacé là de force, et que j'avais oublié par quelles manœuvres on m'y avait mis, innocentant à titre exceptionnel mon ravisseur. (On ne me contredira pas si je dis que le tourisme de masse ne vous incline plus guère à remonter le Nil.) De même, lisant pour la première fois Saint-Simon, j'ai pu songer en rageant : Et l'on ne m'avait pas dit que c'était un génie ! À présent je l'ai lu, et le relirai avec volupté.

Si je suis chez moi, assis ici, entre mes livres et mes pianos, je ne désire pas être ailleurs. (Je comprends bien le rabbin qui passe toute sa vie dans un livre unique, sans un regard pour les jeunes poètes péruviens ou le cinéma turc. J'envie son sens de l'économie, mais aussi son intelligence, car si le livre est bien choisi, il vous mène où vous vouliez aller.) Il me semble qu'on ne travaille bien qu'assis chez soi. Depuis des années maintenant, je fais le même nombre de pas pour aller vers telle bibliothèque, le même geste pour allumer cette lampe, et je me satisfais des arbres de mon jardin. Il m'a fallu en donner, des coups de machette à droite et à gauche, pour me frayer un passage dans la jungle des possibles ! À présent, j'y circule librement, sans un regard alentour. J'ai fait mon deuil de ce que je n'ai pas fait, de ceux que je n'ai pas été : ce sera pour une autre vie. Ce qui peut m'arriver maintenant, c'est une rage de dents un vendredi soir, une maladie mortelle, ou perdre un être que j'aime. J'ai souvent souri en entendant mon médecin me recommander le repos... Me sachant journaliste, il m'imaginait sur la brèche, entre deux avions, dormant quatre heures par nuit, téléphonant à mes enfants sous le feu des francs-tireurs tchéchènes. « *Vous êtes stressé* », disait-il, vaguement jaloux, et surtout incapable d'un diagnostic précis, *specific*, disent justement les Anglais. Et moi : « *Mais je ne bouge pas de ma table de travail !* » Feignant de n'avoir pas entendu, il achevait son ordonnance en répétant : « *Du repos, du repos ! Vous êtes noué de partout !* » (Les choses n'ont guère changé depuis Du Boulbon et Dieulafoy.)

Même si je ne suis pas dépourvu de soif de connaître, je souffre plus de ne pas trouver sur mes rayons le livre dont j'ai besoin que de ne pas me jeter, impatient et gourmand, dans l'énorme corpus de la littérature indienne. C'est ainsi que je considère la langue qui est la mienne :

comme une énorme bibliothèque au milieu de laquelle je vivrais, et d'où je tirerais des livres connus ou inconnus, mais qui seraient les miens, dans ma maison. Qu'on ne compte pas sur moi pour en inventer une nouvelle.

Il m'est arrivé de qualifier le désir de voyager de « *plébéen* ». J'aurais pu dire « commun ». Il est vrai que j'ai côtoyé exclusivement des personnes qui auraient fait des bassesses pour un billet d'avion (je ne connais pas de plus grand plaisir que d'annuler un déplacement lointain, et cette disposition d'esprit est assez peu *commune*). Il est tout aussi vrai que le désir de partir ailleurs, et si possible d'en revenir bronzé, est un aveu d'échec. Avoir la peau brunie, tandis que les autres l'ont blanche, semble un détail, au regard du temple d'Angkor ou des canyons du Colorado ; cela constitue au contraire tout le fond de l'affaire : désirer être un autre, comme lorsque j'étais petit, alors que ceux qui ne sont pas partis ne sont qu'eux-mêmes, atteste la défaite intérieure. C'est la fin de tout. (D'ailleurs, un aéroport s'appelle un terminal.) Car la peau reblanchit, elle aussi ; et le voyageur redevient celui qu'il était. Sans appeler Nietzsche ou Gide à la rescousse (« *deviens ce que tu es* »), je dirais que cette illusion, revenir de Chine meilleur qu'avant, a quelque chose de misérable. La phrase d'Arkel « *il faut voyager, Pelléas* » est sans espoir ; il pourrait dire aussi bien : « Il faut être heureux. » Frédéric Moreau court le monde, et puis : « *Il revint.* »

(J'ai d'ailleurs toujours aimé les peaux laiteuses, et songe tristement que j'aurais pu vivre en un temps où l'on se protégeait du soleil, où il était mal élevé d'avoir la peau hâlée.) J'ai donc annulé beaucoup de voyages ; mais les circonstances m'ont forcé de voir beaucoup de pays étranges ou étrangers, dont je n'ai pas tiré grand profit. J'y ai contemplé beaucoup de beauté(s) : un après-midi au Louvre m'en eût offert autant. J'ai constaté que les gens étaient un peu moins méchants à Montréal qu'à Marseille, un peu moins bêtes à Rome qu'à Berlin, j'ai jugé qu'on vivait correctement à Copenhague, et pas à Cardiff ; mais j'avais déjà noté que les passants ont l'air plus intelligent dans le Ve arrondissement de Paris que dans le XVIe, et qu'il pleut plus souvent à Épinal qu'à Montpellier. La vie tiendrait donc dans ces différences ? Ai-je plus aimé, été aimé, à Amsterdam ou Londres qu'au 144 boulevard Magenta ? J'ai appris que Starobinski n'avait jamais vu l'océan ; que lui a-t-il manqué exactement ? On peut poser la question parallèle : quels livres lui ont-ils fait défaut, dans sa bibliothèque de quarante mille

ouvrages ? (En tout cas pas ceux de Rousseau.) Ma patrie est là où je puis travailler ; mes livres et ma langue sont à la fois mon outil et ma matière première : *ergo* je reste chez moi.

Ma langue me permet de savoir qui je suis, ou plutôt, car l'identité n'est rien, de savoir d'où je viens. Steiner raconte que dans les trains qui les emmenaient vers les camps de la mort, certains juifs souffraient encore plus que les autres : ceux qui ne savaient pas pourquoi ils étaient là, et qui protestaient, s'inquiétaient, incriminaient je ne sais quelle erreur administrative. C'étaient les « assimilés », ceux qui avaient oublié qu'ils étaient juifs et ne pouvaient comprendre, *a fortiori* admettre, qu'on les déporte pour cette seule raison.

Mais il dit aussi que les langues étrangères sont des « ouvertures », lui assurent une « liberté » inestimable. Je n'en crois rien. Lui qui a été élevé dans trois langues maternelles (« *Ma mère commençait une phrase dans une langue et la terminait dans une autre, sans s'en apercevoir* »), n'en parle bien aucune, fait de nombreuses fautes, et prononce le français avec un accent germanique insupportable.

[*Mère 6 Wei*] Alors que, jeune étudiante, ma mère passait un examen de littérature italienne à l'université de Pérouse, un peu avant la guerre, elle s'est endormie. Elle fut réveillée doucement par son voisin. Il avait une tête ronde, l'air gentil, et tout à fait chinois. Il s'appelait Louis Wei Tsing-Sing. Il arrivait de Shanghaï, où il était né en 1903 : il avait fait le voyage à pied. Près de deux ans de marche, plusieurs fois dévalisé et laissé pour mort par les brigands, ayant usé je ne sais combien de paires de chaussures. Enfin, toute une histoire.

Quand j'étais enfant, on l'appelait Wei, prononcé Oué. Il était catholique, comme elle. L'autre voisin de ma mère était, disait-elle, « *l'ambassadeur de Hongrie* », et lui faisait une cour assidue et pénible. Wei l'en a débarrassée, pensant la séduire, avec aussi peu de succès. Il a fait ses études à la Sorbonne, en Italie, passé son doctorat : *La politique missionnaire de la France en Chine 1842-1856*. Après la guerre, il a travaillé à l'ambassade de Chine, a été bénédictin quelques années en Belgique, et s'est fait ordonner prêtre, à soixante-trois ans. Historien-né, spécialiste des relations entre Rome et la Chine, il a été nommé vicaire dans le XVIII^e, du côté de La Fourche. Il rêvait de voir le Vatican reconnaître la Chine populaire de Mao. Lorsqu'on lui demandait s'il était croyant, il répondait : « *Je suis chinois.* » Mao était-il un infâme

dictateur ? « *Je suis chinois.* » L'Église devait-elle rompre avec Formose ? « *Je suis chinois.* » Malgré son apparence, la réponse était très précise. Il suffisait de réfléchir à ce qu'elle signifiait.

Avenue de Saint-Ouen, où il vivait, il connaissait tous les clochards et toutes les putes, qui le saluaient au passage. Lorsqu'on avait monté à pied les six étages, qui le tuaient jour après jour, on parvenait dans une sorte de caverne de livres et de journaux, auprès de laquelle le bureau de Dumézil paraissait inhumain d'ordre et d'organisation. Il savait les chemins entre les piles, on n'avait qu'à le suivre. C'était sombre, sale, misérable, mais fantastiquement habité, et sonore : la science criait. Quand il avait à vous loger, il vous menait dans l'hôtel de passe le plus miteux de Paris, où une de ses « amies » vous laissait son lit. Il m'offrait des boîtes de cigares (j'avais quatorze ou quinze ans), me conduisait sans un mot dans la Librairie de Paris, place Clichy, et me disait : « *Choisis un livre* », et me l'offrait.

Sur la porte de son appartement, deux affiches, deux portraits : Mao et Chou, je veux dire Mao Tsé-toung et Chou En-lai, qu'on ne me fera pas écrire Mao Zedong et Zhou Enlai.

Il est mort en 2001.

Depuis leurs études communes, Wei et ma mère étaient restés très amis. Il venait souvent à la maison. Ils n'avaient pourtant rien en commun. Wei était une énigme. Derrière une sorte de joie de vivre très expansive, il était opaque, impénétrable. Je crois bien qu'on ne savait rien de lui. Je viens d'ailleurs d'apprendre, aux Archives historiques du diocèse de Paris, qu'il avait été marié. On ne l'avait jamais su.

Être joyeux entraînait dans sa conduite et dans sa politesse, car on pouvait, par moments, surprendre sa mélancolie, qu'il oubliait de cacher. Mais d'après le cardinal Etchegaray, qui lui consacre une page d'ailleurs truffée d'erreurs, dans *Vers les chrétiens en Chine*, il était « *ruisselant de projets* ».

◆ [souvenir-tableau]

Wei est assis dans le métro, contre la fenêtre ; je suis en face de lui. Il regarde sans les voir les inscriptions qui défilent sur le mur du tunnel : Dubo – Dubon – Dubonnet. Je crois qu'il va pleurer. ◆

Il était un personnage familier, qui revient de loin en loin, sans jamais changer. On sait qu'on ne comprendra pas ce qu'il dit. D'abord parce qu'il parle peu, préférant faire sauter en l'air les petits enfants, qui hurlent de terreur, tandis qu'il rit très fort ; ensuite parce qu'il parle un français qualifiable d'idéogrammatique : il pose les mots côte à côte, ce qui fait une drôle de syntaxe petit-nègre. Surtout, alors qu'il est jaune, chinois, incompréhensible, et qu'il est « en visite » chez nous, il a un pouvoir bizarre : c'est nous qui paraissions étrangers. Il a une telle présence physique que c'est à nous d'aller vers lui. S'il s'exprime peu, c'est avant tout parce qu'il nous sait incapables de comprendre ce qu'il aurait à nous dire. Nous n'avons rien lu, nous ne savons rien, tout est trop compliqué pour nous. Il est comme un mathématicien qui aurait à nous expliquer le difféomorphisme d'Anosov : il préfère nous voir comme une gentille famille provinciale qu'il aime bien, effroyablement banale, occidentale, inutile. Il pose donc des questions idiotes, qui ne l'intéressent pas : « *Travail, école ?* » Oui, ça va bien, j'ai de bonnes notes. Il rit très fort, pointu : « *Toi travailler, Maman contente !* » Et ses petits doigts fuselés, pâles et lisses, recommencent à tambouriner son bras de fauteuil.

À chaque fois que ma mère accouche, il est là, à son chevet – alors que mon père ne se déplace pas toujours. Elle prétend que Wei est le visiteur idéal : il s'assied, lit tout l'après-midi en silence, et s'en va. Il était aumônier d'hôpital : c'est un professionnel.

Nous sommes tous allés à son ordination. C'était à Rome, en 1965. Nous avons logé dans un couvent, au milieu d'un jardin très pentu, pleins de palmiers et d'agaves.

◆ [souvenir-tableau]

Son ordination à Sainte-Marie-Majeure. Wei est au bout de la nef, au milieu, allongé face contre terre. Je suis très impressionné par cette position humiliante. On pourrait lui marcher dessus. On est en train de lui dire : À partir d'aujourd'hui, tu es prêtre, tu n'es plus rien.

Sur sa chasuble, qu'il revêt ensuite, brodée selon ses désirs par je ne sais quelle bonne sœur, le symbole chinois du yin et du yang. ♦

♦ [souvenir-tableau]

Il dit sa première messe le lendemain, dans une chapelle des Catacombes. Il a un peu oublié d'apprendre le rite liturgique. Les lunettes au bout du nez, il cherche à gauche le grand lectionnaire qui se trouve à droite, tourne les pages pendant de longues minutes sans trouver son texte, s'agenouille à tort et à travers devant l'autel comme pour gagner du temps, intervertit l'ordre des prières, empoigne le ciboire quand le servant l'attend avec les burettes, c'est très cocasse, il fait penser au savant Cosinus, on sourit. ♦

Il avait une voix capricante, faite de petites (ou grandes) déflagrations, sèches et brèves, lançait les mots comme pour les faire exploser contre un mur. Beaucoup de monosyllabes, des « *oh !* » des « *ah !* », qui volaient en éclats. Un rire en crécelle, des gestes anguleux et brutaux, apparemment incontrôlés. Pour vous lever jusqu'à lui et vous embrasser, il vous empoignait durement sous les bras, à vous faire gémir de douleur. Ne se rendant compte de rien, d'une affection volcanique. Nous le regardions comme une curiosité, un paysage pittoresque. À force de le dévisager, nous aurions pu connaître chacun des très rares poils qui perçaient au menton comme pour contredire la parfaite rotondité du visage.

Ce qui m'apparaît aujourd'hui avec une netteté douloureuse, c'est, comment dire, le peu d'*usage* que nous en avons fait. Peut-être a-t-il plaidé pour la Chine auprès de ma mère, dans leur jeunesse ? Lui a-t-il raconté son enfance, commenté ses livres ? Et s'il l'a fait, pourquoi ne nous en a-t-elle jamais parlé, alors qu'elle racontait tout ce qui lui était arrivé, et même ne lui était pas arrivé ? Lui a-t-on jamais posé une question ? Voilà bien la famille : un homme la fréquente pendant cinquante ans, qui est chinois, a marché de Shanghai à Rome, connaît comme personne la politique diplomatique de son pays, et nous ne lui demandons rien. Ma mère haïssait l'histoire et les historiens, qui ne cessaient de faire chanceler les constructions fragiles d'images fallacieuses et de mensonges qu'elle avait patiemment édifiées ; elle n'avait que mépris pour les professeurs d'histoire, les lecteurs d'histoire. Ils étaient pour elle si médiocres qu'ils méritaient d'aller en vacances en

Bretagne. Elle érigeait son ignorance en vertu. D'ailleurs son ami Wei était féroce à l'égard du Vatican : mieux valait éviter le sujet. Mon père ignorait l'Histoire en tant qu'elle peut donner un sens à la vie du monde ; son intérêt ne dépassait pas *Cyrano de Bergerac* ou l'anecdote du petit Spartiate qui se fait manger le ventre par le renard caché dans sa chemise. Si je veux savoir ce que pensait Louis Wei, je dois à présent lire le long entretien qu'il avait donné au *Nouvel Observateur* en 1979, après un voyage de quatre semaines en Chine, le premier depuis son départ. Avons-nous eu connaissance de cet article ? Ce qui avait intéressé mon père et ma mère, à son retour : qu'il eût eu une sœur religieuse, restée là-bas. Quelle pitié.

(Un jour je lirai ses livres.)

Cette allusion à la Chine et aux Chinois, dont ici on entend parler par les restaurants qu'ils ouvrent un peu partout, et non par les livres de François Jullien, me fait penser que je devrais dès à présent décrire l'endroit où je vis. On va comprendre pourquoi. Je vais le faire en quinze points, comme au jeu de squash. « *Flectere si nequeo superos, Acheronta movebo.* » Si je ne peux atteindre le ciel, je remuerai les enfers, dit Freud dans sa devise en latin.

1.

[*Ici*] Il existe une vallée, dans ce pays de montagne, où s'est déposée toute la lie du genre humain. Les êtres y sont abjects.

Les hommes sont brutaux et grossiers, gonflés d'ivrognerie, tous plus ou moins chasseurs. Abrutis de voiture et de télévision, ils tiennent des conversations qui sont autant d'immondices. Leur pensée empeste, leur parole est infecte. Les femmes moulent leurs cuisses monstrueuses dans des caleçons fleuris. Leurs mamelles ahuries et dissymétriques semblent des réserves de merde. Les enfants eux-mêmes, braillards, sournois, gras et lourds, passent leur temps à des jeux stupides et cruels. Par désœuvrement, les parents les frappent avec violence.

2.

La boulangerie du bourg est tenue par une vieille aux dents cariées, méchante comme un ver rat, et qu'on aperçoit affaissée dans sa graisse, derrière son comptoir. Elle pivote sur elle-même pour attraper son pain mou, et annonce d'une voix vomie : « *Une baguette par personne, et c'est tout !* » (Comme la caissière de supermarché : « *Deux sacs par tête de pipe !*

On en nâpu ! ») Au milieu de la matinée ses étals sont vides, en sorte que dès neuf heures, elle rationne la population, cachant quelques miches dans l'ombre de son ventre, pour sa belle-sœur, ou la cousine de sa nièce. Puis, le pain revient, mais il est de la veille ou de l'avant-veille ; si vous vous avisez de le lui faire remarquer, elle hausse les épaules avec indifférence, et crache en guise de justification, peut-être même d'excuse : *« J'sais c'que j'vends. »*

À la banque, l'employée qui cuve son incurie vous salue à peine, et vous montre en grimaçant qu'elle préférerait crever sur-le-champ plutôt que de vous regarder. Elle prolonge ostensiblement l'inepte conversation qu'elle entretient avec le client qui vous précède, vous permettant ainsi de ne rien ignorer de son prolapsus rectal ou des mésaventures de son damné petit-fils. Bien entendu, elle ne vous consent aucune facilité administrative, et n'encaisse vos chèques qu'à regret : votre pauvreté excite son mépris, votre richesse aiguise sa jalousie.

Le pharmacien possède rarement les remèdes demandés. Avant de se déplacer, il convient donc de l'interroger par téléphone sur l'état de ses stocks. Mais à la question *« Avez-vous tel médicament ? »*, il ne répond jamais ni oui ni non, ni même peut-être. Il fait d'abord son enquête : *« C'est pour qui ? »* Puis : *« Vous avez l'ordonnance ? »* Méfiant avant toute chose. De même procède la marchande de fioul, quand vous lui demandez ses tarifs par téléphone. *« C'est pour qui ? »* Vous lui répondez : *« C'est trois mille litres. »* L'insolence siffle à ses oreilles, elle ne l'oubliera pas, et sa réponse grince comme une porte de cachot. D'ailleurs, l'année suivante, même manège : *« C'est pour qui ? »*

— *Peu importe. Je veux seulement connaître le prix du fioul.*

— *Ah c'est vous ! »*

Le garagiste, qui a la silhouette du Bibendum Michelin, tout en suçotant son bout de cigare fienteux regarde un moteur avec perplexité, comme s'il s'agissait d'une panne mystérieuse : il se demande combien d'argent il osera soutirer à ce pourri de Parisien pour lui changer ses bougies.

Parfois l'on est surpris par une vieille paysanne, à la parole nette : elle vient de Bourgogne ; par un ébéniste joyeux et fin : il est portugais ; par une institutrice gracieuse : les hasards de l'affectation lui ont fait quitter son Lot natal.

3.

Les gens de la vallée sont racistes toutes destinations : ils haïssent les Noirs et les juifs, bien sûr, mais aussi les jeunes et les vieux, ceux d'à côté, ceux de l'amont comme de l'aval du fleuve, ceux qui ne lisent pas leur journal, et se fournissent à l'autre épicerie. Surtout, ils détestent les nouveaux venus ; qui sont forcément parisiens ; qui ne savent rien : ni planter des tomates, ni ce qu'est un plan d'occupation des sols, rien – puisqu'ils ne « sont pas d'ici ». Le nouveau venu peut bien leur parler : ce qu'il dit ne pénètre pas dans leur cervelle plate ; ils continuent sur leur lancée, comme si les mots de l'autre n'avaient pas sonné dans l'air, comme s'ils n'avaient entendu que du silence. La parole, quand elle n'est pas portée par une communauté de vie, de passé, d'idées, est nulle et non avenue. Ils ont peur de l'intelligence d'autrui, la considèrent comme une menace. Leur incurable stupidité y voit un miroir devant lequel ils refusent de se voir. Leur seule réaction : le ricanement ; leur meilleure technique : le secret ; ils sont dépourvus de la plus élémentaire faculté d'admiration. L'envie leur en tient lieu. Ainsi, l'on est désigné par ce qui dépasse : le photographe « *qui habite la grosse maison bourgeoise* », le kiné « *qui se trimballe en coupé 405* », le notaire « *qui s'est marié quatre fois* »...

4.

Tricheurs, fraudeurs, dès qu'ils le peuvent. Avec cela, serviles dès qu'ils le doivent.

5.

Difficile de dire à quelle « catégorie socio-professionnelle » ils appartiennent. Il reste bien trois ou quatre paysans, qu'on aimerait sauver du lot : mais ils sont âpres au gain, empoisonnent la terre avec enthousiasme, maintiennent à l'aide de vieux pneus les bâches de plastique noir dont ils couvrent les meules de paille, et font déborder leurs champs sur les chemins, de manière à augmenter leur surface cultivée. Eux n'ont qu'une église : les silos, les grands silos qu'on a peints de bandes orange et marron, pour faire gai, et qui laissent entendre, jour et nuit, les ronflements de leurs ventilateurs. Ils représentent 1,2 % de la population, mais détiennent 40 % des sièges municipaux. Difficile, donc, de dire ce que font ceux qui ne sont pas

agriculteurs. Oui, que sont-ils, qui sont-ils ? On ne sait pas. Sont-ils bourreaux ? trafiquants ? prêtres ? Ils ont de l'argent, et ne savent qu'en faire. Pour tromper leur ennui et dilapider des économies dont ils n'ont aucun emploi, ils procèdent à d'incessants, d'éternels *embellissements* de leur maison – de leur pavillon. Ils cassent les cheminées pour les remplacer par des *inserts*, abattent de robustes toitures qu'ils troquent contre des chevrons étiques couverts de tuiles mécaniques, soudent le fer forgé, *isolent* leurs greniers à tour de bras, *aménagent* leurs combles, vernissent les pierres de leurs caves, encastrent leurs *éléments de cuisine*, jusqu'à ce que les modestes longères du pays deviennent d'une accablante hideur.

6.

Le dimanche, ils font du bruit, ou alors ils puent : tondent leur pelouse, ou font griller des saucisses sur un *barbecue* (ils disent « *barbecul* »). Et puis aussi ils tronçonnent. Ils ne cessent pas de tronçonner. Que peuvent-ils bien tronçonner ainsi, toute la journée ? Pendant que certains tronçonnent, d'autres font griller, de sorte qu'ils puent et assourdissent en même temps.

7.

Les gens de la vallée ne s'inquiètent jamais de quoi que ce soit. La perspective de la mort, de la maladie ou de la souffrance ne les effleure pas. Mais ils sont les premiers à se prémunir contre toute disette, à stocker l'essence et les pâtes alimentaires, dès qu'une pénurie vient à menacer. La télévision s'inquiète pour eux, et leur transmet, comme un virus, la crainte de manquer.

8.

La grande tempête de décembre 1999 fut un grand moment de civilisation. Le vent avait commencé de souffler dès cinq ou six heures du matin. Il faisait nuit. Au lever du jour, tous étaient dehors. Nul ne savait encore que c'était la *grande tempête de décembre 1999* qui avait lieu. Le vent soufflait diablement fort, abattait cheminées, antennes, toitures, c'est tout ce qu'on pouvait dire ; pour les arbres, on ne se doutait pas du désastre. Faute de conscience historique, ou d'habitude, la « solidarité », dont les radios allaient parler dès le lendemain, ne s'était pas mise en place – et ne devait jamais s'y mettre. Chacun examinait son

toit ; se félicitait d'avoir encore le téléphone, ou l'électricité, quand le voisin ne l'avait plus ; lequel voisin voyait avec plaisir les tuiles de celui d'en face glisser une à une, et s'écraser au sol. À onze heures, le vent avait faibli, les hommes de la vallée étaient déjà sur leur toit, heureux d'avoir à faire, et les femmes dans les rues, à s'émerveiller des dégâts. Difficile de trouver à emprunter une échelle : le voisin en avait bien une, mais son beau-frère ou sa cousine en aurait peut-être besoin. D'ailleurs on ne répare pas une toiture en quelques heures, sans matériel. Les inactifs et les indemnes faisaient le tour du pays, jaugeant le montant des travaux qu'aurait à payer celui-ci, et ricanant de ce qu'il devrait se serrer la ceinture pour retrouver un toit. Celui-là était épargné : tant pis. Des groupes se formaient : nul ne demandait à quiconque ce qu'il était advenu de son verger, de ses tuiles, mais chacun voulait placer son histoire ; elle avait bien du mal à se frayer un passage dans l'hostilité des autres, qui voulaient en faire autant. En fin de journée, lorsque la pluie s'est mise à tomber en cataractes, et que les caves ou les rez-de-chaussée furent inondés, on apprit qu'un jeune couple avec un bébé était totalement isolé par un grand pin abattu en travers du chemin, et qu'ils étaient sans eau, ni électricité, ni chauffage, ni téléphone. Tous disaient : il faut faire quelque chose ; mais rien n'était fait. Quand une bonne âme, ou du moins une âme moins passive, eut l'idée d'aller les dépanner, son aide fut repoussée avec hargne : « *De quoi vous mêlez-vous ?* » lui fut-il demandé. (Un voisin au nouveau venu qui veut lier amitié et lui offre un pot de sa confiture : « *J'ai tout ce qu'il me faut.* »)

Plus tard, il fallut songer à réparer ce qui n'avait été que rapidement calfeutré. C'est alors qu'on tronçonna tant et plus ! C'est alors aussi que les couvreurs entrèrent en jeu, évaluant le profit qu'ils allaient tirer de la catastrophe, jonglant avec les priorités : ici était le cousin, là le bon client de la semaine dernière, là encore un asile de vieillards qu'on ne pouvait tout de même pas laisser mourir de froid. Qui favoriser ? Affolés par les demandes, ils installèrent des répondeurs téléphoniques qui répétaient inlassablement la même phrase idiote et anacolutique (« *Étant absent, vous pouvez laisser un message* »), et couraient en tout sens. Ne voulant rien perdre de la manne que la tempête avaient portée jusqu'à eux, ils perdaient un temps précieux à se déplacer de l'un à l'autre, à ébaucher des débuts de réparations pour s'assurer les travaux, à papillonner autour des lumières brillantes qui s'allumaient de toute

part. À peine déployées, les échelles étaient repliées ; les camionnettes sillonnaient la vallée en tout sens, les jours passaient, et les réparations n'avançaient pas. La mort dans l'âme, ils se virent contraints d'embaucher de jeunes apprentis tout ensommeillés, qui n'avaient jamais mis les pieds sur un toit, furent à peine rétribués pour leurs premiers vertiges, et se retrouvèrent chômeurs trois mois plus tard. Le cours de la tuile montait dans des proportions vertigineuses. Rapidement dépassés par les événements, les assureurs durent hausser plusieurs fois le montant des devis en deçà duquel la visite d'un expert n'était pas nécessaire ; l'estimation des travaux gonfla d'autant. Les couvreurs (qui sont également plombiers) faisaient deux devis : l'un destiné à l'assureur, tapé à la machine sur papier à en-tête, l'autre, manuscrit, pour le client, qui comportait le montant réel des réparations à effectuer, et une ligne supplémentaire : un avoir pour travaux ajoutés. C'est ainsi qu'on changea nombre de chauffe-eau ou de chaudières dans la vallée, à cette époque.

L'installateur d'antennes, infâme hépatique à moustache, qui voyait son carnet de commandes enfler à vue d'œil, montra enfin le fond de son cœur : il ne répondait plus au téléphone, et devant les clients qui faisaient la queue dans son magasin, rugissait à chaque sonnerie : « *Mais pour qui y s'prennent, ceux-là ! Peuvent pas s'déplacer, comme tout l'monde ?* » Sa femme sélectionnait les quémandeurs. Elle repoussait les « Parisiens », et mentait aux autres, leur promettant n'importe quoi, ce qu'ils voulaient. C'était merveille de voir les salauds aux prises avec d'autres salauds.

9.

Quelques années auparavant, ils aimaient les voitures tout terrain, avec des pneus gros comme cela. Aujourd'hui, ils inclinent plutôt à se déplacer dans ces véhicules hybrides, mi-voitures mi-camionnettes, qu'on nomme *pick-up*, et qui sont surmontés de phares puissants. Sans doute pour aller à la chasse au kangourou.

10.

Hier un enfant se balançait à une barrière, devant l'école. Il avait la tête en bas, comme un aï brésilien. Ce que voyant, sa mère s'est ruée sur lui en hurlant. Grande taloche. Surpris, le gamin a lâché prise ; son crâne de futur crétin est allé porter durement sur le trottoir. « Ça

t'apprendra à faire le singe ! Tu vas voir ton père, il va te bourrer la gueule ! »
lui a dit sa mère avec sobriété.

En règle générale, dans la vallée, on frappe toujours un enfant qui tombe.

11.

Sous le crachin, je désherbe le trottoir devant la maison, avec mon sarcloir. Passe un paysan, ricanant : « *Vous désherbez ? Mais il faut mettre du désherbant, du round-up !* » Ils n'ont que ce mot à la bouche : « *round-up* ». Je lui dis : « *On finit par le boire, le désherbant.* » Il continue à ricaner sans comprendre, et va s'acheter son pack d'eau minérale en secouant la tête d'un air entendu.

12.

Même leurs chats sont répugnants. Adipeux, dissimulés. Ils filent à votre approche, panse à terre, comme d'ailleurs font les oiseaux d'ici, couards et rampants.

13.

Et tous ont un chien. Au minimum un. Souvent deux ou trois. Tous aboient ; parfois successivement, quand vous vous promenez ; ou simultanément, parce que l'un d'entre eux a commencé. Vos protestations provoquent la même réponse, censée vous clore la bouche : « *Un chien, c'est fait pour aboyer.* » C'est à ne pas croire.

Le boulanger ambulant s'est fait voler sa recette. Trois cents euros, chez lui, à l'heure de l'apéritif. De quoi crever debout ! Son chien a pourtant aboyé comme un dément, mais n'a pas effrayé les voleurs. Son maître aussi a la bave aux lèvres. Il réclame la peine de mort pour ses voleurs : « *Et pour Badinter d'abord, qui l'a supprimée !* » Il a donc installé dans son jardin un lacs compliqué de barrières. Pour que le chien puisse aller ici, mais pas là (dans les salades), pour que les futurs voleurs passent par ce chemin, évitent cette porte, ne voient pas la piscine dans laquelle ils pourraient aller faire caca. Son jardin est barré de partout, c'est un labyrinthe.

14.

Des Orientaux ont investi dans la zone industrielle. Ils ont ouvert un restaurant nippon-vietnamo-thaïlando-chinois, positivement immense, un

hall de gare. Ce qu'on y mange n'est pas mauvais, ne rend pas trop souvent malade. Les premiers six mois ont fait craindre une faillite totale : des Chinois ! Personne ne voulait y aller. Et puis, le désert aidant, il a bien fallu plier, essayer, se faire une *idée*. À présent, ce hangar bruisse d'une pratique locale nombreuse. Le client y entre avec avidité, en sort tout rotant. Pas de baguettes qui font peur, pas de serveurs jaunes qu'on ne comprend pas : le système commercial est celui du « buffet à volonté ». En conséquence de quoi les assiettes sont très petites. Les Chinois, intelligents mais naïfs, n'ont pas compris tout de suite que, nonobstant la taille modeste de la vaisselle, leurs clients retourneraient au buffet autant de fois qu'il faut pour s'en mettre plein la bedaine, composant ainsi un ballet continu de crevards ventrus. Les Chinois ont alors offert des assiettes plus grandes, censées calmer les ardeurs, apaiser l'atmosphère anxieuse de l'endroit. Intelligents, mais naïfs : cela n'a rien changé. On les voit se lever tous, dès leur assiette finie, et courir se ravitailler à nouveau. Ils traversent la salle, mastiquant encore la dernière bouchée.

Cette profusion les trouble. Troubler est un grand mot ; exciter ne serait pas exact : disons qu'elle les désoriente. De là l'anxiété. Ces étalages de porc au caramel, de poulet aux amandes, de bœuf aux oignons, de beignets de légumes ou de crustacés, ces empilements de raviolis à la vapeur, ces larges coupes de légumes en sauce, de nouilles sautées fumantes, de riz frit, de crevettes, de calamars en anneaux, ces pyramides de nems ou de rouleaux de printemps, ces platées de canard laqué, de poissons aigres-doux, ces soupnières de potages, ces plats de sushis roses bien alignés, ces compotiers de fruits au sirop, pêches, litchis, arbrouses, ces tas de nougat au sésame, ces saladiers de soja, de choux au vinaigre, et tout cela à volonté ! Ils hésitent, regardent à gauche, à droite, plongent une louche ici, piquent là leur fourchette, soulèvent les couvercles, c'en est presque effrayant toute cette nourriture, ils se servent de tout, « *non, pas de ce truc marron, ça a l'air dégueulasse* », craignent de passer à côté d'un plat intéressant et cher, de ne pas assez profiter de cette abondance. Ils s'esclaffent, se tapent dans le dos, émerveillés, réjouis, et l'on voit de loin se déplacer leurs fesses, comme si elles n'étaient pas à eux. Assis à table devant leur débordante assiettée de mangeaille, ils se désespèrent seulement de n'avoir qu'une seule fourchette, que deux mains, pour autant qu'on puisse appeler mains les organes courts et ronds qu'ils ont au bout des bras, et dont les

doigts rouges, huileux et sales s'agitent vaguement autour d'une aile de poulet. Ils ne s'esclaffent plus du tout, ils ne parlent plus du tout, pour autant qu'on puisse appeler parole ce qui sortait, quelques minutes plus tôt, de leur bouche luisante. Ils mangent. Leurs cellules se renouvellent à toute vitesse, leurs corps s'épanouissent dans une graisse toute neuve, et tout à l'heure, après la sieste, ils féconderont leur femelle – s'ils ne fornicquent pas souvent, ils se reproduisent beaucoup.

Non sans, auparavant, avoir avalé, sans réfléchir, un « *petit café* ». Car il existe, là-bas, en Colombie, en Éthiopie, au Kenya, au Honduras, au Brésil, des hauts plateaux où pour eux poussent des caféiers précieux, où des enfants cueillent, où des femmes portent des sacs qui viendront plomber les soutes des avions-cargos. Cafés exquis qui finiront dans les tasses épaisses du « *chinois de la Zone* ».

15.

Cette vallée, où l'on ne reçoit aucune radio à l'exception d'Europe 2, où l'on ne sait à quoi pourrait ressembler un cinéma ou une librairie, cette vallée est la mienne. Ces gens sont mes voisins. L'un d'entre eux est mon médecin ; c'est lui qui, par des traitements appropriés, saura tôt couper le fil de la vie lamentable que j'y mène. Que, faute de conviction, je ne songe même plus à ne pas mener.

*

Quand j'eus quatorze ans à peu près, âge où le « *faucon du désir tire sur ses liens de cuir* » plus violemment qu'à tout autre parce que la testostérone circule en quantité dans les veines, eurent lieu deux événements.

[*Première fois* 1] Le premier fut un dépucelage complètement raté. Nous fleuretions, Y* et moi, avec deux sœurs. La sienne était surnommée Bergère ; elle était mignonne, et ne me regardait pas. La seconde, Marie-Claire, était laide et vulgaire : elle m'était attribuée. Je me la rappelle comme une femme mûre en miniature, coiffée comme une adulte (par bigoudis), et déjà empâtée. Nous passions des heures sur le trottoir avec elles, enchaînant les phrases à double sens, les allusions grivoises, qui nous laissaient tous amers et frustrés. Il y eut un jour où j'arrivai presque à mes fins – et elle aux siennes. Ses parents étaient absents, et nous sommes montés dans sa chambre. Je me revois

roulant sur elle, pétrissant ses seins mous, glissant mes mains dans sa petite culotte, qui était très grande, y puisant ses humeurs avec une ardeur folle. Cette fois, il ne se passa rien de plus, sinon que je finis par jouir. Quelques semaines plus tard, nous sommes montés sur la « Bosse ». Là, alors que nous étions couchés sur l'herbe, dans un état proche de la fureur, où se mêlaient en moi un profond dégoût pour ce corps flasque et une envie irrépressible de le posséder, une intromission se produisit, maladroite, incomplète, inutile. Quelques gouttes de sang coulèrent. Je crois n'avoir pas été tout à fait conscient de ce qui venait de se passer. C'est d'ailleurs dans sa main, un instant après, que j'ai eu un orgasme.

Il y eut sans doute une vraie « première fois » plus tard. Mais où, quand, avec qui, je l'ai oublié.

[*Première fois 2*] Le second faillit me faire mourir. Si je relie les deux, ce n'est pas seulement parce qu'ils ont été à peu près concomitants, mais pour leur commune origine *libidinale*. C'était à la fin du printemps. Je recommençais à me promener dans la forêt à bicyclette, et la puissance de la nature, la force des arbres aux troncs énormes, la verdure violente des feuilles toutes neuves m'enthousiasmait jusqu'à la douleur. Elles me gonflaient de joie, m'étouffaient presque. Toute cette beauté me paraissait insurmontable, comme l'autorité souveraine d'une grosse vague qui vous prend en traître et vous roule dans ses bouillons sans qu'aucune résistance puisse lui être opposée, et me donnait envie de mourir. Déjà, au cours d'une de ces ivresses que la beauté naturelle provoquait en moi, je m'étais écrasé une cigarette sur le dos de la main, pour neutraliser, par la souffrance, la vigueur de l'émotion. La brûlure avait été terrible, et terriblement efficace.

Cette fois, je partis en promenade avec dans ma poche un des deux pistolets de mon père. Ils étaient cachés dans son armoire, « *au milieu des flanelles* », comme disait ma mère à propos de ses enveloppes à billets de banque, glissées dans une autre pile. Il y avait là un gros pistolet d'ordonnance, dans un étui de cuir, avec ses chargeurs et ses balles : il était lourd, froid. Et puis, à ses côtés, un charmant revolver, de dame, pourrais-je dire, menu, court, glissé dans une pochette de cuir blanc, avec quelques balles. (Il y avait aussi son sabre d'apparat : manche nacré, fine et longue lame damasquinée de section triangulaire.) J'emportai le plus petit des deux, comme si celui-ci allait me faire moins de mal que le gros... Arrivé au plus profond de la forêt, comme dirait

Perrault, j'ai appuyé ma bicyclette contre un arbre, sorti le revolver de ma poche, enfilé une balle dans le barillet, que j'ai tourné d'un cran. J'ai relevé le percuteur, et, tremblant comme jamais, le cœur « battant à tout rompre », au milieu des fûts de hêtres, entouré par le chant des oiseaux, j'ai collé le canon sur ma tempe. Et, n'y tenant plus, j'ai appuyé sur la détente.

Il ne se produisit rien qu'un déclic misérable. La poudre devait être trop ancienne. Je suis remonté sur ma bicyclette, et sans prendre le temps de retrouver un souffle qui me manquait, fou de bonheur, je suis rentré à la maison, en pédalant de toutes mes forces.

Il m'arrive encore d'éprouver cette sensation d'ivresse asphyxiante devant certains tableaux : la moisson de Breughel, la pie de Monet, les routes de De Staël, l'homme au gant du Titien... Des portraits, des paysages, dont la force évocatrice est si grande qu'elle devient presque insupportable. La peinture a parfois une simplicité dans la concentration (Manet) qui la rend plus immédiate, plus totale que ce qu'elle montre. Plus présente, plus réelle, presque incarnée. On sourit lorsqu'un spécialiste affirme que le soulier de Van Gogh a plus de souliérité qu'un vrai soulier ; mais comment dire mieux ?

Quant à certains concerts vraiment réussis, on en sort gonflé de la même indispensable énergie. « *La musique ne fait qu'exciter sans satisfaire* », écrit Schopenhauer. Il faut attendre que, par une petite fuite, elle s'échappe lentement pour que nous puissions reprendre notre forme normale... Mais il s'agit d'une exaltation dont l'origine est tout autre, puisque la musique échappe au réel, qui fait tout l'objet de la peinture.

*

[*Déni 1*] Pour n'être pas mis en position d'admettre l'existence de deux réels concurrents et contradictoires, souffrance infernale, le philosophe professionnel adopte la posture du déni. Cela n'est pas acceptable ! Je dis posture car il s'agit bien d'une manière de choisir une position dans le Kamasutra de l'esprit, et de fermer les yeux devant une lumière aveuglante. En psychanalyse, on nomme cela scotomisation : une manière de se protéger sous un voile d'obscurité, et donc d'ignorance. Le déni me rappelle toujours ma mère, dont

l'aptitude à ne pas entendre ce qui la mettait en danger avait quelque chose de stupéfiant. Il me rappelle aussi Freud, qui fut le premier à cultiver cette cécité volontaire, face aux préférences sexuelles de sa fille Anna, qu'atteste leur Correspondance. Il avait si peur qu'elle ne soit homosexuelle, tout en voulant la garder pour lui, qu'il ne voyait pas qu'elle l'était.

L'orientation sexuelle reste un grand mystère, qui oppose les tenants de l'inné et ceux de l'acquis. Interrogez les homosexuels, vous obtiendrez toute sorte de réponses : idéologiques, politiques, psychologiques, médicales, génétiques... Peut-être faudrait-il interroger aussi les hétérosexuels, qui doivent bien avoir leur idée sur la question ; et même, à l'instar des neuropsychologues qui ont compris les mécanismes de la mémoire en étudiant ceux qui en sont privés, souffrent d'hypermnésie ou d'autres pathologies, se pencher sur le cas d'hommes qui se sont sentis femmes ou inversement, depuis toujours ou depuis la puberté, indépendamment de leurs attributs sexuels, et même indépendamment de leur patrimoine génétique. Mais il ne fait pas de doute que, là non plus, on ne veut pas savoir la vérité. (Voilà ce qui est pourri au royaume de Danemark : les hommes ne la méritent pas. D'ailleurs, ils la haïssent. Ce n'est pas le vice qu'il faut opposer à la vertu, c'est la surdité volontaire. Ils ont offusqué le soleil.)

[*Mère 7 Déni 2*] Le déni était la muraille que ma mère opposait à tous les envahisseurs. Elle s'imaginait en état de siège permanent. Elle n'entendait donc rien, et ne voyait pas davantage, surtout lorsqu'elle imaginait être dominée. Ma mère avait toujours Vauban contre elle. Ce n'est pas qu'elle fit l'autruche : elle n'était pas idiote, et n'aurait pas abandonné sa tête au sable. Pour ne pas voir ce qu'elle refusait d'examiner, pour lui dénier sa réalité, elle recourait à l'habitude. Ce qu'elle avait pensé une fois, elle lui donnait une incomparable dureté, une rigidité idéale, comme on trempe l'acier. Tout ce qui était mou, souple, mouvant, lui faisait horreur. Le liquide, elle le cristallisait en un bloc absolument incassable. Elle était la parfaite anti-nietzschéenne. Ce bloc était à jamais inaltérable, à jamais disponible. Elle n'y touchait plus. De même que son lapin était à la moutarde, ou ses asperges à la vinaigrette, dans une association définitive, une idée étrangère appelait le bloc qui lui était réservé, voulait sa réponse. Elle entendait *lapin*, elle répondait *moutarde* ; mais ce tropisme, parce qu'elle disposait d'un nombre fini et limité de réponses, s'étendait aux autres mots de même

sonorité : elle entendait *matin*, elle répondait *moutarde* ; elle entendait *sapin*, *rapin*, *patin*, elle répondait *moutarde*. Elle était ainsi faite qu'elle reconnaissait, ou croyait reconnaître, des êtres, des situations, des idées, qui provoquaient une réaction unique. Tout au long de sa vie, le nombre des réponses alla diminuant. Elle était toujours *elle-même*, mais n'était plus *la même*. Dans les derniers mois (le dernier moi), elle n'en avait plus qu'une. Elle avait découvert le mot tendresse, qui lui servit de réponse universelle à ce qui arrivait, à ce qu'on pouvait dire, ou qu'elle pouvait voir. Le déni de tout ce qui ne relevait pas de la tendresse était total. Le système, terriblement réducteur et destructeur, était grippé. Arrêt sur image. Ou plutôt, blocage de la pellicule dans le projecteur, comme il s'en produisait souvent dans le cinéma d'art et d'essai de Nancy : aussitôt un cratère jaune puis marron se formait : la pellicule fondait, et disparaissait.

[*Mère 7.1 Dérive 1*] J'ai toujours été fasciné par ces phénomènes de dérive. Aggravation, diminution, simplification, évolution, tous ces termes en *-tion* qui montrent le déplacement plus ou moins lent d'un être, parfois étalé sur toute une vie : ces termes ne sont pas agréables à entendre, et forment aussitôt des assonances disgracieuses. Le lent vidage d'une tête bien pleine, le durcissement des tempéraments, l'induration des kystes... La souplesse perdue des articulations comme des raisonnements, l'élégance qui se fait petit à petit affectation ou raideur. La vie sexuelle qui se confond davantage, jour après jour, avec ce qui n'était que goûts particuliers ou légères tendances. Les caprices qui se transforment en marottes. L'aisance qui laisse place au laisser-aller. Comme si le ramollissement de la pensée se payait d'une cristallisation des idées. (Cela se voit au piano : le yaourt intellectuel se traduit par des pierres au bout des doigts.) La mort de mon père, qui endiguait la vie familiale, à coups de naissances répétées, a marqué le début de la dérive, notamment de ma mère : une fois rompue la chaîne qui la maintenait à terre, elle quitta le rivage et se laissa pousser au gré des vents et marées, navire démâté. Mise en robe de chambre de plus en plus tôt dans la journée, elle prit l'habitude de placer son dîner à même les alvéoles d'un plateau de plastique. Le tout, mère et repas, se retrouvant devant la télévision. Le petit attirail féminin, maquillage et parfum, fut délaissé, les vêtements s'usèrent sans être remplacés. Les cheveux seuls étaient encore soignés : correctement teints et coiffés. Ils furent les derniers à céder au relâchement général.

◆ [souvenir-tableau]

Le mari mort : hymen brisé. Une fois mon père enterré, la place est libre pour mon jeune frère, célibataire professionnel. Il reprend ses affaires, ses déclarations d'impôts, son bureau. Il s'adonne au même tabagisme compulsif, adopte son fauteuil, où il fait la sieste dans la même position. Ses colères se font aussi brutales que celles de son père, son visage reprend ses traits. Ma mère l'attend, l'espère, comme une femme de marin. Elle lui parle avec la même tendresse craintive, elle l'idolâtre. C'est son homme. Hormis le lit, il est un nouveau mari, mais qui, comme dit Sartre, lui « *reconstruit patiemment une virginité* ». Aujourd'hui, je le vois fumer sur un balcon, une main dans la poche, légèrement voûté, comme j'ai vu cent fois mon père fumer sur un balcon, une main dans la poche, légèrement voûté. N'était sa soutane, il ferait illusion. Hymen refait. ◆

[*Dérive 2*] Une fois hors de vue, le point d'origine disparaît de la conscience : nous oublions d'où nous venons. Les symboles perdent leur signification : les ornements du prêtre, qui tous avaient un sens précis, deviennent un uniforme qu'il revêt pour la circonstance de la messe ; la prescription du médecin devient une autorisation d'acheter, la convention une loi « naturelle », l'impôt une « pression fiscale »... En rhétorique, on parle de *catachrèse* : une métaphore qui a perdu son identité de métaphore et a remplacé le sens propre : un *bras* de fauteuil, des *dents* de scie, une *feuille* de papier. Le temps favorise, entraîne naturellement le phénomène de catachrèse ; parce qu'elles sont très anciennes, les religions sont particulièrement sujettes à ces lentes déviations, et l'on finit par prétendre, de manière grotesque et inutile, que ce morceau de galette azyme est le véritable corps du Christ.

Dès lors qu'on a perdu de vue le point d'origine, la justification des choix, des actions, est impossible. Ainsi du progrès technique, qui répondait à des besoins réels, et qui a lentement acquis une autonomie absurde. Avait-on besoin d'une voiture qui se gare toute seule, et finit même par se conduire sans qu'on ait à faire quoi que ce soit ? Parce qu'on a su la faire, parce qu'on pouvait la faire, on l'a faite, sans réfléchir. Et c'est encore un pan de la falaise de la liberté qui s'est écroulée. Nul doute que pour rationaliser les flux de véhicules, on ne les dirige un jour par satellite, autoritairement, dans telle ou telle direction, et à telle vitesse. Et toute la vie dérive ainsi. Nous étions libres

de surveiller nos enfants qui jouent autour de la piscine : voilà que la présence de murets de protection est obligatoire. Nous sommes donc empêchés de jouer notre rôle d'adultes prudents. Et quand la mer est agitée, la baignade est *interdite*. Comme la courtoisie, remplacée par la loi Évin, la prudence est devenue « principe de précaution » ; l'imprudence est bannie de la vie, Léopoldine ne se noiera plus jamais.

◆ [souvenir-tableau]

Je sors mon paquet de cigarettes :

« *Puis-je fumer ? Le tabac ne vous incommode pas ?*

— *Mais non je vous en prie.* » ◆

[*Dérive 3 Dénî 3*] Le déni fricote d'assez près avec la mauvaise foi, dont la fonction première est de se justifier : lui aussi permet d'adapter la réalité à ses besoins, par une sorte de survivance d'instinct magique. Je suis exaspéré tous les ans par les membres de ma famille qui, le 25 juillet, me souhaitent ma fête. Tous savent que je suis agnostique, et que la Saint-Jacques me laisse de marbre ; mais ils font mine de l'ignorer ; ou plus exactement ils prétendent, non sans insolence, que je fais mille efforts pour être agnostique, mais qu'*au fond* je suis chrétien comme eux : prononcé avec un sourire « affectueux », leur « *Bonne fête, cher Jacques* » sonne comme s'il signifiait : tu as enfin baissé les armes ? tu admetts que tu crois en Dieu ? tu nous rejoins ? Ils savent mieux que moi ce qui circule dans mon esprit, ils connaissent les batailles que je livre avec moi-même, et comment Dieu et Diable s'affrontent dans mon âme tourmentée. Nous aussi doutons parfois, semblent-ils me dire, et nous savons les ruses de Satan ! Lâche prise ! Laisse le divin entrer dans ton cœur ! Tu ne demandes que cela ! Il suffirait que je rompe mon pacte avec le Malin (lequel, je dois dire, a peu honoré sa part d'engagement) pour que le paradis me soit ouvert en grand. Ces gens sont des prosélytes du mensonge.

Il est possible que dénier à l'autre le droit de penser par lui-même se déclenche d'un coup, à la suite de quelque traumatisme, ou d'une catastrophe. Je vois plutôt le déni s'installer lentement, à mesure que l'illusion s'est muée en certitude, puis en seconde nature. Le plus illusoire est le plus tentant, et la « radicalisation » est au bout du pari de Pascal. « Je te trancherai la gorge, et le flot de sang qui en sortira sera

plein de l'amour de Dieu qui était au fond de ta poitrine. » Certes on ne m'a jamais menacé de tels traitements, mais il faudrait être bête pour ne pas voir leurs instruments, haches, roues, gibets, cachés derrière la molle tenture de la bigoterie catholique. Dieumerci, elle est un peu mitée. Une fois qu'elle sera tombée en poussière, la question, cette question-là, sera peut-être résolue.

Le langage aussi subit le phénomène de dérive, mais ne se borne pas à se transformer en globish, comme je l'ai dit plus haut. Il est gagné par le jargon administratif. Jusque dans le vocabulaire sexuel, nous nous faisons rond-de-cuir, fonctionnaire, flic. Il ne suffit pas que nous disions déjà « 12 h 15 », comme à la SNCF, pour « midi et quart », ou « *les libertés publiques* » pour « la liberté », il faut aussi que nous disions « *fellation* » pour « pipe ». Il n'y a pas si longtemps, « *fellation* » était un mot savant, « *cunnilingus* » pouvait passer pour du latin de notaire ou de cuisine, à la Molière, et « *sodomie* » un mot moralisateur, qui contenait sa propre condamnation. « *Enculer* », « *enculage* » étaient et restent précis, on les trouve à chaque page de Sade, qui disait aussi « *enconner* », « *enconnage* », lesquels n'ont guère survécu, quoique irremplacés. Mais on ne les emploierait pas à la télévision ou dans un article du *Monde*, pourtant épris de précision. Il n'y avait pas de mots pour dire décemment la chose, car, n'étant pas décente, elle n'avait pas à être nommée.

Quand il le fallait pourtant, nous disions donc « *sucer* », « *lécher* », et cela suffisait à notre bonheur. Il y avait bien la « *langue fourrée* » et autres petites jolies métaphoriques, plus ou moins passées de mode, comme le « *pompier* », et puis une masse de périphrases pudiques, mais enfin on disait surtout cela. Il restait donc possible de jouer sur la richesse des différents niveaux de langue, sans jeu de mots. C'était délicieux. Quand on le faisait, on « *enculait* » quelqu'un ; quand on écrivait, on préférait « *j'ai ganymédisé* » quelqu'un. Pour faire rire ses amis, Baudelaire pouvait dire : « *Je suis en retard, pardon, je viens de gamahucher ma mère.* » Cela vous avait un irrésistible petit côté libertin, que n'aurait pas eu « *je viens de lécher ma mère* », infiniment plus vulgaire dans ce contexte familial.

Ces niveaux de langue ont disparu. Plus on parle de sexe, et moins on en jouit. À présent on dit, et on dit seulement, « *pratiquer une fellation* », « *faire un cunnilingus* ». Le dit-on dans l'intimité, c'est possible, et même vraisemblable (il semble que « *cunni* » gagne du

terrain – une pauvre apocope : c’est misérable). Ce sont des termes aussi évocateurs qu’un constat d’huissier. On a toujours trouvé « fellation » et « cunnilingus » dans la langue écrite, depuis que les flics font des rapports, et surtout des rapports sur les rapports. La fille disait « *il m’a fait minette* », et le flic tapait « *il m’a fait un cunnilingus* ». C’était dans l’ordre des choses, on le comprenait : il y avait la réalité, et puis le rapport de police, auquel elle ne doit pas être confondue. La vie se serait-elle transformée en un vaste interrogatoire ? Peut-être pas ; mais la culpabilité qui s’y attache a émigré en nous. Si l’on emploie des termes de police, c’est qu’on se sent déjà inculpé ; et c’est à force d’entendre « *imposer une fellation* » qu’on a employé « fellation » tout court : point de fellation sans connotation de viol. Au lieu de tuer le flic qui sommeille en chacun, nous l’avons nourri, logé, blanchi, au plus secret de notre âme et de notre vie. Le registre policier est devenu le seul registre. On parlait de « drogué », on dit aujourd’hui « toxicomane » (devenu « toxico » par la même lamentable apocope), terme administratif. Demain, au lieu d’entendre une fille dire à sa copine : « Je suis tombée amoureuse d’un grand blond », nous entendrons : « Je suis tombée amoureuse d’un individu de type européen. » Gageons, car il faut bien respecter la « parité », qu’on entendra aussi : « Je suis tombé amoureux d’une individuue. »

Je relis le recueil de Genet, *Le condamné à mort*, qui va dans l’autre sens : il nomme le sexe plus exactement que les mots du sexe eux-mêmes. *Le condamné à mort* a paru à Fresnes en 1942. Édition « hors commerce », dit la postface. Il est dédié à Maurice Pilorge, « *Un assassin si beau qu’il fait pâlir le jour* », et qui fut décapité en février 1939 à Rennes – non pas en mars à Saint-Brieuc comme le dit Genet. Le recueil, le premier jamais écrit par lui, est composé d’une série de strophes, le plus souvent quatrains d’alexandrins soigneusement rythmés, à rimes embrassées – bien entendu. Il est aujourd’hui à peu près certain que Genet n’a jamais rencontré Pilorge, et que tout le poème est construit sur un fantasme : « *C’est l’appel enchanté d’un voleur amoureux.* » Il fut mis en chanson par Hélène Martin, et repris sous cette forme par Marc Ogeret, Jacques Douai et d’autres. On y lit un Genet absolument maître de sa langue et de son imagination, qui coule avec une aisance stupéfiante le mal et la mort, la révolte et le désir, dans le mètre le plus classique, le plus hautain, de l’histoire littéraire. Parfaite insolence. Aragon seul a eu cette facilité, et c’est d’ailleurs à lui qu’on songe

lorsqu'on lit : « *Laisse tes dents poser leur sourire de loup* » ou « *Ô viens mon ciel de rose, ô ma corbeille blonde* », qui est une belle manière de nommer le cul. Ou peut-être à Verlaine, ce diable catholique : « *J'ai tué pour les yeux bleus d'un bel indifférent* » ; mais l'alliance de la tendresse et de la violence, il n'y a que dans Genet qu'on la trouve ainsi consommée, parce que le « *maniaque prodigieux* » dont parle Cocteau anime les mots qu'il emploie : « *Mon sexe qui se rompt te frappe mieux qu'une arme, / Adore mon bâton qui va te pénétrer.* » Le fil du vocable s'affûte comme celui d'une guillotine.

[Verlaine] D'ailleurs, les érotiques de Verlaine sont exemplaires du même chemin vers la précision anti-administrative, de la vraie précision, celle qui voit, qui sait, qui nomme – et chante en même temps. Ses deux recueils, les éditeurs modernes ne se sont jamais pressés de les publier. Il y a quelques années on les a fait paraître entourés d'un luxe éditorial sans précédent. Trois volumes de taille différente, emboîtés dans un gros dossier toilé noir : des préfaces scientifiques de haute volée, le fac-similé en couleur des manuscrits, recto-verso (Verlaine écrivait alors sur des formulaires administratifs), et une édition complète de *Hombres* et *Chair*, reprenant la graphie exacte des manuscrits, jusqu'aux biffures, repentirs et gribouillis, et offrant un généreux commentaire à chaque texte. *Hombres*, c'est les garçons, *Chair*, c'est les filles. Mais le tout est également salé. « *Gland, mes délices, viens, dresse / Ta caresse / De chaud satin violet / Qui dans ma main se harnache / En panache soudain d'opale et de lait* »... Ou bien « *Même quand tu ne bandes pas / Ta queue encor fait mes délices / Qui pend, blanc d'or, entre tes cuisses, / Sur tes roustons, sombres appas.* » L'on sait que Verlaine, pris entre vice et vertu, anathème et contrition, fut capable d'écrire les plus beaux vers du monde, et les plus exécrables. Il faut l'admettre : ses poèmes érotiques sont parmi les plus admirables. « *Tes petits yeux en trous de vrille* » : y a-t-il plus accompli ? Les poils pubiens, « *Noirs et rosâtres, et volages / Comme tels désirs en flocon* », n'est-ce pas sublime ? Mais comme telle « *belle gaule* », il faut éviter de les mettre en toutes les mains, si l'on peut dire. Qui s'en aviserait ? Les professeurs ne parlent que de *Sagesse*... Ils oublient la prodigieuse exactitude de la contraction poétique.

[*Les choses I*] Mon père m'a transmis son goût de la précision. Combien de fois l'ai-je entendu dire que les hommes s'entretuaient faute de parler le même langage, de donner le même sens aux mots ! J'ai dit que cette rigueur, qui était aussi de la raideur, éliminait comme

d'un revers de main tout ce qui vient perturber la simplicité originelle, et la laisse exister toute seule, brillante, inutile, inopérante, morte. Peut-être aurait-il fallu au contraire l'appliquer à ce qui entoure la réalité nue comme les pétales d'une marguerite qui partent en rayonnant de son centre jaune ? Les objets familiers sont ainsi faits, comme les êtres, qu'ils tiennent attachée leur histoire, dont les feuillets sont plantés dans leur cœur. Le Nouveau Roman et Perec ont fait naître en moi un amour tout neuf de l'objet décrit, du mouvement d'une caméra tournant autour de lui, mais auquel il faudrait aussi rattacher ces pages de passé, comme on agrafferait à une photo la fiche signalétique du modèle. Je rêve d'un autoportrait qui ne se dessinerait qu'à l'aide de meubles, de colifichets, de tapis, de livres, d'outils. (Peut-être même pourrait-on partir d'un unique fauteuil, d'un bouquet séché ? Sans doute l'a-t-on déjà tenté : on a tout écrit.)

[*Les choses 1.1 Cheminée*] Ainsi cette cheminée, que je vois de biais depuis bien des années, puisque mon bureau est à son sud-est, si je puis dire. Le précédent propriétaire de cette maison, incurable nostalgique, avait emporté la sienne en partant, une cheminée parisienne en vilain marbre rosâtre, qu'il avait d'ailleurs cassée en deux quand il avait voulu la déposer. Il prétendait reconstituer cette pièce à l'identique dans son nouvel appartement : rideaux, meubles, cheminée... J'ai voulu lui démontrer l'absurdité de ce souhait, l'insignifiance de cette illusion. Je le blessai, comme si j'avais voulu gommer des souvenirs de son album. Le fait est que la cheminée retirée figurait dans l'acte de vente de la maison, et que je me suis trouvé face à un trou en m'y installant, un chancre béant foré dans le mur. J'ai donc commandé à l'ébéniste installé à dix mètres d'ici, et dont j'ai déjà mentionné l'existence précieuse, une cheminée de noyer, que j'ai dessinée avec autorité – et qui est horriblement banale : les deux piédroits sont creusés de quatre cannelures très strictes (un jour j'y clouerai de petites palmettes Empire, de celles qu'on trouve à Montreuil, où je me suis déjà ruiné plusieurs fois), le manteau horizontal est lisse et brillant, à force de polissage et d'encaustique (tendinites fréquentes). La tablette est moins réussie, légèrement plus granuleuse, du moins au toucher. Pendant que travaillait ce Portugais à la moustache brassensienne et au sourire carnassier (il avait deux rangs d'incisives et de canines, comme Liz Taylor avait deux rangs de cils, lesquelles s'étaient arrangées comme elles pouvaient pour se frayer une place dans ses mâchoires carrées), j'ai

fait tapisser de briques réfractaires les trois côtés de l'âtre, son « contrecœur », car la plaque était partie aussi, laissant le mur à nu. Je les ai peintes en noir. Cet âtre est trop petit ou trop grand pour l'avaloir : la cheminée fume, et je ne l'utilise jamais. Elle ne sert qu'à supporter ce que j'y pose ; et j'ai installé devant la dalle du foyer un gros vase ventru de terre cuite bleue, où court une grecque dorée, qui se détache sur le fond noir. J'y ai placé un gros bouquet : pivoines à peine roses, rouges, quelques roses jaunes, et deux boules de neige. Elles prennent la poussière : elles sont définitivement artificielles – mais bien imitées. Sur la cheminée, deux lampes à haut et fin col d'acier bruni, deux vases de tôle peinte où je conserve des prises de courant, des adaptateurs électriques, que je tiens de mes beaux-parents, qui aimaient beaucoup la tôle peinte Directoire. Tout cela très symétriquement arrangé, comme il se doit : la cheminée est sévère, rigide, et ne s'accommoderait pas de fantaisies.

[*Les choses 1.2 Leonhardt*] La symétrie est accentuée par la présence, au centre, d'une statuette à laquelle je tiens beaucoup : elle a appartenu à Gustav Leonhardt, personnage qui a beaucoup compté pour moi, et auquel j'ai consacré un essai biographique. Lorsque ses héritiers ont dispersé ses collections à Londres, chez Sotheby's, je me suis rendu à la vente, et j'ai pu acheter cette *terracotta* hollandaise. Elle est censée, d'après le catalogue, qui la date de 1700, représenter un roi mage, Gaspard. Le seul indice qui corrobore cette indication figure dans la main du personnage : il tient dans son bras levé, à la manière d'un flambeau qu'on tiendrait haut pour éclairer toute une pièce, ce qui ne saurait se comparer qu'à un cornet de glace (sans boule), et qui pourrait contenir l'encens. Il a la tête enturbannée, tournée de côté, un visage exquis, avec un petit nez pointu et des yeux rieurs, et s'appuie sur une jambe ; l'autre est légèrement repliée. Tout le jeune corps en tunique courte est drapé dans une sorte de cape attachée par une boucle sur la poitrine, et dont le bras gauche relève un pan sur le devant, laissant apparaître des jambes fines, solides, et qui provoquent un plissé figé dans un mouvement : comme si Gaspard allait fracasser son encens contre un mur, et se retournait pour prendre son élan. Le travail est si fin, le mouvement si naturel et gracieux, que je ne marchande pas mon adoration de ce mage.

[*Les choses 2 Gaspard 1*] Dans les premiers jours, j'ai aimé cette statuette pour ce qui la reliait à Leonhardt : qu'il l'ait regardée,

remarquée, achetée, placée quelque part chez lui. Et je lui conférais le pouvoir de nous réconcilier, lui et moi. Il est mort sans que nous ayons pu vider la querelle que mon livre avait fait naître entre nous. Je le regardais comme le plus grand claveciniste vivant, j'avais écrit beaucoup d'articles sur lui, il m'avait accordé une dizaine d'entretiens pour les journaux, je l'avais interrogé et fait jouer pour la télévision, nous nous connaissions bien, nous parlions de Charles d'Orléans (apprenant que j'allais publier un livre sur lui, il avait levé les yeux au ciel, à sa manière très particulière, et levé les bras au ciel en disant : « *Ah Isabeau de Bavière !* », comme s'il s'agissait d'une merveille du monde), nous avions passé des heures ensemble en Provence, j'avais traduit son livre sur *L'art de la fugue* de Bach, il avait de l'estime pour moi. Mais il avait décliné fermement, et de manière répétée, mon invitation à faire un livre commun. Je l'avais donc écrit seul ; il se jugea trahi. Il consentait à tout, à recevoir les techniciens de la télévision, à éponger les flaques que la neige de leurs chaussures laissait sur son parquet vieux de plusieurs siècles, à me parler de la maladie qui devait l'emporter quelques années plus tard : à un livre, non. Il avait tenté d'en bloquer la parution, mais les avocats de Gallimard, pourtant très prudents, n'avaient rien trouvé dans le manuscrit qui pût justifier cette colère, et tomber sous le coup de la loi : rien en tout cas qui n'ait été connu, révélé et publié dans les entretiens qu'il m'avait accordés. Il m'a d'ailleurs écrit si vite pour m'insulter qu'il n'avait pas eu le temps matériel de lire mon livre – d'autant moins que son français était très limité. Ce n'était pas le contenu qui l'avait heurté, mais l'objet livre. Son *éternité*, dois-je supposer, la supériorité de l'auteur sur son sujet : publier un portrait dans un magazine, c'était le révéler ; lui consacrer un livre, c'était l'examiner comme un insecte, de haut. Il me déniait ce droit. J'avais publié *Sur Leonhardt*, j'aurais dû écrire *Sous Leonhardt*.

Malgré sa colère et ses insultes, je n'ai jamais réussi à lui en vouloir – je n'ai d'ailleurs pas essayé. Tout en moi était respect, admiration. Cet Athos noble et discret m'avait fait comprendre tant de choses, aimer si violemment et si profondément la musique qu'il jouait, bouillonner l'esprit tant d'années, que je n'avais renvoyé aucun ressentiment à son irritation. J'avais répondu à sa lettre aussi calmement que possible, avec une modestie sincère, et le plus de fermeté que m'autorisait ma vénération. Je lui disais en substance qu'on ne pouvait à la fois être et ne pas être un personnage public, donner des concerts, enregistrer des

disques, et ne pas consentir à être jugé, admiré, analysé. Malgré l'amour que je lui portais, je n'entendais pas abdiquer ma liberté, me soumettre à sa volonté. J'avais bien compris qu'il ne désirait pas le livre d'entretiens que je lui proposais, mais cet ouvrage était de moi, il était à moi. Il n'a pas poursuivi l'échange épistolaire. Sa fille a pris le relais, m'a envoyé des mels monstrueux, écrits en lettres de trois centimètres de haut, et criblés de points d'exclamation. Je n'ai jamais su le rôle qu'avait joué Marie, sa femme, dans cette affaire. Mais je présume qu'au lieu de l'apaiser, elle avait abondé dans l'indignation. Suisse française d'origine, elle aurait pu lire mon livre, et le juger en connaissance de cause. Il n'en aura rien été, faut-il croire.

J'étais longtemps resté un auditeur anonyme de cet artiste *incomparable* (au sens le plus fort du terme : aucun de ses collègues, brillants ou talentueux, ne m'a jamais intéressé). Avec mon ami C*, je l'avais suivi en tournée aux Pays-Bas. Le pays est si petit qu'il pouvait jouer chaque soir dans une ville différente, seul ou avec Frans Brüggen – mon autre passion d'alors. Et tous les soirs, nous entendions le même programme. Nous avons tenté d'assister à l'enregistrement d'une cantate, mais il nous avait fait répondre qu'« *il ne faut pas montrer le travail, le travail est honteux* ». Nous n'avions pu qu'entrevoir, pendant une pause, le chœur d'enfants de Hanovre, Philippe Herreweghe en bras de chemise (c'était lui, le vrai chef d'orchestre des passages choraux), les musiciens installés. Je l'avais rencontré beaucoup plus tôt, je ne sais plus à quelle occasion, et nous avons sympathisé, comme on dit. J'ai quelques photos qui nous montrent, riant ensemble, au château de Lunéville, après un récital qu'il avait donné dans les années quatre-vingt, je pense : il est en frac, je suis en blouson de cuir.

◆ [souvenir-tableau]

Je suis à Strasbourg, dans ce petit « Hôtel Suisse » où j'ai presque mes habitudes. Je suis venu l'écouter donner un récital d'orgue à la cathédrale, juste en face de l'hôtel. Je descends à la salle à manger. Il est en train de prendre son petit déjeuner. Lui aussi prend toujours une chambre dans cet hôtel. Je m'approche de lui pour le saluer. Je vois qu'il est en train de lire Suétone dans une traduction allemande, imprimée en gothique. Nous échangeons quelques mots. ◆

◆ [souvenir-tableau]

Il vient de jouer à Paris, aux Bouffes du Nord. Il a accepté la proposition du directeur de se faire interroger en public après son récital. Il a demandé que ce soit moi qui lui pose des questions. Nous sommes assis sur deux chaises, dans la lumière, face à l'assistance que nous devinons dans l'ombre. Il se prête de bonne grâce à l'exercice – je le soupçonne d'aimer beaucoup cela. Il est brillant, caustique. Nous sortons du théâtre ; j'allume une cigarette : « *Vous fumez encore !* » me dit-il, sincèrement désolé pour moi. Je le raccompagne ensuite en voiture à son hôtel. Il me pose des questions sur ma Volvo. « *C'est la version cinq cylindres, n'est-ce pas ?* » Oui, c'est la version cinq cylindres. ◆

◆ [souvenir-tableau]

J'ai une vingtaine d'années. J'ai demandé à Frans Brüggen, dont le jeu à la flûte à bec m'a stupéfié, enthousiasmé, s'il consentait à faire un livre d'entretiens. Il a consenti, pourvu que je le suive en tournée en Allemagne, et que nous parlions pendant les trajets en chemin de fer. Je passe une dizaine de jours avec lui. Tous les soirs, je l'entends donner son récital de flûte à bec solo, dans des salles énormes, devant des publics prêts à casser des fauteuils, si cela n'était pas réservé aux vedettes de la pop music ; et tous les matins, nous enregistrons quelques heures de conversation dans le train. Il me parle inlassablement de Leonhardt. Il se désespère de n'être pas lui. De n'avoir pas cette hauteur, cette culture, cette classe. Il est assez loquace, parle un excellent anglais, ne dit que des banalités, et le sait (« *Parlerais-je sous la torture ? Je me le demande souvent* ») ; mais que je prononce le nom de Leonhardt, et il devient émouvant, imaginatif, et je ne puis plus l'arrêter de parler. Je retrouverai bien plus tard cette quasi-logorrhée lorsque je parlerai de Godard avec des techniciens et des acteurs qui ont tourné avec lui, ou de Bresson avec Florence Delay. Ils ont été marqués au fer rouge. ◆

◆ [souvenir-tableau]

Leonhardt est très malade, extrêmement maigre et chancelant. Il va mourir, et le sait parfaitement bien. Il donne un dernier récital de clavecin aux Bouffes du Nord. Il a choisi un programme de petites pièces très faciles. Il souffre. Le public l'écoute dans une sorte de

silence sacré. Je prends sur moi, et je sors un appareil photo, et je filme tout son récital. Plus tard, après sa disparition, je le poste sur YouTube. Je me fais insulter par des leonhardtiens fanatisés par sa mort annoncée, venus de toute l'Europe pour l'entendre une dernière fois : ils me jugent impie, parce que je contreviens à l'interdiction bien connue que le maestro oppose à toute publication d'image de lui en direct, à tout récital radiodiffusé ou télévisé. Pourtant il a dérogé souvent à cette règle. Je juge, moi, qu'ils veulent être seuls à savoir ce qu'a été le dernier récital de Leonhardt. Lucius Varius Rufus et Plotius Tucca n'ont pas accepté de brûler l'*Énéide*, Max Brod n'a pas obéi à Kafka, qui lui avait intimé l'ordre de brûler tout ce qu'il avait écrit. ♦

♦ [souvenir-tableau]

Claudio Abbado dirige. Il n'a plus d'estomac, il est d'une maigreur qui fait détourner les yeux, la peau de son visage est toute jaune. Avec lui, pour des lieder de Schubert orchestrés, il y a Thomas Quasthoff, un baryton d'un mètre de haut, qui n'a pas de bras, seulement des mains, attachées aux épaules. À la fin du concert, Quasthoff chante *An die Musik*, À la musique, de Schubert.

*Souvent, un soupir échappé de ta harpe,
Un doux accord céleste
M'a ouvert d'autres cieux.
Ô toi, art tout de noblesse, sois-en remercié !*

D'un côté, ce chanteur que la musique a sauvé, de l'autre ce chef, qui va bientôt en être séparé. Tout le monde pleure, moi aussi. ♦

Quand Leonhardt est mort, j'ai pensé : voilà le premier acte vulgaire qu'il ait commis. La mort, cette insolente qui n'a de respect pour personne, l'a pris comme n'importe qui. Il aurait pu être transformé en laurier, en constellation d'étoiles ou même en pierre, comme dans les *Métamorphoses*. Pas du tout : elle l'a transformé en cadavre, en sale cadavre.

La seule manière de parer à la trivialité du passage de vie à trépas, c'est d'aller au-devant de la mort, de lui couper l'herbe sous le pied. On voit de quoi je veux parler.

◆ [souvenir-tableau]

Nous sommes le 24 janvier 2012. C'est le jour des obsèques de Leonhardt, à Amsterdam. Au retour, j'envoie une petite relation de l'enterrement à quelques amis qui n'avaient pas pu se déplacer :

« Dans le TGV j'avais la place 106 – *Actus Tragicus*.

» La Westerkerk, qui était l'église de Leonhardt depuis que la Nieuwe Kerk a été transformée en centre culturel, est un genre de cathédrale, grosse et laide, mais très lumineuse. Les sièges étaient disposés en croix, et le centre était occupé par un podium, devant la chaire, où l'on avait installé le catafalque, à côté du pupitre du lecteur, entouré de gerbes.

» Je suis arrivé quelques minutes avant la fin des condoléances, qui ont lieu là-bas avant la cérémonie. La famille (à laquelle s'était joint Seuwert Verster, le directeur de l'orchestre de Brüggen) était manifestement épuisée, serrait des mains machinalement, et a vite rejoint sa place. Les Maries Leonhardt se ressemblent tellement qu'entre les filles et petites-filles, on avait l'impression de voir la même à différents âges de la vie.

» En arrivant je n'ai pu manquer de voir Brüggen, qui était sur mon passage, tassé dans un fauteuil roulant, étonnamment cadavérique. Une momie. Aperçu, en fait de musiciens que je connaissais, Pierre Hantaï, Skip Sempé et Benjamin Alard. Pas vu Koopman, ni Harnoncourt, ni aucun autre. Ni la reine, d'ailleurs, ni Frédéric Mitterrand.

» Je me suis placé sur le côté, dans une stalle surélevée, de sorte que j'ai pu prendre quelques photos et filmer discrètement. Il y avait des brochures sur les chaises, une dame passait pour en donner à ceux qui n'en avaient pas, et plaçait les gens, comme au spectacle. Plusieurs centaines de personnes étaient là, mais l'église est grande et il restait beaucoup de places vides.

» Un petit mot de bienvenue, en néerlandais et en anglais, nous a appris que le déroulement de la cérémonie avait été décidé entièrement par Leonhardt lui-même, et que ses instructions avaient été scrupuleusement respectées. On peut dire qu'il n'a pas souhaité de solennité particulière : pas d'orchestre, pas de chanteurs, pas de cantate, ni 106, ni 131, ni même 4. La cérémonie était d'une simplicité déroutante. L'organiste, qui devait être dans ses petits souliers, a joué des chorals, que l'assemblée très nombreuse a repris. Au milieu l'officiant a fait un sermon, très long, et très en néerlandais. Je n'y ai

compris que deux mots : « *Dante* », et « *condition humaine* ».

» Après cet enchaînement de chorals (on les connaît tous, c'est commode : dans le programme, *Was Gott tut, das ist wohlgetan* est devenu *Wat God doet, dat is welgedan*), l'organiste a joué à plusieurs reprises celui qui clôt la *Passion selon saint Jean*, et de plus en plus fort, comme fait Jochum dans son enregistrement. C'est le moment où Seuwert Verster, toujours efficace, a retiré les gerbes du catafalque, et où des membres de la famille ont soulevé le cercueil, à six ou sept, dont quelques Maries Leonhardt. Toute l'assemblée s'est levée (Brüggen compris), Verster a pris Marie Leonhardt par le bras, très saint Jean de cette Marie-là, et le petit cortège a quitté l'église par l'allée centrale, sous les yeux de tous, pendant qu'on entendait *Ach Herr, lass dein lieb Engelein*. Cela ne manquait pas d'allure, mais sans aucune pompe – ou plutôt une pompe naturelle, due au lieu, au nombre, à la tenue exceptionnelle de l'assemblée. Les Hollandais, dans une église, savent se tenir. Et ce choral est si beau, ce départ était si simple, si convenable, si grave, que tout le monde pleurait. Pas eu le courage de filmer.

» Et puis c'était fini. Le gros de l'assistance est sorti, et ceux qui restaient sont allés les uns vers les autres, en tout sens, comme après un concert. Vu S. et B. Kuijken, très rigolards autour de Brüggen, ressuscité, hilare, serrant des mains, faisant des bises du fond de son fauteuil. Tous étaient très joyeux, se retrouvaient, s'embrassaient. Plus tard j'ai vu Anner Bijlsma, très bien conservé, lui (il est pourtant de 34, comme Brüggen), tout à fait vaillant, paraissant soixante-cinq ans, allant de l'un à l'autre.

» J'ai fait quelques photos de Brüggen, Pierre Hantaï m'a salué correctement, les yeux rougis, Skip Sempé m'a évité comme d'habitude, et Benjamin Alard m'a dit bonjour de loin. Aucun livre d'or à signer. Au bout d'un moment, j'en ai eu assez et je suis ressorti.

» J'ai marché un peu, et repris le tram 17 dans l'autre sens. Dans le TGV de retour, j'ai retrouvé une jeune femme riche qui était à côté de moi à l'aller, et qui s'était beaucoup pomponnée en arrivant, après avoir joué sur son téléphone pendant tout le trajet. J'ai pensé qu'elle était à l'enterrement.

» J'avais la place 77, qui est une cantate que j'ai oubliée. » ♦

[*Les choses 2.1 Gaspard 2*] Aujourd'hui j'ai regardé ce petit Gaspard de terre cuite pour ce qu'il est : un petit chef-d'œuvre de délicatesse, de

savoir-faire. J'ai admiré le bouffant un peu désordonné du turban (rien ne met en valeur une jolie tête comme un turban très gonflé – voir les costumes de *L'enlèvement au sérail* monté par Strehler), les cothurnes drôlement pointus vers le genou, la cape qui sert d'appui à toute la sculpture, mi-tissu, mi-rocher, les deux bras qui semblent se répondre de part et d'autre de l'ondulation du corps, et surtout la jambe repliée, par laquelle il semble allégé, juvénile, plein d'entrain. Je l'ai photographiée, filmée, je la connais pli par pli, comme si je l'avais vêtue moi-même, avant qu'elle ne consente à se donner à moi toute nue. La voilà neuve, présent et présente. Je voudrais pouvoir dire qu'elle rescelle l'amitié détruite, comme dans Mallarmé :

*À des heures et sans que tel souffle l'émeuve
Toute la vétusté presque couleur encens
Comme furtive d'elle et visible je sens
Que se dévêt pli selon pli la pierre veuve*

Flotte...

Sur la soudaineté de notre amitié neuve

C'est ainsi que la vétusté deviendrait vénusté. (Mais pourquoi diable Mallarmé n'a-t-il pas laissé « d'elle » à sa place dans le vers, et écrit *Comme furtive et visible, d'elle je sens* ? On comprendrait alors *comme je sens que se dévêt la pierre veuve, pli selon pli, la pierre furtive et visible*. Passons.)

◆ [souvenir-tableau]

Je bavarde avec Paul Bénichou, chez lui, près de l'hôtel Lutetia. Nous parlons de Mallarmé, bien sûr, puisqu'il vient de publier son *Selon Mallarmé*. Je fais allusion aux arguments que Proust opposait à l'obscurité de sa poésie, sans le nommer. Bénichou lève un sourcil interrogateur. « Où donc ? » demande-t-il. Dans son article de 1896. « Quel article ? » Je lui donne quelques précisions. Il se redresse sur son siège. Il est stupéfait, furieux, vexé. Il ne sera pas dit que lui, grand spécialiste du XIX^e siècle, ignorait l'existence de cet article de Marcel Proust ! Il se réfugie dans l'incrédulité, pour parer au plus pressé : il faut bien faire face, ne fût-ce qu'à titre temporaire. De retour chez moi, je tire *Chroniques et mélanges* de son rayon, je lui photocopie l'article, je

le lui poste aussitôt en jubilant. J'ai honte de jubiler, mais je ne peux pas m'en empêcher. Quelques jours plus tard, il me remercie dans une longue lettre, où il réfute les arguments de Proust. Il ne pouvait faire moins. ♦

[*Les choses 3 Largillière*] Au-dessus de Gaspard est accrochée une toile débarrassée de son cadre, non signée, que j'attribue d'autorité à Largillière, non sans quelque raison toutefois. C'est un portrait manifestement contemporain du Gaspard, mais français autant qu'une toile peut l'être, claire, raffinée : une toute jeune fille, à la poitrine naissante, couronne de fleurs dans les cheveux, guirlande de fleurs tombant du cou en suivant le décolleté, bouquet de fleurs à la main (si ce n'est pas Largillière qui a mis ces fleurs partout, je veux bien être pendu). Elle est raide dans sa pose, plus raide que placide, malgré les épaules tombantes et la souplesse du poignet : son âge n'est pas celui de l'immobilité, à laquelle on la contraint, et ses yeux qui ne parviennent pas à se fixer exactement sur le peintre disent son impatience. Son corps est encore là, mais elle est déjà partie. La robe, dentelles, soies froissées, larges plis, est broyée plus rapidement que le haut de la poitrine (glacis parfait), et surtout que le visage aux pommettes roses, d'une grâce incomparable. Très léger sourire satisfait. Elle est belle à gifler. Dans ses veines coule déjà le sang tranquille de l'aristocrate à jamais impuni, son geste est apprêté mais plein d'aisance. Elle ne sera jamais prise en défaut, sourira de ses erreurs, rira des maladroits. Sa petite bouche gourmande laissera fuser quelques saillies qu'on répètera et dont elle se félicitera.

♦ [souvenir-tableau]

Elle s'appelle Sylvie. C'est la fille du sous-préfet. Elle a douze ans, comme moi, mais me dépasse de dix centimètres au moins. Ce sont les premiers yeux verts de mon existence. Elle est ravissante (je revois très bien son visage : en réalité, elle était moche, une Sophie Desmarest ratée). Elle vient me rendre visite en voiture, conduite par un chauffeur qu'elle congédie avec beaucoup de simplicité : « *Revenez à quatre heures.* » Mais le plus souvent c'est moi qui enfourche mon vélo, et qui me tape les côtes pour arriver jusqu'à son espèce de palais. Nous nous promenons dans le parc : elle ne veut pas me faire entrer chez elle. Parfois elle se laisse embrasser, parfois non. Elle me parle d'un

certain Bernard, un camarade de collège apathique et gras, dont elle feint d'être amoureuse, pour me faire souffrir. Je voudrais beaucoup toucher ses petits seins. « *Pas question ! Ils sont pour Bernard !* » Je lui déclare mon amour dix fois par rendez-vous, je lui écris des lettres passionnées, mais elle fait mine de ne pas savoir que je l'aime. Elle penche ses grands yeux vers moi, bat des cils en souriant, amusée, protectrice, et m'appelle son meilleur ami. ♦

[*Les choses 4 Fixés sous verre*] De part et d'autre de la cheminée, deux pans de mur. Celui de gauche est occupé par deux « fixés sous verre » fin XVIII^e, accrochés l'un au-dessus de l'autre, chacun surmonté d'une petite applique de cuivre peint, que je n'allume jamais. Ils représentent des vases de fleurs, l'un sur son pied, l'autre renversé. Grappes de raisin, champignons, fruits. La technique est très brillante, soignée, mais ne m'intéresse guère. Virtuosité gratuite. Le fixé sous verre a ceci de particulier qu'il demande une sorte d'inversion chronologique dans la réalisation. Car la peinture, vue à travers la plaque de verre qui la protège et la supporte tout à la fois, est réalisée à l'envers. Au lieu d'appliquer un fond, puis de peindre dessus les objets ou les personnages, et enfin les détails, l'artiste commence par les détails (ombres, reflets), puis les objets eux-mêmes, les à-plats, et enfin le fond. Pour une grappe de raisin, il doit déposer les petits reflets blancs de chaque grain, disséminés sur le verre vierge, puis la partie du grain qui se trouve derrière chaque reflet, et ainsi de suite, en allant de ce qui se voit en premier dans la perspective, jusqu'à ce qui se voit en dernier. Cette technique exige une grande sûreté : le peintre n'a droit à aucun repentir, puisqu'il ne peut rien recouvrir.

[*Les choses 5*] À droite de la cheminée, un autre pan de mur, mais faux : il s'agit d'une porte, qui cache des rayonnages inclus dans le mur. Dans ces rayonnages je fourre plus que je ne range tout ce qui relève de l'informatique : du matériel, des dizaines de câbles divers, des notices d'emploi, des CD de logiciels, et mille accessoires obsolètes, des disquettes, des ventilateurs, des alimentations, des appareils photo et leur flash, de petites machines à coller les étiquettes sur les CD, des boîtes vides ou pleines. Sur les rayons supérieurs sont empilés des jeux de société, des puzzles, des cartes routières.

[*Les choses 6*] À gauche des fixés sous verre, une bibliothèque de dictionnaires et la « chaîne stéréo ». À droite du placard caché par la

porte dont je viens de parler, une autre bibliothèque qui fait pendant à celle de gauche (les deux font un petit mètre de large), et qui ne contient que des livres sur Proust, et sa Correspondance. Un gros rayon supporte quelques coffrets de CD, les « usuels » : cantates de Bach de chez Telefunken, quatuors de Beethoven, et deux gros coffrets Karajan EMI (orchestre et opéras) que je destinais à cet emploi quotidien mais que je n'ai jamais ouverts. Ma cartouche de cigarettes est posée verticalement sur une pile de CD et DVD vierges, à côté de l'enregistrement intégral d'*À la recherche du temps perdu*, par divers comédiens, compétents ou non.

Appuyées sur la Correspondance de Proust, deux images : une reproduction d'une toile de Spitzweg (1808-1885), qui représente un « rat de bibliothèque » : un vieil homme debout sur un escabeau devant des livres, en train d'en lire deux à la fois, un autre sous le bras, un quatrième coincé entre les jambes, un long chiffon sortant de sa poche de redingote. Et puis, collée sur une planchette, une photo de jeune femme nue, très en longueur, en train de dormir, allongée sur le ventre dans le mitan d'un lit défait. Elle est longue et fine, bronzée à l'exception des fesses, rendues très attirantes par leur blancheur (et leur rondeur discrète). Une jambe est repliée, une autre, interminablement droite, montre un dessous de pied très sale. De toute évidence, on est en été, on marche pieds nus, on fait la sieste.

Vingt-deux notes sur la Correspondance de Proust

1.

[*Proust (lettres)*] Pendant bien longtemps, les livres orange près de mon lit. Ses lettres, dans le silence nocturne, comme une invitation à veiller encore. Et puis le sommeil, plus fort que tout. Je leur ai fait des infidélités, aux lettres de Proust ; quelques mois, pour celles de Baudelaire, près d'un an pour Paulhan. C'est mon habitude : le matin, j'écris des lettres, le soir j'en lis.

Maintenant, j'ai fini. Vingt et un volumes, quatre-vingt-deux centimètres de rayonnage. Au début la tomaisaison suit les années, c'est divin. Tome 4 : 1904 ; tome 5 : 1905. Mais un seul volume pour 1910 et 1911 ; et jusqu'à la fin, tout est décalé : le tome 21 correspond à 1922. J'ai commencé par le dernier, qui regroupe des lettres retrouvées ensuite, et datant de toutes les époques de sa vie. Et puis j'ai acheté le

reste d'un coup.

2.

Les lettres à (et de) Lionel Hauser, son conseiller financier. Les Royal Dutch qui montent, qui descendent, les Chemins de fer du Mexique qu'il faut vendre... Proust boursicoteur, c'est Mallarmé professeur d'anglais, ou Charles Ives assureur. Et puis les relations qui s'enveniment : Lionel Hauser qui se confit en philosophie douteuse, Proust qui devient célèbre. Ils se connaissent de mieux en mieux ; l'intimité leur est fatale.

3.

De temps en temps, un fac-similé de lettre. Même impression, lorsqu'on tourne la page et qu'on le découvre, que de tomber sur un grain de gros sel dans le bœuf mode.

4.

Proust pense toujours de la même manière : sa phrase est apparemment identique, qu'il s'agisse d'une lettre de remerciement, ou de la jalousie de Swann. Même arborescence. La différence entre la phrase proustienne telle qu'on la lit dans la *Recherche* et dans sa correspondance tient à ce que, dans le premier cas, l'arbre a été correctement taillé ; dans le second, mille surgeons en affaiblissent le développement.

5.

Lire la Correspondance de Proust, c'est enfin savoir qui est « je ». C'est un autre. On l'aime, celui-là.

6.

On dirait qu'il appuie sur un bouton ; si bien que parfois le désir vient de reclasser les lettres. Non point par destinataire, comme on le fait toujours (à sa mère, à Mme Straus, à Reynaldo), mais par genre : condoléances (admirables), affaires, disputes, impatiences, félicitations. Manque : la lettre d'amour.

7.

Parfois, une lettre entièrement incompréhensible.

8.

Il passe son temps à expliquer que la *Recherche* est une construction ; qu'on le verra plus tard ; qu'il n'a pas écrit ses souvenirs d'enfance. La souffrance qu'il y a là-dessous.

9.

Proust rend fétichiste. Tout cet attirail de choses, d'objets, de lieux, qui l'entourent. Lire des milliers de lettres, faire le pèlerinage de Combray, marcher le long de la « Vivonne ». Il y a quelques années, l'exposition à la BN. Je l'ai vue alors que les vitrines n'étaient pas encore posées, j'ai pu toucher les pages, sentir sous mon doigt la trace de sa plume, déplier les becquets – qu'on confond toujours avec les paperoles. Sanglots idiots, sentimentaux. Le corpus de lettres fait négliger la *Recherche*, cela ne fait pas de doute. Voilà pourquoi les proustiens sont insupportables : chacun pense que l'homme Proust lui appartient. Et voilà pourquoi, belle preuve, il faut être contre Sainte-Beuve.

10.

Lui, qui disait tant mépriser l'intelligence au profit des qualités de cœur, apparaît d'une finesse diabolique, d'une puissance d'analyse dont nous ne cessons de repousser les limites. Sa lettre de rupture avec Grasset est un chef-d'œuvre de rouerie : elle met l'éditeur en position de le remercier pour sa fidélité ! Lorsqu'il félicite Vaudoyer, en lui disant qu'il a tant de talent qu'il « *mériterait d'être méconnu* », il sait qu'il fait un mot d'esprit ; mais que de dépliages il impose à son correspondant ! Sa politesse est faite d'un jeu compliqué, où entre ce qu'il sait, ce qu'il imagine que l'autre pensera, ce qu'il lui répondrait si l'autre, pensant qu'il a pensé ainsi, pouvait être amené à dire telle chose... Nœuds, vrilles, hélices entremêlées, inextricables. Il prête à son correspondant un entendement sans défaut, comme dans Racine, où nul ne *juge* son interlocuteur, ni ne s'étonne des beautés de son style.

11.

Aux yeux des autres, il n'était qu'un fantôme, de moins en moins visible, lui-même hanté par des ombres dont il ne dit rien. Proust est un

homme qui dit non. Au mieux : plus tard. Je suis malade, je tousse, j'ai pris froid, j'ai failli mourir, vous ne savez pas dans quel état je suis, j'ai des crises incessantes, je vous écris sur le papier qui me sert à enflammer mes poudres, je n'y vois plus... Surtout, la litanie : je n'y vois pas assez pour consulter un oculiste. Il y a ceux qui s'inquiètent sincèrement (Rivière), ceux qui le plaignent à peine et ricanent tout bas, qui n'y croient pas, et ne voudraient pas pour un empire s'abaisser à la compassion (Montesquiou).

12.

Que de lettres pour régler une visite, une sortie ! Le Reclus vivait les rapports humains comme des batailles rangées, dont il lui fallait contrôler chaque péripétie, tout en ménageant ses véritables intérêts.

13.

Quand il se met à publier la *Recherche*, ses lettres sont pleines de la jouissance qu'il éprouve à voir leur surprise, à tous ces vers de terre incrédules, altesses, princesses (les « Polignach »), monseigneurs, aristocrates imbéciles, « snobs pénétrés de leur propre stupidité », folliculaires vaniteux et satisfaits dont il continue de louer les écrits. Ses hyperboles n'en ont que plus de poids. Du livre reçu il tire un vers, une phrase, et s'en extasie, dans une belle lettre « bien tournée », rectifie une erreur ou deux, discute un point de détail, pour faire *plus vrai* ; son correspondant fond de plaisir. Fonds donc, semble lui dire le Fantôme, tu ne t'emporteras pas au paradis ! (Il a ses auteurs, Proust, ses vrais auteurs : Baudelaire, Racine, Saint-Simon, La Fontaine, les meilleurs enfin, et puis Vigny, ce fichu Vigny dont la « Mort du loup » lui sert mille fois, en toute circonstance, presque tous les jours. Presque autant qu'*Esther*). On s'imagine le correspondant d'après les lettres que lui envoie Proust ; et puis survient une réponse, miraculeusement retrouvée dans ses papiers. Tiens, elle n'est pas si mal, la Noailles.

14.

Furieux lecteur de journaux, de revues ! Ce *Figaro* ! Lecture émélique, déjà. « La princesse Soutzo nous prie de faire savoir aux personnes qu'elle avait invitées à un thé aujourd'hui, que, souffrante de la grippe [sic], et ayant le regret de ne pouvoir les prévenir individuellement, elle remet au mardi

15.

Deux grandes cassures dans sa Correspondance, deux changements de ton : la mort de sa mère (plus rien ne le retient sur terre sinon son œuvre), et le prix Goncourt (maintenant vous savez tout : je suis le plus grand écrivain du siècle). Des failles moins profondes : mort d'Yturri, de Pozzi, d'Agostinelli. Des événements, dont les versants de plus en plus raides envahissent le paysage, avant de faiblir et de disparaître : l'affaire Dreyfus, la guerre, les déménagements successifs. La constante argileuse de cet ensemble épistolaire : sa propre mort, devant laquelle il fuit, et qui le rattrape. (La hâte de Proust, luttant pour finir son œuvre avant de finir lui-même, jette un opprobre définitif sur le geste de tous les suicidés.)

16.

Les lettres à Reynaldo, qui semblent écrites dans la moiteur d'après l'amour : « *Buncht, vous êtes trop moschant* », « *Hasdieu mon buninuls, vous aime.* » Le mal qu'il lui dit de Debussy, pour lui faire plaisir – alors qu'il écoutait *Pelléas* tous les soirs au théâtrophone.

17.

Lorsqu'il écrit à Gide, il ne manque jamais de lui rappeler que *Swann* a été refusé par Gallimard, et de lui dire qu'il ne le lui reprochera plus, que c'est oublié. Et cela jusqu'à la fin.

18.

Cinq, dix lettres pour savoir le nom d'un vêtement, d'une abbaye, la couleur d'une robe, l'origine d'un mot. « *Noms de pays* »... Il s'amuse de ce Saint-Léger Léger (« *C'est le nom dont il se nomme* »), dont il lit *Éloges*, que Gide lui a fait « *tenir* ».

19.

Il donne parfois l'impression d'avoir du respect pour l'aristocratie ; mais au fond, il joue ; ces questions de préséance, de particules, ne sont pas seulement un tribut qu'il verse à la mémoire de Saint-Simon ; elles constituent aussi tout un ensemble de règles qu'il est amusant de

connaître, d'observer, de transgresser ; comme la magie noire, à laquelle certains esprits forts ne dédaignent pas de se livrer. Une sorte de règle du cricket, compliquée, inutile et intéressante.

20.

Sa mère seule l'a pris au sérieux tout de suite. On n'imagine pas le respect qu'ils ont l'un pour l'autre. Relation idéale. Même les lettres de Mozart sont moins émouvantes que les siennes. Il lui dit tout. Je me suis mis tel vêtement sur le dos, j'ai lu ceci, j'ai eu une crise à tel moment, j'ai bu mon lait. Elle lui traduit Ruskin, il « met en forme ». (Petit à petit, il sait tout Ruskin par cœur, et le saura jusqu'à sa mort.)

21.

Honneur à Philip Kolb, éditeur de cette Correspondance ! Honneur à sa science, à sa ténacité, sa logique ! Honneur à celui qui a daté les 5 331 lettres qu'il a publiées ! Honneur au plus bel ensemble de notes jamais constitué, le plus complet, le plus intelligent ! Dès que se pose une question, une note lui répond ; dès qu'un vers est cité, une phrase d'article ou de livre, les voilà situés ; un personnage inconnu, voici sa notice ; toute allusion, littéraire, artistique, biographique, est identifiée, dépistée. Et en fin de lettre, pas en fin de volume, comme les prétentieux. Honneur à celui qui a lu tout Armand Silvestre, tout Anna de Noailles, tout Robert de Montesquiou ! Qui a lu cinquante ans de carnet mondain du *Figaro*, cinquante ans de *Bibliographie de la France*. Honneur à lui, dont l'humaine carcasse, par solidarité littéraire sans doute, a su tenir jusqu'à la fin, ne l'abandonnant qu'au moment des corrections d'épreuves du dernier tome ! Et coup de chapeau parallèle à Yves Coirault (les huit volumes des Mémoires de Saint-Simon), à Theodore Besterman (les treize de la Correspondance de Voltaire), à tous ceux qui éclairent les tunnels creusés par les génies !

22.

On a retrouvé d'autres lettres, depuis la publication de Kolb. Par exemple celles-ci. Nous sommes en 1908. Marcel Proust habite le 102 boulevard Haussmann, au premier étage. Au-dessus de sa tête : le cabinet du Dr Williams, dentiste américain, et au troisième, l'appartement privé du dentiste et de sa femme, harpiste « très distinguée, très parfumée », d'après Céleste, la servante de l'écrivain. D'un étage à

l'autre, Marcel et Mme Williams correspondent, parfois par la poste. Céleste avait bien parlé de ces lettres, mais elles avaient disparu. Voilà qu'on en a retrouvé vingt-trois, plus trois à son golfeur de mari (les réponses ont disparu). Effervescence. Proust n'a jamais parlé de cette Mme Williams ! Pendant que les amateurs ont une pensée amicale pour feu Philip Kolb, et qui eût été bouleversé, la machine Gallimard se met aussitôt en marche ; Jean-Yves Tadié, princier, est à la manœuvre préfacière, on glisse dans une édition grand format de nombreuses photos de lettres, qui font voir la plus belle écriture du monde, la plus rapide, la plus élégante, la plus intelligente, et puis on date, on annote (hélas en fin de volume), on indexe, on fait un plan de l'appartement... Cela n'est pas inutile : il arrive aux Williams de faire faire des travaux chez eux. Cela tape, cela cloue, cela fait un raffut du diable, et Marcel, qui dort le jour, ne dort plus. Mais le plus célèbre asthmatique de notre histoire littéraire en est aussi le plus habile négociateur, et le plus délicieusement courtois : il obtient des aménagements de sa peine... J'apprends à cette occasion qu'on n'offre pas de fleurs à une femme mariée ; on les envoie au mari, qu'on remercie et qui les transmet.

Encore plus tard, cinq autres lettres sont découvertes, adressées au duc de Valentinois. La plus courte est un télégramme : « *Cher ami, il y a plus de trois semaines que je vous ai écrit une lettre infiniment longue et surtout si importante pour vos livres et pour le mien. Je n'ai pas reçu un mot de vous et m'inquiète de voir que vous répondez à tant d'amitié par si peu. Marcel Proust.* » Ce qu'on appelle des reproches. Dans la lettre « *infiniment longue* » (vingt pages), Proust donne des conseils au duc ; en substance : vous avez du talent, travaillez, et commencez par des choses simples, comme des traductions. Surtout, il lui annonce qu'il lance une souscription pour une édition de luxe des *Jeunes filles en fleurs*, et lui demande de souscrire un exemplaire (il a besoin d'argent) ; mais il ajoute : « *Je serais malheureux comme un supplicié qu'il vous en coûtât un centime.* » Et lui propose de le rembourser. C'est tout lui. Et le duc, que vouliez-vous qu'il fit ? Souscrire ? Ne pas souscrire ? Proust l'avait coincé, comme il coinçait presque tous ses amis, par des manœuvres, des détours, des suppositions, des mensonges, des présupposés emberlificotés. De quoi désespérer les meilleurs. Ce qui arriva.

[Mère 8 Amour] L'amour de Proust pour sa mère, celui de Sartre pour la sienne, me rendent un peu envieux ; j'éprouve la même jalousie incrédule face aux personnes qui ont eu des grands-parents auxquels ils furent liés par une affinité privilégiée : moi qui n'ai eu qu'une grand-mère, et fort lointaine, je crois que j'aurais aimé que mon grand-père m'apprenne la pêche à la ligne, me glisse une pièce en douce, me console les mauvais jours. Cela n'a pas été. Quant à ma mère, le peu d'estime que je lui portais resserra mon amour pour elle dans des limites de plus en plus étroites. Je puis facilement aimer un être que tout condamne : au contraire de nombre de mes contemporains, j'aime autant l'homme qu'était Céline que l'écrivain, dont la lucidité exaspérée, criminelle, me fait un mal de chien, tout en provoquant chez moi une admiration sans limites. Je l'ai véritablement découvert dans les entretiens qu'il accorda naguère à des gens de télévision : son œil clair, la douceur incomparable de sa voix, ses cheveux qui rebiquent dans la nuque, me l'ont rendu cher à jamais, même si sa veuve prétend qu'il jouait son rôle de « *vieillard hésitant* », qu'ils en riaient beaucoup ; et je suis prêt à lui pardonner toutes les horreurs qu'il a pu écrire et commettre (d'autant plus facilement que je n'en ai pas été la victime, cela va sans dire), non parce qu'il est le génie littéraire à l'état pur, le seul romancier qui survive au raz-de-marée proustien, dont il est l'exact brise-lame, mais parce que sa haine du genre humain n'a pas entamé sa délicatesse. (Ma mère a dû me transmettre sa coupable indulgence.) Je n'imagine pas qu'il ait pu être autre chose que médecin, que médecin du peuple : je devine, à l'autre extrémité de sa hargne délirante, sa compassion résignée ou excédée pour les malades : mais il est vrai qu'il s'agit bien d'un seul segment de droite – c'est le cas de le dire. Dans le même ordre d'idée, les poèmes de prison de Brasillach m'ont fait monter les larmes aux yeux : la souffrance de cette ignoble personne, que j'ai détestée toute ma vie, la douleur de cet homme qui va quitter la vie (« *Petits enfants de ma maison / Vous m'avez donné ici-bas / Vos joues, l'étreinte de vos bras* »), je ne pourrai jamais les oublier. On me dit qu'il a justement encouragé le supplice d'autres petits enfants, on rappelle qu'il a demandé qu'on extermine tous les juifs « *en bloc et ne pas garder de petits* » : je serais stupide de le nier. Ses fautes sont irrémissibles ; mais je ne peux davantage renier mes larmes, et faire qu'elles n'aient pas coulé.

Bien entendu, ma mère n'a eu aucun de ces torts, qui furent majeurs, historiques. Elle en eut d'autres, et je les ai déjà décrits.

L'estime est-elle nécessaire à l'amour qu'on a pour sa mère, alors qu'elle ne l'est pas pour un écrivain lointain, qu'on n'a jamais rencontré, et qui fut ce qu'il est convenu d'appeler un « salaud » ? Il faut le croire : eux ont agi – du moins ont-ils écrit, pesé sur le cours des choses et la vie des êtres ; et c'est eux que j'aime, ce qu'ils étaient, en dépit de ce qu'ils ont fait. Tandis que ma mère, femme « *sans importance collective* », comme dit justement Céline, s'est bornée à exister. Il me faudrait donc l'estimer pour ce qu'elle est. Je n'ai rien à détacher d'elle-même : elle n'a que la peau sur les os. Il lui incombait de faire en sorte « *que je puisse lui parler* », comme dit Blanchot, mais, ne redoutant rien tant que cela, elle préféra me faire taire. Se protégeant, elle s'enferma ; parlant, elle se fit sourde. Elle préféra toujours l'ignorance au savoir.

Faute d'estime, donc, point d'amour. Faute d'amour, point de confiance. C'est par elle que j'ai connu ma première peur, que j'ai appris le recours au mensonge : les deux poisons qui, un beau jour, se mettent à circuler dans les veines d'un petit, pour ne plus jamais s'arrêter. Je les ai vus pénétrer dans le corps de mes enfants, que je sais poreux à tous les liquides, tous les gaz, des plus euphorisants aux plus méphitiques. Scène terrible que celle de la souillure primitive : ravage, désolation. Voir sur un petit visage se peindre à la fois la peur et la surprise, quoi de plus douloureux ? D'un seul coup, il comprend tout : que le monde extérieur peut être mauvais, que les autres peuvent être méchants ; que tout est à redouter, que rien n'est dû. Qu'il faudra supporter désillusion après désillusion. Ma mère m'a appris tout cela : je l'ai regardée faire... J'ai entendu parler d'une actrice (une chanteuse ?) qui avait fait sa première piqure d'héroïne à son fils. Se peut-il qu'une mère ait commis cela ?

Puisqu'elle avait su m'apprendre que l'on pouvait guérir, et chanter, et avoir de la chance, et résister, pourquoi n'a-t-elle pas su me montrer que j'étais meilleur que je ne pensais, moins noir, moins cynique ? Parce qu'elle ne le savait pas elle-même, sans doute, et qu'elle me jugeait plus noir et plus cynique que je ne suis. Comme après qu'un médecin vous a révélé que vous étiez diabétique, ou hypertendu, et que vous vous êtes résigné à vous accommoder de ce nouvel état, elle avait dû se dire un jour : Mon fils est un mauvais, un violent, il ne me passera rien, je ne sortirai jamais indemne de son intransigeance, je n'y puis rien, c'est ainsi, arrangeons-nous de ce fils-là comme nous pourrons. Elle n'avait donc d'autre issue que de m'empêcher de parler. Pour y parvenir, elle

pouvait user de trois techniques : monologuer incessamment (la plus simple), faire mine de ne pas comprendre (la plus vicieuse), montrer qu'elle n'était pas intéressée par ce que je lui disais (la plus flagrante, et donc la plus délicate à employer).

Parfois, quand elle m'apprenait ce que j'ignorais, la conversation prenait un tour agréable.

◆ [souvenir-tableau]

Je me moque de son goût pour la monarchie anglaise, mais je le fais avec gentillesse, et sans rien cacher de mon ignorance. Elle me répond à peu près ceci :

« Tu as tort d'en dire du mal, et plus tort encore d'en rire. Oui, les chapeaux de la reine sont ridicules, mais la monarchie anglaise n'est pas une idiotie. Le souverain et sa famille représentent la nation. Face aux gouvernements, qui se succèdent et sont agités par les oppositions et les luttes de factions, ils garantissent le respect du passé et la prévision de l'avenir, et leur rappellent les intérêts de la population. (Souviens-toi : quand la reine commet une erreur, se détache de son peuple, elle provoque une crise, comme après la mort accidentelle de Lady Di, dont elle avait mal apprécié la popularité. Elle a soudain pris son indépendance, si tu veux, jugeant par et pour elle-même de ce qu'il convenait de faire. Elle n'en avait pas le droit. Sa réaction très tardive a été très mal vécue par les Anglais, trahis dans leur attachement à cette princesse.)

» Contrairement à un président américain ou français, qui a le plus souvent la moitié de son pays contre lui, et au contraire de son Premier ministre, issu d'une majorité parlementaire, la reine n'est ni de gauche ni de droite : elle tire son ministre du côté où il n'irait pas spontanément. Elle le préserve de tout excès, elle est pondérée. Il lui rend compte de ses actes comme devant le pays. Elle est mise au courant de tout, reçoit une copie des principaux documents d'État, des rapports d'ambassadeurs, des minutes du conseil des ministres et des réunions du Commonwealth. La reine n'a pas de pouvoir à proprement parler, mais elle a des droits, trois droits que Walter Bagehot, dans The English Constitution, que j'ai lu autrefois, et que tu devrais lire, énumère ainsi : "Celui d'être consultée, celui d'encourager, celui de mettre en garde." »

Elle se lève et va chercher son livre.

« Bagehot ajoute : "Un roi vraiment sensé et perspicace n'en voudrait pas d'autres. Ne pas avoir d'autres droits lui permet d'exercer ceux-là avec un effet bien supérieur. Un roi avisé acquiert petit à petit une connaissance et une expérience bien supérieures à celles de ses

ministres.” Il les compare à la supériorité, au sein du Parlement, d’un sous-secrétaire permanent sur son supérieur hiérarchique, le secrétaire, qui change dès que le gouvernement change. Depuis le début de son règne, en 1952, Elisabeth II en a connu, des Premiers ministres ! Dix, douze ? »

Quatorze, aujourd’hui. Ma mère m’apprend des choses. ♦

[Mère 8.1 Moderne] Elle avait des élans de tendresse, des caresses exquises, mais pas assez d’amour pour surmonter sa peur, à plus forte raison pour l’ignorer. Elle nous a légué à tous ce souffle court dans le sentiment, cette émotion qui se fatigue rapidement. Nous avons la capacité de souffrir : moralement, assez peu, mais physiquement, beaucoup ; en revanche nous jouissons peu, nous aimons mal. Nous savons nous venger, casser les jouets, notamment ceux des autres. La destruction est une occupation à laquelle nous nous livrons avec délices. La colère, à laquelle nous avons fréquemment recours, est un passage commode vers la destruction. Envoyer la lettre qui disloque une relation, raccrocher brutalement un téléphone, prononcer la phrase fatale : c’est à quoi nous avons tous cédé.

Pour n’avoir pas à mépriser son temps, ma mère, avec une grande régularité, se montrait tout ébaubie devant le progrès. Elle s’émerveillait devant ce siècle qui allait si vite, si loin, devant le premier mixeur électrique, la cassette de film Super 8 : « *Quelle chance nous avons !* » Alors que je voulais passionnément casser l’objet moderne une heure après l’avoir admiré, d’abord parce que trop d’amour me dégoûte, ensuite parce que ce temps me révolte, elle voulait à tout prix suivre le mouvement, voulait *en être*. Et moi je haïssais cette servitude : je ne me sentais chez moi que parmi les antimodernes.

Qu’il s’agisse de Chateaubriand, de Barbey d’Aureville, de Sainte-Beuve ou de Rimbaud, qui ricanait « *il faut être absolument moderne* », comme on dit « tentons de ne pas passer pour des ploucs », tous avaient en commun de vomir leur temps ; de refuser ce que le monde d’alors voulait qu’ils deviennent : des affairistes cyniques, mous du dedans, des humanistes dévoués au progrès, des béni-oui-oui de l’industrialisation. Mon antimoderne préféré était Baudelaire ; je l’imaginais sur les barricades de 1848, en gants blancs et chaussures vernies, criant : « *Mort au général Aupick !* », comme si la rue était le lieu d’exiger le supplice d’un beau-père honni. Irruption de l’individu dans la foule – et de la rigueur dans le relâchement. Car la morale du moderne est élastique,

son style amorphe. L'antimoderne, lui, a l'échine droite ; il emploie le point-virgule. Il sait se tenir, même s'il ne croit plus en rien, surtout pas en l'homme. Pour lui, l'époque moderne combine *ad nauseam* le puritanisme et la débauche, la cruauté et la lâcheté. Comme l'Étranger de Baudelaire, l'antimoderne n'aime ni Dieu ni l'or ; il est sans patrie, n'a pas d'amis ; il n'aime que les nuages, les « *merveilleux nuages* ». La raison est plate, Descartes est un pion, les conquérants sont des histrions criminels. Face à la ploutocratie, l'antimoderne Baudelaire fait des sonnets – mais tous irréguliers, ou presque. Et Rimbaud cesse d'en écrire : le monde est trop bête pour la poésie. Face au séducteur, au battant, Baudelaire s'adonne à l'« *aristocratique plaisir de déplaire* », Chateaubriand évoque son propre « *zèle* » à le faire. Hugo peut bien espérer emplir les écoles pour vider les prisons, le « *monde trop peuplé que fauche la souffrance* » ne changera pas d'un iota. Ou plutôt, il continuera de glisser vers une horreur toujours plus épaisse. L'homme est un pécheur qui jamais ne se rédime. « *La croyance au progrès est une doctrine de paresseux, une doctrine de Belges* », écrit Baudelaire. Toute amélioration se paie d'une détérioration, elle est vaine et dangereuse. Le suffrage universel est « *une honte de l'esprit humain* », dit Flaubert. J'admire l'antimoderne parce qu'il voudrait casser les choses (« *plaisir naturel de la démolition* », dit Baudelaire), mais qu'il y renonce (ce serait encore plus répugnant après), alors que moi je le faisais.

Les modernes font mine d'ignorer qu'ils vont mourir, les sots. Il jugent l'homme capable de s'amender, les naïfs. Ils pensent que la démocratie est bonne, les crapules ! Qui les pousse à tout cela, qui gouverne le monde ? Le diable, probablement, répondra Robert Bresson, l'antimodernisme personnifié. Cette infamie met Flaubert en rage. Il a le « *dégoût de l'infection moderne* », et serait indigné de voir qu'on étudie *Madame Bovary* dans les écoles de la République, et qu'on vend Villon, et Dante, et Ponge, et Proust, et Claudel, et Nietzsche, dans les supermarchés de nos villes. Il est vrai que l'antimoderne est de droite – mais il ne le reste pas : il abandonne la droite à sa médiocrité. Il joue l'individu contre la populace, mais aussi contre l'individualisme obtus du banquier. Il place la liberté au-dessus de l'égalité. Dans son livre sur les antimodernes, Antoine Compagnon cite ce passage de Chateaubriand : « *Les Français n'aiment point la liberté ; l'égalité seule est leur idole. Or l'égalité et le despotisme ont des liaisons secrètes.* » Suivez son regard, qui nous considère d'outre-tombe. L'antimoderne est un exilé de

l'intérieur, plus révolutionnaire que la Révolution. Il est atroce qu'elle triomphe ; il est pis encore qu'elle échoue. Voyez où elle nous a menés, fait-il remarquer, triomphant : à Louis Napoléon ! Le moderne a plusieurs visages, mais il reste lui-même ; l'antimoderne, lui, est contradictoire et déchiré. Chez lui, l'angoisse le dispute à l'ennui, comme la fureur au scepticisme. Il n'est jamais là où on l'attend, ni là où il devrait : ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Que d'années ont passé depuis les railleries féroces des plus grands écrivains du XIX^e siècle ! Leurs coups portaient à faux, ils n'ont point atteint le ventre de la vulgarité, qui a continué d'enfler. Ils n'avaient pas prévu que nous descendrions si bas. Ils n'imaginaient pas que nous porterions au pouvoir les fous sanguinaires du XX^e siècle, que nous adulerions au XXI^e des hommes d'État qui s'affichent avec les milliardaires, contrôlent nos faits et gestes, et rendent aux riches le peu qu'on leur prenait. Ils n'avaient pas imaginé, ces « voyants », que le monde allait être privatisé, que des hommes ou des sociétés pourraient posséder en propre des mots ou des idées, et jusqu'à l'eau que nous buvons. Pauvre Baudelaire, avec tes fleurs du mal, ton bouquet de « *fleurs malades* », tu étais loin du compte.

Et toi, ma mère, tu t'agenouillais devant la télévision pendant la bénédiction *urbi et orbi* du pape, pour bénéficier de ses ondes positives et hertziennes ; tu trouvais le monde « *enthousiasmant* », tu aurais voulu « *vivre deux cents ans* », pour contempler l'aboutissement de ce qu'on ébauchait sous tes yeux. Tu étais la victime-née des charlatans, de tous les charlatans du monde, vers lesquels tu courais, mains tournées vers le ciel, tête courbée, prête pour le sacrifice. Quelle confusion ! Tu prenais Rockefeller pour Alexandre le Grand, et Pompidou pour Machiavel.

[*Mère 8.2 Pontalis 1*] Ma mère : trop connue, trop claire. Elle ne se cachait pas de nous, soit qu'elle ait ignoré (oublié) qu'un enfant voit tout de ses parents, comme l'œil est dans la tombe, soit qu'elle ait pensé n'avoir rien à cacher. Et pourtant si mystérieuse, si femme, si femme mystérieuse. Pontalis était fasciné par cette obscurité. Il m'avait dit un jour : « *Que veut la femme ? demande Freud, qui avait l'air pourtant de le savoir un peu. Mais que demande l'homme ? Pour moi, la différence vient de la mère. Un petit garçon a du mal à relier la mère et la femme. On tente d'expliquer les choses, on parle des corps, du désir, de la jalousie à l'égard du père, mais c'est une manière d'organiser notre ignorance. La question sans réponse est : à quoi rêvent nos mères ? Comme quand le Narrateur regarde Albertine dormir et*

s'interroge : comment avoir accès à sa pensée, à son désir ? Où la mènent-ils ? Voilà l'insaisissable : la part féminine de la mère. » Le voyeurisme, tel qu'il est décrit dans des scènes devenues mythiques, de Mme de La Fayette à Proust – lesquels ne mettent pas en scène des mères, mais auraient pu le faire – ne nous renseigne pas là-dessus. Plus on pense, par cet espionnage particulier, avoir dévoilé un mystère, plus ce mystère s'épaissit. De même que l'aveu de la faute éloigne le mobile du fautif, le rend incompréhensible, le voyeurisme se heurte à l'indestructible paroi qui entoure la pensée, l'imagination, le désir : ils peuvent s'avouer au regard de voyeur, mais non être vus. J'ai beaucoup espionné ma mère quand j'étais petit : je n'ai rien compris (si ce n'est que la honte s'émousse vite, plus vite encore que le désir). La fourrure odorante qu'elle portait pour aller dîner en sait plus que moi sur sa féminité. Je l'ai interrogée, elle aussi ; elle s'est dérobée à mes questions.

Pontalis sous-entend qu'on cherche dans la femme qu'on aime à résoudre le mystère de la féminité de sa mère. Hypothèse mille fois émise et défendue. Mais lorsque je lui ai demandé pourquoi on était attiré par telle femme plus que par telle autre, il n'a pas su répondre. « *C'est une question impossible !* » Il ajouta que cette question, on se la posait plus souvent pour un autre que pour soi-même ; autrement dit, qu'on se demandait : mais qu'est-ce qu'il lui trouve ? Il aurait pu me répondre : parce qu'elle ressemble à notre mère, ou bien au contraire : parce qu'elle ne ressemble pas à notre mère, au lieu de s'énervier. Il aurait pu me dire : parce qu'elle nous rappelle quelque chose, qu'elle nous le montre, qu'elle désigne à sa façon un autre être, une image, un objet... Que le goût pour une femme est un *déictique*, comme disent les linguistes : il pointe du doigt dans une direction choisie. Odette de Crécy ne fut-elle pas aimée (et comment !) pour avoir ressemblé à la fille de Jéthro de Botticelli ?

◆ [souvenir-tableau]

Je fais une cour effrénée à une femme, dont le front bas, les pommettes hautes et la bouche très particulière, petite, presque ronde, charnue, me rappellent quelqu'un. Cette ressemblance me trouble, éveille mon désir. Je la poursuis, je l'emmène au concert, je lui offre des livres, des diners fins. Elle résiste. Je crois que je lui fais peur. Mais pourquoi ? J'insiste, je veux embrasser cette bouche-là, et toujours lorsque je suis avec elle je cherche à me rappeler à qui elle ressemble.

Un soir, à la fin du dîner, parce que je viens de dire une ineptie insolente, elle me dit en riant : « *Vous êtes le diable !* » Alors je revois brutalement une de mes nièces qui m'avait dit un jour « *Tu es le diable !* », et que je déteste. Le front bas, la petite bouche ronde : c'est elle !

Je paie le dîner, je m'en vais, et je ne la revois plus. ♦

*

[*Les choses 7 Coffre*] À droite de la bibliothèque Proust, donc face à moi, devant une fenêtre, est un vieux coffre, sans doute breton, comme tous les coffres, qui était dans la maison des Vosges reconstruite par mon père. Très sombre, très triste, mais élégamment sculpté, décoré d'une grecque ronde (deux sinusoïdes entrelacées). Avant d'être dans les Vosges, ce coffre était dans la salle à manger de la maison familiale, et mes yeux se sont souvent posés sur lui pendant les repas, s'émerveillant de la régularité de cette grecque. Comment le sculpteur s'y était-il pris pour « tomber juste » ? me demandais-je, sans penser qu'il suffisait de faire un dessin préparatoire et d'ajuster le diamètre des entrelacs à la taille du coffre. Il soutenait alors le panier à fruits, et le dessus de table d'argent qui nous servait quotidiennement, dont quelqu'un d'autre a hérité.

Il pèse un poids épouvantable, et s'ouvre par le haut. Actuellement, il contient une collection d'assiettes (30), de coupes (8) et de compotiers hauts (6), tous signés (Edmond) Van Coppenolle (vraisemblablement pour la faïencerie Schopin), qui vient de cette même maison vosgienne, et que j'ai héritée de ma mère, laquelle la tenait de l'Ambassadeur (car il y eut véritablement un ambassadeur dans la famille). Le décor de chaque pièce est différent, et l'ensemble est unifié par la thématique : un ou deux oiseaux, et un fruit. Au revers, les assiettes sont blanches, sans aucune marque, mais les coupes et compotiers sont décorés des deux côtés. L'état des objets est parfait, à l'exception d'une coupe un peu ébréchée sur le bord, et de deux autres, dont le filet doré est très légèrement abîmé. Pour dire le fond de ma pensée, je préciserais que ces assiettes sont surchargées, vraiment laides. Je devais vendre cette collection ; je l'ai mise en ligne sur un site spécialisé, et n'ai pas trouvé d'amateur sérieux. Un jour je m'en occuperai.

[*Les choses 8 Collection*] Le coffre est aujourd'hui surmonté d'une lampe chinoise ventrue, dont l'abat-jour est bleu, comme les dessins de la porcelaine. À côté, j'ai installé la machine à relier. Voici des années que je recueille tout ce que je peux trouver de partitions musicales, sous forme de fichiers PDF dont il se fait un partage intensif à l'intérieur d'une collectivité de collectionneurs du monde entier, une petite quarantaine, je crois, groupée dans une « liste de destinataires ». Nous sommes tous liés par des intérêts complémentaires ; quelques amitiés se sont créées, épisodiques et fragiles. Lorsque l'un d'entre nous meurt ou s'apprête à le faire, la nouvelle est envoyée aux autres par celui qui l'a apprise ; des condoléances, rédigées parfois dans un anglais hésitant, sont envoyées par la totalité des membres à cette même totalité des membres. Chacun dit aux autres qu'il est triste. On dirait une ruche enfermée dans une cave, et qui bourdonne pour rien.

Chacun d'entre nous a sa spécialité : celui-ci n'aime que la musique russe, cet autre les autographes, cet autre encore les lieder allemands ; la mienne est celle des transcriptions pour piano seul, piano à quatre mains ou deux pianos. J'ai commencé il y a fort longtemps à réunir les lieder de Schubert transcrits par Liszt, très difficiles à trouver. Je hantais la cave de chez Cauchard, quai Saint-Michel, d'où je ressortais plein de poussière et de raretés. J'ai gravé moi-même et republié, à cette époque, le *Schwanengesang* de Schubert/Liszt, inédit depuis le XIX^e siècle. Le quatre-mains, dont le répertoire est à peu près infini, et le deux-pianos, beaucoup plus équilibré, m'ont occupé pour des raisons plus personnelles : je peux les jouer, n'ayant jamais manqué de partenaires assez indulgent(e)s pour supporter à la fois mes fautes et mes observations. (Je dois avoir des qualités cachées, et non inscrites au répertoire des qualités musicales. L'excellence de mon café, peut-être.) J'ai découvert sur le tard le répertoire du huit-mains (deux fois quatre mains, sur deux pianos différents), qui est un régal. J'ai fait allusion à ces séances à quatre pianistes, qui ont lieu trop rarement, mais sont parmi les réunions les plus joyeuses que je connaisse. J'en reparlerai peut-être. Je puis dire sans forfanterie que je suis à la tête de la collection de huit-mains la plus riche du département de Seine-et-Marne (France) ! Et peut-être du pays, sait-on jamais : plus complète qu'à la BNF, cela ne fait pas de doute. Donc, je photocopie, je scanne, j'imprime, et je relie sur cette machine à faire des trous, dont j'actionne à la force du biceps le bras agissant, et qui produit un grand bruit

perforant qui me fait sursauter moi-même.

Il m'arrive de me demander pourquoi je conserve ces milliers de partitions, dont une infime partie me servira directement. Sans doute pour répondre aux recherches de mes amis musiciens – ou d'inconnus qui ont « entendu dire » qu'un collectionneur, là-bas, dans un coin perdu, possédait une transcription du Quatuor de Ravel pour la main gauche seule, ou du Deuxième concerto de Brahms pour deux pianos huit mains. Je ne suis pas un vrai collectionneur, puisque je communique volontiers mes pièces les plus rares, au lieu de les conserver jalousement à l'abri des regards. Quant aux transcriptions que j'ai moi-même réalisées, je les ai presque toutes mises en accès libre sur IMSLP, le plus gros site actuel de partitions. Mais j'éprouve moi aussi la joie un peu fébrile du chercheur d'or qui trouve une pépite. Ainsi de l'instrumentation que Ravel a faite, non pas des sempiternels *Tableaux d'une exposition*, mais du *Carnaval* de Schumann. Je me suis empressé de l'envoyer au seul chef d'orchestre avec lequel j'aie jamais entretenu des liens d'amitié, Emmanuel Krivine. Lequel, aussi excité que moi, a dirigé en concert cette œuvre, qui n'avait pas dû être donnée depuis mars 1914, qu'on la créa, comme dirait Saint-Simon.

[*Krivine (E.)*] Je connais Krivine depuis fort longtemps. J'avais à peine plus de vingt ans lorsque nous nous sommes rencontrés : c'était au micro de France Musique, et nous nous étions disputés assez violemment. J'étais alors, si l'on peut transposer les choses de la musique dans la sphère de la politique, à l'extrême gauche, et lui à l'extrême droite. Je tenais pour la fragilité des instruments anciens, leur souplesse, leur raffinement, leur individualisme farouche, il défendait la solidité des instruments modernes, leur cohésion, leur puissance. Nous étions fanatisés l'un et l'autre, et malheureux l'un autant que l'autre. Le choc produisit des étincelles. Mais je me suis souvent tourné vers lui, parce que je lui trouvais un charme franchouillard irrésistible, qu'il était intelligent, impertinent, effronté, libre, et lui vers moi. Au fil des années, j'ai écrit cent articles sur lui, fait un film de télévision, et je l'ai rencontré aussi souvent que possible, surtout depuis son remariage avec une femme qui a fait de cet être facilement odieux un homme « bien », comme on dit.

À la question « Où aimerais-tu vivre ? », il m'a répondu : « Pas très loin de chez moi. » Voilà tout Emmanuel Krivine. Un mélange inédit, quoique très parigot, de *nonsense* et de bon sens, de rigolade et de sérieux. De

toute façon, chez lui, tout est mélangé, contradictoire. Formé pour le violon hyper-soliste et paranoïaque, dont il était un des plus brillants représentants français, il opte pour la direction d'orchestre, qui est reconnaissance de l'œuvre collective. Grand admirateur de chefs on ne peut plus traditionnels comme Karl Böhm ou Wolfgang Sawallisch, il fonde un ensemble d'instruments anciens, la Chambre philharmonique – tout un programme oxymorique ! Il a les pieds sur terre comme personne, et pourtant saute en dirigeant. Il est à la fois silencieux et bavard, ou plutôt secret et sincère. Cet homme délicat, sensible, qui pourrait hurler pour une piquûre d'aiguille, a été si vilain avec un de ses orchestres qu'il a dû lui signer un engagement écrit de bonne conduite. On a de sérieux doutes sur sa foi en Dieu, mais il dit que le chef d'orchestre n'est qu'un robinet à transcendance. Il prétend n'avoir rien lu – parce qu'il a calé sur Deleuze & Guattari –, et pourtant vous cite Heidegger et Arendt à chaque phrase. Orateur brillant (désopilant + passionnant + émouvant), il s'excuse de ne savoir que la musique. Ce n'est pas un faux modeste : il a seulement l'impression que ce qu'il ignore est toujours supérieur à ce qu'il sait – signe de vraie culture. Je l'aime aussi pour sa manière unique de traiter la langue française, faite de gouaille et de machins tordus, mais parlants comme la vieille langue verte. Par exemple, sortant d'une répétition exténué et suant, il m'a dit un jour, parlant de l'orchestre : « *Ça joue, hein ?* » Ce neutre, quasi thermodynamique, est une véritable profession de foi. Est-ce du suisse, car il a longtemps vécu là-bas, du Lacan ou du Krivine *stricto sensu sui generis* ? Le certain, c'est que *ça* dit que l'orchestre est un tout, supérieur à la somme de ses parties. C'est pourquoi il est un si bon mozartien.

À une autre question, « *Quelle est pour toi la plus grande qualité d'un pianiste ?* », il m'a répondu : « *Le legato non bureaucratique.* » Ce genre de formule fera de l'usage à un musicien. Un modèle de concision judéo-chrétienne, une mise bout à bout d'« *Ecce homo* » et de « *si Dieu veut* », parce que des musiciens dont le legato ne soit pas dicté par le métier, les usages, la routine ou le besoin de manger tous les jours, mais bien par l'amour et la sagesse à la fois, on peut les chercher : ils sont rares. Et ceux-là seuls intéressent Krivine. Celui qui a pointé deux jours de suite au bureau du legato est fichu. Il est comme *ça*.

Lui aussi, comme Brüggen, s'est opposé à la publication d'un livre d'entretiens que nous avons fait ensemble. Il aurait voulu que je le transforme en professeur d'université, en érudit profond, à longue

barbe et périodes cicéroniennes ; et dans mon texte je lui avais conservé sa langue haute en couleur. Pas plus qu'un autre je n'aime travailler pour rien ; n'importe : nous aurons passé de longues journées à causer, dans son petit fief bourguignon, à boire son nuits-saint-georges.

*

[*Les choses 9 Bambous*] À ma droite, une porte-fenêtre qui donne sur le jardin. D'où je suis, je ne vois qu'un massif de bambous que j'ai plantés il y a une dizaine d'années pour bloquer la vue plongeante des voisins d'en face, qui ont eu la mauvaise idée de construire leur maison, si l'on peut appeler ça une maison, en hauteur, sur une sorte de tertre. Malgré les assez gros travaux que j'ai dû entreprendre pour empêcher leur développement trop enthousiaste, les bambous sont mes amis. Ils sont rapides, hauts, légers. Voilà une plante qui n'est pas un arbre, mais peut mesurer trente mètres de haut ; qui n'est pas de la pelouse, mais qui peut en faire office, du moins les espèces naines qui culminent à trois centimètres ; qui est le plus souvent creuse, mais reste dure comme de l'acier, et permet d'immenses échafaudages – et des meubles, du papier, des lances, des panneaux isolants, et même du filament d'ampoule électrique (celle d'Edison, la première). Sans compter la canne de Charlot et les manches de chausse-pieds. Le bambou est une graminée, mais à feuilles persistantes, ce qui est bien commode pour mes haies, en remplacement des moches thuyas... Il a le port naturellement élégant, procure une ombre aérienne et s'incline parfois avec une mélancolie discrète.

Jeune, il pousse à grande vitesse, presque à vue d'œil – plus bel élan vital, cela ne se trouve pas –, et une seule fois. À la fin du printemps suivant, il ne s'élèvera pas plus : d'autres pousses apparaîtront, qui grandiront davantage. Si bien que les plus menus des « chaumes » (les tiges) sont aussi les plus anciens, ce qui ne laisse pas d'être paradoxal et de provoquer la rêverie. Une pousse venue trop tard dans l'année restera toujours dans cet état, comme figée dans ses aspirations. Pauvre pousse.

Parfois, les bambous fleurissent, quel que soit leur âge. Il faut bien se reproduire. Mais le cycle de floraison peut être d'une extrême lenteur, au point que certaines espèces centenaires n'ont toujours pas fleuri, et qu'on ignore donc leur périodicité. Les bambous d'une même

espèce, où qu'ils soient implantés, fleurissent en même temps (cela peut prendre plusieurs années tout de même pour s'étendre à la planète). Le plus souvent, ils sont tellement affaiblis qu'ils en meurent. Pauvre bambous. Mais les graines alors produites ont sauvé des populations de la famine ; en sorte qu'on voudrait bien contrôler leur floraison, la ralentir, l'accélérer. On y travaille, mais en vain. Le bambou est du genre indomptable. On le voit, le bambou est un concept. Et même un concept deleuzien, puisqu'il s'étend en rhizomes. Ce n'est pas là son moindre attrait, mais c'est aussi son plus grand défaut...

Je me rappelle ma visite, un été, de la bambouseraie d'Anduze, près d'Alès, un paradis qu'il faut avoir vu dans sa vie, à défaut de croire en l'autre. J'y ai vu des forêts de bambous, mais aussi des lotus en fleur, dont la féminité et la douceur m'ont fait sangloter – pleurs qu'aucun autre végétal n'a plus jamais obtenus de moi.

[*Les choses 10 Marchander*] À droite de la porte-fenêtre, une grosse imprimante professionnelle, sans intérêt. Mais à chaque fois que j'en change, elle me donne l'occasion de marchander. Ce plaisir m'a été légué par ma mère, qui discutait le prix de toute chose, à ma grande honte d'enfant. Si je ne vais pas, comme elle, jusqu'à contester le prix d'une paire de chaussures, j'ai appris que le prix de certains biens était annoncé par les marchands comme un prix maximum, duquel il était prévu que soit retranché un certain pourcentage. Il est habituel de faire baisser le prix d'une maison qu'on achète, ou celui d'une voiture, et cela n'étonne personne. Pour certains objets plus ou moins onéreux, on éprouve une certaine gêne à le faire ; je m'y suis risqué, par amusement autant qu'intérêt. On redécouvre spontanément ainsi les très anciennes techniques commerciales : le bluff, l'appel aux sentiments, la mise en concurrence... Si l'on a la chance de traiter avec un commerçant qui les connaisse aussi, le jeu peut devenir très divertissant, comme une sorte de marivaudage commercial. Et le dialogue avec le marchand d'imprimantes se fait presque joyeux :

« *Monsieur Bousseffa, vous êtes un négociateur hors pair !*

— *Ha ha ha ! Je vous retourne le compliment, Monsieur Drillon. Heureusement que tous mes clients ne sont pas comme vous ! Je ferais faillite !* »

Et l'on se serre la main, contents l'un et l'autre, l'un de l'autre.

◆ [souvenir-tableau]

Chez l'antiquaire du village. Faute d'étiquetage (systématique), je

demande le prix d'un meuble. Elle consulte son grand registre, et me répond : « *Il est à 530 €, mais je vous le fais à 500.* » Sur son cahier, deux colonnes : un prix avant négociation, un autre après. Je devine qu'elle saute l'étape de la discussion, pour annoncer tout de suite le second, et cette entourloupe m'agace : « *Vous voulez vendre un meuble 500 € : vous annoncez 530, puis 500, et vous rendez impossible toute la négociation, puisque vous l'avez déjà faite toute seule.* » Elle en convient. Je lui raconte le marché d'Istanbul, la matinée passée à discuter avec le marchand de tapis, le thé à la menthe, la photo souvenir, la bonne humeur. Elle me répond : « *Je ne suis pas un marchand de tapis turc, je suis une antiquaire allemande, née à Cologne.* » De toute évidence, elle en est fière. ♦

[*Les choses 11 Rayons*] Dans mon dos, une bibliothèque : des rayonnages industriels de pin brut. J'y ai rangé des œuvres complètes, extraites des autres rayons de la maison, dans le but d'y faire de la place. Après quelques essais infructueux de classement par éditeur et collection, j'ai fini, il y a très longtemps, par revenir à l'ordre alphabétique d'auteurs, qui se comprend avec quelques exceptions (domaine russe, Oulipo, cinéma, Antiquité, dictionnaires...). Le défaut de ce système proliférant, déjà souligné par Perec, est d'exiger de temps en temps qu'on libère de l'espace pour les livres nouveaux. J'ai donc extrait et placé derrière moi Colette, Mallarmé, Aragon, Echenoz, Saint-Simon, Auster, Darrieussecq, Matzneff, Pontalis, Nimier, tout ce qui concerne Glenn Gould, la Bible, mes livres personnels, le *Grand Larousse encyclopédique* en 11 volumes, les dictionnaires des œuvres et des auteurs de chez Laffont, et les catalogues d'œuvres de compositeurs : le Köchel de Mozart, le Schmieder de Bach (*BWV*), le Kinsky de Beethoven, les deux Hoboken de Haydn, si mal fichus, et d'autres : Deutsch (Schubert), Raabe (Liszt), les deux McCorkle (Brahms et Schumann), Kobylanska (Chopin), Lesure (Debussy)... La présence de l'imprimante devant ces rayonnages en condamne une partie, occupée par mes agendas anciens, auxquels je me réfère extrêmement peu, et une valise d'aluminium censée contenir deux microphones Neumann – que je laisse par paresse vissés sur leurs perches respectives, dans un coin de la pièce, où ils prennent gentiment la poussière. Sur un rayon du bas, les dictionnaires que je n'ai pas pu ranger à gauche de la cheminée, dans une bibliothèque qui fait pendant à celle de proustologie, et leur est entièrement consacrée.

À main gauche, une grosse bibliothèque tournante anglaise, qui contient tous les usuels : principalement des dictionnaires. Elle est lourdement chargée, et ses roulements à bille protestent en gémissant. Elle est d'ailleurs surmontée de CD en piles, d'un grand cendrier plein de piles, de vis, de petits câbles électriques, de cartes-mémoire, d'adaptateurs, de chronomètres, de ces menus objets qu'on appelait autrefois des *brimborions*, et cernée en quelque sorte par une théorie de petits flacons d'huiles essentielles dont je fais un usage sans doute abusif.

[*Maladie 2*] De toute ma famille, je suis sans doute celui qui a la santé la plus fragile. (J'excepte bien sûr celui de mes frères qui est mort d'une leucémie, mais dont le corps était, jusqu'à sa maladie, parfaitement fort et sain.) C'est une supériorité dont je me passerais bien. En 2013, il m'a pris la fantaisie de calculer mon espérance de vie sur un site spécialisé ; on m'a posé des centaines de questions, fort diverses, et habiles : certes on me demandait comment je vivais, comment je dormais, si je fumais, si je buvais, si je faisais du sport, mais aussi combien d'amis j'avais, si je riais souvent, si j'avais de l'argent. La machine a calculé, et un grand panneau s'est affiché sur mon écran, en lettres immenses :

VOUS MOURREZ EN 2015

C'était indiscutable, péremptoire. Néanmoins je n'ai pas cru bon d'obéir. J'écris ces lignes à l'automne 2017, avec la vague impression de prendre une revanche inattendue sur mon destin « *dans la paume écrit* », et de vivre à crédit, tout en étant absolument insolvable.

J'ai donc passé une grande partie de mon existence à être malade. De plus en plus souvent, de plus en plus longuement. Comme toute ma famille, j'ai fini par acquérir certaines compétences médicales, pleines de lacunes et d'erreurs, mais aussi par nourrir des craintes incessantes ; j'écrirais volontiers que nous sommes atteints d'*hypocondrie*, dans une graphie maison. Je ne souffre actuellement d'aucune maladie grave, mais il ne se passe guère de jours que je puisse oublier mon corps, devenu mon pire ennemi. C'est une rage de dents, une bronchite, une lombalgie, une grippe, des orgelets, une migraine, des vertiges, des sciatiques, des diarrhées, des tendinites, des tachycardies. J'ai pratiqué

dix médecines, dix écoles d'ostéopathie, dix genres de kinésithérapie, consulté des fasciathérapeutes, des homéopathes, des acupuncteurs, des rebouteux. J'ai trouvé çà et là quelques pistes intéressantes, que j'ai suivies ou non. La grande passion de mes vingt ans, l'homéopathie, m'a laissé déçu et sceptique. J'aurais aimé pouvoir dresser une liste de maux et de remèdes, sur deux colonnes, à laquelle me référer. Après toutes ces années, c'est à peine si je sais soulager une tendinite (miraculeuse *gaulthérie couchée*), ou accélérer la guérison d'un rhume de cerveau. Pour le reste, je continue d'errer, de passer d'une thérapeutique à l'autre, n'en adoptant aucune, laissant les traitements en suspens, par négligence, doute, désespoir... Et je ne me déplace pas, fût-ce pour aller chercher mon pain, sans antalgiques de plusieurs sortes, sans anti-inflammatoires, comme le jeune beur sans sa carte d'identité : on ne sait jamais ce que nous réserve l'heure qui vient.

Autrefois la guérison me redonnait le goût de vivre. À présent, elle me blesse par un pénible sentiment d'étrangeté, de vulnérabilité. Je sors de la maladie comme d'une longue obscurité : ébloui, craintif. Convalescent, je me surprends à marcher à petits pas prudents de chasseur alpin. Meurtri, je suis hanté par la chute, la rechute, qui fait tomber plus bas que devant. Tel doit se sentir le mouton qu'on vient de tondre : nu, frissonnant, débile. Le corps devient une menace ; il se pourrait fort bien qu'il travaille en sous-main à quelque destruction, à quelque « *effondrement central* », comme dit Artaud. Toute action devient risquée : le mouvement, le sommeil, l'alimentation, l'amour, le travail, la parole, le rire, la colère. L'organisme humain est à la fois si complexe et si mystérieux... La maladie est si perverse, et s'entend si bien à frapper où l'on se pensait robuste... Le corps a tant de replis...

Trop longtemps, toujours, je l'ai ignoré, je ne l'ai ni ménagé, ni choyé. Je l'ai maltraité, non sans dédain, et n'ai pas l'intention de changer de comportement à son égard : il n'a qu'à faire son office, obéir aux ordres sans se plaindre ; mais le doute est venu, qui me fait redouter ses manœuvres secrètes, sa trahison prochaine. Comme tout maître illégitime, je redoute mon esclave. S'il venait à prendre sa revanche, non pas en une seule fois, en une terminale fois, mais par une lente prise du pouvoir, comme la guérilla défait le territoire de l'adversaire au profit du sien ? Lorsqu'il manifeste son dépit, je compose avec lui, je lui envoie de petits signes amicaux et hypocrites, je le caresse dans le sens du poil ; mais dès qu'il retourne à son silence,

qu'il retrouve son trou aveugle et sourd, je l'ignore comme on oublie un solliciteur habilement éconduit. Peut-être dirai-je un jour, comme Eubie Blake, le vétéran du ragtime : « *Si j'avais su que je vivrais aussi longtemps, j'aurais pris soin de moi.* »

[*Maladie 2.1 Gould*] L'exemple de Glenn Gould aurait pu m'éclairer. Lorsque j'ai lu son *Journal d'une crise*, j'ai compris qu'il est vain de s'imaginer pur esprit. Ce texte reprend les notes qu'il a prises pendant une période où, souffrant d'abord d'un « *défaut de coordination* », puis de douleurs aux coudes, aux poignets, aux mains, il était devenu tout à fait incapable de jouer du piano. Les annulations se succèdent (nous sommes en 1977), l'incertitude s'étale comme une flaque. Gould entreprend de se guérir. Il note alors, en bon scientifique, et comme Fabre devant le scorpion de Provence, toutes les expériences qu'il entreprend, et les résultats obtenus. Hélas, les paramètres sont nombreux : position du cou, des épaules, des coudes, des poignets, poids du bras, des doigts, choix du répertoire, de la difficulté technique (gammes, arpèges, trilles), et Gould les fait varier tous en même temps, séance après séance, aboutissant à des résultats incohérents, décevants, inconstants, non reproductibles... Parfois des espoirs naissent, qui meurent le lendemain. Long ratage.

Le curieux de ce livre, où l'on ne comprend strictement rien aux expériences entreprises, non plus qu'aux conclusions tirées, tant le langage anatomo-technique est obscur (« *articulation II des pouces en positionnement extérieur; connecteurs pouces-poignets en position haute* », etc.), c'est qu'on y comprend tout autre chose. Gould parle de son corps comme s'il s'agissait d'une machine indépendante de lui. Pour lui, le corps est un allié ou un adversaire, selon les cas. Une construction aussi élaborée qu'un cerveau de joueur d'échecs, mais qui fonctionne à la manière d'un obstacle à passer, d'un droit de passage qu'il faut acquitter si l'on veut donner à l'Esprit un semblant d'existence humaine. Gould met un temps infini à dire « je ». Et encore ne le fait-il que par commodité technique. La plupart du temps, il ne dit pas « ma main », « ma douleur à l'épaule » ; il dit « *la main* », « *la douleur à l'épaule* ». Il ne dit pas « j'hésite à tel endroit », il dit : « *L'attaque des premiers accords de la sonate en mi bémol de Haydn est hésitante.* » On est moins près de Valéry que de Kafka, notant dans son *Journal* après avoir trop travaillé : « *Je vois ma main gauche tenir un petit instant, par pitié, la main droite par les doigts.* »

En somme Gould a toujours rêvé d'un corps qui fût entièrement transparent, inexistant. D'un corps qui aurait obéi comme un piano, en somme, qui fait entendre un *fa* dièse quand on enfonce la touche du *fa* dièse. Implicitement, Gould reconnaît que ce corps lui permet d'exprimer ce qu'il veut dire, mais comme un instrument, ou le sexe de l'amoureux qui s'érige quand il faut, non pas sur ordre, mais parce que telle est sa fonction, comparable à celle du foie, qui fabrique du glucose. Une sorte de *fonction d'évidence*. Mais un jour, le sexe ne bande pas. C'est alors qu'il prend une place considérable, par sa seule rébellion. Comment circonvénir celui dont on s'est si longtemps moqué ? Dont on a trop sollicité la bonne volonté, en jouant du piano jambes croisées, le nez sur le clavier, en l'alimentant sans aucun égard pour ses besoins réels, en lui déniant la moindre dignité ? Par quel bout le prendre ? Quelle proposition lui faire ? Quelle négociation engager ? Et c'est là ce qui est touchant, bouleversant même, dans cet obscur ouvrage : on y voit un Gould qui tente de reprendre le dessus, faisant des listes, enchaînant avec rigueur causes et conséquences, reprenant la chronologie des faits, comme un détective de roman policier. Numéro un, numéro deux, schémas explicatifs, ton doctoral. Comme si la froideur et la distance dans le ton étaient un gage de réussite. J'ai toujours gagné, semble-t-il dire, puisque je suis le plus grand pianiste du monde ; je gagnerai encore. Il fait la même erreur dans le traitement de la crise que dans le diagnostic de ce qui l'a causée... Avec un soupçon de prudence en plus.

Dans le même temps, Gould sait que son corps tient à un fil, que c'est un faux frère ne demandant qu'à l'abandonner. De là sa crainte des chocs, des infections, des contacts, des contagions. De là sa consommation de médicaments, sa manière de se prendre le pouls ou la tension à tout moment – ce que je ne fais plus depuis longtemps, de peur d'apprendre de mauvaises nouvelles, pas plus que je ne me fais faire les prises de sang, radios, examens divers que me prescrit mon médecin.

Cette crise ne lui aura pas été plus salutaire qu'à moi la lecture de ce livre. Une fois le désert traversé, Gould reprend ses mauvaises habitudes, et même il s'y enferme avec plus de fanatisme, comme tel grand asthmatique, se claustrant dans sa chambre tapissée de liège pour y écrire son livre, et y étouffer sereinement.

S'occuper de son corps est trop ennuyeux : faire sa gymnastique le

matin, enchaîner les longueurs dans la piscine bruyante et malodorante... N'est-il pas suffisant de se raser au sortir de sa douche et de se brosser les dents ? Faut-il aussi dérouler le tapis de mousse sur le sol, s'y étendre en petite tenue, lever les jambes dix fois, les ployer, leur faire dessiner l'alphabet dans les airs ? La seule fois que je me suis livré à ces exercices, plein de courage et d'entrain, je me suis relevé avec une tendinite au genou droit, inédite et intéressante.

Je fumerai jusqu'à la fin de ma vie, je ne ferai pas de sport, je gémirai dans la douleur. J'arrive à la fin du concerto, l'accord de quarte et sixte est proche. Il va falloir jouer la cadence.

◆ [souvenir-tableau]

Je vais voir Pierre A* à l'hôpital. On vient de lui retirer un poumon, mais le deuxième est atteint. Il n'est pas brillant. Il va sûrement mourir. Sur sa table de chevet, une petite boîte d'argent qu'il a demandé qu'on lui apporte : un cendrier de voyage. Le paquet de Gitanes est à côté. En toussant, il fume. Il me montre sa cigarette : « *C'est dur de fumer, mais j'y arrive.* » ◆

Néanmoins, j'ai pris une décision. Puisque ma mère n'a pas cru bon de m'achever, au sens de parachever, et m'a laissé la dernière lombaire à moitié soudée à la première sacrée – cela se nomme en jargon médical une « anomalie transitionnelle », forçant l'articulation supérieure (L4-L5) à travailler deux fois plus, avec divers désordres afférents, je ne porte plus rien. Ni valises, ni cabas, rien. Je varie les formules : « *Je n'ai pas le droit de...* », « *Mon médecin m'interdit de...* », « *Pardon, mais mon dos...* ». On y croit ou pas, on me juge douillet, délicat, on pense que je suis une fiotte, peu m'importe.

Et je me suis acheté, voici une dizaine d'années, un fauteuil de bureau très sophistiqué, un Håg H05, qui m'a coûté, ce qui se comprend s'agissant d'un fauteuil, la peau du dos.

[*Maladie 3*] J'ai placé mes trois écrans d'ordinateur aussi bas que possible, jugeant que tout travail de la nuque était préjudiciable aux vertèbres (il va sans dire que mes écrans sont orientés verticalement, en « mode portrait », puisque rien ne justifie qu'ils se prennent pour des télévisions). Ils sont donc à deux ou trois centimètres de l'immense, épaisse, pesante, plaque de verre sur laquelle je travaille, et qui me permet de voir par transparence mes genoux, ma « tour » d'ordinateur, le bloc de tiroirs où je serre la papeterie utile, et le grand tapis persan sur lequel je jouais aux billes étant petit, à poils très ras pour ne pas dire râpés. Cette plaque de verre, à très généreux biseaux, est percée d'un trou en son milieu. Tous les câbles informatiques y sont regroupés. Immédiatement derrière les écrans sont deux hautes lampes, dont j'ai fait tourner les pieds de bois fruitier par l'ébéniste portugais du village, qui a voulu m'épater en me les réalisant exactement identiques. Je les ai polis, teints, cirés. Parfois, lorsque je m'ennuie vraiment, je les lustre avec un chiffon doux. La difficulté a été de les percer intérieurement sur toute leur longueur, pour y faire passer le fil électrique. Le facteur

de clavecins Patrick Lesurtel s'y est employé, avec une prudence extrême : il fallait éviter que la longue mèche, de quarante ou cinquante centimètres, à cause de sa souplesse, ne dévie de sa trajectoire, et ne ressorte n'importe où. Il y est parvenu, parce que des gens savent réussir ce genre de prouesse, et qu'il en était.

[*Lesurtel*] Lui aussi est mort d'avoir trop fumé – et trop bu, et trop respiré de sciure, et de solvants, et de poussières toxiques... Je l'avais découvert par hasard dans un village affreux, à vingt minutes d'ici. Presque toujours, les facteurs de clavecins sont pédants, hautains, toujours prêts à se lancer dans un cours *ex cathedra* ; ils se haïssent les uns les autres, fondent dans leur logorrhée une métaphysique de salon, ou plutôt d'atelier, opposant la transcendance du contre-sommier à l'immanence de l'éclisse courbe ; leur indifférence à l'argent est proportionnelle aux prix qu'ils pratiquent, leur amabilité au mépris qu'ils vous portent ; et qu'il faudrait écrire *mépris* : ils vous assassinent en vous demandant de les remercier ; donneurs de leçons professionnels, pions jusqu'à la moelle des os. Lesurtel, lui, avait l'air d'un homme des bois, presque d'un singe, très poilu, très barbu, plaisant conséquemment aux femmes du monde. Un pantalon de velours lavé deux fois par an, un langage où se mêlaient les termes techniques les plus précis à l'argot le plus sévère. Il fumait une vieille pipe, dont la tige fendue était maintenue par un collier pour tuyau d'arrosage. Absolument pas musicien (c'est sa femme, professionnelle de l'harmonisation, qui était chargée de la finition musicale), mais menuisier hors pair, lent, circonspect, efficace. Homme d'affaires désastreux : toujours trop cher, ou pas assez. Rigolard, buveur de bière, raconteur d'histoires. Nourrissant une vénération presque enfantine pour son maître Reinhard von Nagel, dont le nom revenait dans ses récits comme un mantra. Extraordinairement fier de ce qu'il réussissait, secouant la tête d'un air incrédule lorsqu'il voyait un de ses apprentis saboter une opération délicate, poncer trop vite, négotier sur le nombre de serre-joints, ou travailler avec un ciseau mal affûté... « *Il fallait qu'un bâton de chaise fût bien fait...* » Fin, subtil, affectueux, comprenant tout sans le montrer, il se cachait sous le gros velours de son gilet et la rudesse de son vocabulaire faubourien. Sachant mille choses, pas savant.

Je lui ai commandé un petit instrument, inspiré d'un Blanchet, bleu ardoise, posé sur un piétement Louis XVI. Il était remarquablement réalisé, mais banal. Je l'ai revendu au bout de quelques années. Je

voulais quelque chose de plus savoureux, de plus sauvage aussi, de plus net, un clavecin fait pour la polyphonie allemande, et non pour la joliesse française, le raffinement, les ornements profus. Je lui trouvai le plan d'un immense instrument de Christian Zell, le grand facteur hambourgeois, de 1728, un des plus beaux du monde. Pour Lesurtel, ce fut un saut dans l'inconnu : la facture allemande est toute différente de la française, qu'il connaissait. Il s'est jeté dans l'entreprise avec enthousiasme : ç'allait être son chef-d'œuvre. Pendant plusieurs mois, je suis allé le voir presque quotidiennement. Je voulais un instrument selon mon caprice : qu'il fût un Zell autant que possible, mais que son apparence soit mon fait. Nous avons choisi les plus beaux bois de son stock, les noyers les plus élégamment veinés ; je lui ai demandé des touches longues, pour être aussi à l'aise sur cet instrument que sur un piano, et dont le fronton fût évidé en trilobes, des touches noires recouvertes d'écaille de tortue ; pour remplacer les vilains blocs du Zell, de part et d'autre des claviers, j'ai dessiné et commandé des volutes à un sculpteur, j'ai dessiné le piétement, passé des semaines en essais de peinture : toutes les planchettes libres de la maison, et beaucoup de rayonnages de bibliothèque y passèrent. Je voulais un clavecin noir et or, mais d'un noir qui fût brillant sur les reliefs, et mat sur les fonds. Pendant que je me battais avec les diluants, les pinceaux de tout poil, la caséine, le blanc de Meudon, les peintures modernes, celles qui sèchent trop vite, celles qui sèchent trop lentement, celles qui ne sèchent jamais, pendant que je décollais un à un les ivoires d'un vieux clavier de piano, que je cherchais des palmettes dorées à poser sur les pieds, Lesurtel sciait, collait, vissait, polissait, réglait chaque touche, tendait les cordes... Ce fut un été merveilleux. Le soir, en écoutant la radio, je taillais au scalpel dans du parchemin de mouton une rosace pour la table d'harmonie, et le jour, nous discussions tout, je photographiais chaque pièce, chaque étape de la fabrication, sous son œil goguenard... Lorsque l'instrument est arrivé ici, il était noir comme un cercueil, sauf l'intérieur du couvercle, gris-vert, et les tours de caisse et de clavier laissés en noyer naturel. J'y ai posé de larges filets (douze carnets de feuilles d'or), cloué les palmettes... Et le voici derrière moi, à gauche : le plus élégant clavecin que je connaisse, mais aussi le moins casher : un instrument allemand de 1728, avec des pieds carrés Louis XIV, des cuivres dorés Empire, des touches longues comme celles d'un Steinway new-yorkais. Pour remercier Lesurtel, je lui ai fait cadeau d'un livre, un

vrai, avec une couverture rigide, intitulé *Un Zell de Lesurtel*, et dans lequel sont imprimées les photos prises pendant la construction. Je suis sûr de lui avoir fait plaisir.

Ce clavecin, je le joue très rarement. Je me suis éloigné, Bach et quelques Français exceptés, du répertoire baroque ; je n'aime plus guère faire de la musique seul ; enfin le toucher de cet instrument m'irrite : au piano, le son est produit lorsqu'on parvient au fond de la touche, alors qu'au clavecin le pincement intervient en début de course, en sorte qu'effleurer une touche fait sonner la note – source de multiples erreurs et scories. Je n'ai pas accoutumé de jouer aussi précisément, aussi proprement. Me mettre au clavecin n'est pas devenu un mouvement naturel, si ce n'est pour accompagner une chanteuse dans un air de Bach – ce qui hélas n'arrive pas tous les jours.

Mon regret est d'avoir délaissé François Couperin. Bach et Rameau s'accommodent fort bien du piano, mais pas lui. Son idiome est presque toujours clavecinistique ; ne plus jouer de clavecin signifie que je ne jouerai plus de Couperin. La tendresse qu'il m'inspire est intacte. Une telle absence de grossièreté ! On ne trouvera pas, dans toute son œuvre, une seule mesure triviale, sottise ou brutale ; une seule mesure banale ou commune ; une seule mesure qui ne vous donne pas une haute idée de ce que peut être la musique. Et pourtant, rien qui vise à la métaphysique non plus, à l'abstraction. Chardin, auquel il faut penser plus qu'à Watteau, peignait des poissons ou des toupies, des buffets ou des chambres : Couperin préfère les humains, c'est son droit, mais il les peint en objets tout simples. Il les prend dans ce qu'ils montrent (tel est enjoué, tel autre majestueux, ou boiteux, ou ingénu), comme s'il existait « *une douce sympathie entre son imagination et ce qu'il voit* », ainsi que le dit Marianne, dans *Marivaux*, et il en tire quelque chose d'étrange à force d'être vrai, à la manière de Ponge, qui part d'un cageot ou d'un lézard pour remonter jusqu'au sublime, jusqu'au mystère de l'inspiration, ou de Bresson, qui s'inspire d'une main volant un portefeuille ou d'une porte battante pour régler d'un seul coup le « problème du mal ». La légèreté, il la médite.

[*F. Couperin*] On pourrait y voir un trait « français », cette fameuse « retenue », cette prétendue « pudeur », cette « transparence », ce « brillant », qu'on fait courir jusqu'à Debussy, et même jusqu'à Boulez, en passant par La Fontaine, Anatole France et les autres. Mais un poème de Pouchkine, c'est opaque ? Un récit de Zweig, c'est indécent ?

À l'inverse, lorsque Céline trouve les hommes désespérément « *lourds* », ce n'est certes pas des aborigènes australiens qu'il veut parler...

Bien sûr toute la musique de Couperin est née dans la dentelle ; comment a-t-elle grandi ? Justement, la mère de Céline était réparatrice de dentelles. Son rejeton a fait son chemin ailleurs. Le berceau de Couperin, plus qu'une « France » mythique, c'est une classe : la noblesse. Mais, dit Suarès, « *rien ne se connaît que par la différence* ». Écoutons les passacailles massives de l'oncle Louis Couperin, les constructions de sucre de d'Anglebert, voyons la pompe de Chambonnières, et déduisons ce que fit François Couperin. Il avait la grâce et le naturel, écrit Debussy. Il n'est plus du XVII^e, il n'est pas encore du XVIII^e. Il est dans un entre-deux fascinant, il est dans ce qui sépare la préciosité du raffinement, entre Louis XIV et Régence. Et tous les clavecinistes qui l'ont joué hésiteront entre ces deux pôles si proches.

Il écrit une musique charmante, ferme et subtile, qui toujours étonne et jamais ne choque, piquante comme une soubrette de Mozart. Pleine d'idées, puisant à toutes les sources, la scolastique comme la paysanne, tour à tour érudite et champêtre. Elle ne se borne pas à fonder *Les goûts réunis*, à réconcilier les arts italien et français : elle réunit, sur l'unique scène musicale, la cour et le jardin. Musique unifiée. Qui plaît aux doigts comme aux oreilles, au cœur comme à l'esprit, et fait sonner un clavecin comme nulle autre. Musique exquise : les vieillards et les enfants s'y trouvent chez eux, les très philosophes et les très câlins. En elle rien ne rebute.

À ne plus le jouer, je l'oublie, comme toute l'Europe a fait pendant des dizaines d'années : on ne l'a republié qu'en 1871 – l'éditeur s'appelle Johannes Brahms. Je me souviens que Proust, apprenant que Paul Morand allait partir en ambassade pour Rome, lui avait écrit qu'il était triste, certes parce qu'il ne le verrait plus, mais surtout parce qu'il allait l'oublier. Des personnes superficielles ont vu dans cette phrase une manifestation insupportable de cynisme ; j'y vois une magnifique preuve d'amitié. Que l'image de Couperin s'efface dans ma mémoire, devienne de plus en plus pâle, « *comme la neige s'ajoute à la neige* », dit Baudelaire, m'emplit de mélancolie et de confusion.

[*Larmes*] Mais Couperin ne m'a jamais fait pleurer. On ne sait pas très bien pourquoi l'on pleure : c'est parfois inexplicable. J'ai pensé un

jour que les larmes venaient d'un manque soudainement comblé. Vous n'avez pas écouté de musique pendant dix jours, et vous entendez un adagio de Mozart en passant devant une fenêtre ouverte. Larmes instantanées. Les lotus d'Anduze, eussé-je pleuré en les voyant si je n'avais pas été solitaire depuis une semaine, sans corps à caresser ? Il va sans dire que le manque peut n'être pas conscient.

Mais tant d'exemples viennent infirmer cette hypothèse ! La voix de Jane Birkin racontant je ne sais quelle sottise à la radio ne venait combler aucun manque de stupidité – non plus que celle d'Yves Montand parlant de son engagement politique. Et pourtant, ces pleurs... Un jour que j'étais allé le voir dans sa vaste maison, près du chemin de fer de Petite Ceinture, Miguel Angel Estrella me proposa de se mettre au piano ; il me joua la première *Suite anglaise* de Bach. Estrella est un magnifique musicien, mais Bach n'est pas sa spécialité – il le joue comme du Schubert. C'était du moins ce que je pensais en l'écoutant ; j'étais même un peu irrité par cette sentimentalité qu'il mettait dans une musique qui n'en demande pas. Au milieu de la première bourrée, écrite dans un *la* majeur plein de vie, de santé, avec ses vigoureuses entrées canoniques, je sentis des larmes couler sur mes joues. Je tentai de me reprendre, je me sentais ridicule, je ne voulais pas pleurer *à cet endroit* ! Cela n'avait pas de sens... Je me calmai au début de la deuxième bourrée. Une fois la suite achevée, je remerciai Estrella en lui confiant, avec une pointe de rancune, qu'il m'avait fait pleurer pendant la première bourrée. Il sourit en disant : « *Il n'y a rien d'étonnant à cela. Je fais toujours pleurer les gens.* »

Quelques années plus tard, J.-B. Pontalis me demanda d'aller présenter mon dernier livre, qui paraissait dans sa collection, aux représentants de Gallimard. L'exercice, qui n'a rien d'effrayant, consiste à faire face à une quinzaine de personnes, assises autour d'une longue table, et fort occupées depuis plusieurs heures à prendre des notes (gobelets vides, nœuds de cravate desserrés). Ils ont pour métier de recommander les ouvrages aux libraires. Il faut donc être convainquant, pour leur permettre de l'être quand leur tour viendra. J'avais déjà vécu la situation, qui n'avait donc rien de nouveau pour moi. Pontalis était assis à mes côtés, comme un avocat. Certes, mon livre décrivait les rapports que j'avais eus avec mon beau-fils Antoine, mort à vingt-cinq ans, et le sujet était douloureux. Mes interlocuteurs étaient des gens aussi peu hostiles que possible, intelligents, sachant ce qu'est

un livre, et tout à fait bien disposés à mon égard. Je parlai vingt minutes de la relation particulière entre un beau-père et son beau-fils, de la construction de l'ouvrage, de son style... Et puis, Pontalis me signalant d'un geste discret que le temps imparti s'était écoulé, je terminai mon exposé. Alors, quelques secondes avant de prononcer le dernier mot, ma voix se cassa dans un sanglot. Les têtes se levèrent, interloquées. Pontalis enchaîna rapidement, remercia l'assemblée, et m'entraîna dans l'antichambre en me tenant par l'épaule. J'étais ennuyé, je voulais m'excuser de cet écart saugrenu... Il me coupa la parole avec douceur : *« Aucune importance. Je connais ça. Je fais souvent pleurer les gens. »*

Lui aussi ! Il y a donc des êtres qui ont ce pouvoir étrange, qui rayonnent de cette radiation-là ! Et pourquoi cela ne serait-il pas ? Certaines personnes vous donnent envie de rire, d'autres vous rendent idiot, d'autres encore sont comme de la cocaïne, excitante, euphorisante, d'autres enfin vous plongent dans l'ennui avant même d'avoir parlé. Il faut bien l'admettre : des ondes les entourent, comme celles de l'angoisse, que Godard génère à dix mètres à la ronde, comme la *présence* d'un acteur sur une scène, qui attire sur lui, sans prononcer un mot, l'attention de toute une salle.

Pontalis ne m'avait jamais fait pleurer auparavant.

[*Pontalis 2*] Quand la mort me l'a pris, j'ai pensé qu'elle ne se refusait rien. Il était le meilleur parmi les bons, le plus fin parmi les intelligents, le plus clairvoyant et le plus libre. Le plus doué aussi, sans emphase ni vanité. Et enthousiaste, et rieur, et charmant...

Était-ce d'avoir vu passer toute l'humanité dans son cabinet d'analyste ? Il semblait pouvoir tout comprendre, tout admettre. En parlant de choses et d'autres à la terrasse d'un bistrot, il faisait remonter de vieilles émotions oubliées. Rien ne lui échappait, mais il ne vous condamnait jamais. On fait comme on peut, voilà ce qu'il pensait. Et rien de sentimental, là-dedans, rien de pleurnicheur ! Il détestait l'effusion facile, se fâchait quand on faisait l'enfant. Le genre d'homme qu'on aurait aimé avoir pour père, en somme, qui savait prendre ce que les autres ont de meilleur en eux : l'amour, l'intelligence, le talent.

Il était de ces rares êtres qui font l'unanimité. Le garçon de courses de Gallimard dans l'escalier, le Prix Nobel qu'on croisait en sortant de son bureau, il s'en faisait aimer. Même dans le milieu analytique, c'est dire, on avait pour lui respect, affection. Affaire de fantaisie, de drôlerie, d'à-propos.

Voici une carte postale de lui. Un fusain d'Odilon Redon qui s'appelle *Prince du rêve* (c'est tout lui) : l'écriture est très petite (il écrivait au Rotring ?), et même personne ne peut écrire plus petit, mon père et Boulez exceptés. Un peu penchée à droite, fine et délicate. Chaque lettre est détachée, posée à côté de la suivante comme s'il avait voulu être clair avant tout, ne rien laisser à deviner. Une sorte de politesse intellectuelle. Le mystère, oui, mais pas l'obscurité. Politesse ? Élégance, plutôt.

Il était un éditeur parfait : il lisait les manuscrits comme peu savent le faire, très affirmatif sur le détail, mais se contentant, quant à l'essentiel, de discrètes suggestions qui bouleversaient tout... Il avait lu beaucoup de livres : il pouvait critiquer... Les livres étaient dans sa pensée comme le sang dans les veines. Son sang ne coule plus, à présent.

Pour les gens comme lui, un vice, une perversion, ne sont pas à ranger dans la colonne du mal, face à la colonne du bien, où l'on placerait les « qualités ». Ce sont des données, des pages du dossier. Parfois le mal nourrit le bien – les voies du Seigneur sont impénétrables. D'ailleurs Denys l'Aréopagite l'a dit : *« Le débauché participe au Bien par l'écho affaibli qui demeure en lui de la communion et de la tendresse. »*

◆ [souvenir-tableau]

J'ai mon permis de conduire, j'ai réussi mes examens, et mon père vient de m'acheter ma première voiture, une vieille Ami 6 grise. On est à la fin de juin, il fait un temps superbe, les vacances sont là, et je rentre chez moi. Impression de liberté infinie. Je chante à tue-tête sur l'autoroute. ◆

J'éviterai de gloser plus avant sur ce qui est au-delà de bien et mal, car il semble qu'on l'ait déjà fait, mais l'exercice suivant ne serait peut-être pas inutile : vous ferez la liste de ceux qui, dans votre entourage, ne vous jugent pas ; et surtout : qui ne blâment ni ne louent vos plaisirs. Pour inavouables qu'ils soient, nul ne saurait les réprouver.

Une fois la liste établie, vous pourrez rayer le nom des autres, dans la liste de vos fréquentations. Quant au nom de ceux qui se moquent de vos souffrances, on peut supposer que vous l'avez déjà fait.

◆ [souvenir-tableau]

Pour gagner trois sous, je donne des cours de flûte à bec à de tout jeunes enfants, à une vingtaine de kilomètres de Nancy. C'est l'hiver, et le froid continental est intense. Une fois par semaine, au lieu d'aller suivre le cours de linguistique (grammaire générative, théorie des universaux de substance), j'enfourche ma vieille moto pour me rendre dans ce petit village, où j'apprends à des marmots comment boucher les trous de leur machin en plastique – en vain. Je n'ai qu'un mince anorak sur mes trois pulls, mes gants sont troués à chaque index. Par le bout des doigts les mains se refroidissent, puis les bras, puis tout le corps. En dix minutes, le froid me fige, me durcit, me pétrifie. Passer une vitesse, freiner, débrayer, demandent un effort terrible ; je le fais peu. La respiration est au minimum, la souffrance au maximum. Le froid est haineux, implacable.

(Au retour, mes poches sont alourdies par les pièces de monnaie que les élèves m'ont glissées dans la main en sortant, comme à un guide de musée. Beaucoup de pièces jaunes.) ◆

[*Professeur 1*] À cette époque, alors que je faisais mes études, ou que j'aurais dû les faire, j'enseignais la musique dans un collège de filles, chez les sœurs de la Doctrine chrétienne, abrégée en « Doc », comme le docteur des westerns ou le service de la documentation. C'était un ancien couvent reconverti en établissement d'enseignement – non loin de la prison Charles III, qui semblait une survivance médiévale, et où, j'imagine, on devait pendre les prisonniers par les pieds, ou les enfermer dans des cages trop petites pour qu'on s'y tienne debout. Mes fillettes à moi étaient à peu près aussi libres qu'on peut l'être dans une institution religieuse, aussi libres qu'on peut l'être quand on est séparé de tout mâle, et vissé sur une chaise. J'ai rencontré la supérieure, à laquelle je montrai le « certificat de moralité » dont j'ai parlé, et l'économe, à laquelle je déclinai mon identité. J'ai été engagé au plus bas de l'échelle (je n'avais alors comme diplôme qu'une pauvre licence de lettres), à un tarif de misère. Il est impossible d'imaginer plus pingre qu'une bonne sœur pingre. C'est un genre en soi, une catégorie humaine, un type. La bonne sœur pingre ne se contente pas d'être pingre : elle est vieille, laide et méchante. Elle est à moitié sorcière, à moitié bourreau. Ce que Dieu fait est bien fait, et la Providence n'a pas voulu que je fusse torturé par les bonnes sœurs de la Doc. Dans Sa

sagesse, Elle avait limité leur nombre à l'équipe de direction, et à la professeur de couture. Je n'en revis jamais aucune, à mon grand soulagement. Les mâles, disais-je, étaient rares ; ils étaient trois : l'aumônier, le professeur de *techno* et moi. Pour six cents filles prépubères, ou pubères, c'était peu. Les autres professeurs étaient elles aussi des types, si je puis dire. Il y avait Mlle de Longbec, Mlle Fifi, Mme Sans-Gêne, Mme MacMiche, la Folle de Chaillot, Marie-Madeleine. Il y avait aussi la ravissante Blanche-Neige, qui coulait vers moi des yeux tolérants, et dont j'étais un peu amoureux, et aussi l'Inaccessible (Silvana Mangano dans *Mort à Venise*), qui m'invitait à prendre le thé chez elle quand son mari était là. Il y avait enfin la professeur de gymnastique, dont j'aurai à reparler.

J'avais en cours toutes les classes du collège, et les lycéennes qui avaient choisi l'*option musique*. Au cours de la première année, j'ajoutai quelques élèves en particulier : piano, flûte à bec, guitare. Tous instruments dont je jouais à peine. J'ai refusé de donner des cours de violon à une mère d'élève, qui n'avait trouvé que ce prétexte pour me voir en tête à tête, et qui fut bien déçue. Je fus aussi préposé aux projections du ciné-club. (Le hasard a voulu que, cette année-là, on ne programme que des films en scope. Faute d'objectif désanamorphoseur, je les projetais en format 4/3, dans lequel les personnages semblaient mesurer trois mètres de haut, pour quarante centimètres de tour de taille. Nul n'y trouva matière à redire : le professorat dissipe les illusions.)

◆ [souvenir-tableau]

J'enseigne l'histoire des idées (?) à Paris VIII. Mes étudiants ont entre dix-neuf et cinquante ans. Je projette un Charlot, peut-être *La ruée vers l'or*. Les trois quarts n'ont jamais entendu parler de Chaplin. Je pose quelques questions à l'issue de la projection. Aucun n'a remarqué que le film était muet.

Je comprends d'un seul coup que l'image animée tétanise la pensée, la sidère, et qu'on peut faire admettre n'importe quoi aux hommes, pourvu qu'on l'affirme par l'image. ◆

Ma salle de musique est un peu déjetée par rapport au reste des classes. On y pénètre comme dans un pigeonnier, après avoir monté un

petit escalier en colimaçon, très raide et très étroit. Il y fait clair, chaud ; le châtaignier brut du parquet est *poli par les ans*. J'ai un bureau, un tableau, un électrophone mono, de marque russe, et un clavier électronique que j'ai acheté d'occasion. Et des filles en face de moi, qui s'enchaînent par paquets de trente, assez agitées, et attendant de toute évidence que je leur fasse un cours. Je veux bien être « professeur », avoir des « élèves », une « salle », des « supérieurs hiérarchiques », mais faire un cours, quelle idée.

J'ai pourtant investi mon pauvre argent dans un costume de velours côtelé marron, que j'ai porté tous les jours, pendant les deux ans que durera l'expérience ; dans quelques manuels scolaires ; dans un cartable montrable. En septembre de la seconde année, j'aurai aussi des chaussures neuves, qui me vaudront cette remarque, lancée gaiement par une petite élève de sixième passée en cinquième : « *Monsieur ! Vous avez de nouvelles bottines !* » Je porterai une alliance – pour m'être marié au début du mois. Une autre petite élève :

« *Monsieur, vous avez une alliance !*

— *Quel sens de l'observation !*

— *Vous vous êtes marié ?*

— *Comme vous le voyez.*

— *Comment est-elle ? Blonde, brune ?*

— *Blonde.*

— *Et ses yeux ?*

— *Verts.*

— *Tout comme moi ! »*

Je fus le professeur le plus nul que je sache. Je ne savais guère la matière que j'enseignais, je cessai vite de préparer mes cours, et il m'arrivait, alors que les filles pénétraient dans la classe, de me demander ce que j'allais bien pouvoir faire. L'inspiration ne venait pas toujours, et je restais de longues minutes debout devant mon bureau, à faire semblant d'attendre que le silence s'établisse ; devant mon impassibilité, tout le monde prenait peur, se taisait, et je devais dire quelque chose. En désespoir de cause, j'annonçais :

« *Interrogation écrite. Prenez une feuille.* »

Parfois elles se récriaient :

« *Mais on en a déjà fait une la semaine dernière, et on n'a rien appris de nouveau depuis !* »

Parfois, je mettais un disque sur le plateau de l'électrophone, et leur

demandais d'écrire une histoire qui s'y rapporte. C'était toujours cela de pris. Mais ce qu'elles inventaient, princesses, monstres, beaux chevaliers, me dégoûtait tant que je renonçai à l'exercice, qui démontrait trop clairement que la régurgitation l'emporte sur l'imagination. À d'autres occasions, je leur racontais la vie d'un compositeur, mais je n'en connaissais que trois ou quatre – et encore fallait-il que je sache leurs dates de naissance et de mort. Ou bien un peu de solfège, qui nous ennuyait tous.

La première année se passa à peu près correctement. Je respectais un semblant de programme ; mais dès la rentrée suivante, les cours me devinrent insupportables, j'étais épuisé, épouvanté à l'idée de sortir de mon lit le matin. Rien ne fatigue comme l'ennui. En cours, je ne tolérais pas le plus innocent bavardage, j'exigeais qu'on écoute la musique sans ouvrir la bouche ni bouger un membre ; je terrorisais ces pauvres filles. Je trouvais à m'occuper en m'offrant des colères injustifiées, ou des insultes impardonnables. La musique était bien loin, la stupidité toute proche.

J'avais honte de pénétrer dans la salle des professeurs, où je me sentais déplacé, étranger, imposteur. J'eus le déplaisir d'être convoqué par la supérieure, qui me fit tous les reproches qu'on peut faire à un professeur. D'autant qu'on me soupçonnait de faire la cour à quelques élèves de terminale – d'ailleurs presque aussi âgées que moi. (J'ai toujours eu un faible pour les redoublantes...) Je ne peux nier qu'une fois ou deux il me soit arrivé de pousser la camaraderie un peu loin. Une de mes élèves, inscrite en violon au conservatoire, venait travailler son instrument dans ma classe, et se glorifiait plus qu'il n'aurait fallu de ce traitement de faveur. Elle était très belle, et je rêvais de la filmer en train de jouer. J'avais des idées très arrêtées sur la manière de filmer un violoniste. Je passai à l'acte, à cet acte, un jour de novembre. Hélas sa peau fragile ne supportait pas les éclairages : elle se mit à rougir, des boutons apparurent dès les premiers plans ; il fallut renoncer, mais le mal était fait : je passai pour un professeur dégénéré, au lieu de gagner mes galons de cinéaste rigoureux. Quelques semaines plus tard, je changeai mon fusil d'épaule : je jetai mon dévolu sur une autre élève de terminale, notoirement lesbienne, et qui arrivait tous les matins au guidon d'une énorme moto japonaise. Pouvait-elle me prendre en croupe pour filmer la forêt ? Elle pouvait. Je comptais accompagner ce long travelling d'un adagio de Vivaldi particulièrement désolé. Le

tournage se passa bien, mais au milieu d'un virage, elle perdit le contrôle de sa moto, et nous allâmes nous planter dans le fossé. Je revois deux éjections parfaitement concentriques. Elle échoua contre un arbre, non sans se démettre l'épaule, et moi dans un épais buisson, un ou deux mètres plus loin, qui rendit ma chute presque amusante. Je la ramenai chez elle en voiture, fis la connaissance de ses trois frères, de son père, tous motards. « *T'étais bien assurée, au moins ?* » lui demanda sa mère en guise d'effusion. Le lendemain, elle arriva à la Doc un bras en écharpe, le visage griffé, plus ancienne combattante, plus héroïque qu'une Gueule cassée de 1917.

Cette renommée n'arrangeait pas mes affaires. Ma note administrative, 13 sur 20, équivalait à un zéro pointé. Je me fis porter pâle de plus en plus souvent, et de plus en plus longtemps. Le contenu pédagogique de mes leçons alla s'amointrissant, et finit par se réduire à quelques écoutes de disques et beaucoup de chant. Mon économie de moyens convenait à tout le monde – puisque tout le monde aime chanter à plusieurs voix. Les derniers mois furent donc très polyphoniques. Mon seul titre de gloire de professeur est d'avoir monté avec une classe de seconde toute une aria de Bach : le duo de la cantate 78. C'était *molto pesante*, et même *il più pesante possibile*, mais enfin, c'était.

[*Professeur 2*] Bien des années plus tard, j'ai décidé d'enseigner à l'université. J'ai soutenu ma thèse, et, ma *Divine Comédie* en poche, j'ai postulé ici et là. La linguistique n'est pas une matière très affriolante, et mes étudiants de Cergy étaient de bons élèves, sérieux, qui prenaient des notes. Tout cela était ennuyeux. Par chance, dès le mois de novembre, le directeur du département m'a dit : « *Laissez tomber la linguistique. Faites de la grammaire : ils ne savent pas accorder un participe passé.* » C'était déjà plus amusant. J'avais trouvé chez un bouquiniste un manuel du certificat d'études des années trente : il me servit de cours. Les conjonctions, les accords, les conjugaisons, les articles partitifs... Je venais de terminer ma lecture de Proust, et j'étais plongé dans la Correspondance de cet auteur, au point d'en être fou : mes pauvres étudiants mangèrent de la *Recherche* à tous les repas – notamment lorsqu'il a été question de la phrase complexe. (Comment l'éviter ?) Je me rappelle deux cours, notamment, qui leur ont été utiles : désosser une longue période, en reprenant la méthode, les signes et symboles

que l'abbé M* (ce professeur de latin qui aimait beaucoup les jeunes adolescents) employait pour Cicéron : flèches droites, flèches coudées, accolades... Et puis un autre, qui a consisté à reponctuer une phrase de dix ou quinze lignes dont j'avais supprimé tous les signes, en justifiant les choix qui étaient faits. Pour me faire pardonner la proustisation intensive à laquelle je les avais soumis, je leur ai offert un exemplaire d'*Un amour de Swann* à chacun. Je revois fort bien leur regard interrogatif, lorsque j'ai pénétré dans la salle avec deux énormes sacs bourrés de livres. Il entraînait un peu d'esbroufe dans ce geste, et la beauté de certaines étudiantes n'y était pas étrangère. J'ai fait mine de souscrire à ce vieux principe de vanité : « Si un seul d'entre eux prend goût à Proust grâce à moi, je n'aurai pas perdu mon temps. » Lieu commun, cliché détestable, mais cause efficiente.

Le hasard me fit publier à cette époque un petit livre sur « La mort des amants » de Baudelaire : un commentaire du sonnet, mot à mot, vers à vers, qui tendait à prouver que l'étude d'un seul poème, pour autant qu'elle soit bien conduite, pouvait rendre compte de la totalité de la production d'un poète, qu'elle peut être révélatrice d'un processus créatif unique et complet, comme ces cellules souches, capables de reformer n'importe quel organe, donc un corps entier. On m'invita à parler de ce livre à la radio, où je me trouvais aux côtés du directeur de mon département, qui publiait de son côté un ouvrage attaquant violemment l'enseignement traditionnel de la littérature, auquel le mien ressortissait de toute évidence. La conversation fut aigre-douce, quoique très policée. Mais en réunion pédagogique, quelques semaines plus tard, il attaqua dans un ricanement affreux « *ceux qui veulent revenir aux explic' de textes* ».

Il était temps de mettre les voiles.

[*Professeur 3*] J'abordai aux rives de Paris VIII, à Saint-Denis, qui accueillait encore nombre de non-bacheliers, d'étrangers, et d'adultes déjà « engagés dans la vie professionnelle ». C'est sans doute la faculté la plus déglinguée qu'on puisse imaginer, sale et surpeuplée. Les halls et les couloirs sont encombrés d'étudiants allongés, buvant, mangeant, fumant on ne sait trop quoi, les murs couverts d'affiches, de graffitis ; les ampoules nues pendent au plafond, rien ne marche, la craie manque, et tout à l'avenant. Mais c'est là qu'on rencontre les étudiants les plus intéressants, les plus inventifs, et les plus libres. Je l'ai considérée comme un établissement universitaire normal : je faisais

l'appel, je donnais des notes, et personne ne tutoyait personne. Une fois effectué le détour par un semestre d'*histoire des idées*, je revins à mes amours naturelles, sous forme de cours de *stylistique* – matière récente, dont le contenu est défini par celui qui l'enseigne. Je suppose que l'horaire de mon cours devait être commode : j'eus bien plus d'inscrits que ne pouvaient en contenir la salle et le couloir. Pour procéder à un écrémage indispensable, j'annonçai dès le premier cours : « *Nous ne ferons que des explications de texte, et n'étudierons que de la poésie.* » La semaine suivante, les deux tiers des étudiants avaient disparu. Néanmoins je tins ma promesse. Je distribuais des photocopies de poème en début de cours, je le commentais pendant deux heures et demie, et je m'en allais. Ces étudiants avaient quelques signes distinctifs. Pour la plupart, ils n'avaient jamais rien lu de beau, ni vu, ni entendu. Les bâtiments eux-mêmes étaient laids, implantés dans un quartier hideux où les yeux ne trouvaient pas à se poser sans souffrir. Certains comprenaient mal le français, d'autres pas du tout. Des sujets brillants côtoyaient des analphabètes, des jeunes filles chics des beurs en casquette. Il fallait donc imaginer, pour faire un cours digne de ce nom, que tout être humain, quels que soient son âge, son origine, sa formation, sa langue maternelle, est capable de jouir d'un poème de Michaux. L'exercice est délicat, j'en conviens, et demande une confiance que je suis loin de montrer dans des circonstances normales. Et il est d'autant plus difficile que ces étudiants avaient pour autre signe distinctif d'être très exigeants. Il était nécessaire, impératif, de les intéresser – donc d'être intéressant. Lorsque j'étais mauvais, ils ne me laissaient pas l'ignorer : ils se mettaient à dormir, à téléphoner, à rêver. Lorsque j'étais bon, ils étaient d'une attention inespérée, totale : ils paraissaient des plantes assoiffées que l'on arrose enfin.

◆ [souvenir-tableau]

Je leur demande s'ils savent ce qu'est un sonnet. Un colosse noir, bien caché au fond de la salle, sa capuche sur la tête, et dont je ne connaissais même pas la voix, lève le doigt. Surpris, je lui donne la parole. Il se déplie comme à regret, et, debout, nous fait un discours parfait, comme dirait Sollers, sur le sonnet des origines à nos jours : tout y passe, Pétrarque, Shakespeare, le sonnet alterné, le sonnet polaire, le sonnet inversé, Marot, du Bellay, les types de rimes... Lorsqu'il a terminé, il se rassied.

Je ne l'ai plus entendu de toute l'année. ♦

♦ [souvenir-tableau]

Enhardi par quelques expériences réussies, je leur distribue « Le cimetière marin ». À ma demande, une étudiante lit les quinze ou vingt premiers vers. Effondrement général : ils n'ont pas compris un traître mot. Ils s'appêtent à dormir ou à se distraire. Je me lance, à la manière de Gustave Cohen, en décryptant les métaphores, en détaillant la rythmique : une *explic' de texte* tout à fait comme autrefois. Je m'échauffe petit à petit, je supprime la pause qui coupe le cours en deux, je ne leur laisse pas placer un mot – même leurs questions, je les prévois, et j'y réponds sans qu'ils les posent. Je tiens le fil, je ne le lâche pas, je le ramifie, je l'attache ailleurs, je défais les nœuds. Deux heures et demie plus tard, j'ai expliqué une cinquantaine de vers, je suis épuisé comme jamais : une serpillière. Je pose mes mains à plat sur mon bureau, je pousse un grand soupir. J'ai envie de fumer. Il faut attendre d'être dans le couloir, hélas. Un silence s'est installé. Alors, la jeune fille qui avait lu le poème se lève et se met à m'applaudir en tendant les bras. Les autres en font autant, sans excès, gentiment. J'allume une cigarette en souriant. ♦

[*Étudiant 1*] Pourquoi enseigner ? Pour ce qui me concerne, je n'ai jamais su ce qui m'y avait poussé. À l'époque, je disais : J'ai compris deux ou trois choses que j'aimerais transmettre. Quelles étaient ces choses ? Pourquoi ne pas les garder pour moi ? Valaient-elles d'être transmises ? Cette phrase n'avait pas de sens, en tout cas pas celui qu'elle semblait avoir (générosité, apostolat, mission). Il entraînait sans doute dans cette décision la volonté de rédimier la médiocrité de mon passage à la Doctrine chrétienne ; de gagner un échelon sur l'échelle sociale ; de draguer les minettes ; d'exercer un ascendant sur un public captif, grâce aux *deux ou trois choses* que j'avais comprises. Enfin, de prendre de l'intérieur la citadelle universitaire, dont je n'avais jamais passé les hauts remparts qu'en tremblant de crainte et en soupirant d'ennui. Comme étudiant, j'y arrivais protégé par un détachement hautain : j'entrais à la dernière minute dans la salle, dans l'amphithéâtre, j'en partais aussitôt le cours fini, sans daigner rien voir autour de moi : ni les autres étudiants, ni les professeurs – que je trouvais souvent indignes du poste qu'ils occupaient, ou dont je trouvais

le poste indigne de leur savoir, parfois immense. En matière d'indifférence, ils me rendaient beaucoup de points, d'autant que la leur était proportionnelle au statut dont ils jouissaient. Il était possible, à la rigueur, de poser une question en travaux dirigés, mais le cours magistral en amphithéâtre, donné par des professeurs qui descendaient de leur Olympe, était glacial. Je me rappelle Jean Mourot, sorte de Bertrand Marchal au petit pied, qui pénétrait par la droite sur l'estrade dans son beau costume, loin, très loin, lisait son cours sur *La chartreuse de Parme*, et s'en allait comme il était venu, en char doré, pour remonter sur un nuage qu'il n'aurait jamais dû quitter. À ce propos, je me rappelle l'avoir un jour croisé dans un couloir : cet homme avait des yeux, des chaussures, un cartable. C'était à n'y pas croire. Et puis les cours de René Guise, le Balzacien professionnel, aussi attirants que la toile cirée de la pension Vauquer, ceux de Marie-Thérèse Hipp, qui a défiguré le cardinal de Retz en reponctuant ses Mémoires pour la Pléiade, et n'enseignait alors que la bibliographie, docte matière... Tous ces professeurs étaient des spécialistes fort compétents – encore que le cours d'histoire du cinéma de Roger Viry-Babel, qui consistait en tout et pour tout en projections interminables de films burlesques américains (je hais Mack Sennett, Harry Langdon, Fatty et les autres !), était d'une pauvreté exemplaire ; c'est l'université, bâtiments, organisation, pédagogie, qui transpirait la froideur, l'anonymat. J'en veux à ces professeurs de n'avoir pas su me regarder dans les yeux, ou de n'avoir pu le faire. Je possède encore le photocopie de Mourot sur Verlaine, qui est d'une très haute tenue. Enfin quoi, si j'ai enseigné un peu, et sur le tard, c'était pour *parler* à des jeunes gens. J'ai dû le faire une fois ou deux.

◆ [souvenir-tableau]

Roger Viry-Babel, professeur ambitieux que j'ai connu dans une troupe de théâtre à laquelle nous appartenons, lui et moi, et qui est un comédien-né (son *Neveu de Rameau*, monté en parallèle aux spectacles « poétiques » de la troupe, est une merveille de drôlerie et d'intelligence), me demande des cours de piano. Jouer sur la même scène que lui, l'avoir comme professeur, et lui expliquer comment monter une gamme de *mi* majeur, font un mélange amer. Les leçons de piano se passent mal : il est peu doué pour la musique, et me parle

beaucoup plus qu'il ne joue. Il aime l'opérette, et me chante en glapissant des airs de *Véronique* ou de *Carmen*. Je ne trouve pas ça drôle du tout ; je veux qu'il revienne à sa *Méthode rose*. Parfois, c'est encore pis : il me projette des fragments de films sur le projecteur 16 mm qu'il possède. Séances que je ne parviens pas à éviter, malgré mes efforts. Lui veut échapper à la leçon de piano, et moi à ce qui n'est pas la leçon de piano. Nous sommes irréconciliables. À la fin du cours, il me glisse un billet dans la main, non sans me reprocher de ne pas lui faire travailler assez sa gamme de *mi* majeur. ♦

[*Étudiant 2 Villégier 1*] De mon passage à l'université, je retiens les cours de Jean-Marie Villégier. Il enseignait l'histoire du théâtre. À cette époque, il ne fumait pas. Il portait un irréprochable costume de velours noir, et poursuivait une carrière d'enseignant qui le ramenait là, semaine après semaine, dans les salles miteuses de la faculté des lettres de Nancy. Bien qu'il fût normalien et agrégé de philosophie, il était un esthète parfait, un dandy clandestin, métaphysique.

Une fois dans la salle, toutes fenêtres occultées, il éteignait la lumière et projetait au mur une image de Nijinski faisant une arabesque. Alors commençait le cours : pendant deux heures, il improvisait un chapitre de l'histoire du théâtre. C'était étincelant : il reliait entre elles les données les plus disjointes, ne butait ni sur les mots ni sur les idées, en sorte qu'il semblait à la fois monter et démonter une mécanique compliquée, dont il concevait les pièces au fur et à mesure qu'il s'en saisissait, et dont l'emploi paraissait toujours différé, mais le fonctionnement sans défaut. Il faisait noir, on ne pouvait pas prendre de notes. Il fallait être à sa hauteur. En sorte que tout cela est perdu, comme les fantaisies que Schubert jouait à ses amis après boire ; parce qu'à la hauteur, il va sans dire qu'on ne l'était pas.

Il dirigeait aussi des travaux pratiques, dans l'annexe, cette espèce de ruine jaune qui portait un nom, sans doute. Assis par terre (ses mains blanches ! le velours noir !), il faisait ployer ses étudiants sous la fêrule stanislavskienne... Un jour qu'il revenait de Paris, où il avait vu *La dispute* montée par Patrice Chéreau, il avait donné comme consigne d'improvisation : « *Retrouvez le babil d'un enfant de dix-huit mois.* » On n'avait pas su ; il avait montré. Villégier babillant !

Cet art d'improvisateur, propre aux êtres déliés et brillants, aux esprits suffisamment puissants pour se nourrir de leur propre énergie et

se griser de leur propre alcool, cet art que, professeur, il cultivait délibérément quand d'autres ahaiaient sur la préparation de cours pour finalement n'émerveiller personne, cet art fut pour Jean-Marie Villégier comme l'inséparable compagnon sans lequel il est triste ou dangereux d'entreprendre un long voyage : on l'appelle, il est là, prêtant une épaule solide, un regard aigu. Et qu'il s'agisse d'une banale émission de radio (à propos de la musique russe, sur France Musique, 1976), d'une conférence de presse (Paris, 1979 ?), d'un colloque savant (Paris, 1991), Villégier visait, et mettait dans le mille. A-t-on jamais vu spectacle plus réjouissant que des universitaires partagés entre la méfiance et l'admiration devant une communication prononcée impromptu, et qui avait la force, la tenue et l'équilibre d'un jardin à la française ? Cela vous emportait avec allégresse, mieux que d'Artagnan ! À cette faculté il fallait ajouter le raffinement du goût, la puissance de la mémoire, l'acuité de l'attention et le métier de la scène. Car Jean-Marie Villégier allait devenir un de nos plus grands metteurs en scène de théâtre, et nous, étudiants, nous l'ignorions. Comment aurions-nous pu deviner que cette composition de talents allait jusqu'à muer une séance de travail sur scène en vrai spectacle ? Je l'ai vu faire, par la suite : il savait tous les rôles par cœur dès les premières répétitions, les jouait tous comme ils lui venaient, les rectifiait, les redressait grâce à ce que l'acteur lui renvoyait d'idées, bonnes ou mauvaises, comme si l'interprétation des personnages était ainsi faite qu'elle dût passer par une sorte de tamis, et dans les deux sens, s'enrichissant de chaque passage, se construisant sur un principe d'improvisation filtrée et mémorisée. Les médiocres y voyaient de l'impréparation, lui préférant les idées arrêtées, les préconceptions. « *Ô vous dont la barque est petite,* écrivait Dante, *retournez à vos rivages !* »

Pendant des années, Villégier, discret, plus soucieux de beauté que de gloire, et, comme le petit Victor de Vitrac, « *terriblement intelligent* », travailla dans de profondes et splendides ténèbres. Ses acteurs ? De jeunes personnes que l'alexandrin n'avait jamais caressées, mais dont ce metteur en scène socratique savait révéler l'extrême noblesse, profondément enfouie sous l'ignorance et le rock'n'roll ; et l'on n'a pas trouvé de port plus altier, plus naturellement majestueux, que dans ces comédiens-là. Il y eut *Andromaque*, *La place Royale*, *Amphitryon*, *Sophonisbe*, *Cinna* et bien d'autres, dont le souvenir gardé est celui de robes folles, de chevelures comme des serpents, et de profonde politique. Et puis il y

eut des Flaubert, lus, mis en scène, repris inlassablement : presque toujours *La tentation de saint Antoine*, parce que cette œuvre inépuisable est prête pour le théâtre, et presque toujours les premières pages, parce qu'il n'y a pas de raison d'aller plus loin. Villégier est décidément un homme du mille, du centre de cible, comme les dessins de Giacometti, cadrés, hyper cadrés, à grands traits incontestables. Une fois fichée là, sa flèche pouvait vibrer sans fin. (Tout le monde sait, à Nancy, que les dix premiers plans de *Johnny Guitar*, dans la copie que possède l'université, sont usés jusqu'à la corde. La suite est en bon état. Villégier est passé par là, avec sa visionneuse, étudiant et réétudiant sans cesse les mêmes images, comme il le faisait à son cours. Dans « *ostinato rigore* », la devise de Léonard de Vinci qu'admirait tant Valéry, l'important n'est pas tant la rigueur que l'obstination. Il y a dans ce monde-ci trop de rigoureux d'avant-hier.) Quant à Flaubert, combien en fit-il de versions scéniques ? Cinq ou six ? Et de lectures ? Elles n'ont été décomptées par personne, mais furent nombreuses. Tout a filé. Villégier était un lecteur infatigable : il a lu en public les treize actes du *Drame de la vie* de Restif, jouant seul les six cents personnages, en vingt soirées ; il a lu tout *Saint Antoine* au festival d'Avignon. Il fait aimer ce qu'il lit, il le fait comprendre : il ne le joue pas, il le plaide. Aussi gagna-t-il à sa cause l'équipe tout entière de la Comédie de Caen en lisant à la table *Les galanteries du duc d'Ossone* (Mairet), pièce amusante, picaresque, shakespearienne, avec pour seuls accessoires une montre-bracelet et une paire de lunettes.

Homme de théâtre incapable de rien vulgariser, né à des hauteurs où le rire n'est jamais honteux, l'émotion jamais ridicule, et où le public est supposé le juge le plus exigeant et le plus compétent, il a su donner sa dignité même à Rossini. C'était à Bruxelles, hélas avec Sylvain Cambreling ; puis, il y eut un Monteverdi à Nancy, cette fois avec Gustav Leonhardt, et *Atys* de Lully, avec William Christie, qui fut une résurrection comparable, dans l'histoire du théâtre lyrique, au nouveau Bayreuth de Wieland Wagner. Donner sa chance à l'œuvre, en respecter la nature étrangère, et mobiliser tous les moyens disponibles pour obéir à ces deux principes ; ainsi armé, Lully fut bouleversant. Une fois encore, Villégier avait mis dans le centre. Alors vint la gloire ; et il se mit à fumer.

Bien sûr on n'attend pas de tous les professeurs d'université qu'ils soient des Villégier. Et je n'ai pas attendu d'en être un pour enseigner à

l'université. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Un jour, j'ai considéré que le statut de chargé de cours, rémunéré tout au plus comme une caissière de supermarché, mais, au contraire de cette caissière, pas payé pendant les vacances ni les jours fériés, était indigne d'une université. Je venais de déménager, et me trouvais fort éloigné de Saint-Denis : mes frais, eux, n'étaient plus très loin d'annuler mes gains. Boxeur sans gants, j'ai jeté l'éponge.

[*Villégier 2 Cinéma 1*] Jean-Marie Villégier n'était pas tout à fait étranger à la Doctrine chrétienne, puisqu'il y joua la comédie pour moi. Je l'avais connu dès avant que de quitter le lycée. Je voyais beaucoup, à cette époque, un ami de la famille, ou plutôt de certains de mes frères, nommé Alain. Il avait six ou sept ans de plus que moi, et enseignait dans ce collège – il était l'autre mâle de la maison, puisque l'aumônier ne compte pas. Nous aimions l'un et l'autre le cinéma. Il possédait une petite caméra 16 mm, quelques éclairages – ceux de la troupe de théâtre dont j'ai parlé, et dont il mettait en scène les spectacles. Je lui écrivis un scénario, passablement prétentieux, qui racontait une histoire assez proche de celle de *Théorème*, que je n'avais pas vu. Dans une école, arrivait une femme tout de blanc vêtue, qui séduisait une classe entière, et l'emmenait avec elle. Le texte du commentaire empruntait beaucoup à la *Chronique* de Saint-John Perse, que j'avais comprise de travers, comme *La voix humaine*. (C'était mon habitude de tout comprendre de travers.) Le texte dit : « *Grand âge, nous voici. Rendez-vous pris, et de longtemps, avec cette heure de grand sens.* » Et aussi : « *Grand âge, vois nos prises : vaines sont-elles, et nos mains libres. La course est faite et n'est point faite ; la chose est dite et n'est point dite. Et nous rentrons chargés de nuit, sachant de naissance et de mort plus que n'enseigne le songe d'homme.* » Ce « grand âge », dans l'esprit du poète, c'est celui de la vieillesse. Dans le mien, c'était l'âge d'or, auquel on parvient après avoir tout quitté, tout renoncé. C'était un faux-sens, qui m'aurait valu deux points dans une version latine, deux fois moins qu'un contresens – qu'il frôlait néanmoins ; cela pouvait paraître comme un détournement ; et m'eût-on reproché ma faute, j'aurais fait appel à la polysémie naturelle de la poésie.

Le film fut tourné (muet, noir et blanc) dans les salles et le jardin de la Doctrine chrétienne. C'est Alain qui plaçait la caméra, dirigeait les

acteurs ; j'étais le second silencieux et critique (mais montage et mixage musical furent âprement discutés pendant des jours et des nuits). Les actrices étaient les élèves, et Jean-Marie Villégier, qu'Alain connaissait, jouait le professeur de latin dont la Belle Jeune Fille venait perturber le cours avec ses yeux d'apparition mariale et sa robe blanche de martyr. Il était au tableau, roulait des yeux de fou, et pour les besoins de la prise de vue improvisait un commentaire furieux des six cas de la déclinaison latine. « *Le vocatif, mesdemoiselles, suit le nominatif comme un chien son maître. Mais le vocatif, comme son étymologie l'indique, est cas vocal avant tout : c'est pourquoi sa forme est toujours plus brève que le nominatif...* » Pendant ce temps-là, Alain réglait son pied de caméra, faisait le point, en disant : « *Continue, Jean-Marie, continue, on va tourner.* » Et Jean-Marie continuait son discours absurde, pointant son doigt sur l'une ou l'autre des élèves. Je me souviens qu'il en était à l'ablatif quand la caméra a tourné : « *Mesdemoiselles, après l'ablatif, il n'y a rien, plus rien du tout, l'ablatif est dernier, bon dernier, c'est un cas final* », etc. Ce fut, je crois, son premier et dernier rôle d'acteur de cinéma – pour le théâtre il en est allé bien autrement.

Le film qui fut réalisé, *Grand âge*, dont la bande sonore était constituée de subtils mélanges, puissamment symboliques, d'*Art de la fugue* et d'*Offrande musicale*, est vaniteux, affecté, arrogant.

[*Cinéma 2*] Je garde peu de souvenirs du second, *La glace et le fer*. Alain avait trouvé, ou acheté, un lot de pellicules périmées, couleur et noir et blanc. Nous savions que les émulsions devaient virer au tirage, sans qu'il soit possible de prévoir comment. Nous étions en Bourgogne : j'ai écrit à la va-vite un scénario tout à fait « expérimental », à la manière des Buñuel surréalistes, qui utilisait les lieux : une femme à demi nue (la mienne) attachée sur une roue dans une grange, un homme (moi) jouant de l'harmonium dans un cimetière, une bottine en premier plan dans un grenier poussiéreux avec araignée afférente... Le film devait avoir un sens, mais je ne sais plus lequel.

[*Cinéma 3*] Avant de mettre un terme à ma carrière de cinéaste, j'ai réalisé seul un troisième court-métrage, *Trois plans*, qu'on aurait jugé, dans le Moscou soviétique, « formaliste ». Ma Beaulieu admettait des magasins de six minutes. Chaque plan durerait donc six minutes, et le film dix-huit. Il y aurait un plan fixe, un panoramique et un travelling. L'exergue reproduisait une phrase de Delfeil de Ton : « *Ce que j'aime dans le pain beurré, c'est qu'on y sent le goût du pain, le goût du beurre, et le*

goût du pain beurré. » La bande-son reprenait cette structure : un plan était accompagné de paroles sans musique, le suivant de musique sans paroles, et le troisième de paroles chantées. Le plan fixe, tourné dans un chantier d'autoroute gigantesque (une montagne éventrée), montrait un personnage partant de très loin et marchant vers la caméra ; le deuxième était un panoramique à trois cent soixante degrés tourné au sommet de la colline de Sion, et montrant la campagne alentour ; le troisième avait été filmé dans le théâtre de Nancy : la caméra, immobile, est au dernier balcon, et cadre la scène, où un personnage joue du piano. Un projecteur allumé, éclairant la salle, roule lentement sur le plateau, et le traverse entièrement, de jardin à cour, en passant derrière le piano à queue. Le travelling n'est pas effectué par la caméra, mais par la lumière : du génie à l'état pur.

[*Journalisme 1*] Et pourtant, je n'imaginai pas devenir autre chose que cinéaste. Étudiant, j'allais voir parfois le directeur d'une feuille professionnelle locale, *L'écran lorrain*, qui m'avait été présenté par un de mes frères. Il s'appelait Keller. C'était un infirme dont seule la tête avait des proportions normales. Le reste du corps était atrophié. Il n'était pas antipathique, malgré son amertume et son goût des plaisanteries graveleuses, qu'on pouvait imputer à son état de tiers d'homme. J'allai lui proposer mes services de critique, en le flattant outrageusement. Ma flagornerie emporta un morceau pour lequel mon seul charme n'aurait pas suffi, et je vis quelques films gratuitement, armé d'un « exo(néré) » ; peut-être une dizaine. Ma première critique était consacrée au film de Boorman *Délivrance*. Surtout, ma qualité de « critique » me permit d'arracher à Viry-Babel une « carte inter-ciné-clubs ». Je l'obtins de haute lutte : il était peu sensible à la flatterie, du moins à la mienne. Ce laissez-passer me permettait d'entrer dans les sept ciné-clubs universitaires de Nancy. Je voyais deux films par jour, parfois trois, des classiques pour la plupart, qui me changèrent de Fatty.

Je proposai ensuite à Keller de me nommer directeur de sa publicité, laquelle consistait en petits placards achetés par quelques commerçants complaisants, et entassés en fin de journal. Allez-y toujours, me fut-il répondu.

Qui allait dépenser son bon argent pour un journal dont les pages étaient une longue liste de films mise en regard du nombre d'entrées réalisées ? Je fis chou blanc, à l'exception du gros vilain homme qui tenait le (la ?) sex-shop attenant à la boucherie où je logeais : il me

connaissait de vue, et me prit un sixième de page. (Il m'offrit, pour sceller notre amitié nouvelle, un vibromasseur de plastique blanc, qui me contraignit de réviser mes idées, pourtant fort solidement établies, sur la jouissance féminine : contrairement à ce que je pensais, les femmes ne jouissent pas uniquement avec leur cerveau, mais aussi avec leur clitoris. Bonne chose de faite.)

[Écrire] Les critiques que j'écrivais dans *L'écran lorrain* ne valaient rien. Je ne savais pas écrire ; je ne savais pas le cinéma, et je ne savais pas le journalisme – trois vertus indispensables à ce métier. Il est frappant de voir que ni au collège, ni au lycée, ni à l'université, on ne vous apprend à écrire. On vous corrige des fautes de grammaire, des lourdeurs ; on met « *mal dit* » dans la marge, ou « *oh !* » lorsque vous avez mis le subjonctif avec *après que*, mais on n'entre jamais dans le vif du sujet, dans les principes, pour discutables qu'ils soient. (Faute de principes enseignés, pas de discussion possible, faute de règle, pas de transgression.) Je fais une exception pour ma professeur de français-grec de seconde – de deuxième, devrait-on commencer par dire. C'était une femme un peu sèche, un peu maigre, un peu triste. Féministe avant la lettre, et bas-bleu après. Elle avait beaucoup lu, savait le français, et montrait une souplesse étonnante dans sa manière d'enseigner et de corriger. Elle avait des tics qui ne faisaient pas de mal, comme séparer les deux boules vert pomme fixées à l'élastique de sa queue de cheval, ou sortir/remettre le capuchon de son stylo. Je lui dois quatre règles de technique littéraire :

– Une virgule est conséquence d'une perturbation : addition, soustraction, permutation de termes. On ne parvient à la phrase idéale que lorsque aucune virgule ne peut plus être supprimée.

– Tout ce qui peut être épargné doit être épargné :

Si j'étais que de vous ➤ si j'étais de vous ➤ si j'étais vous.

Quand bien même il serait ➤ quand même il serait ➤ quand il serait.

De façon à ce que ➤ de façon que.

C'est de ma faute ➤ c'est ma faute.

De par ses origines ➤ par ses origines. Etc.

(Jérôme Lindon allait jusqu'à dire : « *Quand on a le choix, toujours employer le singulier plutôt que le pluriel.* » Application littéraire du rasoir d'Occam.)

– N'être ironique que si le lecteur sait ce qu'est l'ironie.

– Respecter les règles du genre. Un devoir est un devoir, un article

un article, un roman policier un roman policier. Elle racontait que Sartre avait été refusé à l'agrégation de philosophie parce qu'il avait fait de la philosophie au lieu de faire une dissertation d'agrégation. Quand il a eu compris son erreur, il a repassé son concours, il a été reçu premier. Elle ajoutait en souriant : « *Simone de Beauvoir, deuxième.* »

Elle n'était pas méprisante, savait discerner ceux qui avaient besoin de sermons, ceux qui avaient besoin d'encouragements. Savait s'écarter de son sujet, laisser décanter l'émulsion de la difficulté nouvelle. Les cours de grec surtout m'ont laissé un souvenir d'émerveillement constant. Nous n'étions que trois à l'étudier, dans la section scientifique où je m'étais fourvoyé, mais qui m'avait permis d'en finir avec le latin. Autant dire que nous étions condamnés à être d'excellents hellénistes : nous ne faisons plus que traduire des textes *a prima vista*. *Œdipe roi* nous avait à la fois épouvantés et enthousiasmés. Nous traduisions, elle commentait : « *Comprenez bien : Œdipe était à Corinthe avec ceux qu'il croyait être ses parents, lorsqu'il a entendu dire qu'il allait épouser sa mère et tuer son père. Qu'a-t-il fait ? Que devait-il faire ? Que ne pouvait-il éviter de faire ? Partir ! Il est donc parti pour Thèbes, loin ! Seulement, qui a-t-il rencontré sur son chemin ? Son père ! Qu'il a tué dans une bagarre. Et qui a-t-il épousé, à Thèbes ? Sa mère. Et c'est lui qui fait l'enquête pour savoir qui est le coupable du parricide et de l'inceste ! Il s'est condamné lui-même.* » Nous découvrons cette histoire comme si elle datait de la veille ; peu nous importait qu'elle eût été écrite vingt-cinq siècles plus tôt. Le nœud fatal était si serré ! Nous voulions savoir la suite, nous avançons à toute vitesse dans le dialogue entre Œdipe et Tirésias, nous étions comme des enfants devant Guignol. Œdipe, le voyant qui ne veut pas voir ce qu'a vu l'aveugle, et qui se crèvera les yeux pour ne plus voir ce qu'il a fait... C'était beau, tragique, prodigieusement intelligent. Nous étions transportés, nous n'étions plus en cours de grec, mais au théâtre. La professeur, ravie de nous voir aussi passionnés, nous offrait une demi-heure de plus, que nous acceptions en feignant d'oublier l'heure du car de ramassage, comme on dit... La terre tournait rond, les choses étaient comme elles doivent être, comme elles devraient toujours être : excellentes.

J'eus donc trois bons maîtres : un à l'école, un au lycée, un à l'université. Trois cours qui furent des nourritures. Bien entendu, comme tout un chacun, j'ai beaucoup appris. Mais le bouillon quotidien était clair : maigre pitance.

◆ [souvenir-tableau]

Presque tous les jours, je monte les deux marches de granit qui mènent à la boîte aux lettres de la poste, pour y glisser le courrier de ma mère. Ces marches brillent de mille petits éclats. Ce jour-là, je les regarde en connaisseur : voici le quartz, voici le feldspath, voici le mica noir.

Je me connecte à Google Earth pour voir si les deux marches y sont toujours. Elles y sont – le granit est inusable. Je remarque la couleur jaune des murs, et me revient d'un coup le nom de cette pierre lorraine : le « calcaire de Jaumont » (leçon de choses, classe de septième). ◆

[*Apprendre 1*] Les bons maîtres sont ceux qui ouvrent sous vos pieds un gouffre d'ignorance toujours plus profond. Il suffit parfois d'une seule phrase, d'une seule leçon, et le *mal* est fait. Ayant donné à lire à un ami le manuscrit de mon tout premier livre, j'en tirai des compliments dont j'ignorais encore la banalité, et auxquels je n'avais pas encore appris à être indifférent, mais aussi une phrase qui m'a frappé comme une giflle : « *Je ne suis pas d'accord avec ton système de ponctuation.* » Je n'avais pas réfléchi à la ponctuation, et du diable si j'avais pensé qu'elle pût être organisée en système ! Je me suis rattrapé depuis.

J'ai eu un professeur de français-latin-grec en quatrième, petit homme qui marchait les pieds très en dehors, se parfumait d'écœurante manière, et ne m'a rien appris : il gaspillait de longues heures à reconstituer l'histoire d'un mot depuis l'indo-européen, à faire jouer les *métathèses de quantité*, et à appliquer les règles d'évolution phonétique pour n'arriver qu'au mot grec. Nous étions encore loin du compte... Il dégageait un ennui féroce. Mais il m'a dit un jour : « *Chassez la tmèse de votre horizon !* » Devant mon air sans doute ahuri, il ajouta : « *Une tmèse, espèce d'âne, c'est une séparation que vous opérez à un endroit où vous ne devriez pas, au milieu d'une expression toute faite, par exemple. Il n'y a rien de plus laid. D'ailleurs, il y a des tmèses qu'on ne soupçonne pas, surtout pas vous, qui êtes un butor. Par exemple, vous allez me faire le plaisir de coller le complément d'objet direct au verbe, partout où vous le pourrez, et jusqu'à l'heure de votre mort, animal !* » Depuis, armé de mon crayon rouge, je chasse la tmèse.

J'ai découvert la logique dans Descartes, avec M. Dass, déjà nommé. C'est un grand moment dans la vie d'un homme, celui où il découvre

que *a* entraîne *b*, qui entraîne *c*. Cela ne se fait pas en un jour, ni en une seule fois, tant il est vrai que les notions doivent parfois être combinées entre elles pour prendre tout leur sens. Les lectures de *La tentation de saint Antoine* que faisait Jean-Marie Villégier, sa « *chère version de 1849* », au cours desquelles chacun prenait sa leçon de lecture publique, m'ont enseigné que la logique était un ciment qui liait des pierres. Flaubert imagine en effet que les sept péchés capitaux qui tentent le saint dans sa cabane sont chacun à son tour accompagnés par la logique. Par exemple :

L'ENVIE. — *D'autres, à la même heure, entendent à leurs côtés les cris joyeux d'un petit enfant.*

ANTOINE. — *Mais moi, je n'ai pas d'enfant.*

LA LOGIQUE. — *Cela pourtant n'est pas défendu par le Seigneur.*

L'ENVIE. — *Les oiseaux ont une famille, sur la surface des mers les dauphins nagent ensemble ; as-tu vu dans les forêts les louves vagabondes galoper avec leurs petits à la gueule ?*

ANTOINE. — *Mais moi, je suis plus seul que les louves dans les bois et que les monstres dans l'océan. Moi je n'entends pas même le chant de l'alouette ni le bêlement des moutons quand ils partent pour le pâturage.*

L'ENVIE. — *Il ouvre les yeux, l'enfant qui dormait ; la mère s'approche, il rit, elle sourit, elle le porte à son sein, qu'il presse de ses deux mains dont les marques restent blanches ; le père est là qui regarde.*

ANTOINE. — *Moi, je ne suis pas père.*

L'ENVIE. — *Si tu l'avais été ?*

LA LOGIQUE. — *Est-ce défendu par Dieu ? Dieu n'a-t-il pas dit à ses créatures de croître comme l'herbe, de multiplier comme les épis ?*

L'ENVIE. — *Qui t'empêcherait de l'être comme les autres ?*

ANTOINE. — *Il ne l'a pas voulu !*

LA LOGIQUE. — *Où est-ce écrit ? Mais toi, qui t'aime au monde ? Et qui aimes-tu ? Est-ce ce porc immonde avec lequel, pour passer le temps, tu voudrais pouvoir t'entretenir ?*

ANTOINE. — *C'est vrai ! Personne ! Je n'ai personne sur qui, quand je suis las, faire reposer le poids de moi-même.*

LA LOGIQUE. — *Il te faudrait quelqu'un... un ami... vous vous perfectionneriez l'un l'autre.*

Idée géniale... Après avoir compris ce qu'était la logique, qui articule les pensées, j'ai compris comment elle agissait. Il aura fallu que

Descartes, Dass, Flaubert, Villégier, se regroupent *en bande organisée* pour que j'y parvienne, et que je discerne ce qu'il entre de poison dans cette manière de faire fonctionner l'esprit, autant que de nourriture saine. Et c'est aujourd'hui seulement que je mesure l'importance qu'elle a prise dans l'organisation mentale de mon père, qui avait cédé tout à fait à ses charmes, et la paraît de toutes les vertus ; qui s'appuyait sur elle pour ne pas tomber dans le gouffre qu'il longeait.

C'est maintenant que tout reste à faire. La leçon est sue : il faut l'appliquer. Les *bons maîtres* font une partie du travail : il nous appartient de faire le reste.

Ils nous ont appris nos forces et nos faiblesses, nous ont mis face à nous-mêmes : il faudra nous en accommoder. Les bons maîtres savent ce que sont les forces et les faiblesses des êtres humains : cela fait partie du métier. Ainsi le père de Mozart, excellent musicien lui-même, découvrant le génie de son fils, lui enseigne une technique : comment jouer du clavecin, du violon, comment composer. Il lui ouvre une porte au-delà de laquelle son fils pourra faire son chemin ; et cela est bel et bon. Par ailleurs il n'a de cesse de lui apprendre le monde, les lois sociales, les rouages de la société, car il sent une faiblesse de ce côté, une vulnérabilité. Mozart n'en a cure : il a lui-même identifié ses lacunes, qui sont l'envers de son génie, et s'en arrange, de la manière que nous avons dite : il louvoie, tire des bords.

[Traduire] Traduire est un bon exercice. Non qu'on y apprenne rien ; mais on est plongé tête la première dans notre mer la langue. On s'y débat, on y étouffe, on en avale. Elle se met brutalement à exister, énorme, incommensurable. On ne l'oubliera pas. Une nouvelle traduction de *Bartleby* paraît : machinalement l'on court au fameux « *I would prefer not to* », qui a fait couler tant d'encre, et transpirer tant de traducteurs. Si la phrase a connu cette fortune, c'est peut-être par ce qu'elle montre de scepticisme fondamental, de suspendu, de volonté de « ne pas le faire », de ne pas admettre, de ne pas dire oui, de ne pas dire « cela est », en somme de pyrrhonien après la lettre, ou de pré-beckettien (« *Quelque chose suit son cours...* ») plus que par le problème qu'elle pose au traducteur ; car enfin, n'importe quelle phrase de Chandler, de Shakespeare ou de Wilde se révèle aussi délicate que celle-là. C'est tout l'anglais qui est intraduisible, et qu'il faut pourtant traduire, au risque de se noyer. Donc Pierre Leyris (Gallimard) la traduisait par « *Je préférerais pas* ». Après avoir proposé un curieux « *Je*

préfèrerais n'en rien faire » (*Le Nouveau Commerce*), Michèle Causse (Garnier-Flammarion) se tourne vers : « *J'aimerais mieux pas.* » Jean-Yves Lacroix (Allia) se récriait, et voulait imposer un « *Je préfèrerais ne pas* », qui ne laisse pas d'être crispant. On aimait assez la version de Daniel Pennac, dans sa lecture enregistrée sur CD, qui, lui aussi, avait *preferred not to*, et conservé carrément la phrase anglaise dans le texte français, comme Jules Verne admit à regret de conserver la balle que son neveu lui avait tirée dans le pied, alors qu'elle n'avait rien à y faire.

À présent, traducteur excité, mettons-y notre grain de sel. La difficulté posée par cette phrase vient du « *not to* », que Minière considérait comme un « *couperet* » propre à l'anglais, et qui devrait être traduit par un simple « *pas* ». On peut voir la question autrement. Lacroix, dans sa préface, rappelle qu'on lit dans le dernier tiers du récit : « *I would prefer not to quit you, he replied, gently emphasizing the not.* » Peut-être le « *not to* » est-il un *couperet* ? Mais que dire de l'auxiliaire « *would* », proprement anglais lui aussi, par lequel on exprime le conditionnel ? Il est tellement courant, tellement inévitable, qu'on ne se pose plus la question. « *I would prefer* » sera toujours traduit par « *je préfèrerais* ». Mais nous avons ici deux termes ajoutés : « *would* » (qui vient de « *will* », vouloir, également auxiliaire du futur) exprime déjà un choix ; et puis le verbe lui-même, « *prefer* », qui l'exprime aussi. Double balance, double choix. Bien sûr, « *J'aimerais mieux pas* » comporte le comparatif « *mieux* ». Mais ce « *mieux* » a quelque chose de trop décidé. La balance a penché, c'est incontestable. Cela traduirait plutôt « *I would not prefer to.* »

Alors que si l'on traduit « *I would prefer not to* » par « *J'aimerais autant pas* », on introduit une idée très bartlebienne de neutralité indifférente, de suspension, d'inertie. Résistance, mais résistance passive, à la Gandhi. Il refuse de débattre, puisqu'il n'en a pas les moyens. Nous pouvons développer sa phrase : *Puisque vous me le demandez, puisqu'il faut vous répondre – mais je n'y avais pas pensé, cela ne m'intéresse pas...* On se rappelle Baudelaire, qui disait qu'un des droits fondamentaux de l'homme est de « *s'en aller* ». Bartleby ne peut s'en aller : son patron lui parle, il faut répondre. Alors, dans ces conditions, j'aimerais autant pas.

Par ailleurs, la phrase originale est correcte, alors que les traductions proposées, qui suppriment la double négation, ne le sont pas. Avec « *J'aimerais autant pas* », la question de la correction ne se pose plus, puisqu'il ne peut y avoir de double négation dans cette tournure :

on ne dit pas « *Je n'aimerais autant pas* ». La tournure est familière, mais acceptable. Et je pourrais alors rendre ainsi la phrase citée par Lacroix : « *J'aimerais autant pas vous quitter, répondit-il en appuyant légèrement le "autant".* » On reprend souffle à la surface...

[Apprendre 2] La question de l'initiation est cruciale. Plus encore que la beauté ou le talent, elle est un des plus grands facteurs d'inégalité entre les hommes. Ceux qui ont été initiés, et ceux qui ont dû se passer de l'être. Tout le monde n'a pas eu, comme le jeune Sollers, une Concha pour vous apprendre l'amour. Il faut se former sur le tas, à force de maladresses, d'échecs et de souffrance. Ma mère, à laquelle je confiais à demi-mot mes bévues d'adolescent, prononça la seule phrase d'ordre technique que j'aie entendue dans sa bouche : « *On ne se comprend pas tout de suite. Il faut apprendre à se connaître...* » Certes. Mais le conseil me laissa aussi perplexe que l'ordre donné par Jésus de s'aimer les uns les autres. Oui, mais encore ? Comment s'y prend-on ? (Il nous donne un indice : « *... comme je vous ai aimés* ». Cela ne m'avance guère : je ne vois pas de différence entre être aimé de Jésus et ne pas l'être. Il n'a pas dû avoir de Concha non plus.)

La phrase de ma mère est restée dans ma mémoire, bien que je n'aie pas cherché à l'approfondir : je ne tenais pas à imaginer mon père et ma mère apprenant à se connaître. J'ai donc erré – et souvent déçu. (J'ai longtemps pris plaisir à m'annoncer essentiellement décevant : promettant beaucoup, tenant peu.)

◆ [souvenir-tableau]

Jean-Marie Villégier, alors directeur du Théâtre national de Strasbourg, m'invite à animer, pendant trois jours, un atelier sur le récitatif dans l'opéra français du XVII^e siècle. J'ignore tout du récitatif dans l'opéra français du XVII^e siècle, si ce n'est que Lully envoyait ses chanteurs écouter la Champmeslé, qui jouait Racine. Je n'ai rien lu, Internet n'existe pas. Formé à la passivité de l'étudiant, prêt à écouter plus qu'à parler, je m'assieds à une grande table, entouré d'étudiants comédiens. Face à moi, Villégier s'installe devant une grosse pile de feuilles blanches. Il note en titre : « *Jacques Drillon. Lully.* » Et se tait. En quelques minutes, je dis tout ce que je sais. Villégier le sait aussi : il n'écrit rien. Il est étonné, *déçu*. Il me relance, les étudiants me posent des questions, je vasouille. Peut-être pourrait-on faire des exercices ?

Quels exercices ?

Je vois cette terrible page blanche, entre Villégier et moi, mon nom écrit en tête, le rien qui le suit. L'énergie du désespoir me suggère une idée : partir du « chant racinien » de Sarah Bernhardt dans *Phèdre*. Je clos l'atelier, j'emprunte la cassette de Villégier, et toute la soirée, toute la nuit, je note sur une portée, comme je peux, les inflexions de cette tragédienne. Et le lendemain, je les fais chanter aux étudiants, comme s'il s'agissait d'un récitatif d'opéra. J'ai un petit clavier électronique déniché je ne sais où, je les aide. Ils apprennent tout par cœur, faute de savoir le solfège. Puis, deuxième partie de l'exercice, je leur demande de supprimer le son musical de leur chant, et de seulement dire le texte, en suivant les mêmes rythmes, les mêmes hauteurs. Ils sont surpris du résultat, de leur éloquence nouvelle. L'atelier se poursuit ainsi. Je quitte Strasbourg, partagé entre honte et soulagement. ♦

[*Apprendre 3 Elles I*] J'eus trois initiatrices, venues tardivement, et qui ont dû en certaine manière conjuguer leurs efforts pour faire de moi un amant acceptable.

La première enseignait dans un autre collège de Nancy. Le bon dieu me pardonne, je venais de me marier.

Nous chantions dans la même chorale. Et l'amour m'est tombé dessus. Elle s'appelait G*, et venait du village lorrain où j'avais passé mes premières années d'enfance. Elle m'a appris la chasteté. J'étais très bon élève.

Il y a bien longtemps, alors que je ne l'avais pas vue depuis cette époque, je l'ai retrouvée, et lui ai écrit. Cette lettre dira tout :

« Chère G*,

» À force de penser aux disparus, il arrive qu'on veuille vérifier qu'ils sont toujours là. Pages blanches de l'annuaire et hop. Oui, certains sont là. Toi, tu es là. C'est à peine si tu as changé de nom, après ton divorce, sans doute, retrouvant celui qui te venait de ton père et de *Sainte-Ruffine*, et qui fait remonter à la surface celui de ce village – nom jamais écrit, jamais tapé lettre à lettre sur un clavier, mais qui fait revivre mon incrédulité d'enfant : il fallait bel et bien comprendre *Sainte-Ruffine*, et non *Saint-Truffine*. Il fallait dire G* M*, et re le faut-il !

» Le café toujours au chaud (tout ce café que nous buvions sans souci !), le piano loué, ta passion naissante pour la viole, qui pointait son nez comme une étrangère, le matelas-lit à même le sol, les robes en

tissu pelucheux toujours dans les tons feuilles mortes, peut-être à dessins de cachemire, les dents comme des perles de Ronsard, la démarche élastique, les cheveux tournés à la Beauvoir mais parfois libres comme une crinière, les phrases et les phrases, pendant des heures, toi jamais déshabillée, le mari barbu pacifique, ma hâte de te retrouver, la vitesse en voiture (les virages de la montagne pour te voir quand tu étais en vacances au-dessus de Nice, et *où je n'ai pas péri*), le désir jamais dans le ventre mais toujours dans le corps, les côtelettes de porc lors du déjeuner de mise à plat avec ma femme, toi et *lui*, rue Palissot, les livres de Dhôtel que tu lisais l'un après l'autre, sans jamais désarmer, tant qu'il y en avait, tu les lisais, en faisant des incursions chez Adèle Blanc-Sec, que je ne pouvais pas blairer, les sarabandes de Bach sur le piano Chippendale, les répétitions de chorale chez l'autre fou, là-haut, le chimiste à tête d'honnête homme, et sa femme, qui se disputaient tout le temps... ce chef de chœur qui battait la mesure comme le lait dans la baratte, elle, c'était Thérèse, dite Tétée, la bien nommée, sûrement... et où tu étais alto, et tes élèves mystérieux qui t'aimaient tant, tes expressions rigolotes et rituelles, car ton langage était une collection de rites, tes éclats de rire comme des éclairs, tes talons hauts, tes lettres immenses... Ah oui, mille regrets, comme dans la chanson de Josquin qu'on chantait.

» Surtout la hâte. Surtout la hâte, l'impatience, les virages sur les chapeaux de roue. Y être, y être ! Parole de vivant, comme disait l'autre, ou plutôt comme il ne disait pas. L'amour comme une envie pressante. Les escaliers quatre à quatre pour y aller. Mais partout où j'étais, tu y étais aussi, mon ombre d'or.

» Je n'ai rien oublié, et j'ai tout oublié. Je sais que c'était cela, l'amour, et je ne le sais plus. J'ai seulement souvenir de ce que cela existait en moi, cette poussée, cette irrépressible poussée. Quand je lis un livre où les gens s'aiment, je ne comprends plus de quoi il est question. Maintenant, l'amour est mêlé à la vie, à la survie, comme un tissu. Je n'ai plus le droit de mourir : il y a mes deux petits, et puis elle, leur mère. Je sens le vide que je laisserais dans la maison, je pourrais le toucher tant il est dur. J'entends le silence qui suivrait ma mort. Je vois mon petit L* sangloter dans son lit (je l'imagine toujours comme s'il avait quatre ans), et mon B* perdu sans mon épaule, souffrant dans son perpétuel secret. L'autre jour, je lui ai appris à se raser, parce que cette moustache naissante finissait par être vraiment laide ; je me suis rasé

devant lui, et je lui ai dit : “À toi.” Il a répondu, un peu enfantinement : “C’est toi tu le fais”, comme ça, sans virgule, ni pronom relatif. Et j’ai passé doucement le rasoir sur sa peau. Voilà l’amour. Pourvu que je ne meure pas ! Je l’entends, leur mère, qui dirait son mot : *c’est foutu*. Comme elle murmurait : “*Il est foutu !*”, quand son fils hurlait de désespoir et de souffrance, devant le médecin qui ne bronchait pas. Maintenant je vais sur sa tombe à lui, je lui demande conseil, parfois, doux Antoine, et j’ai l’impression très étrange, inexplicable à vrai dire, qu’il a réussi quelque chose de difficile : mourir. Je pense à lui, grand maigre à grosse voix couché sous la terre, et je me dis : peut-il m’expliquer comment il a fait ? Pour partir ainsi ? Il est un peu mon maître, maintenant.

» À présent, l’amour c’est cela, enfin ça l’est devenu. Un autre amour, pas simple du tout, très adulte. Un vieux tronc de chêne, l’écorce éclatée, invincible.

» Mais la *hâte*, et ma 2 CV qui penchait dans les petits villages lorrains avec leurs rues en S, quand je venais te voir des Vosges, c’était *un’altra cosa*. Cela montait de très profondes régions, de la “*province des lombes*”, comme dit Swedenborg – cela m’est revenu, depuis que mes lombes me donnent du souci, ce mot qu’il dit, la province des lombes. Oui, dans les reins, pas dans le sexe. Nous nous sommes si peu touchés ! Et comme cela nous tentait peu ! Et nous réussissait mal ! Le mot qui me vient : pureté. Nous nous aimions comme des enfants. Aujourd’hui, c’est la *hâte* qui me revient. J’en suis aux deux pigeons de La Fontaine : ai-je passé le temps d’aimer ?

» Je saute au-dessus des dernières fois où nous nous sommes croisés, bien après, et où je t’irritais. Je saute au-dessus de cela comme au-dessus d’une agonie, justement, pour retrouver ton vrai visage, celui d’avant, tes yeux bleus et rieurs.

» Un jour, tu m’as dit : “*Tu es la huitième sonate pour violon de Beethoven, la sonate Jaco.*” La huitième, kézaco, déjà ? J’ai réécouté. Ah c’est cela, moi ? Léger, étourdi ? En *sol* majeur ? Mais oui, c’est cela. Très ternaire, Jaco, très en *sol* majeur. Et le finale, à toute vitesse, impatient, le Jaco, vite, vite, tout de suite ! Allegro vivace !

» Voilà, je t’ai écrit. Ensuite j’irai chercher B* au lycée. Il y a deux B* : celui des vacances, joyeux, ouvert, tendre, et le B* de l’année, taciturne et inquiet. Il montera dans ma voiture japonaise qui ne penche pas dans les virages. Je lui demanderai comment s’est passée

cette journée d'élève de seconde ; il me répondra quelques monosyllabes tout juste grognés, et ne saura pas que j'ai parlé de lui à G*.

» Et puis le temps passera, comme le reste.

» J. »

Cette lettre un peu larmoyante est restée sans réponse. Elle n'en appelait pas, je l'avoue. Mais j'aurais retrouvé avec plaisir son écriture fine et soignée. Je n'ai gardé aucune de ses lettres. (Un jour, je suis monté au grenier, j'ai regardé les cartons de lettres, restés en l'état depuis le dernier déménagement, dix ans plus tôt, et j'ai décidé de tout jeter. Si je n'avais pas rouvert la moindre de ces lettres en dix ans, c'est que je n'en avais pas besoin. J'ai passé la nuit à en relire des dizaines... Que de morts derrière soi ! Que de jeunes morts ! Certaines personnes, je les avais tout à fait oubliées. Des prénoms désormais inconnus, des amours enterrées. Au matin, j'ai rempli trois grands sacs de plastique bleu, que les éboueurs ont emportés quelques heures plus tard.)

[*Apprendre 4 Elles 2*] Ma deuxième initiatrice s'appelait E*. J'avais vingt-trois ans. Ses deux filles étaient à peine plus jeunes que moi. Elle avait des cheveux auburn, le corps un peu fatigué, la voix cassée par les Gauloises. Elle était passablement déglinguée, très portée sur l'alcool, auquel elle ajoutait parfois un comprimé de Valium pour perdre la tête tout à fait.

Elle s'est jetée, comme on dit, sur moi. Un amant de quinze ans plus jeune ! Parlons-en : l'amant de quinze ans plus jeune n'était pas une bonne affaire. Les deux ou trois premières semaines furent un fiasco permanent. Rien n'y faisait. Mon échec la plongeait dans des crises d'angoisse qui me terrorisaient : sa respiration se bloquait, jusqu'à ce que je la secoue en criant. Puis elle recommençait ses travaux d'approche, pas plus fructueux. Elle se tournait vers le mur, se masturbait et s'endormait. J'avais une heure de tranquillité devant moi.

Un jour le désir se décida. Je n'ai pas cherché à connaître les raisons de son retard, non plus que de son apparition brutale, presque sauvage : ce n'était qu'une péripétie sans importance. C'est alors qu'E* m'apprit ce que je devais savoir pour la satisfaire. J'étais très intéressé, aux deux sens du mot. Quant à elle, c'était une virtuose de la volupté, comme je n'en ai jamais plus rencontré. Sa capacité de jouir était

surhumaine : ce n'était plus un don, car en cette matière la nature est parfois prodigue, c'était une bizarrerie physiologique. Parfois, il m'arrivait d'en sourire, et même d'en rire – tandis qu'elle en pleurait. Elle parvenait à un état qu'elle appelait une « *crête* », qu'elle parcourait sans se lasser, de pic en pic. Je n'ai jamais su ce qui se serait passé au-delà des limites de ma propre résistance.

Jusqu'alors, une femme ne m'était apparue que sous l'éclairage de mon plaisir ; et je lui donnais le sien de la manière qui lui convenait. C'était un court chapitre d'un livre dont l'épaisseur, certes, croissait à chaque nouvelle liaison, mais dont je n'avais pas imaginé qu'une seule femme pourrait être l'auteur unique. E* était une encyclopédie du plaisir en deux parties : la manière de le prendre et la manière de le donner. On classe les êtres en fonction de leur manière de parvenir à la jouissance, de leur sensibilité, de leurs goûts, de leurs tendances, de leurs perversions. Les voyeurs, les masochistes, les passifs et les actifs... Elle était de toutes les catégories, sans prédilection ni préférence. Quant à son corps, il n'était qu'une seule et unique *zone érogène*, coudes et talons compris. Plus tard, je devais m'émerveiller de la diversité que revêtent la jouissance féminine et son mystère ; il me reviendra en mémoire que, dans son antre de l'avenue Ledru-Rollin, E* était tout cela, et qu'elle m'avait fait voyager autour de sa chambre.

L'aventure s'est mal terminée. Lorsque j'ai dû me plonger dans le Gaffiot pour aider son aînée à finir sa version latine, j'ai pris peur – et la fuite. Soudain l'horizon se bouchait... L'orage éclata une nuit. Je revois E*, en très petite tenue, courant derrière moi dans l'avenue, et me criant à toute force de revenir. Moi en Joseph, elle en femme de Putiphar... (C'était l'été, je n'avais pas de manteau, grâce à Dieu.)

[*Apprendre 5 Elles 3*] Ma troisième initiation prit les traits de cette professeur de gymnastique que j'ai évoquée. Je n'avais pas vingt-six ans, et je venais de traverser une si longue période de chasteté que j'avais oublié l'amour, du moins dans ce qu'il a de sexuel, ou plus exactement de génital. Ma jeune femme A* était tombée malade. Je n'ai pas l'intention (le désir) de raconter ici ce que furent cette maladie, cette agonie, cette mort. Six gros mois s'étaient écoulés entre les premiers symptômes et son enterrement dans un minuscule cimetière de campagne. Six mois de continence involontaire, automatique, forcée, presque inconsciente, que venaient seulement troubler, de manière inopinée, les érections honteuses que j'avais lorsque je lui faisais ses

intramusculaires de morphine. Nous étions au mois de mai. J'étais sans travail, elle était morte. Je passai plusieurs semaines chez l'un ou l'autre, quelques jours à chaque fois, parfois davantage ; inutile de reconstituer l'itinéraire suivi : c'était un mouvement brownien. Un oncle m'avait prêté une petite voiture italienne très rapide dans laquelle je sautais dès que l'angoisse se déclarait. Je suis allé voir la vieille tante Bi, qui m'a fait le coup de la pleureuse patentée ; elle ne connaissait pas ma femme, mais sa jeunesse et sa beauté, dont elle avait entendu parler, l'aidaient à verser des larmes qui ne fussent pas entièrement postiches. Elle m'a fait dîner d'une bonne livre de *prosciutto*, qui a mis la nuit à passer. Le lendemain, j'ai démarré la petite Autobianchi, et foncé vers le sud, sans autre but que de foncer vers le sud. Arrivé à la hauteur de Rome, j'ai été submergé par l'absurdité de la situation, la vacuité du jour. C'était une noyade brutale ; ma respiration était bloquée, mes muscles s'étaient noués. J'ai fait demi-tour aussitôt. J'ai accueilli le soulagement qui tombait tranquillement sur moi comme une pluie d'été, et rallié Nice, puis la Bourgogne où j'avais appris entre-temps que devait se dérouler un mariage d'amis.

Tout avait lieu dans les champs. Tout, c'est-à-dire la fête : feux de camp, musique, sketches... J'y ai retrouvé la professeur de gymnastique, à laquelle je n'avais pas adressé la parole du temps que nous étions ensemble à la Doctrine chrétienne, et qui était assise dans l'herbe à côté de moi. Elle était simple, saine, musclée, sombre comme une Gitane. Cheveux très courts, parole directe, corps élastique comme une morale de jésuite. Nous avons bavardé en collègues près du feu, évitant soigneusement d'évoquer cette mort que je traînais derrière moi, et dont elle savait l'histoire. La nuit était tombée depuis longtemps, le temps était doux. Elle m'a pris la main, et m'a entraîné vers la tente qu'elle s'était installée assez loin. Là, elle s'est mise nue. À la lueur de la lampe-tempête, j'ai vu ses seins fermes, ses cuisses fuselées, ses fesses dures. J'étais hésitant, perplexe : que devais-je faire de tout cela ? Comment réagir à cette irruption d'images incongrues ? Et devais-je seulement réagir ? Faire les gestes d'une tendresse que je n'éprouvais pas, et qui me faisait horreur ? poser ma main ici ? là ? J'étais redevenu un adolescent puceau, frileux et pusillanime, corseté dans une indécision presque ridicule.

Il n'y avait pas d'autel, et pourtant il y eut un sacrifice : elle se mit à quatre pattes, écarta les jambes, et s'offrit. Je m'agenouillai derrière

elle, et consommai l'oblation.

Ce fut impétueux et rapide. Il me fallait trancher dans le vif, avec pour seule intention de repasser dans le monde des vivants. Elle me permit de le faire sans s'interposer, sans rien demander en retour : c'était un don, pas un échange ni un partage. Elle avait livré ses hanches à l'emprise de mes mains, son sexe à l'emportement du mien. J'avais agréé l'offrande, et fait ce qui devait être fait. La bonté de cette personne, dont je ne me rappelle même pas le nom, reste en moi comme un mystère que je ne désire pas éclaircir. Elle m'avait en quelque sorte remis dans le droit chemin. Et maintenant vis ta vie, semblait-elle me dire.

Je l'ai donc quittée sans un mot. Le lendemain seulement, alors que je retrouvais l'Autobianchi rouge dans l'herbe couverte de rosée et qu'elle chargeait sa tente dans sa 4L de professeur, elle me fit un signe. J'allai vers elle, je la remerciai ; elle ne me demanda pas de quoi.

À ces trois initiatrices, je devrais en ajouter deux.

[*Apprendre 6 Elles 4*] La toute première, A*, que j'avais connue au lycée en classe de seconde, qui m'inspira vite un amour presque dément, et un désir qui l'était tout à fait. J'appris que l'un et l'autre ne s'ajoutent pas mais se multiplient, et que le produit de cette opération arithmétique constitue une force incomparable. Notre liaison d'adolescents connut des hauts et des bas, des séparations alternativement sentimentales et géographiques, jusqu'à ce que notre mariage, survenu très tôt, lui donne une apparence de stabilité.

[*Apprendre 7 Elles 5*] Et puis une autre, en quelque sorte opposée à celle-là, puisqu'elle poussa jusqu'à l'absurde la dissociation du désir et de l'amour, et m'apprit la puissance du fantasme féminin, du désir féminin, auquel je ne prêtais aucune dimension bestiale – la bestialité me semblant alors le propre du mâle. D'elle je ne retrouve ni le nom ni les traits du visage : toute l'affaire dura une petite heure, largement comptée. Je n'ai plus en tête qu'un...

◆ [... souvenir-tableau]

Je suis à moto, porte de Clignancourt. À un feu rouge, je m'arrête le long d'une voiture, côté conducteur. Nous démarrons ensemble, et je la retrouve au feu suivant ; je regarde machinalement la conductrice ; au feu suivant, malgré le casque intégral qui me cache la moitié du visage,

elle me rend mon regard ; au feu suivant, son regard est appuyé, long. Elle est frisée, elle a la peau mate et un peu grasse. À chaque feu, dès lors, je m'arrête près de sa portière, et regarde devant moi : je sens que ses yeux me fixent. Le manège se poursuit ainsi jusqu'à la place de la République. Elle se gare rue Meslay. J'en fais autant. Nous marchons côte à côte jusqu'à la rue Volta. Elle sort ses clefs, pénètre dans son immeuble, en me tenant la porte. Je la suis ; nous montons quelques étages, très vite. Nous n'avons pas encore échangé un mot. Là, devant son appartement, avant même d'y entrer, elle défait ma ceinture, mon bouton de pantalon ; elle enfle sa clef dans la serrure ; se colle contre moi ; d'une main, tourne la clef ; de l'autre me serre ; m'entraîne à l'intérieur. Ne consent à me lâcher que pour retirer son manteau, sa jupe, sa culotte. Je la regarde, incrédule (impassible, forcément). Elle ne retire pas le haut, m'attrape par les deux pans de mon blouson, et m'attire à reculons vers le lit, s'y jette en arrière avec moi. ♦

Si la vie est un roman, alors c'est un roman d'initiation, d'apprentissage. Tout le monde apprend, comme si la vie était une technique ; nommer les choses (au fur et à mesure que le vocabulaire s'étend, la sensibilité diminue – ainsi de l'enfance au grand âge –, car le mot enferme la chose dans son étroit périmètre, comme l'araignée tue la mouche en l'entourant de sa toile), manier les objets et les êtres, plier sa main au geste efficace, déchiffrer les signes. Il est difficile de faire la part de l'initiation, de l'influence, de l'habitude... Elles se croisent, se combinent ou s'annulent. Il n'est pas rare qu'un père soit initié par son fils, un maître influencé par son élève, comme dans les fameux « *plagiats par anticipation* » de Pierre Bayard, et qu'ils contaminent leurs proches, parfois trop tôt, ou un peu tard, dans un réseau de communication si dense qu'on ne saurait plus le démêler.

[*Apprendre 8 La honte*] Les êtres vivants ne sont pas seuls à en initier d'autres. Les livres, mais aussi les sentiments, les objets, les atmosphères ou les sites, impriment leur marque dans les esprits, qui ne cessera de les reconnaître, jusqu'à l'extinction de leur activité. C'est ainsi que la religion catholique dans laquelle j'ai barboté depuis mon plus jeune âge a laissé en moi des traces indélébiles, dont la plus visible est une culpabilité devenu instinctive, et qui se double de la sensation très précise d'être innocent. L'idée de blasphème est encore présente, et je ne pourrais pas sans vergogne m'asseoir sur un autel, même

« désacralisé », ou fumer dans une église. La honte d'accomplir certains gestes demeure puissante. Ma petite expérience d'acteur a été, à cet égard, une source de souffrance : devoir simuler des sentiments devant d'autres personnes, fussent-elles des partenaires de scène, m'était pénible : je faisais le mal sans me cacher. De là, à cette époque, les rêves récurrents que je faisais : être nu en public, déféquer au milieu d'un grand restaurant... Je ne trouve pas anormal que l'Église ait longtemps excommunié les comédiens : ce sont des menteurs professionnels. Et mieux ils mentent, plus on les admire.

De même, la part d'hypocrisie, de cuisine, de mystification, qui entre dans l'écriture romanesque m'a toujours répugné, et j'ai toujours eu le plus grand mal à écrire que la marquise est sortie à cinq heures. Devoir tenir compte du temps qu'il fait dans une scène pour justifier une tenue vestimentaire me dégoûtait ; chaque péripétie que j'inventais faisait naître en moi le sentiment de commettre une indécence. Je craignais d'être vu à la fois sous une loupe et dans une lumière violente. Je n'ai d'ailleurs publié qu'un seul texte de fiction, aussi bref que possible, un petit conte inséré dans mon *Children's Corner*. Les histoires scabreuses de *Six érotiques plus un* ont toutes été vécues ou racontées. Je n'avais qu'à les remettre en forme. Écrire ce que j'avais inventé m'aurait semblé d'une insurmontable impudicité.

Je ne doute pas que le catholicisme soit à l'origine de cette honte permanente : on m'a couvert la tête de cendre bien avant que j'aie des cheveux.

[Apprendre 9 Vosges 2] De même, il n'est point de paysage qui ait eu d'influence plus profonde sur ce que je suis, ce que je sais, ce que je fais, que la forêt vosgienne. « *Les sapins en bonnets pointus / De longues robes revêtus / Comme des astrologues* » que me récitait ma mère furent longtemps tout ce que j'aimais ; leur silence, tout ce que je voulais entendre ; leur couleur sombre et triste, tout ce que j'aurais voulu peindre. Je crois bien qu'ils m'ont appris l'amour... (Leur prédisposition, je dirais même leur aptitude, à recevoir la neige, me saisissaient d'admiration. J'aurais voulu posséder des bras suffisamment forts pour supporter son poids, et rester comme eux, immobile, pacifique, bienveillant, muet.) Ils ont envahi les montagnes, remplaçant les hêtres et les chênes d'autrefois, et leur ont donné une mine de novembre permanent, résigné. Malgré les étés parfois torrides, et les hivers matifiés par la neige, les champs de jonquilles, la forêt vosgienne,

la *silva vosego*, n'est elle-même qu'émergeant du brouillard, sous la pluie, retenant le crachin qui noie les lourdes vallées, placides comme des vaches. Il y fait toujours sombre, le pied s'enfonce dans les aiguilles, foulant les coulemelles ou les *brimbelles* des chemins. Il n'y faut pas d'oiseaux, il n'y faut pas d'écureuils, il n'y faut aucun son. Les Vosges sont une montagne très vieille, qui en a fini avec ce qui bouge ou piaille. Elles sont comme un livre délaissé depuis toujours, dont les pages paraissent collées quand on l'ouvre, muettes de reproche. On y respire un air ancien et froid, saturé d'eau depuis des millénaires, rendu au grand silence hercynien qui les a vues naître – pour autant qu'elles soient jamais nées. Sous les sapins, on n'est plus dans le monde : on est dessous. Plus de villes, plus de passants, plus de livres. Mais le parfum de l'humidité et des mousses, les troncs droits à premières branches mortes, qu'on fait craquer d'un geste sec de la main, dans un claquement qui emplît brutalement la forêt réprobatrice, avant de lui rendre son atonie de patriarche. Cette odeur, comme celle « *du vent salé qui nous donne la sensation de respirer de l'étendue* » (dans une lettre de Valéry à Gide), est telle qu'on sent les limites de son corps au milieu d'un monde sans limites – et justifie une des plus belles hypallages de la langue française : une *forêt solitaire*. Quant au son de votre voix qui se répercute sur les troncs et file se perdre dans l'humidité, il laisse croire à une sorte de rayonnement, mais en retombant vous laisse minuscule, sur place. La forêt vosgienne vous admet, mais ne vous accueille pas. Son insensibilité est absolue, son affaire est en haut, très loin, vers un ciel dont on ne peut soupçonner l'existence, et qui ne nous regarde pas. Nous sommes des lilliputiens, nous lui marchons entre les pieds, sous ses longues jupes. Nous regardons à terre, quand elle frôle les nuages. Dans cette forêt tout est vertical, transcendantal, comme au Moyen Âge : Dieu, tout là-haut, puis les arbres, et puis encore les êtres vivants, et enfin le sol, amas immémorial de pourriture. Pas d'humains, ni devant ni derrière soi, pas de route qui vous mène d'un endroit à un autre, pas de simultanéité d'actions : rien d'horizontal. Même pas de futur : dans cette forêt, on n'a pas à devenir, on est.

J'ai conservé cette même attirance pour les lieux écartés et déserts. Dès que je vois une image où, à perte de vue, ne se montrent que des champs, des arbres, des rivières, je pense que c'est là que je voudrais vivre. J'aurai toujours couru vers ces thébaïdes sans les retrouver. Pour

autant, la présence d'autres êtres sur de tels territoires inviolés n'est pas pour mettre ma paix en péril. De la ferme vosgienne, qui dominait un petit pré très pentu, enserré de *forêts profondes*, acquisition d'un de mes frères, et où j'ai passé tant de journées heureuses, on entendait un carrier qui débitait dans le granit, au burin, des bornes hectométriques. Le choc de son marteau nous parvenait nettement, lent tic-tac d'horloge. Mais cet homme était solitaire, lui aussi. Et comme tel, il n'était personne. Il était au centre d'un lac d'isolement, adjacent au nôtre, comme sont seuls deux lecteurs de livres, face à face.

Pour parvenir jusqu'à cette maison, il fallait parcourir avec prudence beaucoup de kilomètres de petites routes sinueuses – c'était entrer dans un premier cercle de silence. Puis on grimpait dans les bois par une route plus petite encore, et qui n'était empruntée que par les forestiers – deuxième cercle, plus restreint. Et puis enfin, à l'endroit où elle allait redescendre vers une autre vallée, nous garions la voiture, et terminions à pied dans un chemin défoncé qui montait, raide, dans la forêt, entre les touffes de gazon et les moraines, échouées là par d'anciens caprices de la nature, en faisant crisser sous nos pas une terre un peu rosée, mélange sableux de pauvre terre, de granit et de grès. Il fallait s'arrêter pour reprendre son souffle, d'autant que nous étions souvent chargés de valises ou de provisions. Arrivés à la maison, entourée de hautes herbes, nous étions dans un troisième cercle, protégés par les deux précédents, comme à l'intérieur d'une forteresse.

Nous retrouvions la fontaine, où coulait un mince filet d'une eau captée dans une source perdue au milieu des bois, plus haut, que nous allions d'ailleurs explorer parfois, en pénétrant dans un tunnel, un boyau de la terre. C'était le seul point d'eau de la maison. Les premiers jours, elle me paraissait mauvaise : « *C'est qu'elle est pure et n'a pas de goût* », disait ma mère ; et pourtant elle en avait un. La porte était ouverte avec une clef forgée, et l'électricité branchée à l'antique compteur. Les lumières vacillaient un peu (on prenait de petites châtaignes dès qu'on touchait un des murs gorgés d'humidité). Cela sentait le renfermé, le végétal, le brouillard et le bois.

Lorsqu'il avait acheté cette maison, cette « *ruine* », disait l'acte de vente, avec les dommages et intérêts que lui avait versés une compagnie d'assurance à la suite d'un grave accident de bicyclette, mon frère n'avait que quatorze ans. C'est donc ma mère qui s'était chargée de la meubler. Pendant des mois, ce ne furent que brocanteurs et antiquaires.

La vaisselle venait des poteries de Soufflenheim : je me rappelle que les couverts faisaient un bruit désagréable en raclant le fond vernissé, et butaient contre les décorations en relief, fraîches arabesques, marguerites naïves, épanouies, qui disaient tout le bonheur d'être alsacien.

Les hivers y étaient redoutables et comiques. Si rudes que mon père et ma mère se défilaient tous les ans, et nous y abandonnaient sous la responsabilité d'une cousine un peu plus âgée, mais sans voiture. La maison n'était chauffée que par un petit poêle à bois, situé dans la salle commune du bas. Il rougissait d'efforts, mais ne suffisait même pas à faire fondre la neige qui avait pu entrer et se déposer sur le bord intérieur d'une fenêtre après qu'on l'avait ouverte. Entrer dans son lit glacé, dans les chambres du haut, demandait un effort terrible, mais les hurlements qui jaillissaient à peu près en même temps au moment de se coucher, étaient joyeux, presque enthousiastes. C'était à qui aurait le plus froid. Une seule personne (mais qui ?) avait droit au « moine » : une bassinoire faite d'un parallélépipède de bois, qui décollait les draps, et au centre duquel était pendue une casserole emplie de braises. Les autres devaient se contenter de bouillottes. Mais moine et bouillottes exigeaient de la préparation : transfert des braises, casseroles d'eau à faire bouillir... Très vite on y renonçait : il était plus amusant de se crier de chambre en chambre la formule rituelle, lancée pour la première fois par un cousin alpiniste : « *Bonatti dans le Cervin, c'était rien à côté !* »

Il fallait autant d'entrain que de résistance pour monter à dos d'homme les pommes de terre, les pâtes, les boîtes de sardines, les mandarines et les côtelettes, dans le chemin où la neige était si épaisse qu'on y enfonçait jusqu'aux cuisses. Ce que Bonatti n'aurait pu faire, nous le faisions, et presque tous les soirs, après la journée de « ski » : de vieilles planches qui n'avaient de skis que le nom, et qu'on portait sur nos épaules jusqu'aux pistes, à quelques kilomètres de là. Faute d'argent, nous n'avions pas droit aux tire-fesses : on se poussait en canard jusqu'au sommet d'une petite colline, on glissait vite en bas, et on recommençait. À la nuit tombante, ou tombée, il fallait revenir, remonter la route forestière, jusqu'au petit chemin pentu, qui achevait de vous épuiser. Je ne dis pas qu'il n'y ait jamais eu de larmes. Croyez-vous qu'une bouteille de gaz se viderait en été, quand les journées sont longues et que la voiture est là ? Sûrement pas. La bouteille de gaz ne se

trouve vide qu'au pire moment : c'est un objet foncièrement mauvais. Là-bas, ou plutôt tout là-haut, dans l'hiver vosgien, la phrase funeste « *il n'y a plus de gaz !* » tombait dans un silence atterré, comme une déclaration de guerre du destin. Cette phrase était lancée plus souvent qu'à l'ordinaire : dès l'automne, à chaque séjour, nous chauffions la cuisine en allumant en permanence tous les feux de l'antique gazinière, four compris.

Nos maisons vosgiennes furent donc au nombre de trois : celle de ma grand-mère, la grange que mon père avait transformée en habitation acceptable, et cette ferme à bout de souffle, cachectique, qui ne survivait qu'à coups de rires, de jeux et d'ardeur. Il n'en fallait pas plus pour imprimer dans mon esprit d'enfant une image où, sur fond de silence, se confondent la nature, dure mais bienveillante, et la liberté idéale qu'elle concède. Terres pauvres, les Vosges n'intéressaient personne. Tout au plus y faisait-on du papier, y filait-on des nappes et des draps. Pour le reste, elles étaient restées identiques à elles-mêmes, depuis le néolithique : un pays de petite agriculture, modeste dans ses ambitions comme ses réussites.

À l'opposé en somme de la région sidérurgique où nous vivions pendant l'année, depuis longtemps happée par la révolution industrielle, comme tous les territoires français riches en fer ou en charbon. Happée et vidée, appauvrie en général par l'enrichissement de quelques particuliers... En tout et pour tout, les Vosges pouvaient s'enorgueillir d'avoir donné leur nom à la plus belle place de Paris¹⁰ : piètre récompense pour avoir payé rondement l'impôt révolutionnaire (ma mère tirait grande fierté de cet empressement). Quant au reste, pays oublié.

◆ [souvenir-tableau]

Une ferme vosgienne se réduit en général à une cuisine et à une chambre à coucher, basses de plafond, sombres. Les autres pièces sont secondaires, excepté le bûcher. Devant la porte de la maison, deux paires de sabots. La cuisinière à bois, dont les « feux » sont composés de cercles de fonte polis par les ans, et qu'on tire un à un avec un crochet, ronfle toute la journée ; la chaleur est suffocante – ailleurs il fait froid, mais les édredons de plume sont bien gonflés. L'oncle Jacques, celui qui disait toujours « *Ça va, mais c'est les jambes* », est assis près de la fenêtre ; il bourre sa pipe de tabac gris. Il a une ceinture de laine écrue

qui lui fait plusieurs fois le tour de la taille. La tante Lou tisonne les braises, et lui répond invariablement : « *T'as la tête fêlée.* » Lou est sa deuxième femme. La première a explosé sous ses yeux et sous une bombe, pendant la guerre, alors qu'elle traversait la cour. « *Il ne restait qu'un trou* », dit-il, en désignant l'endroit de son doigt courbé par l'arthrose. La tante prononce après réflexion : « *T'as la tête fêlée.* »

(Un jour l'oncle est mort. Il ne reste que la vieille tante, qui a une toute petite tête, très Jivaro de style, et plus ridée que celle de Beckett, si c'est possible. Elle devient folle. Elle s'appuie sur sa canne, et ne dit plus qu'un mot fataliste : « *Ainsi !* » Elle finit à l'hospice de Bruyères, complètement timbrée, les yeux méchants et perdus, le visage tout renfrogné par une haine sans objet.) ♦

Tandis que la Lorraine ci-devant allemande, elle, avait fourni de l'acier et du charbon à toute l'Europe, et même au-delà, dans la crasse et le malheur. Si les Vosges sont toutes dominées par l'idée de verticalité, le bassin lorrain est entièrement horizontal, comme les rails, les tuyaux, les plaques d'acier, mais aussi l'axe du temps qui passe, la succession des années de bénéfices financiers, la queue leu leu des travailleurs se rendant à l'usine et l'alignement des maisons ouvrières, la direction du regard vers le voisin d'en face.

Aujourd'hui encore, je sens combattre en moi ces deux directions : le devenir et l'être, l'orgueil et la passivité, l'espoir et l'ennui.

Comme tous les gens de ma génération, du moins ceux qui ont connu les Vosges ou la Corrèze, j'aurai vu passer le monde, la civilisation, d'un état à un autre, du maréchal-ferrant au réfrigérateur connecté, du foirail au parking bitumé. J'aurai entendu de mes oreilles le passage des sons discontinus, la faux, le marteau, le coq, au bruit permanent des moteurs. Je serai moi-même passé du chemin à la route.

♦ [souvenir-tableau]

Marcher sur la route. Faire du vélo. Plus on est petit, plus on a les yeux près du sol : je vois défiler, plus ou moins lentement, l'infini d'un revêtement granuleux, des gravillons, de l'asphalte lisse, du bitume. Je vois des fissures, des nids-de-poule. Tout cela est dur, hostile, sent la chute et l'écorchure. ♦

♦ [souvenir-tableau]

Au contraire, le tapis du salon, celui-là même que j'aurai sous mes pieds aujourd'hui, quoique râpé, est doux à mes genoux. Il ne faut point y glisser : il vous brûlerait la peau. Je m'y allonge pour lire, pour jouer. Son dessin, extrêmement foisonnant, est conçu sur un principe de motifs concentriques : le plus petit mesure deux centimètres à peu près, le suivant six, puis vingt, jusqu'à envahir la totalité de la surface. Mille décors compliqués, floraux, géométriques, ou plutôt géométriquement floraux, viennent perturber avec volupté le schéma général. Prolifération des boucles, des pampres, des feuilles, des calices, des rosaces, des feuilles plus ou moins découpées, des frises, des échelles, des étamines, des excroissances, des embranchements. Le fond des différents « cercles », bleu pâle, rouge, bleu foncé, autre rouge, blanc, tend à disparaître sous cette végétation luxuriante, à la Douanier Rousseau, comme s'il avait été prescrit au tisserand de ne point laisser vide plus de quelques centimètres carrés. Chaque forme explose en ramifications, à la manière dont éclate l'image d'un kaléidoscope. Je le connais mieux qu'aucune autre image, j'ai vérifié la fantastique, fantasmagorique, symétrie générale, j'ai même repéré quelques erreurs. ♦

[*Apprendre 10 Écouter 1*] Allongé sur le ventre, j'écoutais inlassablement les mêmes disques. Chaque œuvre, chaque interprète, chaque pochette de disque, avait son statut, sa couleur, ses attributs, je pourrais dire son grade, dans ma hiérarchie intérieure. Ils étaient reliés par des fils ténus et solides. La pochette des sonates pour violon de Bach, jouées par David Oïstrakh et un claveciniste nommé, je crois, Hans Pischner, reproduisait un tableau que je sais aujourd'hui être de Murillo, et représentant un tout jeune berger, ravissant, aux cheveux bouclés, assis sur un monticule, et posant sa main sur un mouton, tandis que sa longue crosse révèle son identité divine et barre tout son corps comme pour dissuader le spectateur de le prendre pour un corps d'enfant. La gravité de ce chérubin, l'inquiétude dans son regard, tourné vers la gauche alors que sa tête est tournée à droite, la paix que respire le corps du mouton, étaient associées dans mon esprit à cette musique magistrale, exempte de doute et de facilité, d'humour et de légèreté. Je l'ai toujours pensée *sérieuse*. Non point sévère comme dans l'écriture à quatre voix, mais grave et raisonnable, posée, réfléchie. Je comprendrai plus tard que toute l'écriture à trois voix, chez Bach,

respire la même sagesse. Et j'en voulais à cette pochette d'être défigurée par le grand cartouche jaune de Deutsche Grammophon, vulgaire, ostentatoire. Il insultait à mon amour pour ce jeune pasteur, à ma tendresse pour ce mouton.

◆ [souvenir-tableau]

J'ai un peu plus de vingt ans. Une revue me donne à *chroniquer* un disque des études pour piano de Saint-Saëns. Cette musique m'intéresse peu. Je n'en dis pas un mot, et me borne à commenter le tableau de Grün, très *kitsch*, qui orne la pochette. Scandale. ◆

[*Écouter 2 Nat*] J'écoutais quelques sonates de Beethoven par Yves Nat. Je ne savais pas encore qui était Yves Nat, ce qu'il devait représenter pour moi plus tard ; j'ignorais qu'il allait effacer la petite image qu'on a d'un piano français classique, délicat et perlé, académique, pour lui substituer un tableau tumultueux. Delacroix, plutôt que Meissonier. C'est pourquoi, dans ces enregistrements que j'écoutais, mats et secs comme ceux des Beatles, ses Beethoven bouillonnants et ses Schumann ombreux chantent avec une éloquence unique (mieux que Chopin, pas assez allemand pour lui). Je n'ai trouvé nulle part pareille alliance du véhément et du tendre, du bougon et de l'abandonné. Nat était un homme profond, exigeant, moral. On l'entend, on le lit dans ses Carnets. Il y a du Georges Perros en lui, et leurs arts se croisent : Nat écrivait comme Perros jouait du piano, rêveusement ; et Perros écrivait comme Nat jouait, puissamment. Perros : « *Le vain pur monte à la tête.* » Nat : « *Il y a des vies qui sentent le bouchon.* » Même ciselé, même désenchantement, même détournement du cliché. L'outil doit servir le projet : telle est la doctrine de Nat artiste. Le piano, monstre noir à quatre-vingt-huit dents, en a dévoré plus d'un. Nat, lui, entendait rester le patron. Mais au contraire de Kempff, pour lequel l'instrument, comme dans une légende dorée, rentre ses griffes et se fait docile, Nat lutte contre le piano, de toutes ses forces. Toujours le monstre renaît, et toujours il faut reprendre les armes. Son enfance de prodige, les tournées triomphales de la première partie de sa vie, ont laissé leurs marques sur le corps du virtuose. Il a fallu se refaire une éthique, après les débordements mondains, il a fallu gagner son paradis à la force des reins. Et toujours le paradis recule.

[*Écouter 3 Tino*] J'écoutais indistinctement Bach, Beethoven et Tino

Rossi dans *Petit Papa Noël*. Il ne me fait plus pleurer, mais il m'épate toujours autant. Sa voix gominée est un phénomène. Comme le gosier de Mado Robin, dont on voit une coupe dans l'*Encyclopédie de la musique* de la Pléiade. Une sorte d'aberration, un trèfle à quatre feuilles. Lorsqu'on chante, on emploie soit la voix de poitrine, soit la voix de tête (le falsetto, le fausset). Entre les deux, une rupture, nommée « passage », où les deux systèmes peuvent se combiner en voix « mixte ». Les chanteurs travaillent leur voix mixte, pour l'étendre au maximum et gommer le « passage » d'un registre à l'autre. Tino Rossi était né avec une voix mixte naturelle, qu'il a conservée sans effort, toute sa vie. Ce qui s'obtient par la plus haute maîtrise, par la technique la plus poussée, le petit Tino, petitino, l'avait trouvé dans son berceau : voix lisse, laiteuse, pour ne pas dire lactée, voix onctueuse et caressante, voix androgyne qui faisait se pâmer des femmes tout à fait femmes, voix pure de toute saillie, de toute rugosité, voix imberbe. Dieu, qui connaît son métier, ne pouvait pas faire naître cet homme ailleurs qu'en France, Corse comprise. Car Dieu savait le goût de la France pour les voix élevées. Des hautes-contre de Lully, qu'on appelle justement des « hautes-contre à la française », et qui sont des ténors très aigus (devenus rarissimes) aux barytons Martin chers à Debussy, qui sont, eux, des barytons très aigus (requis pour le rôle de Pelléas, et plus rares encore), et jusqu'à Polnareff aux blanches fesses, nous aimons pousser les voix vers le haut. Tino est la Marianne vocale de ce pays – ni plus ni moins ; et je lui garde une tendresse dont je fais rarement état...

[*Écouter 4 Rostro*] Une de mes sœurs aînées avait rapporté de Russie un disque mystérieux : la pochette était écrite en cyrillique, et je ne sais pas ce qui était joué. Mais elle m'avait dit que c'était du violoncelle, et que le musicien s'appelait Rostropovitch. Je rêvais de rencontrer cet homme dont le nom ne s'écrivait pas comme tout le monde, si j'ose dire. Ce qui fut fait depuis. Je l'ai vu vivre, j'ai parlé avec lui, j'ai appris sa mort. On ne sait pas très bien si l'âme russe existe, mais on sait qu'avec Rostropovitch s'est éteinte une âme russe. Âme morte de Gogol. Il était d'ailleurs un personnage de Gogol, entièrement biparti, pleurant d'un œil, observant de l'autre. Fin, rapide, comprenant tout, sentimental, démesuré, travailleur et paresseux, richissime et toujours fauché. Racontant des histoires, des trucs incroyables et pourtant vrais, dans un sabir épouvantable, fait de russe, d'anglais, de français, avec des

mots posés à toute vitesse les uns à côté des autres, sans aucun souci d'ordre. Pour dire que les syndicats d'orchestre américains n'ont guère le sens musical, il avait fait dévaler ce sac de noix, avec son accent d'opérette : « *Syndicats pas idées pour qualité musique beaucoup.* » Et que de larmes mêlées à tout cela, que de *r* roulés en sanglots... Évoquer ses vieux amis et leurs malheurs le faisait pleurer-rire aussitôt. « *Dimitri [Chostakovitch], essuie-glaces de voiture retirer devait, pour être volés pas.* » Et puis versant une larme de péroration : « *Pauvle Dimilli.* »

Russe, russe, russe. Mais il n'a pas toujours été cet enflammé qui faisait tout trop, jouant trop vite, trop lentement, trop fort, dans une expressivité presque monstrueuse. Quand je l'écoute (ou que je le regarde) jouer Beethoven avec Richter, autrefois, quelle tenue ! Quelle élégance ! Net, pur, mozartien comme un récit de Pouchkine. Richter avait un côté allemand, cultivé, sombre, peinant soir après soir sur les alexandrins de Racine, une droiture qui le sanglait à merveille, une virtuosité colérique, rageuse, qui contenait les élans de son partenaire dans des limites idéales. Lequel partenaire, déjà, avait un son comme on n'en avait jamais entendu. Quand, de ses immenses mains, il faisait sonner son stradivarius, le Duport, avec un archet qui paraissait plus long que tous les autres, on avait l'impression qu'ils étaient cinq, tellement il était puissant, plein, riche. Même les grands Français, qui ont formé la plus brillante école de violoncelle du monde, les Fournier, Navarra, Tortelier, avaient un son de bûcheron à côté du sien. Même Gendron. Il n'y a pas plus onctueux que le son de Rostropovitch. L'anti Casals, ce génial râpeux.

Il n'a pu éviter de naître en URSS. C'était à Bakou, en Azerbaïdjan. Il se rêvait compositeur. Hélas, si l'on peut dire, ses professeurs s'appelaient Chostakovitch et Prokofiev. Pauvle Slava : il a vite cessé de composer. Il a donné son premier concert à quinze ans, remporté des brouettées de prix, s'est marié avec une cantatrice du Bolchoï, et s'est mis à diriger. Il avait la manie de défendre les indéfendables, Soljenitsyne, entre autres, qu'il a hébergé longtemps. Il fut fait Prix Staline, mais il était mal vu du régime. Il m'a raconté (je réécris son français impossible) : « *Presque tous les artistes, musiciens, écrivains, la crème de la Russie, avaient émigré, et Staline a fait disparaître ceux qui étaient restés. On se dispute sur le nombre de millions de morts qu'il a faits. Trente, cinquante ? Et qui le système stalinien visait-il ? Ceux qui travaillaient. Ceux qui ne faisaient rien, les incapables, ont été épargnés. Ceux qui dirigeaient la vie*

artistique ne comprenaient rien à l'art. Et ce qu'ils ne comprenaient pas était forcément mauvais. Voyez Chostakovitch, Prokofiev : ils n'avaient pas le droit de composer parce qu'ils n'étaient pas compris de ceux qui avaient le pouvoir. Je vais vous raconter une histoire que je n'ai jamais racontée. J'avais un imprésario en Amérique, Sol Hurok, que j'aimais comme un père, et qui était un grand bonhomme ; il travaillait aussi avec Chaliapine, Stravinsky, Heifetz, Stern... Il me propose de faire une tournée aux États-Unis. Je lui dis que je ne peux pas dire oui, parce que le ministère russe doit me donner son autorisation. En attendant, me répond Hurok, pouvez-vous me donner votre programme ? Bien sûr : suite de Bach, sonate de Brahms, de Prokofiev, de Chostakovitch, et quelques petites choses. J'avais joué tout ça mille fois. Le ministère donne son accord pour la tournée (je ne conservais que deux cents dollars de chaque cachet, et le ministère empochait le reste), mais apprend que j'ai donné mon programme : "Nous savons que vous l'avez donné à votre imprésario ! Sans notre autorisation ! De quel droit ? Vous ne partirez jamais plus ! Nous avons ordonné à Hurok d'annuler le programme ! Vous devez fixer un autre programme, et il passera par nous !" Ils ne savaient pas de quoi il était composé, mais Hurok leur avait avoué qu'il l'avait déjà. J'ai dit : "D'accord, veuillez noter mon nouveau programme." Et je dicte : "Suite de Bach n° 9 [il n'y en a que six], sonate pour violoncelle n° 3 de Mozart [il n'y en a pas une seule], entracte, puis de la musique russe : quelques sonates pour violoncelle de Scriabine [qui n'en a pas écrit]." Ils ont noté, envoyé le programme à Hurok, qui était fou furieux, mais qui a compris ce que cela signifiait. Il a imprimé le vrai. Évidemment, le ministère a fini par savoir que j'avais joué ce qui était prévu. Et à mon retour ils ont fait un scandale dont on se souvient encore, ils ont voulu me mettre en prison... Tels étaient les responsables russes. Tout de même, sous l'ancien régime, les affaires professionnelles étaient tenues par des gens qui savaient leur métier ! Le système communiste et les millions de tués ont rendu le peuple russe défectueux. » Ce n'est peut-être pas le mot qu'il voulait dire ? « Si : défectueux, exactement. Ils ne savent pas travailler, ils ne savent rien faire. Un étranger arrive dans un village ; les gens sont affamés. "Pourquoi n'achetez-vous pas une vache ?" Ils disent : "On ne nous donnera pas de quoi la nourrir." On répond : "Mais vous avez des pâturages magnifiques !" Non. Ils veulent qu'on leur envoie de la nourriture pour leur vache. Sous les communistes, on disait : "Nous faisons semblant de travailler, et nos chefs font semblant de nous payer." »

Il s'est exilé. On l'a déchu de sa nationalité pour « actes portant systématiquement préjudice au prestige de l'URSS ». On suppose qu'il ne

s'agit pas de sa manière de jouer Schubert, qui avait plutôt tendance à lui faire honneur, à l'Union. Il a passé dix-sept ans à la tête de l'orchestre de Washington. Il travaillait comme un damné, acceptait tous les contrats. Il avait des maisons en ordre de marche dans une dizaine de pays du monde, des secrétaires, des fondations humanitaires. Il a financé un musée Chostakovitch à Saint-Petersbourg, dans l'ancienne maison du compositeur, qu'il a rachetée. Il fallait inlassablement alimenter les comptes en banque. Il a passé sa vie en voyage : *« Chaque pays est ma maison. De toute façon je vis en avion. Mon adresse, c'est : Air France. Je connais les pilotes, les hôteses. »* Il fallait le voir dans son appartement parisien, avenue Georges-Mandel, où *« tout est russe, sauf le piano et les alcools »*. Dans l'entrée, aussi riche en dorures qu'un ministère, et au pavement de marbre qui rendait anecdotiques les sols des églises vénitiennes, il m'a montré six valises énormes, posées sur des piétements chromés, tout autour d'une vaste table très encombrée. Sur chacune d'elles, une étiquette : *« Paris-Londres », « Paris-Lisbonne »...* *« Voici mes valises. Il y en a une pour chacun de mes prochains voyages. »* Il en ouvre plusieurs. *« Vous voyez, il y a toutes les partitions de chaque concert. »* Il y a aussi des médicaments, des boîtes de gingembre, beaucoup de boîtes de gingembre... *« Venez, je vais vous montrer mes papiers. »* Il ouvre une porte, électriquement verrouillée. *« Regardez, je n'ai jamais montré ça à personne. Tout est là. »* La pièce est encombrée, jonchée de dossiers, de papiers divers, dans un invraisemblable fouillis, comme après un cambriolage. *« Cela paraît en désordre, mais je sais où trouver chaque document. Moi seul. D'ailleurs, la femme n'a pas le droit d'entrer ici. »* (Difficile de dire qui désignait *« la femme »*, de son épouse ou de la femme de ménage.)

En 1989, il a joué Bach devant le mur de Berlin et les télévisions. C'était plus fort que Bernard Kouchner avec ses sacs de riz. L'année suivante il a été réhabilité par Gorbatchev ; il était docteur *honoris causa* d'une quarantaine d'universités, a commandé et créé des dizaines d'œuvres : il a pu retourner dans son pays. Plus tard, il a défendu Vladimir Poutine, dont il a dit qu'au moins, *« ce n'est pas un voleur »*. Il ajoute : *« Si vous savez ce qu'on a pu voler, en Russie, depuis 1991 ! Énormément ! Tout ! Les gens sont devenus des milliardaires en un rien de temps ! Vous arrivez dans un village, où les habitants n'ont rien ; pour quelques pièces, vous emmenez quelques hommes dans la forêt, vous leur faites scier les arbres, que vous mettez dans autant de camions que vous voulez, et vous partez*

avec. C'est simple. Ou bien vous louez un bateau, et vous le revendez ailleurs. Ce qui s'est passé avec le bois s'est passé avec l'argent, les diamants, tout. Les usines ont été vendues en cachette, pour des bouchées de pain, revendues des fortunes. » Et c'est dans ce pays de voleurs, mais dont il parlait la langue sans accent, qu'il est reparti mourir.

[*Écouter 5 Gulda*] Parmi les musiciens que j'ai admirés, il en est beaucoup que je n'ai jamais rencontrés. Morts trop tôt, ou inaccessibles (du moins le pensais-je) : Karajan, Bernstein, Kleiber, Schwartzkopf, Fischer-Dieskau, Gould et bien d'autres... J'aurais bien voulu passer quelques jours avec Friedrich Gulda, le meilleur pianiste mozartien que j'aie entendu. Il disait qu'il faut à Mozart un jeu « *vivant, courageux, délicat* ». Il avait tout cela, et bien plus encore. Il était amoureux, énergique, lyrique, enfantin, viril, rigolard, noble. Il avait Mozart et le chant dans le corps, savait ce que sont boucles et traits, savait l'égalité des notes d'une mélodie, la puissance d'une basse assenée comme il faut. Il est plus difficile à un pianiste de bien jouer Mozart qu'à un riche de pénétrer dans le royaume des Cieux. On a cette grâce ou non : Mozart consacre la victoire du jansénisme. Gulda était né avec l'art de faire chanter une simple gamme, de jouer très vite sans que cela paraisse précipité, d'être violent sans être brutal, de répéter dix accords sans qu'ils paraissent identiques, de dérouler des kilomètres d'arpèges sans qu'ils se transforment en exercices, d'être souple sans être mou, de piquer des notes sans ressembler à la voisine jouant la *Marche turque*, d'appuyer sans écraser, de rythmer sans trépigner, d'être tendre mais pas mièvre, beau mais pas joli, noble, pas prétentieux. L'art d'avoir conscience de tout, et de rester instinctif... Les doigts doivent le faire seuls, sans intervention de l'esprit, obéir à des lois aussi compliquées que nombreuses avec le même naturel qu'un objet obéissant à la gravité. D'ailleurs on ne sache pas que Gulda ait été particulièrement intelligent. Tout le corps doit avoir du goût. À côté de cela, il pouvait se ramollir, jusqu'à la flaque, jusqu'au grotesque, surtout à la fin de sa vie, quand il commettait des obscénités avec sa main droite – car sa main gauche restait parfaite, exemplaire, inaccessible ; ou quand il improvisait ses longs machins bouledégommiques, sirupeux. On a beaucoup parlé de « *clarté* » à son propos, et singulièrement dans sa manière de jouer Debussy. On l'a rapproché de Boulez. On a parlé de « *nouveauté* ». Ce qui était surtout nouveau : un genre d'attaque,

parfois imperceptible, dans les basses, parfois percussive et sèche. Cette manière d'aborder le clavier était inhabituelle, intéressante, parfois incongrue. On ne sait trop si Gulda contrevenait aux habitudes ou au style. Mais il contrevenait. J'ai vu un DVD qui lui était consacré : il joue Bach au clavicorde amplifié, souffle dans une flûte à bec ou un sax baryton, dirige Mozart du piano, raconte qu'il a annoncé son décès parce qu'en Autriche, pour être quelqu'un de bien, il faut être mort. On le voit jouer tout nu, en duo avec une batteuse terrifiante, nue elle aussi. Il parle, il réfléchit, il raconte, parle de ses femmes, de ses amis, de son argent (sa Rolex quand il joue Mozart, c'est infect). On entend des morceaux de son concerto pour violoncelle, qui ne vaut pas tripette. Et l'on se dit : c'est libre, ça bouillonne, ça va où ça peut, c'est la vie.

Quant à Martha Argerich, sa meilleure disciple, je ne l'ai vue que lors d'un dîner de trois ou quatre heures : elle n'a pas eu le temps d'être brillante. Krivine dit d'elle : « *Martha a un cerveau au bout de chaque doigt* », ce qui laisse entendre qu'elle ne l'a pas dans le crâne.

J'en ai rencontré cent autres. Avec eux, j'ai parlé, voyagé, parfois travaillé ; mon opinion sur eux s'en est trouvée moins pauvre, moins rigide. J'ai vu comment ils pensaient, comment ils réagissaient, comment ils vivaient, et avec qui ; j'ai mesuré l'épaisseur déconcertante des strates dont ils étaient constitués, et discerné ce qui relevait des constantes ou ressortissait aux variables. Ainsi, l'image que je pouvais m'en faire était moins définitive que si je l'avais passée au fixatif du temps et de la répétition. Je me lasse de mes propres réactions, dont l'automatisme s'use et me fatigue. Qu'on prononce un nom, et je vois aussitôt sa fiche apparaître devant mes yeux, toujours la même, et depuis si longtemps ! Elle peut être détaillée ou ne comporter qu'un mot, un adjectif, une métaphore : n'importe, elle m'a suivi toute ma vie, associée à ce nom, comme une épithète homérique. Il est probable que l'entrée dans la vieillesse, cette seconde adolescence, où l'on n'est plus un homme au milieu des autres, mais pas encore un vieux tout seul dans sa maison, soit marquée par l'incapacité progressive de changer d'image : la côte de porc est à la purée, Hugo est ampoulé, les garagistes sont des escrocs. Ces espèces de syntagmes figés, comme ceux qui faisaient tout le jugement de ma mère, finissent par tenir lieu de réalités incontestables. Il n'est pas douteux que la terre est basse et la mer toujours recommencée. Il y a de la repensée dans la redite, et la langue française ne s'y trompe pas lorsqu'elle considère qu'une

photographie, qui reproduira éternellement le même moment immobilisé, un *instantané*, est un *cliché*. Parfois, écœuré par mes propres convictions, que rien de vécu ne venait entamer, qu'aucune rencontre ne pouvait infléchir, il m'est arrivé d'en changer. Oui, me suis-je dit un jour, il y a de bonne musique dans Gershwin ; non, tout Picasso n'est pas génial. J'ai senti passer un air frais sur mon visage – comme lorsque, fervent amateur de professionnelles, surtout celles d'Amsterdam, qui savent tenir une conversation dans un anglais impeccable, et conservent une dignité parfaite jusque dans la plus basse besogne, je me dirigeais délibérément vers un genre de filles opposé à celui qui me plaisait naturellement, pour n'avoir plus contre moi le corps long et souple que je recherchais, mais au contraire de la graisse à pétrir, un visage lourdement maquillé, de gros seins décourageants. (Pour dire la vérité, si je n'hésite plus à juger tel Picasso peu inspiré, il m'est difficile de prétendre longtemps que Gershwin soit un grand compositeur. Les inclinations conservent une puissance invincible, et je reviens à mes vieilles lunes avec autant de délectation que lorsque je les avais quittées. Ne jamais changer, *parole de vivant* !)

Les chefs d'orchestre forment une caste fermée parmi les musiciens. Une caste de sans-castes, puisque leur métier se définit par ce qu'ils en font, et que chacun le conçoit à sa manière. Parmi eux, il se rencontre des hommes d'affaires, des officiers prussiens, des fous, des danseurs, des piétons, des fonctionnaires, des *self-made-men*, des philosophes, des sculpteurs, comme le règne végétal voit côte à côte des perce-neige et des baobabs ; et tout cela sans préjudice de leur talent. Néanmoins, le souci de la carrière semble leur avoir été conféré tout ensemble avec la baguette. Henri Jeanson disait : « *Je connais des producteurs de cinéma ruinés, je n'en connais pas de pauvre.* » De même, certains chefs dirigent sans baguette, mais aucun n'est indifférent à son évolution professionnelle. Cela tient à ce que leur *emploi* est ruineux par nature, car un chef sans orchestre n'est plus qu'un vulgaire quidam, et qu'il faut avoir de bonnes raisons pour risquer tant d'argent sur leur tête. (Remarquons la rareté des chefs d'orchestre amateurs : des hommes politiques pour la plupart, Edward Heath, Lionel Stoléru, Jacques Attali : on leur confie des *phalanges* par gratitude pour services rendus. Un chef d'orchestre amateur s'appelle un chef de chœur.) Un chef qui ne serait pas carriériste devrait rapidement renoncer à diriger.

[*Écouter 6 Karajan*] De tous les carriéristes, Herbert von Karajan a été

le plus brillant. Je dis brillant à dessein, car il fut le premier dans l'histoire à être profondément, complètement, passionnément *bling-bling*. Et sans doute le plus préoccupé de soi-même. Les voitures rapides, les yachts, les avions, les villas, il avait tout cela. Il avait l'obsession de son corps, faisait du sport, pratiquait le yoga. Dans une émission de télévision, on le voit filmer ses propres mains. La maladie le paniquait : il ne pouvait pas rendre visite à un ami opéré – mais lui payait le meilleur hôpital. La compétition l'excitait, il s'inscrivait à toutes les régates possibles, pilotait lui-même son biréacteur, avec sa famille dedans – atterrissant à Karlsruhe alors qu'il croyait être à Stuttgart. Il était passionné de gadgets, de technique : il achetait le dernier modèle de tout ce qui se présentait, et même des prototypes non encore commercialisés, magnétophones, caméras, micros, bancs de montage (son et image), tout le fourbi. Et sa troisième femme, Éliette, était mannequin. Histoire connue, homme « moderne ». À chaque fois qu'une amélioration technique se présentait, le microsillon, la stéréo, le CD, il réenregistrait des cycles entiers de symphonies, ou des tubes : cinq fois les neuf symphonies de Beethoven, sept fois la Cinquième ; huit fois la Sixième de Tchaïkovski... Il était un maniaque de la prise de son ; dans les *Variations pour orchestre* op. 31 de Schoenberg, il est allé jusqu'à changer l'emplacement des micros à chaque variation, pour faire mieux sonner l'orchestre.

Son mot : contrôle. Contrôle de l'orchestre, des programmes, de la production, de la prise de son, de la mise en scène. Peut-être a-t-il regretté secrètement de ne pas être derrière Beethoven écrivant ses symphonies. Mon cher Ludwig, votre croisement de tierces, là, dans votre *Eroica*, est proscrit par les traités d'harmonie...

Dans les films, surtout les horribles Clouzot en *play-back*, il privilégie les rangées d'instruments identiques, douze contrebasses alignées, archets bien parallèles, comme si la force venait de la masse, de l'absence d'individus, comme si l'orchestre était une armée. Il y a du Prussien chez cet Autrichien. Dans la Neuvième symphonie de Beethoven, quand les chœurs entrent, chantant sans partition, tous habillés de la même manière, avec le même pli à tous les foulards, toutes les bouches hurlant ensemble « *Alle Menschen werden Brüder...* » (tous les hommes deviennent frères...), on frissonne, on entend le bruit des bottes, et l'on se dit : je ne veux être le frère de personne, je voudrais rentrer chez moi...

Dans ses Mémoires, très rose bonbon, Éliette von Karajan, qui fut sa femme pendant quarante ans, décrit un homme ferme et tendre, un roc bonne pâte en somme... Ces choses sont impossibles, mais surviennent peut-être, surtout dans la mémoire. La biographie de Pierre-Jean Remy le montre tout différent, inflexible, d'une ambition implacable. Quand il fera sa traversée du désert, consécutive à sa double adhésion au parti nazi (en Autriche et en Allemagne, deux précautions valant mieux qu'une), quand il paiera ce qui ne lui est apparu, somme toute, qu'une erreur de calcul, quand il aura tout juste de quoi se nourrir, il en profitera toujours pour travailler. Or, chez lui, la mémoire est stupéfiante, comme chez Toscanini et Sabata, ses maîtres, et quelques autres... Cela signifie qu'une partition apprise est sue, définitivement. Quand on sait ce que représente le répertoire d'un chef dans sa carrière, on mesure que, décidément, Karajan avait tous les atouts en main : la beauté, le talent, la puissance intellectuelle, la mémoire, la santé, l'autorité, la puissance de travail... C'est pourquoi Dieu, le Perspicace, l'attaque méchamment dans son corps, à la fin de sa vie, faisant de ses journées un véritable calvaire.

Il s'était fait un personnage, avec ses petites marques de fabrique, ses marottes : le col roulé blanc, l'habitude de diriger par cœur les yeux fermés, de toujours quitter le concert par la porte de derrière, d'enregistrer une œuvre avant de la donner en concert, et non après, comme tout le monde... Il était le type même de l'autocrate, aimant à exercer le pouvoir directement : en plus de la direction d'orchestre, qui aurait pu assouvir ses penchants, il a créé à son usage le festival de Pâques de Salzbourg, où il dirigeait, programmat, mettait en scène ; il avait son studio de montage cinématographique à domicile, sa maison de production, et ce goût spécial pour des artistes découverts dans le secret de ses auditions privées (Janowitz, Behrens, Mutter, Tomowa-Sintow, Baltsa et bien d'autres)... La rupture avec la Philharmonie de Berlin, dont il s'était fait nommer chef à vie, s'est jouée sur une question de pouvoir.

Mais Karajan n'était pas seulement un homme d'affaires extrêmement avisé, tourné vers les techniques de pointe, un patron richissime, un magnat du disque et de l'audiovisuel (neuf cents enregistrements, cent vingt millions de disques vendus), il était *aussi* un musicien. Car si la musique est une industrie, elle est aussi un art. Karajan s'y est illustré avec plus de grandeur qu'il n'aurait pu le faire

dans le business – où s'épanouissent bien des médiocres. On l'a dit un chef froid ; c'est qu'il se montrait hédoniste, à la grecque, préoccupé uniquement de beauté sonore, de somptuosité sonore, et assez peu de « drame ». On a prétendu (en Allemagne surtout, mais aussi aux États-Unis) qu'il n'avait pas de style ; c'est qu'il dirigeait Bach comme Brahms et Wagner comme Beethoven. Il est né sous l'étoile de Toscanini et de Sabata, mais Furtwängler, qui est leur strict opposé, et fut son rival de toujours, était passé par là. Imaginez un écrivain qui aurait subi l'influence double de Gide et de Céline... N'importe, on s'est beaucoup mépris sur son compte, on a immobilisé sa trajectoire, et rarement établi de hiérarchie. Ses Mozart des années cinquante restent des chefs-d'œuvre d'alacrité (en vieillissant, il avait terriblement ralenti ses tempos). On l'a dit symphoniste parce qu'il dirigeait un orchestre ; il était un lyrique, qui déclarait aimer par-dessus tout l'opéra italien. Ses distributions plaident pour lui. Car s'il s'est contenté de peu, en matière de pianistes, il a eu les meilleurs chanteurs du monde. Par ailleurs, sa musique symphonique allemande a une allure folle, elle est parfois fantastiquement efficace. Ses interprétations de l'École de Vienne restent inégalées. Il dirigeait des œuvres qui lui échappaient, les *Brandebourgeois*, les *Quatre Saisons*, les valse de Strauss – mais pouvait-il les éviter ? Il ne faut pas oublier ses Bruckner presque mystiques à force de tragique (moins que ceux de Celibidache, néanmoins), des Beethoven dopés à la vitamine (moins que ceux de Carlos Kleiber, pourtant), des Mozart exquis (moins que ceux de Krips, toutefois), et des Schubert profonds comme des tombeaux (moins que ceux de Furtwängler, cela dit). La vérité est qu'il n'était pas le plus grand chef du monde ; mais ceux qui ont fait mieux que lui n'étaient pas toujours taillés pour la célébrité planétaire ; la vérité est aussi que l'Orchestre philharmonique de Berlin a gagné d'un côté ce qu'il perdait de l'autre (splendeur sonore contre justesse stylistique) ; la vérité est enfin que Karajan a trop fait pour son image, et qu'une chevelure argentée et une gestique élégante ne prouvent rien. Sa notoriété s'est retournée contre lui. On a trop attendu ; il a trop peu donné, et pas ce qu'il fallait : de l'émotion. Faire de la musique ne consiste pas seulement à exiger que l'on interrompe la circulation du métro pendant une représentation (à cause du bruit, bien entendu), ni à grogner parce que, pour vedette qu'on soit, on n'obtient pas satisfaction. La musique demande une hauteur de vue, une économie de moyens que Karajan n'a pas

conservées en progressant. Un seul verbe, pour le musicien : soustraire. Un seul, pour lui : multiplier. Il a multiplié son talent pour la musique par son talent pour les affaires. Le résultat est considérable, mais pas essentiel.

◆ [souvenir-tableau]

Je suis avec Menuhin dans le salon de son hôtel. Il est l'homme le plus détendu, intelligent sans effort, amusé et amusant. Il vient de comparer la mauvaise musique au sucre blanc, sans vertu alimentaire, mauvais pour la santé, sans goût, identique partout, alors que le miel, un fruit, un légume, a chacun sa saveur. Y aurait-il des chefs d'orchestre aussi peu nutritifs, aussi nuisibles ? Karajan ? Il ne me suit pas sur ce terrain ; se contente de me dire en souriant : *« Il était un poseur, se pavanait comme ces splendides chevaux autrichiens, frémissant des narines... »* ◆

[Perdant] Le rêve, en somme : être assez fat pour se pavaner comme un cheval. Être enfin du côté du manche ! Porter le casque du CRS ou l'hermine du juge, fumer le cigare du banquier, passer rapidement dans le couloir de l'hôpital, toute blouse ouverte, entre les portes des chambres où gisent les malades, au lieu d'être le sempiternel cancéreux... Ce sont là des éclairs de désir, des bouffées d'oxygène qui gonflent la poitrine – et surprennent avec la soudaineté d'un ressouvenir. Je songe à Godard, avouant qu'il est obligé de payer des partenaires de tennis, et disant : *« Si je forme un numéro sur ce téléphone, vous pouvez être sûr que cela va sonner occupé. »* Une sorte de malchance qui vous suit depuis votre naissance, et freine, bloque, casse ce que vous êtes, vous maintient toujours face au petit écriteau : *« Parlez devant l'hygiaphone. »* Celui qui est de l'autre côté du guichet a la main sur le précieux tampon, et retrouve certainement ses amis sur le court de tennis. (S'il se trouve des gens pour installer un bar dans leur salon, c'est bien pour pouvoir enfin passer derrière.)

Passé cette vague d'air frais, la malédiction retrouve ses droits ; chacun reprend sa place : les gagnants ici, le perdant là.

Les plus « admirables » sont ceux qui se sont dessiné un projet de carrière, et l'ont observé, se tenant à des décisions prises dans leur jeunesse, sans jamais renoncer ni s'autoriser le moindre détour ; ceux qui font des brouillons et des plans avant de les mettre en œuvre ; ceux qui n'abandonnent jamais un travail en cours. Ils ouvrent et alimentent un plan d'épargne retraite dès leur vingtième année : ce sont des prévoyants, des calculateurs. Au lieu de quoi j'arrive sur l'obstacle sans avoir pris mon élan. Jamais préparé, toujours surpris. Qu'on ait pu me

faire confiance, comme le fit Louis Dandrel à chacune des grandes étapes de ma vie¹¹, me cause beaucoup d'étonnement. Valais-je plus que je ne pensais ?

◆ [souvenir-tableau]

Étudiant, je commence à écrire des livres, dont je ne dépasse pas la première phrase. « *On ne s'ennuyait pas dans cet endroit ; peut-être aurait-il fallu s'y ennuyer davantage.* » Ou bien : « *Dans cet hôtel, les portes de communication laissaient passer les sons et les clients.* » Ou bien encore : « *Ce vieux séducteur affirmait n'avoir connu dans sa vie que trois femmes capables de le sucer correctement.* » La flamme littéraire s'éteint aussitôt. Un jour je tente de bâtir une histoire de famille construite autour de « *Petit crétin !* », qui me semble une insulte paternelle très plausible. Je n'y parviens pas. ◆

[Adapté l'existant] Une page entièrement blanche m'était hostile. Il me fallait partir d'une donnée : une phrase, une question, un objet de commentaire, un original à transformer. Alors, les paresseux engrenages de mon imagination se mettaient à tourner, et s'entraînaient les uns les autres. La situation idéale était d'avoir à traduire une langue que je ne connais pas. Un ami m'a envoyé pendant un an la phrase allemande qu'il découvrait chaque matin sur son calendrier. Grâce aux sonorités, aux mots transparents, et au peu de vocabulaire que m'avaient enseigné les lieder de Schubert et les cantates de Bach, *Welt, ich bin, Gott, Geist, Frau, Böse*, j'inventais une traduction. Le résultat, supposé-je, n'a rien à voir avec l'original, ou le cas échéant par accident, mais ne manque pas de vraisemblance :

« *Die meisten Menschen denken hauptsächlich über das nach, was die anderen Menschen über sie denken* » (Sean Connery). « Les hommes supérieurs gardent la tête haute devant ceux qui les remercient. »

« *Man kann Probleme nicht mit Methoden lösen, die sie geschaffen haben* » (Albert Einstein). « La meilleure manière de résoudre un problème est d'oublier son énoncé. »

« *Die Stärke des Charakters ist oft nichts anderes als eine Schwäche des Gefühls* » (Arthur Schnitzler). « La force d'un personnage n'est rien d'autre qu'une illusion d'optique. »

« *Was man zu verstehen gelernt hat, fürchtet man nicht mehr* » (Marie Curie). « Ce qui est difficile à comprendre, c'est la manière de faire les

confitures de fruits. »

« *Alle Lebewesen außer dem Menschen wissen, dass der Hauptzweck des Lebens darin besteht, es zu genießen* » (Samuel Butler). « Les hommes médiocres enchaînent les amours sans voir que leur tête est encombrée des précédentes. Un homme de génie les efface au fur et à mesure. »

« *Es ist leicht, ein Werk zu kritisieren. Aber es ist schwer, es zu würdigen* » (Vauvenargues). « Il est aisé de critiquer un ouvrage ; mais s'il est long, cela prend du temps. »

« *Die Wahrheit ist selten so oder so. Meistens ist sie so und so* », (Geraldine Chaplin). « La vieillesse se vit d'une manière ou d'une autre ; la mienne, je la vis des deux manières à la fois. »

« *Damit sich zwanzig Menschen spezialisieren, ist es nötig, dass fünf zu überragenden Höchstleistungen fähig sind* » (Pierre de Coubertin). « Je vous fiche mon billet que sur vingt athlètes spécialisés, répertoriés comme tels, vous n'en trouverez pas cinq qui ne soient de vrais sacs à dope. »

Ce besoin de m'appuyer sur une donnée existante ne m'a pas quitté tout à fait. Je suppose que cette dépendance est fréquente, et que d'autres sont pareillement excités, notamment par une lecture, comme au lycée un nerf de grenouille par une impulsion électrique. Aujourd'hui encore, il suffit qu'on me parle d'une dissertation ou d'une thèse pour que je brûle de la traiter moi-même. Tout m'est étincelle, et je *flambe comme un genièvre*. Lorsque j'étais enfant, cela se traduisait par un besoin fébrile, et très fruste, de recopier. Ce réflexe d'appropriation a évolué, il a trouvé en Liszt son cas le plus aigu – lui qui ne pouvait voir un paysage ou tableau, lire un texte ou entendre la musique d'un autre sans aussitôt les faire siens, à sa manière gloutonne et enthousiaste. Je lui ai emboîté le pas plus d'une fois, encore qu'aujourd'hui la chose graphique surtout aiguillonne mon désir : je photographie des motifs géométriques arabes, des pieds de table, des fleurs, des moulures en stuc, des agencements de parquets, des boiseries, des tours de serrure, des rampes d'escalier (celles de l'hôtel Salé !), qui ne me serviront sans doute jamais, mais dont la beauté a su me donner la fièvre.

1. La langue française manque d'un verbe qui exprimerait le phénomène si fréquent de l'huile jaillissant hors de la poêle à frire ; on ne peut dire : « Attention, ça éclabousse ! » Et je continue à dire : « *Attention, ça chpritze !* »

2. Je dois encore faire un effort pour me le rappeler. Ce « qu » au milieu du mot suggère si fortement la droiture : équité, équerre, équilibre...

3. Leonard Bernstein, qui dirigeait, fit chanter « *Freiheit* » (liberté) en lieu et place de « *Freude* » (joie).

4. Salle Pleyel, avant de jouer, Gieseking demandait que sortent les porteurs d'étoile jaune...

5. Point de peinture plus silencieuse que celle de Vermeer, si ce n'est celles de Hammershøi et de Hopper – mais elles d'un silence terriblement angoissant. De Hammershøi il existe un *Intérieur avec femme lisant* qui vient directement de Vermeer, comme un psychotique vient du ventre chaud et liquide de sa mère. La vie consiste à passer de Vermeer à Hammershøi.

6. Il y a encore des gens pour faire paver leur couloir en carrés, et non en losanges !

7. J'ai écrit plus haut que Grossman avait raconté à quel point la guerre avait pu transformer certains êtres, dans le bon comme dans le mauvais sens. Gide a pourtant écrit dans son Journal : « *Tous les événements de la vie, comme firent également ceux de la guerre, ne servent qu'à enfoncer chacun dans son sens.* » Formule séduisante, dont il était fier au point de la reprendre au moins une fois, dans les *Interviews imaginaires*. Qu'on puisse dire une chose et son contraire, avec autant d'apparence de vérité, confirme le bien-fondé de la « suspension du jugement ». Mais si l'on suspendait son jugement, on n'écirait plus rien.

8. Cette innocente chanson des Beatles était interprétée par leur batteur Ringo Starr, qui chantait *in tune*.

9. Je n'ai jamais compris à quoi Baudelaire fait allusion lorsqu'il prétend : « *L'enfance voit tout en nouveauté ; il est toujours ivre.* » L'esprit de l'enfant est plutôt une pâte fine et molle, que marque le moindre relief sans rencontrer de résistance. Il est souvent étonné, parfois stupéfait, mais ivre, rarement.

10. On pourra se consoler de la présence incongrue d'arbres, dont cette place était absolument dépourvue du temps qu'elle s'appelait Royale, et qui bouchent la vue sur les façades, en allant voir la place Ducale de Charleville, sa sœur jumelle, épargnée par la prolifération végétale parisienne, et conservée dans son état intégralement *minéral*.

11. Je lui dois mon entrée à France Musique, alors que je n'avais que vingt et un ans, au *Monde de la musique*, quelques années plus tard ; présumé remplacer Maurice Fleuret au *Nouvel Observateur*, il se désista en ma faveur. Sa femme, Odile Cail, enfin, publia mon premier livre, et me commanda mes premières traductions.

© *Éditions Gallimard*, 2018.

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
<http://www.gallimard.fr>

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

TRAITÉ DE LA PONCTUATION FRANÇAISE, Tel, 1991.
EUREKA, généalogie et sémantique du verbe trouver, Le Cabinet des lettrés, 1995.
TOMBEAU DE VERLAINE, Le Cabinet des lettrés, 1996.
CHILDREN'S CORNER, Haute Enfance, 1997.
DE LA MUSIQUE, écrits I, L'Infini, 1998.
LES GISANTS, sur « La mort des amants » de Baudelaire, Le Cabinet des lettrés, 2001.
FACE À FACE, L'Un et l'autre, 2003 (« Folio », no 4300).
SUR LEONHARDT, essai biographique, L'Infini, 2009.
SIX ÉROTIQUES PLUS UN, Le Cabinet des lettrés, 2012.
THÉORIE DES MOTS CROISÉS, un nouveau mystère dans les lettres, 2015.

Chez d'autres éditeurs

LE VEILLEUR, récit, J.-C. Lattès, 1984 (www.lulu.com/spotlight/Drillon).
NOTES DE PASSAGE, journal d'amateur, Ramsay, 1986 (www.lulu.com/spotlight/Drillon).
LISZT TRANSCRIPTEUR OU LA CHARITÉ BIEN ORDONNÉE, Actes Sud, 1986.
LE LIVRE DES REGRETS, Actes Sud, 1987.
SCHUBERT ET L'INFINI : À L'HORIZON LE DÉSERT, Actes Sud, 1988.
CHARLES D'ORLÉANS OU LE GÉNIE MÉLANCOLIQUE, J.-C. Lattès, 1993
(www.lulu.com/spotlight/Drillon).
PROPOS SUR L'IMPARFAIT, Zulma, 1999 (« Points Seuil », no 2476).
LE QUIZ DE L'OBS, le jeu de la langue française, Mille et une nuits, 2001.
LISZT TRANSCRIPTEUR OU LA CHARITÉ BIEN ORDONNÉE, suivi de SCHUBERT
ET L'INFINI : À L'HORIZON LE DÉSERT, Actes Sud, nouvelle édition, 2005.
MORT DE LOUIS XIV, suivi d'autres transcriptions, L'Escampette, 2006.
LES MOTS CROISÉS DE L'OBS, vol. 1, 2012 (www.lulu.com/spotlight/Drillon).
LES FAUSSES DENTS DE BERLUSCONI, papiers décollés, Grasset, 2014.
MOTS CROISÉS DIABOLIQUES, mots croisés de l'Obs, vol. 2, Larousse, 2015.
NOUVEAUX MOTS CROISÉS DIABOLIQUES, mots croisés de l'Obs, vol. 3, Larousse,
2017.
LA MUSIQUE COMME PARADIS, Buchet-Chastel, 2018.

JACQUES DRILLON

Cadence

Il ne faudrait pas trop médire de l'hypocrisie. Si tous les êtres humains portaient leur âme sur leur visage, à quelles horreurs ne serions-nous pas exposés !

Que de faces répugnantes, gangrenées, pourries !

L'idéal serait qu'aujourd'hui soit comme hier, et que les journées s'enchaînent, délicieusement égales : que rien ne bouge, que rien ne change ; que la vie soit comme une toile de Vermeer, tranquille et stable à jamais : on y fait son courrier, on y brode avec le plus grand soin, on y cuisine en ne forçant surtout pas sur le lait, on y joue du clavecin, on étudie l'astronomie et la philosophie, on pèse le pour et le contre, on bavarde avec de beaux soldats qui racontent leurs campagnes, on s'assoupit. On reste bien caché, à l'intérieur de l'intérieur, à côté de la fenêtre qui ne laisse rien passer du dehors, si ce n'est la merveilleuse lumière.

Au lieu de quoi aujourd'hui est pire qu'hier. Et l'on bénit les masques qui ne changent jamais.

J. D.

Cette édition électronique du livre
Cadence de Jacques Drillon
a été réalisée le 10 octobre 2018 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072818608 - Numéro d'édition : 341062).
Code Sodis : U20901 - ISBN : 9782072818639.
Numéro d'édition : 341065.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo